

LETTRES

DE

SYNÉSIUS

TRADUITES POUR LA PREMIÈRE FOIS

ET

SUIVIES D'ÉTUDES SUR LES DERNIERS MOMENTS DE L'HELLÉNISME

PAR

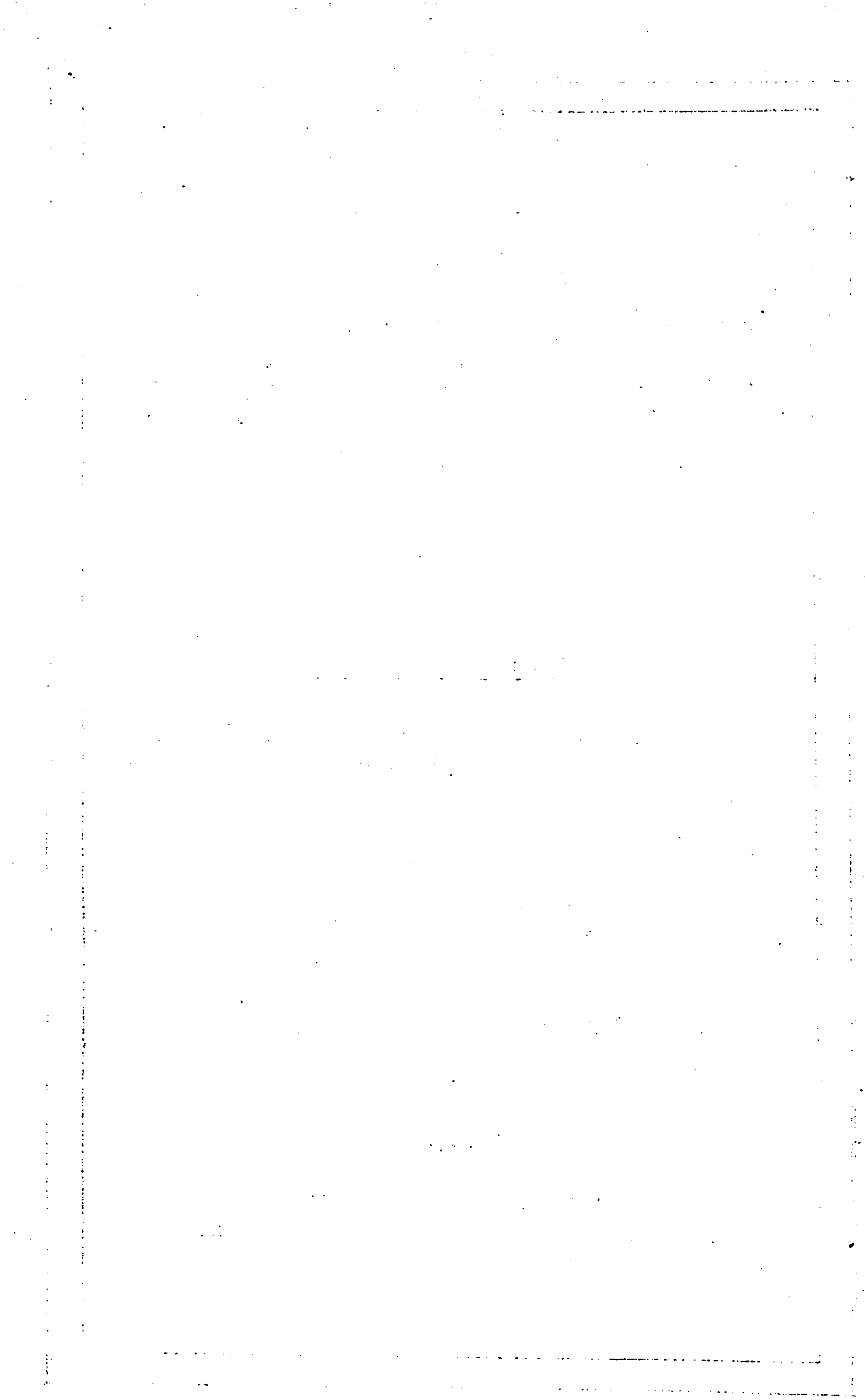
F. LAPATZ.

La lie même de la littérature des Grecs,
dans sa vieillesse, offre un résidu délicat.
J. JOUBERT.



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
QUAI DES AUGUSTINS, 35.
1870



LETTRES

DE

SYNÉSIUS

Paris. — Imprimerie Adolphe Lainé, rue des Saints-Pères, 19

LETTRES

DE

SYNÉSIUS

TRADUITES POUR LA PREMIÈRE FOIS

ET

SUIVIES D'ÉTUDES SUR LES DERNIERS MOMENTS DE L'HELLÉNISME

PAR

F. LAPATZ.

La lie même de la littérature des Grecs,
dans sa vieillesse, offre un résidu délicat.
J. JOUBERT.



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

QUAI DES AUGUSTINS, 35.

1870

Il y a dans les lettres de Synésius de petites nouvelles de la chose publique, ecclésiastique et littéraire d'alors, qui n'ont pas été ébruitées; l'on y trouve à glaner après les maîtres de l'érudition. Nous avons vécu plusieurs siècles en peu d'années; le tumulte des choses contemporaines nous a ouvert les yeux sur le passé non moins divers et ondoyant que le présent : il semble que nous ayons le sentiment de l'antiquité dont nos pères possédaient la science.

On lit dans le *Scaligériana:* Il y a de belles choses dans les lettres de Synésius, *sed sunt familiares* (1). La postérité a un faible pour les confidences des honnêtes gens; elle néglige les menues particularités, l'à-tous-les-jours, la poussière de la vie, et recueille le trait d'esprit ou de mœurs, le mot rare

(1) *Scal.*, p. 336.

et l'anecdote piquante. Il est vrai que Synésius parle à l'oreille de ses amis; mais, dans ses causeries écrites, dans ses impromptus pleins de calcul et de préméditation, il leur dit et ce qui se dit et ce qui se fait, il leur détaille sa génération : il a mis dans ses lettres les Hellènes et sa patrie.

Le règne éphémère de Julien, si étrange, si petit et si grand, fut la première et la dernière restauration de l'hellénisme; il semble que le passé ne puisse se représenter qu'une seule fois : le regret de quelques-uns le ramène, le dégoût de tous le fait évanouir sans retour.

Les derniers Hellènes s'écoulèrent sans bruit : beaucoup suivent la presse, se laissent faire chrétiens, prêtres et évêques; peu restent fidèles, aspirent à l'oubli et s'éteignent, derniers desservants des derniers sanctuaires de la Grèce (1).

Synésius, ayant vécu à Alexandrie, visité Athènes et habité Constantinople, connut les trois grandes villes littéraires de l'Orient; l'on peut dire qu'il a assisté aux derniers moments de l'hellénisme.

Les Hellènes de Synésius, ceux qu'il rechercha et aima toute sa vie, ceux dont il a rempli ses lettres, ressemblent beaucoup à nos honnêtes gens d'autrefois : religieux jusqu'à la superstition et tolérants jusqu'à l'indifférence, ils adorent je ne

(1) *Eunape*, p. 482, éd. Didot.

sais quoi dans le ciel nuageux de Plotin, et souffrent que l'Église les marie; ils n'ont point d'autre fanatisme que celui de l'antiquité : leur grande divinité, c'est le génie grec, et leur coreligionnaire, celui qui fait ses délices de Platon. Ils prolongent dans la société nouvelle, je ne dirai pas l'esprit, mais la phraséologie et comme le cérémonial littéraire de l'ancienne; leurs mots passés s'emplissent, à leur insu, du sens présent : le lierre vivace déborde l'arbre décrépit.

Synésius fut le dernier Hellène de la Cyrénaïque; il pleura sa patrie qu'il ne put sauver, et, plus heureux auprès de la postérité qu'auprès de ses contemporains, il sut l'intéresser à son agonie : ses lettres nous apprennent comment mourait une province romaine.

L'antiquité est un temple dont nous connaissons à peine les dehors : qui a pénétré jusqu'au sanctuaire? qui en sait les coins et les recoins? l'habitué y est toujours neuf. Le chercheur dresse sa tente sur ce *placer* du beau, poursuit sa tâche ou son plaisir, attentif au filon qui l'attire. Est-il heureux; il crie sa découverte, et en fait les honneurs aux curieux de vieilles choses. Pline s'adresse à tout le monde; sa lettre se lit aussi couramment qu'une anecdote de Suétone. Synésius parle dans un cercle d'Hellènes : j'arrive trop tard, je ne saisis qu'à demi; le voisin questionné me répond trop

brièvement : il me croit du *panhellénion,* de l'Église hellénique. Sévigné cause avec sa fille; je l'entendrais à peine, si j'étais plus éloigné d'elle, et que le grand siècle fût petit.

Août 1870.

LETTRES

DE

SYNÉSIUS

LETTRE I.

A SON FRÈRE EVOPTIUS.

EN CYRÉNAÏQUE.

Aussitôt débarqué. — Pharos.

Partis sur l'aube de Phycus, nous relâchions sur la brune au golfe d'Erythra. Bords heureux; mainte source y chantonne, maint cristal y reluit. L'on boit, l'on fait de l'eau, le tout en grande hâte, pressés qu'étaient nos gens (des Carpathiens pur sang) de reprendre la mer. Faible vent; un zéphyr haletant nous pousse, nous amuse. Au fait, point de retard. Après cinq jours de traite, voici le phare illuminant les flots; je saute à terre. Pharos, îlot stérile, arbres ni fruits, du sel à peine.

De Pharos, 394.

LETTRE II.

AU MÊME.

A ALEXANDRIE.

Le pèlerinage d'Athènes.

Nombre de gens, tant prêtres que laïques, me font peur de leurs songes, de leurs révélations, comme ils disent. — Que tardez-vous? de par le ciel, sur l'heure, il vous faut faire le pèlerinage d'Athènes; sans quoi c'est fait de vous. — Les inspirés! Adieu donc; ne m'oubliez point : tout vaisseau qui part pour le Pirée, chargez-le de vos lettres. Que j'aime ce voyage! Je fais d'une pierre deux coups : je fuis les maux présents, et puis (notez ce *puis*) je n'aurai plus à révérer pour leur doctrine les pèlerins de terre grecque. En savent-ils plus long? Aristote et Platon leur sont-ils plus ouverts? Point d'affaire; leur talent, le voici : ils s'estiment, sans plus, des dieux parmi des ânes, pour avoir visité l'Académie, le Lycée et le Pœcile, où philosopha Zénon. Le Pœcile! un vain nom; un proconsul, amateur un peu vif, en a pris les peintures : adieu la morgue des pédants.

De Cyrène, 395.

LETTRE III.

AU MÊME.

A ALEXANDRIE.

Athènes.

Athènes me profite au gré de vos désirs, et j'ai crû en doctrine, c'est merveille. Voulez-vous point que je vous donne un échantillon de mon nouveau savoir? Je le peux sur l'heure; car voilà que je vous écris d'Anagyre : Sphette, Thrie, Céphisie, Phalère, j'ai tout vu. Ah! périsse la nef malencontreuse qui m'a conduit aux bords où fut Athènes! Athènes, une ruine harmonieuse, un désert peuplé de gloire. La victime abolie, la peau seule demeure de l'animal triomphant : ainsi, la philosophie émigrée, il reste au voyageur d'admirer l'Académie, le Lycée et le Pœcile où discourut Chrysippe. Le Pœcile! un vain nom; un proconsul, curieux de belles choses, en a pris les peintures, chefs-d'œuvre de Polygnote. Heureuse Égypte! là fleurit Hypatie, la sagesse et la grâce. Athènes, l'antique sanctuaire des hommes divins, n'est plus qu'un rendez-vous trivial et mercantile. Deux sophistes y sont, deux Plutarques, aux lèvres pauvres, aux mains riches de miel; la jeunesse applaudit : à leurs discours? non; aux douceurs de l'Hymette.

D'Anagyre, 395.

LETTRE IV.

AU MÊME.

A ALEXANDRIE.

Les louanges de Pœménius.

Voici Pœménius et ma lettre. Il y avait une fois un homme appelé Artabazacus, lequel nous gouverna et s'enrichit. Il part ; sa richesse demeure : c'étaient de beaux biens au soleil. De par le maître absent, Pœménius se présente, qui les fait profiter. Juste, mais humain, il s'est montré meilleur que sa place : que d'autres eussent pris l'occasion aux cheveux ! Pour Pœménius, jamais mon pays ne se ressentit de sa puissance : aussi le jour de son départ a-t-il été un jour de deuil public. Recevez-le comme mon ami, et présentez-le aux vôtres comme un parfait honnête homme.

De Cyrène, 396.

LETTRE V.

AU MÊME.

A ALEXANDRIE.

Chilas. — Anecdoctes.

Il est peu de personnes qui n'aient ouï parler de Chilas, maître ès arts de Cythère ; la profession illus-

tre. Au reste, il n'avait que des sujets de choix : témoin Andromaque, la perle du théâtre et des jolies femmes. Une si brillante jeunesse promettait; Chilas veut tenir : l'épée sourit à sa sénile ambition. Il part pour la cour, et en revient général ; le voilà donc à la tête de nos braves Marcomans : sous un tel chef, de tels soldats feront merveilles.

Volontiers Chilas pratique Syrianus (vous savez, l'Esculape notre voisin) ; il lui a raconté son voyage au pays des dieux. Beaucoup de fadaises, et quelques détails piquants. Jean monte, monte encore; la fortune le gâte, et se surpasse en sa faveur. Il a l'oreille du prince, et sait parler. Antiochus est à sa dévotion : or, ce qu'Antiochus veut, il le peut. A propos d'Antiochus, gardez-vous de le confondre avec le familier de Gratien, un bout d'homme, aussi bon qu'il est laid. Celui-ci, un jeune ventru, est une créature de Narsès le Persan ; sa fortune ne fait que croître et embellir. Heureux Chilas ! vous êtes le parent de Jean et l'ami d'Antiochus : vous pouvez nous défendre à discrétion. Malheureuse patrie !

De Cyrène, 396.

LETTRE VI.

AU MÊME.

A ALEXANDRIE.

La fiancée.

Eschine trépassé, trois jours après (trop de hâte messied) sa nièce enfin fait visite à sa tombe ; car, de par la coutume, fille fiancée ne doit suivre un mort au monument. Atournée Dieu sait comme : robe de pourpre, résille étincelante, bijoux et pierreries, tout l'attirail des ris à la corvée des pleurs ; une mise lugubre, décente seulement, eût fait peur à l'Amour, attristé son fiancé. Sa chaise à l'avenant, deux oreillers mollets, et pieds d'argent, à bercer une infante. Au reste, dépitée et maudissant son oncle, nous encore, toute sa parentèle. — Prendre si mal son temps ! avant, après, n'importe ; mais mourir à cette heure ! quel trouble-fête ! — Nous avions notre compte, gens malheureux et qui portent malheur. La semaine se passe, un siècle. Enfin, à l'issue du banquet funèbre, acquittée qu'elle s'est, elle peut s'envoler. Vite son char ! vite ses mules ! Elle monte ; avec elle sa duègne : quelle langue ! Le monde est sur la place ; elle, dans ses atours : le ciel la comble. Sept jours durant Teuchire va la voir, émule de Cybèle, promener l'em-

phase de sa tête. Possible riez-vous ; le mal est qu'elle nous touche : de sots parents ne sont pas sans faire quelque honte.

Surtout je plains le bonhomme Harmonius, tête sage d'ailleurs, autant qu'il est besoin, mais faible en un seul point, féru qu'il est de sa noblesse, là-dessus intraitable. Quel désespoir ! Son fils Hérode s'en va vendre sa nièce au prince des manants ! Le misérable ! et qu'il fait bon marché du sang d'Harmonius ! Pour l'apaiser, le prétendu s'achète des ancêtres, produit de longues listes ; en foi de quoi chacun le dit descendant de Laïs. Quoi ! Laïs, la belle esclave ! l'honneur de la Sicile ! Oui, Laïs ; sa mère en tient : elle chasse de race. Sa mère donc en son temps travailla, passa par plusieurs mains : un loup de mer, un rhéteur, un esclave ; et de trois, si j'ai bien compté. Le public eut son tour ; car elle mit enseigne. Mais quoi ! les rides vinrent ; adieu la profession. Vieille, elle en a de jeunes ; experte, elle les dresse : l'étranger les préfère. Son fils pense à s'en prévaloir ; comme avocat qu'il est, il allègue la loi : au cas présent un fils n'a point charge de mère. Loin, bien loin cette loi ! L'enfant, qui ne connaît que sa mère, lui doit encore les soins qu'il ne peut rendre à son père.

De Cyrène, 396.

LETTRE VII.

AU MÊME.

A ALEXANDRIE.

D'Alexandrie à Cyrène.

Partis du Bendidée avant l'aube, à peine après midi avions-nous dépassé le Pharios-Myrmex : aussi notre vaisseau, à deux ou trois reprises, s'était-il empêché dans le port. Mauvais augure ; gens avisés s'en fussent tenus là. Qui nous presse ? mieux vaut surseoir la fête. Mais quoi ! vous alliez rire ! mieux vaut brusquer la mer. Ce nous semblait le cas d'Hector :

Reculer sur ce point eût été couardise.

Bref, l'on se met en voie. S'il vient faute de nous, Dieu vous pardonne. Sottes gens ! quand j'y pense. Vous eussiez ri : après? j'eusse dormi sur l'une et l'autre oreille. Trop tard je parle d'or : que sert-il ? moins que rien.

Épiméthée en fut pour sa complainte.

Nous voilà donc en un désert ; découragés, Dieu sait : l'on se lamente en chœur. Alexandrie ! Cyrène ! l'une perdue, l'autre introuvable ; nous rejetés sur une côte affreuse : quel rêve ! Ça contons notre chance, et riez votre soûl.

La chiourme d'abord. Un capitaine las de la vie et de dettes encore; douze matelots sont, et lui treize : quant au surplus, Juifs, le capitaine, dis-je, et bonne part de l'équipage, traîtresse engeance, estimant œuvre pie d'enger d'Hellènes l'autre monde. Le demeurant, paysans et des plus gros, marins d'hier et fort neufs sur la rame. Pour comble, tous difformes, tant ceux-ci que ceux-là; les compagnons de bouffonner : ils s'appellent gaîment de leur endroit honteux. Holà! boiteux! crevé! louche! gaucher! Chacun en tient. Les passagers de rire; aussi la mer riait. Cela ne dura guère : au danger, nous maudîmes la grotesque chiourme. Nous étions, bien comptés, tant mâles que femelles, un peu plus de cinquante, un tiers de celles-ci, jeunes et drues pour la plupart, au corps gent, et d'amoureuse affaire. L'homme heureux ! dites-vous. Rien moins; oyez le reste : une tenture nous sépare, trop neuf débris d'une trop vieille voile, un mur capable d'affoler les plus sages, d'assagir les plus fous. Au reste, à bord du vaisseau d'Amarante (c'est notre capitaine), le plus galant des dieux, Priape en personne, se fût trouvé de glace : nul instant sans péril, et la mort vous épie.

D'abord, doublé qu'il eut le temple de Neptune (vous savez, à vos portes), incontinent, toutes voiles dehors, il s'en allait devers Taphosiris : sa lubie est de tenter le récif au sinistre renom. De fortune, on s'en doute, on s'écrie, on l'arrête; bien à point :

c'était fait tout à l'heure. Le coup rompu, nous contents, lui marri, moitié figue, moitié raisin, il vire au large. Vent debout : nos gens forcent de rames; le tout en vain. Le vent tourne, à l'aise nous emporte : nous perdons terre. Mais voici des navires : où vont-ils si grand' erre? en marchandise, et loin, bien loin de la Libye où nous allons. Nous les suivons : pourquoi? Nouveaux murmures : l'on risque tant à tant fuir le rivage. A ce propos notre homme éclate, se dresse sur le pont. Par mon serment! dit-il, l'étrange monde! j'en ferais une étrenne. Craignez-vous pas qu'on ne s'envole? Comment vous contenter? tout vous fait peur, à cette heure la mer, la terre tout à l'heure : quel taon vous point? Nul taon, lui fis-je, l'ami notre, mais un brin de prudence. Bien est-il vrai que de Taphosiris peu me soucie, et de la vie beaucoup, et guère de la mer; bref, je m'en vais sans plus en Pentapole : vous pouvez m'être à gré, m'y conduisant tout droit, sans m'éloigner que bien peu de la côte. Que sait-on? la mer est chose ondoyante et diverse; un malheur y vient tôt : bon fait avoir une rade prochaine. Point ne le persuadai; le drôle fit la sourde oreille. Un vent du nord se lève, soudain, irrésistible : le flot bouillonne, la voile se débat, le navire chancelle : nous ahuris, lui triomphant. Ah! dit-il, vous avez du bonheur que j'entende mon fait : je comptais sur ce grain, j'ai pris du champ, je manœuvre à mon aise; un apprenti n'eût pas manqué de faire côte:

vous voilà sains et saufs. Lui se louant, nous souriant, le jour s'achève : voici la nuit et les alarmes.

C'était la veille du sabbat (les apprêts, comme ils disent) : avec la nuit le jour suivant commence, selon leur compte, jour sacro-saint, férié, chômé, ouvrable nullement, bref le sabbat. Le soleil cru couché, sans soin du gouvernail, Amarante se couche, jetant sa barre et ventre à terre, comme quelqu'un qui s'abandonne :

Loisible à vous de m'écraser.

Tous s'étonnent; nul n'y sait rien. Aurait-il perdu cœur? là-dessus l'on s'empresse : chacun fait son devoir de le réconforter. C'était l'instant critique : la mer comme une folle se démène; plus de vent : mais sous ses derniers coups les derniers flots, enfants perdus de la tempête, bondissent au hasard, se coupent, s'entre-choquent : mêlée sublime. Grâce pour ces grands mots; la chose en vaut la peine : c'est le fort du péril. Malheureux passagers! leur vie alors ne tient plus qu'à un fil. Encore si Dieu nous eût gardés d'un rabbin pour pilote; passe pour un juif à gros grains. Son scrupule connu, l'on supplie Amarante : Sauvez-vous! sauvez-nous! Prières n'y font : il lit, et continue. Chacun est hors de soi : contraignons-le! Un soldat l'entreprend (à bord étaient maints cavaliers arabes) : il dégaine, et menace de lui couper la tête s'il ne reprend sa barre. Lui s'émouvoir! nous le connaissions mal : c'est un juif renforcé. Minuit

venu, de lui-même et sans qu'on l'y convie, il se rassied au gouvernail. La Loi, dit-il, le permet à cette heure : il y va de la vie. Sur nouveaux frais, à ce propos sinistre, il fut beaucoup gémi, beaucoup pleuré; les femmes s'en donnèrent, autant les hommes : chacun, la larme à l'œil et l'œil au ciel, repense à ce qu'il aime. Seul Amarante jouit : Mourir! la bonne affaire! Adieu vous dis, mes créanciers; mes créanciers, adieu.

Pour moi, dans ce danger, un soin m'occupe : s'il était vrai le rêve du poëte, et qu'à mourir dans l'eau l'âme pérît ? Car Homère le chante :

Ajax périt, bu qu'il eut l'onde amère.

Périr, notez ce mot : l'on s'en va corps et âme, si je m'entends. Dans sa légende d'or nul autre ne périt, mais chacun meurt *et descend chez Hadès :* c'est sa formule. Deux fois il évoque les ombres : entre les revenants faciles à son charme voit-on le fils d'Oïlée? Non ; péri, mort tout entier. Il me souvient d'Achille : le preux des preux craint sur toute autre mort de mourir dans les flots du Scamandre. Raisonnant sur ce fait, voilà tous nos soldats le cimeterre au poing. Qu'est-ce? leur dis-je. Ah ! firent-ils, puisqu'aussi bien il faut passer le pas, l'on aime encore mieux jeter son âme au vent qu'à l'eau. Je m'ébahis : les bonnes gens! ils tiennent pour Homère; je tiens pour lui d'autant.

Là-dessus l'on publie que qui a de l'or s'en mette. Qui en a s'en met, or et tels affiquets; femme n'en manque point : grâce à leur superflu, nul n'en a faute. Pourquoi l'avis? Il ne surprit personne : c'est un usage, un rite, et qui a du sens. Le naufragé porte sur soi ses droits de sépulture; l'aubaine tente le passant : il enterre qui l'enrichit. Chacun fait donc sa toilette funèbre. Moi, tristement assis, je pense à mon hôte de Thrace : adieu l'argent qu'il m'a prêté. Cela me désespère : que je périsse et meure tout entier! jusqu'aux enfers, débitrice insolvable, mon ombre rougirait.

Pour comble de méchef, notre vaisseau fuyait à voiles déployées, et les carguer est impossible; nos gens ahanent à tirer les garcettes : les poulies ne jouent point. Prendre terre! à Dieu ne plaise : tant la nuit est aveugle. Bien à propos s'en vient le jour nous rendre le courage : que le soleil me sembla doux! Le vent tombe, l'air s'échauffe; plus de rosée : cargues et voiles aisément se manient. De la voilure de rechange, point d'affaire : engagée! que bien que mal nous radoubons l'unique. A quatre heures de là, sauvés : nous abordons. Mais quel pays! un désert : ni ville ni village : à cent trente stades la campagne prochaine. Le vaisseau mouille en grande rade; car point de port. Une seule ancre : la seconde est vendue, et d'ancre de salut, Amarante n'en eut jamais. Nous vivions! l'on embrasse la

terre : salut, mère des choses; l'on se souvient de Dieu : les grâces ordinaires s'allongent du miracle de la mort échappée. Nous demeurons deux jours, tant que la mer se soit rassise; après quoi, rien n'ayant été vu, homme ni sentier d'homme, perdus sur le rivage, perdons-nous sur les flots : dès l'aube on se rembarque. Ce jour-là, vent en poupe, et le jour ensuivant; le soir, la bonace nous prit, et la tristesse : trop tôt nous l'allions regretter.

Or, c'était le 18, et, qui pis est, nouvelle lune. Quand la lune se fait, bon fait garder le port; le proverbe le dit : mais qui croit aux proverbes? Sans souci de la lune, et du proverbe, et de la vie, nous fréquentons en haute mer. Nouvel orage : le nord souffle; il pleut beaucoup la nuit : vents et flots se déchaînent. Mêmes périls et mêmes craintes : pourquoi vous les rebattre? Chose étrange! tant opéra le vent qu'il nous sauva. L'antenne craque : l'on s'empresse aux cordages; elle rompt au milieu : l'on en est quitte pour la peur. Elle rompue, et nous rompant le vent,. ce fut notre salut. Sans quoi nous n'eussions pu tenir contre l'orage : surpris toutes voiles dehors, celles-ci malmenées, roides, crispées, bref intraitables, jugez si nous allions manquer la mort. Moins battus à cette heure, et hors de vent sinon hors de danger, nous voguons, faisant le jour et la nuit d'une traite. Cette nuit donc, au second chant du coq, allant tout devant nous, nous touchons:

c'est un rocher empiétant sur le flot, si grand d'ailleurs, qu'il semble une presqu'île. On crie terre. Une clameur répond diverse et point d'accord, tremblants les hommes du métier, heureux les autres, innocents que nous sommes, battant des mains, nous embrassant, chacun s'escrimant d'aise : au dire des experts, c'étaient des jeux que tous les autres auprès de ce péril.

Le jour paraît, ensemble un beau vieillard, paysan à ses habits, qui nous fait signe et montre de la main les lieux suspects et ceux-là qui sont sûrs ; sur un esquif qu'il manœuvre à merveille, il s'en vient devers nous, nous joint, et prend le gouvernail : à quoi se prête de grand cœur notre Juif de Syrie. Il fait au plus cinquante stades, et nous mène en un port, le plus joli des ports, petit, mais commode à souhait : il s'appelle Azarios, sauf erreur. Débarqués que nous fûmes, à juste droit, par lui sauvés, lui disons-nous sauveur et providence. Lui, sans autrement s'amuser à nos grâces, s'en court à de nouveaux bienfaits, achemine un vaisseau, puis un autre : si bien qu'avant le soir nous voilà cinq navires échappés de son fait. Salutaire héros, Dieu te le rende ! Nauplius, l'ogre des côtes, m'eût tué : tu me sauves ! à son insigne fable, les Muses me pardonnent, je préfère ton histoire ignorée. Le lendemain, d'autres surviennent, entre lesquels des gens partis un jour plus tôt d'Alexandrie : bref, aujourd'hui, nous sommes une flotte, et l'on se heurte au petit port.

Les vivres manquent ; ni hasards ni retards ne nous étaient entrés dans la pensée : l'on prévit peu, l'on consuma beaucoup. Notre vieillard y remédie encore ; sans rien donner d'ailleurs : aussi n'avait-il rien ; content de nous montrer des pierres, où, dit-il, pour qui veut travailler, gisent sans faute déjeuners et dîners. Nous pêchons donc, et nous voilà depuis une semaine vivant de notre pêche : ceux-là, les hommes, prenant murènes et langoustes ; quant aux enfants, suffit qu'ils aient girelles et goujons. Le vieil ermite (un homme d'Occident, un Romain de vieille roche) préfère la patelle ; je la préfère aussi : c'est un coquillage, une coupe, à la voir, qui se prend aux rochers, mais si fort, qu'à l'en déprendre elle se gâte. Chacun d'abord fait maigre chère, du peu qu'il pêche, novice que l'on est, sans songer qu'à soi-même ; point de petits présents. Aujourd'hui toutes choses abondent ; voici pourquoi. Les Libyennes du lieu raffolent de nos femmes ; Dieu sait les cadeaux et les soins : fromage appétissant, fine fleur de farine, gâteaux d'orge, agneaux dodus, œufs frais et jeunes poules, tous mets exquis de la terre et des airs pleuvent à notre bord. Oui, des oiseaux : une outarde est venue, don fort civil d'une Sapho barbare, volatille à flatter un palais immortel, et qui ressemble au paon, à tromper un rustique. Les naturelles donc comblent les passagères, et celles-ci nous tous : en voici ! en voilà ! Nos pêcheurs mêmes, opulents à

cette heure, me régalent du meilleur de leur prise : hommes faits, hommes à faire, enfants, vous dis-je, se relèvent aux dons, l'un chargé de fretin, et l'autre d'autre chose, chacun des plus friands morceaux de mer. Car, que j'accepte rien d'une main féminine, n'y comptez point, après tous mes serments : suis-je à ce point léger, tenant mal ma parole? Vénus fût-elle, je serais Hippolyte, et croyez-m'en. Au reste, bon vivant, et m'acquittant d'user des délices présentes; rien ne me faut : me faudrais-je à moi-même?

Vous vous récriez sur nos Libyennes : l'humaine barbarie! accueillantes sauvages! enfin quelle vertu! Vous n'y êtes pas, mon frère; écoutez-moi : la chose est d'importance, et je suis de loisir. Vénus, rude aux pauvres Lemniennes, à tant d'autres encore (la mère vaut l'enfant), Vénus, n'en doutez point, a maudit cette terre, l'a mise en interdit; nulle grâce n'y vient, la laideur y fleurit : au sein des femmes deux outres sont, et ce sont leurs mamelles, si grosses, si prêtantes, que de dessus l'épaule maternelle le nourrisson tette à plaisir. A moins que l'on ne dise qu'ainsi le veut le sol : pays d'Ammon, pays fécond, et tout y peuple, bêtes et gens, si bien que la nature assortissant les choses prodigue aux mères le lait et les mamelles, utiles monuments. Aucuns ont commercé, couru le monde : au bruit que d'autres femmes étaient autrement faites, celles-ci, fort troublées, tiennent le cas douteux, brûlent de l'éclaircir. Vient-

il une étrangère : elles de la fêter, de la tourner, tant que leurs yeux aient vu l'endroit suspect. On conte la merveille; une accourt, puis une autre : vous souvient-il des Cicones d'Homère? Conclusion, qu'on fait queue au teton, et que pour regarder elles vendraient leur âme, donnant, ne plaignant rien. Or il est parmi nous une esclave du Pont, svelte, fine et menue, une guêpe, à la voir : tant la nature et l'art l'ont amenuisée, amincie, affilée. La fillette a la vogue, et s'enrichit : il y a trois jours, les grandes dames du pays la mandaient, en paissent leurs regards, l'accablent de leurs dons. Le trop de modestie ne l'incommodant point, sans peine elle se montre, et sans mesure, tant ceci que cela, bref toutes choses.

Telle est mon aventure; plus triste ou plus plaisante, je n'en sais rien : la fortune s'est jouée, et ma plume après elle. Pardonnez-moi ma lettre; elle est si longue que j'en rougis : je ne saurais finir de ces trois choses, de vous écrire, et vous parler, et vous aimer. Quant à recommencer, j'y compte à peine : suis-je arrivé? J'use de l'heure, et peu s'en est fallu que mon journal (un volume) ne s'en vînt tout entier dans ma lettre : remerciez-moi. Adieu. J'embrasse votre fils Dioscore, sa mère et sa nourrice aussi, deux âmes que mon âme chérit et tient ses sœurs. Saluez la philosophe : grâce et savoir, salut; salut, heureux amis, ses écoutants. Gardez-vous d'oublier Théotecne le trois fois saint, Athanase le tant aimé, aussi peu

Gaius, votre frère et le mien, s'il y veut consentir. Pour Théodose, quel homme ! que d'esprit et de lettres ! un devin, qui plus est, et qui prédit l'orage, demeure au port, et nous laisse partir ; enfin je l'aime et le salue. Après cela, frère bien cher, craignez le flot et son sourire ; n'y point aller du tout est le plus sûr : quant au déclin du mois, c'est la tempête.

D'Azarios, 400.

LETTRE VIII.

AU MÊME.

A ALEXANDRIE.

Sic te Diva potens Cypri.

Trop tard ! Ah ! mules indolentes ! Libre à peine, le navire hésitait, s'essayait à l'essor. Je le vois ; mer et vent à souhait : il s'envole, et l'œil le perd. Je le suis de mon cœur, de ma prière : Harmonieux génies par qui la mer s'endort et se réveille, favorisez le vaisseau de mon frère ; à l'aller soyez-lui cléments, cléments au revenir. Amis des bonnes gens, ils promirent ; dieux honnêtes, ils tiendront. Mais ne les oubliez point ; là-bas priez-les encore : tout dieu veut qu'on le prie.

De Cyrène, 402.

LETTRE IX.

AU MÊME.

A ALEXANDRIE.

Son frère lui réclame leur nièce.

Vous êtes sans merci, et c'est trop m'éprouver, faible comme je suis et succombant aux douces habitudes. Quoi! je vous aime d'amour folle : vous le savez, et me fuyez ! Elle demeure : vous voulez qu'elle parte! Cruel homme! aimable enfant! je vous aimais en elle : la fille de ma sœur me retraçait mon frère. Adieu tout ce que j'aime. Ah! je m'en veux d'avoir l'âme ainsi faite. Il faut que cela change; j'y perdrai ma philosophie. Vous êtes inhumain? je veux être insensible.

De Cyrène, 402.

LETTRE X.

AU MÊME.

A PHYCUS.

Les brigands. — Les deux frères en temps de guerre. — Détails intéressants.

Que les femmes s'en aillent criant, se frappant la poitrine, et s'arrachant les cheveux à la vue ou au

bruit de l'ennemi, nul ne s'en étonne, hors Platon toutefois, et non sans apparence. Car, dit-il, nos poules défendent leurs petits, si faibles qu'elles soient et si fort l'agresseur : elles s'y font mourir; et nos femmes! le courage leur faut, et c'est à faire croire que notre espèce est sur toute autre lâche. Venant à vous, que vous soyez femmelette à ce point, la nuit tremblant de peur, sautant du lit, et criant du haut de votre tête que voilà les barbares aux portes mêmes de la citadelle, chacun en parle et vous me faites honte, né mon frère et poltron. Pour moi, l'aube levée, j'enfourche ma monture, et prends à travers champs, l'œil au guet et l'oreille, à la découverte des brigands; car de les traiter d'ennemis, le méritent-ils, grands détrousseurs de gens, fuyant les forts et poursuivant les faibles, troupeau facile et léger à la mort, qu'ils égorgent et dépouillent. La nuit je bats la colline avec nos jeunes gens : nous veillant, le sommeil vient aux femmes. Une poignée de Balagrites m'assiste, ci-devant archers à cheval, et de présent archers tout court, l'humaine avarice de Céréalius les ayant dès l'abord soulagés de leurs bêtes; même à pied, ils suffisent : l'arc fait merveilles à la garde des puits et du fleuve. Ah! si l'eau sourdait céans, le léger siége! l'âme au plaisir, parmi les coupes et les flûtes, nous boirions aux brigands. Le manque d'eau gâte la fête : il faut combattre, vaincre ou mourir, échapper à la soif, le

plus fort des besoins; je compte sur nécessité l'héroïque.

De votre part, ayez du cœur, et donnez-en; commandez vos deux chevaux, j'entends ceux de l'État : vous les nourrissez, et Dieu sait s'ils vous coûtent; usez-en. Par ce temps-ci, rien ne vaut un cheval; faut-il courir, battre la plaine, porter une nouvelle : le cheval! Si vous avez besoin d'archers, mandez-les; ils viendront : vos gens à rame et mes gens à râteau, pêcheurs et jardiniers, cela ne se bat guère. Peu d'hommes, et qui le soient; si j'en ai sous la main (le ciel m'entende!), j'espère, je triomphe. Au reste, s'agit-il de mourir, je serai philosophe : prendre congé de sa guenille, est-ce une affaire? Quant à quitter ma femme et mon enfant sans jeter une larme, je ne le promets point : plaise à la philosophie opérer ce miracle, ou à toi, Dieu qui sauves et délivres, éloigner cette épreuve.

De Cyrénaïque, 404.

LETTRE XI.

AU MÊME.

A PHYCUS.

Une nouvelle. — Mort de Castricius.

Le 16 athyr, après une vision pénible qu'il raconta, Castricius passa d'un rêve à la mort.

De Cyrène, 404.

LETTRE XII.

AU MÊME.

A PHYCUS.

Meurtre d'Æmylius. — Il pleure sur Cyrène.

Jean a tué Æmylius, dit l'un. N'en croyez rien, dit l'autre; c'est une calomnie de ses ennemis politiques. Dieu sait ce qui en est; patience! le temps nous en dira des nouvelles. Pour moi, encore que la chose soit incertaine, je suis d'avis que nous nous gardions de ces gens-là; ils ne s'en doivent guère. Si Jean n'a point occis, il est homme à occire; il vaut qu'on le soupçonne. Quant à ses ennemis, s'ils l'accusent à o rt et a travers, je l'ignore; qu'ils en soient capables,

c'est autre chose : la calomnie est leur affaire. Conclusion, qu'une belle vie se sauve aisément des malins propos; l'on ne croit guère les méchants contre les bons. Prétendre, par exemple, qu'Ajax n'a été de sa vie qu'un débauché, c'est apprêter à rire. Pour Alexandre, s'il n'était femme, il était efféminé; aussi fit-il parler. De Sisyphe et d'Ulysse, je n'en dirai rien, sinon que je ne saurais supporter l'un, aussi peu l'autre : les gens de leur sorte, tant plus ils disent vrai, tant moins ils sont crus. En vérité, je ne suis pas si malheureux, que j'aie dû quitter mes compatriotes, amis et ennemis, tant qu'ils sont; ne puissent les dieux me ramener parmi eux! je les ai à jamais renoncés. Étranger sur la terre étrangère, ainsi je souhaite vivre; l'humeur nous séparait avant la distance. Ah! que Cyrène me fait pitié, déchue qu'elle est des Carnéade et des Aristippe jusqu'aux Jean et aux Jules! Je m'aimerais en exil à la pensée de ces misérables. Pour vous, ne m'adressez plus ni nouvelles ni gens à procès; qu'ai-je affaire de m'y intéresser? Ce serait pitié que de moi, si, étranger aux joies de ma patrie, j'étais participant à ses seules peines et divisions : adieu repos et philosophie alors. Paix et peu, j'y tiens; que d'autres s'embarrassent aux embarras d'autrui.

D'Alexandrie, 404.

LETTRE XIII.

AU MÊME.

A PHYCUS.

Euthale. — Comment on faisait son chemin.

Fuyez l'aspic, les Laodicéens,
L'affreux crapaud et le chien dans sa rage,
Et le serpent; mais si vous êtes sage,
Fuyez encor les Laodicéens.

Les fuir, l'Égypte l'eût voulu ; car, de tomber de Pentadius en Euthale, d'un honnête homme en un filou, cela lui fait peur. Possible connaissez-vous l'adolescent de Laodicée. S'il m'en souvient, il était à la cour quand j'y fus; au reste, considérable par ses tours d'adresse et un sobriquet : La Bourse était son surnom, son titre. Nommé préfet sous Rufin, de Lydie, je crois, il met la province à grosse finance. Rufin se fâche, le condamne à l'amende : 15 livres d'or ; il en charge ses gens les plus sûrs. Que fait notre Sisyphe? Vous le savez peut-être; je ferai court. Il se procure deux bourses entièrement semblables, deux gouttes d'eau, les cavales d'Eumèle. Il met de l'or dans l'une, dans l'autre du cuivre, cache celle-ci, montre la première : on compte, on pèse; bon poids, bon compte : on appose le sceau impérial. Bonnes gens! quittance d'or, recette de cuivre ; l'adroit personnage avait substitué l'une à l'autre bourse.

Daphnis depuis ce jour est le roi des bergers.

On rit : sa cause est gagnée, sa fortune faite ; tant pis pour l'État. Euthale est un grand homme; jamais joueur de gobelets pareil : on le mande. Les villes lui font fête; il s'avance sur un char de triomphe comme un bienfaiteur de l'Empire. Moi, je sais ce qu'il est, un rusé compère. Et voilà le successeur de notre ami Pentadius.

D'Alexandrie, 404.

LETTRE XIV.

AU MÊME.

A PHYCUS.

Billet de recommandation. — Un sénateur d'Alexandrie.

Voici un sénateur d'Alexandrie, la bonne ville ; mes enfants y sont nés : ses bourgeois sont mes frères. Au reste, un cousin de Théodore d'hospitalière mémoire, un personnage, dis-je, et des plus apparents. Il apporte à vos troupes leur paye ; ses collègues m'ont prié de le charger de lettres, certains (les bonnes gens !) que présenté par moi, chacun lui fera fête. A moi d'écrire, à vous d'agir.

D'Alexandrie, 405.

LETTRE XV.

AU MÊME.

A PHYCUS.

Tout citoyen soldat.

Vous êtes plaisant de vouloir que nous demeurions les bras croisés, lorsque l'ennemi est partout, et le soldat nulle part. Nous voilà corps et biens à la merci des barbares : mourez, mais n'armez point, dites-vous ; c'est le droit de l'État. Eh bien ! non ! j'armerai, je défendrai la civilisation contre la barbarie. Que ne ferais-je point pour assurer la paix de mon pays et le triomphe des lois ! Te revoir heureuse, ô ma patrie, et mourir !

De Cyrène, 405.

LETTRE XVI.

AU MÊME.

A PHYCUS.

A l'issue de la messe. — Le diacre Fauste.

Vivent les prêtres Auxumites ! Nos soldats, avares de leur grande âme, se tenaient prudemment blottis dans les creux des montagnes. Que font ces prêtres?

La messe dite, ils fondent sur l'ennemi à la tête de leurs paysans : ils prient, se battent et triomphent. C'était dans le Val-aux-Myrtes, une gorge profonde et boisée; les barbares, ne rencontrant âme qui vive, s'y étaient engagés à l'aveugle : ils comptaient sans le diacre Fauste. Ce vaillant homme tombe sur eux; il est sans armes, le barbare armé jusqu'aux dents : il empoigne une pierre en guise de martel, le terrasse, le dépouille de ses armes, multiplie ses coups et ses victimes. A lui l'honneur de la journée; son exemple, ses ordres, un héros! Volontiers je couronnerais et mettrais à l'ordre du jour tous ceux qui ont pris part à l'action; car, les premiers, ils ont montré aux peureux que les barbares ne sont ni dieux ni fils de dieux non plus que nous, mais hommes de chair et d'os, relevant bel et bien du cimeterre et de la mort. Pour nous, avec plus de vigueur, nous eussions brillé au second rang; et peut-être aurions-nous mérité le premier, si, au lieu d'une gorge où quinze fourrageurs donnaient à grand'peine, nous avions pu nous battre à notre aise et dans les règles.

De Cyrène, 405.

LETTRE XVII.

AU MÊME.

A PHYCUS.

Dit notable de Sparte.

Eh quoi! nous voyons ces misérables affronter la mort pour des biens qu'ils détiennent par droit de pillage; et nous, pour nos foyers, nos autels, nos lois et nos fortunes, toutes choses à quoi nous lie une douce et sainte habitude, lâchement avares de nous-mêmes, nous marchanderions nos vies! Mais nous ne serions point des hommes. Pour moi, tel que vous me savez, je prétends courir sus aux barbares : eh! qui sont-ils donc pour braver les Romains? Mieux vaut chameau galeux que beaucoup d'ânes. Aux occasions d'ailleurs les braves se sauvent d'ordinaire ; courez après la mort, elle vous fuit. Ainsi ferai-je : j'irai au combat comme à la mort, assuré de survivre. Je suis Spartiate d'origine ; mes ancêtres disaient à Léonidas : Cherchez la mort, et vous ne la trouverez point.

De Cyrène, 405.

LETTRE XVIII.

AU MÊME.

A PHYCUS.

Progrès des barbares. — Lâcheté des soldats et inertie des citoyens. — Il se multiplie.

Triste plaisir que celui de s'écrire, lorsqu'on n'a, comme nous, que de mauvaises nouvelles à s'apprendre. L'ennemi a saccagé Battia, et menacé Aprosylis ; il a brûlé la récolte, dévasté la campagne, emmené les femmes. Point de quartier aux hommes. Il a été un temps où les barbares enlevaient les petits enfants; ils ne le font plus : c'est, je crois, qu'étant moins nombreux, ils craindraient de détacher trop de monde pour les garder. Ce qui m'indigne, c'est notre inaction ; nul ne bouge. — Attendons nos soldats (une belle ressource!); nous les engraissons : qu'ils nous défendent. — Le bon moment de leur faire le procès, lorsque nous sommes en proie aux barbares. Ne saurions-nous agir? Un peu d'énergie enfin! Ramassons nos paysans, et courons à l'ennemi : sauvons nos enfants, nos femmes, notre pays, nos soldats eux-mêmes. Le joli tour qu'on leur jouerait là, et comme nous ririons au retour de la paix! Sur ce, je monte à cheval. Voici mes gens, mon armée; chefs et soldats, tout est improvisé. Un

corps considérable se forme à Asusamas, et j'ai donné aux Soestes rendez-vous à Cléopatra. J'espère qu'une fois en marche, le bruit de nos forces venant à se répandre, nombre de volontaires se joindront à nous; ils accourront de tous côtés, les braves pour avoir leur part du péril, et les autres du butin.

De Cyrène, 405.

LETTRE XIX.

AU MÊME.

A PHYCUS.

Derniers préparatifs. — A demain la bataille.

J'ai déjà trois cents lances et autant de cimeterres; de glaives à deux tranchants, je n'en eus jamais plus de dix : l'on ne fabrique point chez nous de ces armes oblongues. Je compte sur le cimeterre : cela pourfend à merveille; nous nous en servirons. Au besoin, nous aurons encore de bonnes masses; car il y a ici beaucoup d'oliviers sauvages, et des plus beaux. Nombre des nôtres portent une hache à leur ceinturon ; ils brisent à l'ennemi tous les boucliers qu'ils peuvent : entre les barbares qui n'en ont plus et nous qui n'en avons point, la partie est désormais égale. Il y a apparence que nous nous battrons de-

main; un parti d'ennemis a surpris nos éclaireurs, les a poursuivis à outrance, et, ne pouvant les joindre, les a complimentés de la sorte : — C'est trop de peine que vous vous donnez ; cessez de nous chercher, perdus que nous sommes dans le désert immense : nous voici ! c'est une fête pour nous d'avoir affaire à d'aussi braves gens que vous : vous osez, loin de votre pays, vous mesurer avec des nomades organisés pour la paix, comme vous l'êtes pour la guerre! — A demain donc le combat, et, s'il plaît à Dieu, la victoire. Je vous recommande mes enfants; vous êtes leur oncle : soyez leur père.

De Cyrène, 405.

LETTRE XX.

AU MÊME.

A PHYCUS.

Jean de Phrygie. — Épisode.

Avouez qu'il est des gens étranges : braves en paix, lâches en guerre ; bref, boudant l'occasion. Mars a du bon, quoi qu'on en dise, et le plus fou des dieux vaut qu'on l'adore : il éprouve les hommes, met le preux à son jour, à la raison le matamore; tel, parti fanfaron, s'en retourna goujat. Savez-vous la nou-

velle? Gens de bien, sans peur sur l'agora dites-vous vos affaires et vos soins et vos riens; coups de poings et de pieds ne vous rangeront plus : Jean de Phrygie, ci-devant fier-à-bras, hier est entré dans l'ordre de Couardise, en ferme volonté, sa vie durant, de porter bas l'oreille. Vous connaissez le proverbe; il vaut son pesant d'or, et le tiens un oracle :

Efféminé qui se testonne.

Ces jours-ci donc on ne parlait que guerre : l'on croit à l'ennemi, qu'il vient, qu'il est venu. En cette alarme, chacun fait son devoir d'aller à sa rencontre, les gens et moi, les Balagrites et leur chef, et de l'attendre dans la plaine : la nuit venant, l'ennemi point, chacun aussi s'en revenait, nous disant à demain.

Et de Jean de Phrygie, point de nouvelles : introuvable, invisible. Les bruits se pressent, divers et pleins de larmes : tantôt, s'étant cassé la jambe, on l'opère; une autre fois l'asthme le tient : chaque jour, nouveau dire, nouveau mal, et plus étrange. Les nouvellistes tombent des nues, arrivant d'ici l'un et de là l'autre, à ce qu'ils disent : gens du complot, et qui brouillent leurs voies pour dérober le héros. Ils feignent, acteur n'y ferait œuvre, larmoyant et se récriant : — Dieu, quel malheur! lui malade, empêché! c'est fait de nous! quel bras nous manque, et quel génie! comme il se montrerait! — La farce jouée, ils tirent le rideau, et de rire et de s'évanouir.

Tel maître, tels valets : testonnés comme lui, et comme lui canailles ;

Grands ravisseurs d'agneaux et de chevreaux,

dirait le bon Priam. Passe encore pour les bêtes ; mais les femmes ! Dieu sait s'ils se les plaignent.

Voilà sa troupe par lui dressée de longue main ; de marcher à sa tête, c'est une affaire : mieux vaut ruser, et, sans être homme, le paraître. Qui s'avise de tout? Jean de Phrygie comptait sans la fortune. Vint le cinquième jour; nous battions la campagne, l'ennemi la frontière, y faisant le dégât : désespérant de lui, qu'il approche et qu'il ose jamais, enfin Jean apparaît, entre en danse. Lui malade ! que lui dites-vous là? les niais ont pu le croire. Voici le vrai : il vient de loin ; d'où, je ne sais. Les gens l'avaient prié ; ils lui doivent leurs terres sauves; car, sur sa seule présence, les ennemis ont fui. Ce canton secouru, il accourt : le péril l'affriande; quant aux barbares, s'ils le tiennent absent, ils ne tarderont guère. Là-dessus, à tort et à travers, il fait le général ; il a un secret : foi de Jean de Phrygie, nous vaincrons; sa recette est de crier front, phalange, aile, carré, et d'autres termes du métier : tout cela, pêle-mêle, au hasard de sa langue, en homme qui n'y sut jamais rien. Aucuns étaient ravis : quel tacticien ! ils iraient à son école.

Donc, à nuit tombante, entre chien et loup, nous

descendions les montagnes, bien avancés; là, quatre jeunes gens, paysans à leurs habits, et criant comme perdus, s'en viennent devers nous à toutes jambes : si bien qu'il n'est besoin que l'on aille au devin pour voir qu'ils fuient les ennemis, et courent s'assurer sous nos armes. Ils n'ont pas sonné mot, qu'il paraît sur de petits chevaux de chétifs petits hommes, cancres, hères, et tels que doivent être les soldats de la faim ; au reste, ayant la mine de vouloir mourir pour nos biens. A grand' peine étions-nous à plus d'un trait : ils mettent pied à terre (c'est leur style), et s'apprêtent ; je suis d'avis d'en faire autant, l'endroit ne valant rien. A quoi Jean de Phrygie : Nous battre à pied, cavaliers que nous sommes, quelle honte ! fit-il ; ce serait déroger : quoi donc! je ne sais plus manier un cheval ! Il dit, tourne bride, et s'enfuit. Comment fuir ! ventre à terre, pressant sa bête de la voix et du fouet; conclusion, qu'il la met toute en sang. De dire qui fit mieux son devoir, cheval ou cavalier, je ne saurais : à l'un montées ou descentes à pic, bois, fossés et barrières, tout lui semble une plaine ; l'autre, collé sur sa monture, se mêle aux bonds de sa course effrénée : l'on dirait un centaure. Le cas était plaisant ; je ris, les ennemis surtout : faits et gestes pareils les divertiraient fort ; nous y donnerons ordre. Mais nos gens ne rient point : surpris, Dieu sait ; maudissant leur Narcisse. Nous attendons ; d'attaquer, nul n'y pense. Chacun entre en soupçon : les

têtes sont épiées, et les cheveux suspects; braves les chauves, traîtres les chevelus. L'ennemi se défie-t-il aussi, je l'ignore; immobile, bonne contenance d'ailleurs, comme nous l'attendons, il nous attend : en cette attente mutuelle, rien n'avançant, enfin il tire à gauche, et nous à droite; nul désordre : chacun s'éloigne gravement, à son loisir, tant chacun craint de paraître fuir. Et Jean de Phrygie? Belle question! le rat se sauve dans son trou, Jean à Bombée. Bombée est un mont caverneux, un labyrinthe, une merveille imprenable; la nature et l'art semblent s'y être évertués. Dès longtemps fameux à juste titre, l'on disait que rien ne ressemblait mieux à l'Égypte souterraine : sans doute qu'il est aujourd'hui unique et sans rival, ayant su contenter le plus prudent des hommes (libre à quelque manant de dire le plus lâche : je sais mon monde). Les autres s'y perdraient; Jean s'y retrouve, et connaît son terrier.

De Cyrène, 405.

LETTRE XXI.

AU MÊME.

A PHYCUS.

Ses paysans le trouvent trop paysan.

Mon naturel me suit et me nuit : jusqu'au fond de la Libye, je passe pour rustique.

De sa maison des champs, 406.

LETTRE XXII.

AU MÊME.

A PHYCUS.

Sa maison des champs.

Donc vous avez la fièvre. Quoi d'étonnant ! c'est le mal de Phycus, lieu brûlant et malsain, fiévreux par excellence. Le miracle serait que vous ne l'eussiez point. Venez en ce séjour ; vous y ferez corps neuf : le remède est de fuir vos dangereux marais, l'air infect, l'eau saumâtre. Qui vous retient ? Se vautrer sur la grève est-ce un si grand plaisir ? vous n'en avez pas d'autre, que je sache : que feriez-vous encore ? A nous l'ombre et le frais. L'ennui vient-il ; on le fuit

d'arbre en arbre, de bosquet en bosquet. A vos pieds l'eau gazouille; passez-la : l'on jouit à passer l'eau. Sur votre tête le zéphyr badine avec les feuilles, les frôle et les émeut. Tout est spectacle, enchantement : l'oiseau, l'arbre, la fleur, chant, verdure et parfum ; tantôt c'est l'homme, et toujours la nature. Au fond d'un bois les nymphes ont leur nid, manoir sourd et muet, grotte mystérieuse ; la décrire me passe : il y faudrait l'enfant de la Sicile. Et que d'autres merveilles dont je ne vous dis rien !

De sa maison des champs, 406.

LETTRE XXIII.

AU MÊME.

A PHYCUS.

Je veux vous voir.

Le désir de vous voir et quelque chose encore m'appellent près de vous : y serez-vous?

De Cyrène, 406.

LETTRE XXIV.

AU MÊME.

A PHYCUS.

Tout est au vert.

Anes, mulets, chevaux, tout est au vert : si bien que je ne peux vous aller voir qu'à pied. Je le voulais, et peut-être l'aurais-je pu; les miens s'y opposent : j'apprêterais à rire aux passants. Les passants ! ils ont la sagesse en partage; ils savent mieux que moi ce qui me convient : que de juges nous donnent ceux qui nous font ressortir de l'opinion ! Bref, j'ai cédé : à la persuasion? nullement; à la violence : comme je partais, l'on m'a retenu par le manteau. Que me restait-il alors qu'à vous écrire? Mes amitiés, vos nouvelles. Vous avez été à Ptolémaïs, vous avez vu le préfet : que nous apprenez-vous de nouveau? Il court un bruit d'Occident : qu'y a-t-il de certain? Dieu sait si cela m'intéresse. Contentez-moi là-dessus par une lettre et prompte et pleine; sans quoi, attendez-vous à me voir accourir, comme je m'attends à ce que vous me grondiez de ma course forcée.

De Cyrène, 406.

LETTRE XXV.

AU MÊME.

A PHYCUS.

L'article d'Athènes.

On dit qu'il est venu d'Athènes un marchand de chaussures : c'est le même, je pense, dont vous achetâtes l'an passé vos sandales à œillets. On assure que s'étant accru, il vend d'autres articles, et la coiffure que vous aimez, et le manteau que je préfère : leur frais tissu tempère les ardeurs de l'été. Hâtez-vous! l'on enlèvera tout, le meilleur et le plus beau du moins : qui songe qu'à soi-même? Mandez l'étranger, et lui prenez pour moi trois ou quatre manteaux. Foi de philosophe, je vous rembourserai en bel et bon argent.

De Cyrène, 406.

LETTRE XXVI.

AU MÊME.

A PHYCUS.

Grand merci de votre silphium.

Je me suis informé à votre jeune homme de l'origine du silphium que vous m'avez envoyé : venait-il

de votre propriété? était-ce un présent que vous vouliez partager avec moi? Il m'a dit que dans le petit jardin dont la culture fait vos délices, entre autres raretés, vous éleviez la précieuse plante : je me suis doublement réjoui et de la beauté du fruit et de la bonté du sol. Je suis d'avis que vous tiriez de cette heureuse terre le plus de profit et de plaisir que vous pourrez : Dieu veuille que jardinier et jardin ne se lassent jamais, l'un d'arroser, et l'autre de verdir! Pensez à vous d'abord, ensuite à votre frère, et selon les saisons variez vos envois.

De Cyrène, 406.

LETTRE XXVII.

AU MÊME.

A PHYCUS.

Les deux Denys.

Voici les deux Denys : je vous envoie l'un, et vous renvoie l'autre.

De Cyrène, 406.

LETTRE XXVIII.

AU MÊME.

A PHYCUS.

L'esclave remercié.

J'avais acheté, s'il vous en souvient, un maître de gymnase aux héritiers de Théodore; je ne le connaissais point : c'est proprement un esclave, c'est-à-dire un vaurien. Mal né, il fut nourri et élevé à l'avenant : enfant, il courait la taverne et le tripot. Aujourd'hui Lysias dirait de lui : Fait et parfait, si bien que c'est un monstre. D'Hermès et d'Hercule, glorieux patrons des athlètes, il ne s'en soucie plus; il chôme, en récompense, et Cotytto, et Priape, et le demeurant du lubrique Olympe d'Athènes : tel dieu, tel prêtre. Je ne le punirai pas autrement; le vice suffit à punir le vicieux. Mais comme un esclave de sa sorte messied à des maîtres de la nôtre, qu'il déshonore au haut et au loin, il me reste à remercier sa patrie et à le lui renvoyer; car qui voit l'esclave lascif s'afficher sur l'agora, qui le voit, roi de l'orgie, parmi les fleurs et les parfums, entonner l'hymne éhonté et donner le signal de la débauche, que voulez-vous qu'il pense du maître? Priez donc un capitaine de navire, et le lui livrez à la destination de son pays; il est juste que sa patrie en jouisse. Sur-

tout, qu'on l'attache sur le pont; s'il se glisse dans l'intérieur, adieu le vin : maints brocs sonneront creux d'abord, et, pour peu que dure la traversée, le drôle entraînant la chiourme, nul doute qu'ils ne soient mis à sec; car, entre autres talents, c'est un boute-en-train irrésistible : eh! quel loup de mer se tiendrait de rire au spectacle de ce Thersite bouffonnant et versant à boire à la ronde? Notez qu'il en sait plus d'une, et le capitaine n'a qu'à se bien tenir. Bref, si l'on me croit, l'on se garera de lui comme Ulysse des Sirènes, en le garrottant.

De Cyrène, 406.

LETTRE XXIX.

AU MÊME.

A PHYCUS.

L'art d'Athanase.

Moyen court et très-facile pour s'enrichir; auteur, l'ingénieux Athanase. Il fond sur les mourants, les tourne, en tire ce qu'il peut. On mande le notaire; Athanase le sait : il vient, il est venu.

De Cyrène, 406.

LETTRE XXX.

AU MÊME.

A PHYCUS.

Il lui recommande Géronce.

Qui devez-vous aimer, vous et vos pareils? Les gens de cœur et d'esprit, les dévots à Dieu et aux Muses, Géronce, enfin, qui est tout cela. Je vous le présente: vous le connaîtrez à l'user, et vous saurez me dire si je l'ai surfait.

De Cyrène, 406.

LETTRE XXXI.

AU MÊME.

A PHYCUS.

Progrès de Dioscore. — L'école domestique.

A porteur ami courte lettre. Les nouvelles que je sais, Acace les connaît : il improvisera même, né conteur et vous aimant. J'écris pour écrire. Que vous dirai-je? Votre fils Dioscore profite à vue d'œil : il lit, et se plaît aux livres. Nous lui avons donné deux condisciples, mes fils, s'entend : Hésychius gou-

verne ce peuple espiègle et charmant. Dieu vous bénisse, enfants! soyez heureux, et que par vous le soient votre famille et votre patrie!

De Cyrène, 407.

LETTRE XXXII.

AU MÊME.

A PHYCUS.

La leçon de Dioscore.

Vous me demandez combien de lignes Dioscore apprend par jour? Cinquante. Il les dit sans ânonner, ne rebroussant ni n'arrêtant jamais pour reprendre mémoire; il part et arrive d'une traite : il se tait, donc il a fini.

De Cyrène, 407.

LETTRE XXXIII.

AU MÊME.

A PHYCUS.

Qu'y a-t-il de nouveau?

Vous connaissez les enfants d'Esculape et leur pratique ingénieuse : ils administrent l'eau tiède pour

solliciter l'estomac, lequel la rend avec usure. Je vous traite de même ; voilà de mes nouvelles : prenez, et rendez au centuple.

De Cyrène, 407.

LETTRE XXXIV.

AU MÊME.

A ALEXANDRIE.

Un ennemi politique.

Je vous suis donc le patron des cadets, docile et vous croyant, jurant sur votre dire (tant et si bien vous savez me louer). Merci ; jamais cadet n'eut aîné tel que vous, ni mieux pensant ni mieux disant : sans m'en devoir, vous me rendez justice. Comment me revancher de tant de courtoisie ? Je n'en sais guère ; aussi vous le ferai-je court : vous êtes mon seigneur, moi votre chose ; abusez-en. Cela dit, je viens au cas présent.

Jules, m'écrivez-vous, cherche à se rapprocher, trouve que j'ai du bon, du meilleur, pour ami me postule. Le politique! il en conte aux plus fins ; vous en tenez, mon frère. Je lisais votre lettre ; quelqu'un, une de lui, qui, de sa grâce, s'en courut m'avertir. Ce quelqu'un donc : Je l'ai lu, je l'ai ouï (c'est la commune voix), et, croyez-moi, Jules mé-

dit de vous, a le cœur et la langue à la chose, bref ne s'épargne guère. — Galant homme qu'il est, je n'ai pu le mécroire. A ce propos me suis-je récrié ? plaint de l'ingrat ? ce n'est mon style : obliger me suffit, aille ou non au plus digne.

La veille encore il m'arrivait de sauver Jules, accusé qu'il était, et du plus grand des crimes, de lèse-majesté. Voyez-vous le péril ? L'horrible cas ouï, le juge en a la chair de poule, ne veut point d'innocent, presse le délateur ; celui-ci, talonné qu'il se voit, moitié crainte de pis, plus qu'à moitié plaisir de nuire (gens forcenés narguent la mort), s'évertue et s'acharne : Jules est sur ses fins. Jules ! Je me trompe : sa femme, ses enfants, ses parents, ses amis, tous étaient menacés, le riche dans ses biens, le pauvre dans sa vie : tout mal allait venir à notre ville du fait d'un furieux. Jules s'en fût tiré ; mais comment ? plutôt mourir. J'agis (qui n'eût agi ?) : je fis ce que j'ai fait. — Jules ! votre ennemi ! vous lui venez en aide ! — Voilà mon faible : je succombe au bien faire, et suis homme à souhait pour le métier de dupe. Enfin je l'ai sauvé, sa femme, dis-je, et ses enfants : étaient-ils dignes de périr ? eux si petits ! elle si grande ! que d'autres les haïssent.

Au fait, Jules lui-même, mon détracteur, vaut-il que je me venge ? — Il vous détruit. — Erreur : qu'il y bute, d'accord, et c'est un mauvais homme ; mais le contraire arrive. Grâce à Dieu, j'ai bon bruit :

coups de langue ne m'effleurent. Il l'ignore, et fait bien : il se tairait, j'aime qu'il parle : bon fait avoir un ennemi. J'admire comme il sait m'obliger : mes bons amis n'y feraient œuvre. Qui pense à me louer, que dit-il ? je suis ceci, cela, bref peu de chose, et, pour tirer de long : Jules, ajoute-t-on, n'oublie rien pour le perdre. Vous dites là le mot; merci : le beau panégyrique! Est-il besoin de clef? Le vice d'une part, de l'autre la vertu : que sais-je encore ? Je me connaissais mal ; Jules m'a révélé : il me déprise; le monde me surfait : chacun me prête les qualités qu'il me dénie. Je lui sais gré ; surtout qu'il ne se lasse point : par-devers Dieu et par-devers les hommes, j'en aurai bonne issue, et n'en vaudrai que mieux.

Vengé, je le serai sans faute : tôt ou tard méchant homme a son dû. Non que je bouge et me soucie : à quoi bon ? je ne veux ni ne peux. Et le préfet ! et les barbares ! il est pour lui; tout contre moi : pour comble, ils campent sur mes terres, et ma maison leur sert contre Cyrène. Me voilà fort : en fuite et sans ressources, n'ayant ni feu ni lieu ; à cela près, content : à la grâce de Dieu. Sa justice viendra ; Jules y doit compter : il faut qu'il soit puni, et ma patrie vengée. Car, entre lui et moi, qu'y a-t-il ? la patrie, et c'est tout : nulle offense privée ; qu'il l'avoue. L'armée et le sénat s'en allaient en roture, aux hommes de néant, aux gueux : je proteste. Autre

grief : mon ambassade; il éclate. Du vilain cas de Dioscoride, je n'en dis rien : j'en usai galamment, que je pense, et ni Dieu ni les hommes ne m'en sauraient vouloir. J'ai peur de Némésis, la déesse légère, inévitable, et, près d'agir, la chanson me revient :

Furtive, elle s'escrime
A pourchasser le crime,
Et de son pied puissant
Atterre l'insolent.

Mes torts, ce sont mes motions : je songe à mon pays ; Jules à ses amis, à lui-même.

Je suis d'avis que nous quittions l'étranger du service ; Jules d'y contredire : Helladios et Théodore s'en fussent mal trouvés. Qui ne sait cependant que l'étranger gâte nos hommes, les déprend du métier, et les style au trafic?

Je suis d'avis qu'il nous faut abolir le commandement militaire. Qui n'est de mon avis? Le remède à nos maux, enfin notre salut, c'est que, comme autrefois, nous relevions du commandant d'Égypte ; sans quoi plus de Libye. Jules s'y oppose ; ses profits en seraient diminués : il ose dire que la pire canaille fait les meilleurs soldats.

Aussi, notre ami Jules (dites-le-lui, de grâce, et qu'il le sache), chacun vous hait, et la raison est que vous seul riez, tandis que chacun pleure : oui, vous crevez de biens, nous de misère, le peuple et moi.

Mais attendons la fin : la partie suit le tout, c'est la loi de nature. Voyez au corps humain ; qu'un viscère, la rate, par exemple, s'y gorge, empiète sur les autres, d'abord elle fleurit, tant que le corps languisse : lui se mourant, tout meurt. Tout vous rit à cette heure, mais votre politique ruinera le pays et vous-même. Oubliez-vous Lasthène ? ami la veille, traître le lendemain, livré qu'il eut Olynthe. Point de patrie, point de bonheur.

De Cyrène, 409.

LETTRE XXXV.

AU MÊME.

A ALEXANDRIE.

Évêque nommé. — Sa profession de foi.

Le choix des Ptoléméens me touche et m'embarrasse. Je leur sais gré sans doute : qui ne serait charmé? ils me tiennent plus digne que je ne fais moi-même. Mais quoi ! le poste est haut, humble le personnage : puis-je accepter? Qu'un homme, n'étant qu'homme, parvienne à charge plus qu'humaine, divine, ou peu s'en faut, s'il le mérite, c'est l'extrême jouissance ; mais, s'il grimace sous le faix, quelle misère ! L'honnête homme, et qui sait sa

portée, craint toujours de monter : souvent l'honneur de Dieu souffre de nos honneurs. Pour moi, plus je me pèse et me mesure, moins je me trouve et le poids et la taille d'un évêque. Je veux vous confier mes plus intimes soins ; je vous le dois : n'êtes-vous pas mon frère et mon meilleur ami, au courant de ma vie, de mes goûts, de mon âme ? Je vous connais : mes peines sont vos peines, et vous rêvez de mon bonheur. Je suis pour vous, il est vrai, une chose ancienne et rebattue ; n'importe : vous souffrirez une redite qui me sert.

Un fardeau, plus léger qu'il n'est lourd, sans me grever, m'occupe et m'entretient, c'est la philosophie : philosopher suffit à mon humble courage, et, s'il me charme, je l'honore. Là-dessus l'on me dit : Laissez cela, prenez ceci : soyez évêque. Évêque ! ils se mécomptent ; je n'y vaux rien : philosophe passable, je ne ferais jamais qu'un pauvre évêque. Jugez-en. L'étude et le plaisir se partagent mes jours : l'une m'isole, m'absorbe tout entier, surtout quand il s'agit de Dieu ; vienne le tour de l'autre, je suis bon prince, facile à tous et gai comme pas un : hors de mes livres, hors de moi, et m'ébattant de corps et d'âme. Quant aux affaires, je les fuis tant par raison que par humeur. Au contraire, l'évêque, étant l'homme de Dieu, comme Dieu recueilli, solennel, jamais ne se dissipe et ne se joue ; mille regards l'assiégent, surveillent sa gravité : il ne plaît que sévère, il déroge s'il rit. Vaque-t-il aux choses divines ; il

n'est pas laissé seul : la foule assiste à sa pensée, à sa parole, maître qu'il est et tenu d'enseigner. Joint qu'il a sur les bras les affaires de tous ; il est l'homme de tous : s'il n'écoute chacun, chacun en glose. La tâche surhumaine! quelle vie! quel enfer! il ne s'appartient plus : il est en proie aux gens. Je sais qu'il est des esprits rares, sublimes, et que n'effleure point la poussière des choses ; je les admire : natures éthérées, elles suffisent aux affaires des hommes et de Dieu. Moi, je me connais bien : toujours sur pied, en haleine toujours, passé de l'un à l'autre comme un outil sacré, j'y périrais sans faute : vite mon corps perdrait ses forces, et mon âme ses ailes. Suis-je d'ailleurs aussi saint qu'il faut l'être? De bonne heure le mal a désolé ma vie ; il me tient à la gorge, et rit de mon effort : je suis à sa merci. Enfin, pesant de fautes et léger de mérites, faible au dedans et plus faible au dehors, imbécile pasteur d'une seule âme : dites, puis-je être évêque? L'évêque! voilà ce que j'en pense : homme divin, sans tache et sans reproche, pur à souhait pour purifier autrui.

J'entends me révéler, tout dire, n'oublier rien. D'autres que vous liront ma lettre ; j'y compte : je ne hais pas que chacun sache que j'ai fui un honneur fort couru de chacun. J'assure l'avenir : ma confession faite, quoi qu'il arrive, me voilà hors de cause, et ni Dieu ni les hommes ne pourront m'accuser,

aussi peu Théophile. Lui surpris, mal au fait, neuf sur mon âme! Mais il a lu ma lettre où je me lis au vif, répondrai-je d'abord.

Dieu donc, et la loi, et Théophile, m'ont donné une femme. Eh bien, je déclare et proteste que je ne veux ni la quitter ni la voir en secret : l'un est dénaturé, et l'autre déshonnête. Loin de là, mon désir le plus vif (le ciel m'écoute!), c'est que j'en aie de beaux enfants.

Ce point encore; que Théophile y regarde : Paul et Denys en parleront sans doute, car l'on me dit qu'ils s'en vont le trouver de par la ville. Au reste, il me connaît; suffit qu'on me rappelle à lui. Je veux m'étendre; la chose vaut qu'on l'articule : car, au dire de plusieurs, ce point est tout, et tous les autres rien. Nul n'abjure en un jour (et qui le croit s'abuse) sa raison et sa foi, son âme enfin; lumière ou ténèbres, tout cela c'est nous-mêmes : l'on ne se renie point. Je suis philosophe avant tout, ne croyant de léger et raisonnant beaucoup : mon symbole est plus court ou plus long, autre enfin que celui du vulgaire. Par exemple, je ne croirai jamais que notre corps est l'aîné de notre âme; jamais, que le monde doit périr; jamais, que l'homme doit ressusciter : au peuple les merveilles. Mais je suis philosophe, et, si j'adore la seule vérité, je tolère l'erreur; le sage y compatit, dissimule à propos, s'accommode à chacun. Le vrai est au peuple ignorant ce que le jour

est à la vue malade ; sa splendeur l'éblouit ; le faux le repose et le charme. J'userai de prudence ; grâce à Dieu, j'ai le respect des âmes. Suffit-il ; je serai donc évêque : à part moi philosophe et croyant en public, n'enseignant ni ne désenseignant, laïssant chacun suivre sa voie. Mais s'il faut que je pense et me conduise en peuple, que je sois peuple enfin, je ne saurais jusque-là me contraindre ; que l'on y songe : je me trahis d'abord, et ne tarderai guère. Moi peuple ! il y a trop loin du peuple au philosophe. Jugez de nos humeurs, de sa surprise et de mon embarras : il entend qu'on le prêche et qu'on lui parle Dieu ; moi, je tiens que cela ne touche que l'élite, et que ce n'est du tout le gibier du vulgaire. Je l'ai dit : chacun croie à sa tête, et qu'on n'aille à plaisir publier sa croyance ; c'est ma maxime au moins. Iraije, évêque, débiter comme vrai ce que j'estime absurde ? jamais ; ce ne serait rien moins que monstrueux. Dieu, c'est la vérité ; qui ment l'offense : l'hypocrisie est le dernier des vices.

J'aime le bruit, les chevaux et les armes ; enfant, l'on m'en grondait : quel déplaisir j'aurais de voir mes chiens oisifs et mes arcs vermoulus ! Dieu le veut-il ; je renonce à la chasse.

Je hais les soins, les procès, les affaires ; loin les honneurs laborieux ! Mais que Dieu parle, je m'y plonge. Pour Dieu que ne ferais-je point ? toutes choses, une seule exceptée, qu'il abhorre d'ailleurs,

c'est de mentir à ma conscience : jamais ma langue n'ira contre mon cœur. J'en suis certain, ma franchise lui plaît : sans quoi serait-il Dieu ?

Je me peins, je me livre; je ne veux pas qu'on puisse dire que j'ai biaisé, rusé, surpris l'épiscopat. Théophile, j'ai dit, vous savez tout : prononcez; de ces deux choses l'une : laissez le philosophe en paix, ou vous devrez laisser en paix l'évêque; je ne connais que cela.

Qu'on en croie ce qu'on voudra; voici le vrai : Dieu m'est témoin que d'être évêque me fait peur, que je tremble et que je fuis. Suis-je l'homme qu'il faut, préparé, dressé de longue main? nullement; un beau jour l'on vient me dire : Soyez évêque, en d'autres termes : Changez, renaissez à vous-même, faites vie neuve. Quoi ! du jour au lendemain ! y pense-t-on ? et n'est-ce rien que cela? Enfin, moi mis à nu, si Théophile insiste, je me rends : Dieu commande, j'obéis. Force m'est bien d'obéir aux ordres de l'Empereur et même du préfet. Il s'agit de Dieu; j'y mettrai de l'âme. Que s'il me remercie, tant mieux : quel honneur pour moi d'avoir préféré aux honneurs la vérité ! Mon frère, remuez-vous ; voyez nos amis qui le voient : parlez-leur, et qu'ils lui parlent.

De Cyrène, 409.

LETTRE XXXVI.

AU MÊME.

A ALEXANDRIE.

Simple billet. — Un questeur de légion.

Voici le questeur et père nourricier de la légion Dalmate. Ce corps m'est cher, enfants qu'ils sont de ma bonne ville épiscopale. Surtout j'aime leur maître ès vivres : accueillez-le.

De Ptolémaïs, 410.

LETTRE XXXVII.

AU MÊME.

A ALEXANDRIE.

Sur le tard.

Le porteur des lettres pascales part ; vous le savez, et le laissez partir : nul soin de moi, de vous nulle nouvelle. Un billet m'eût comblé ; vous le plaignez à votre frère. Pourquoi si dur ? Ne vous aimé-je point un peu plus que ma vie ? Surmené par le sort, à bout de joie et d'espérance, de vous savoir content allégerait ma peine : vous m'enviez votre bonheur. Vous

suis-je le premier venu? nourris en frères, en frères élevés, frères en toutes choses : tant de liens nous unissent, liens du sang, de l'esprit et du cœur! L'adversité, chose terrible! elle apparue, l'ami s'enfuit, le frère encore. Qu'au moins un étranger m'écrive de mon frère; je m'en contenterai : Dieu vous soit prodigue de ses biens, et que je l'apprenne!

De Ptolémaïs, 411.

LETTRE XXXVIII.

AU MÊME.

A ALEXANDRIE.

La vie.

Tout me riait, tout m'accable, et ma patrie désolée par la guerre, et ma famille amoindrie par la mort. Notre pays est en proie aux barbares : le peuple lève les yeux vers son évêque, et seul je ressens les maux de tous. Pas de mois sans alarmes; je vis sur les remparts : vous diriez d'un soldat. Pour comble, j'avais trois fils, et je n'en ai plus qu'un. Le ciel vous soit plus doux, et je croirai qu'il me ménage encore.

De Ptolémaïs, 411.

LETTRE XXXIX.

A HERCULIEN.

A ALEXANDRIE.

Au retour d'Alexandrie. — Hypatie. — Il s'étonne d'être allé si vite en amitié. — Le secret et la lettre. — Un peu de philosophie.

Vaguez et divaguez, courez le monde au gré du sort ou du désir, et survienne un Homère, vous êtes un Ulysse, homme de cœur, d'esprit et d'entregent, parangon de sagesse; au fait, que vit-il donc? force mangeurs de gens, les Lestrigons et les Cyclopes. Muses, vous vous oubliez : quelle riche matière à vos chansons que notre odyssée! au bout quelle merveille! a peine en croyions-nous la renommée, et il est vrai qu'elle mentait, envieuse et parlant à mi-bouche : nous avons vu, nous avons ouï la philosophe, et bonne, et belle, et bien disante.

Les mondains se lient d'intérêt, les sages d'amitié : soyons un, Dieu le veut. Nous, séparés! mon âme vous possède, vous entend, vous contemple : charmante vision, doux propos, pleins de sens et de sel, et saints sur toute chose. En usez-vous d'autre sorte? vous avez grand tort; si de même, le mérite est petit : vous aimez qui vous aime. Lors donc que je rêve d'hier et de nos philosophiques commerces, de vous si fort, de moi si faible, de ma langue indiscrète,

effrénée, impatiente du mystère : C'est Dieu, Dieu seul ! me dis-je ; un autre l'eût-il pu? m'eût-il changé? Moi, si âpre au silence, et qui, parmi les hommes, m'occupe à me porter en homme, en philosophe point, là-dessus taciturne à merveille, inaccessible, un beau jour, mon naturel parti, j'ai dit mon âme. Comment dite! sans préambule aucun, d'emblée et de plain-pied, vous rencontrant, vous connaissant à peine : tout périt, mystères, discrétion, art divin de Protée; quel homme que ce dieu, et qu'à faire la bête il se montrait habile ! L'ai-je voulu, prémédité? non, et voilà mon excuse ; un coup du ciel. Comme il a commencé, qu'il lui plaise finir : philosopher de compagnie, c'est notre rêve ; séparément, si c'est sa volonté.

Sur le point effleuré au départ, mon âme regorge de discours : que ne puis-je vous les dire ! quant à vous les écrire, je n'ose ; à la première causerie. Êtes-vous pressé? adressez-vous ailleurs ; tant d'autres me surpassent, que vous avez à la main. Je tiens qu'il faut en user discrètement avec le papier : la lettre est chose vaine, d'humeur coquette, s'aimant aux yeux d'autrui. Adieu, mon philosophe. Sur toutes choses, adonnez-vous à votre âme : au bien vivant la sagesse, selon le dire antique ; et la parole divine interdit les choses pures aux hommes qui ne le sont point. Plusieurs s'abusent sans doute, prenant le chemin pour le but : ils ne voient rien

par-delà le bien vivre, et c'est la perfection. Mais d'entre les animaux plus d'un est tempérant, vit de peu, s'abstient de chair : les loue-t-on? Nul n'y pense ; nature, pur instinct : point de raison, point de vertu. La vie raisonnable, voilà la fin de l'homme : poursuivons-la, Dieu nous poussant et nous-mêmes.

De Cyrène, 396.

LETTRE XL.

AU MÊME.

A ALEXANDRIE.

Vous m'écririez plus souvent si vous m'aimiez davantage. — Détails charmants.

Un agréable parleur discourait de la lettre; content de son sujet, de sa personne aussi, il prit son temps : si bien qu'il en naquit mainte belle oraison. J'y fus, et fus charmé; ma mémoire s'emplit. La lettre (entre autres jolies choses) est la consolation des amants malheureux : si éloignés qu'ils soient, ils conversent, et amusent leur âme d'une ombre de plaisir; conclusion, qu'elle ne saurait être un présent des hommes, mais du ciel. Soit ! ce n'est pas moi qui aurai négligé le don de Dieu; à droite et à gauche, à propos et hors de propos, j'écris à mes

amis : leur écrire, c'est encore leur parler. Pour vous, soit dit sans vous fâcher, vous oubliez les vôtres en les quittant. Changez cela, s'il vous plaît ; sans quoi vous n'en devrez guère à l'hirondelle : elle nous arrive pleine de gazouillement et de fête, et s'en retourne silencieuse et morne. Gronderie d'ami, rien de plus. Vous occupez-vous d'ailleurs à unir ce que le vulgaire divise, et chantez-vous avec le sage de Mégare :

L'honnête c'est l'utile, et l'utile l'honnête ;

loin de prendre alors votre silence pour l'oubli, j'applaudis au philosophe qui néglige les petites choses pour les grandes. Vous êtes un dieu, ô le meilleur des hommes et des amis !

De Cyrène, 396.

LETTRE XLI.

AU MÊME.

A ALEXANDRIE.

Beaucoup de tendresse. — Un écho de Plotin.

Quelles lettres que les vôtres, mon tendre ami ! Il y règne une grâce passionnée qui pénètre l'âme : plus

je vous lis, plus je désire de vous entendre. Je peux dire que tout le temps que j'ai passé avec vous, j'ai vécu sous le charme de votre parole; et cependant mon regret aujourd'hui, c'est de n'avoir pas connu mon bonheur : ah! si le ciel me rendait à ces beaux jours! Ainsi le meilleur du plaisir nous échappe : l'habitude énerve la jouissance, et l'âme ne se réveille qu'au bruit du fantôme évanoui. Vous reverrai-je enfin, mon doux ami? Venez; il reste encore tant à philosopher : ouvriers du commun, sans ardeur ni génie, si nous allions mourir sans couronner notre œuvre! Il est vrai que je souffre seul de notre séparation. Vous êtes au pays de la science : les habiles y abondent, mes maîtres ou mes pairs. Pour moi, j'adore ma patrie, parce que c'est ma patrie : terre maudite d'ailleurs, et où la philosophie ne vient plus; je suis seul : ma voix demeure sans écho. Et fussions-nous plusieurs,

Pensez-vous que j'oublie Ulysse égal aux dieux?

Nous sommes deux âmes sœurs : à votre foyer mon feu s'allume, et votre art sympathique éveille l'étincelle, l'entretient, la transforme en flamme radieuse. Au reste, que nous allions ou non de compagnie, Dieu nous conduise! lui s'en mêlant, est-il rien d'impossible? Adieu, mon philosophe. Point de cesse, point de relâche; évertuez-vous : rendez à l'océan

divin votre goutte divine. Eh! pourquoi ne finirais-je pas ma lettre comme Plotin finit sa vie?

De Cyrène, 396.

LETTRE XLII.

AU MÊME.

A ALEXANDRIE.

Après une lecture du Banquet de Platon. — De la formule à la fin des lettres.

Il est des amours humains et terrestres, du tout odieux et fragiles, subsistant à grand'peine de la seule présence. Aussi en est-il de divins : l'art donc d'un dieu s'en mêle, travaille les amants, et de deux n'en fait qu'un; de ceux-ci le temps ne triomphe, aussi peu la distance. Car, quoi! d'empêcher les âmes, et leur couper chemin, se peut-il? C'est peu d'aimer; le tout est de bien faire : aimons-nous comme poursuivants de la sagesse que nous sommes, et, au rebours du commun, loin des yeux, près du cœur.

Vous vous désolez dans vos lettres : pourquoi? si de honte, je vous loue : car tant s'en faut que nous soyons encore philosophes, contents de le paraître; si d'être séparés au contraire (à quoi, ce semble, se terminent vos plaintes), cessez : c'est l'affaire de la

fortune, et nous n'en pouvons mais. Pour moi, je vous croyais l'œil au ciel et fixé sur la source de l'être, contemplant et jouissant; vous aviez passé sans doute les vertus abécédaires, qui embellissent les mœurs des hommes sans contenter l'âme du philosophe. Là-dessus, changeant de style, au lieu du bourgeois *soyez heureux*, à la fin de mes lettres, je vous donnais de l'aristocratique *soyez sage;* un génie subalterne suffit au bien-être : moi, faisant cas de vous, je vous souhaitais l'esprit de sagesse, non celui de fortune. Sur quoi je discourais à plaisir dans deux de mes lettres, les premières, qu'on n'a eu garde de vous remettre, non plus que les suivantes. Voici la cinquième : qu'elle vous parvienne au moins, si elle ne vous change! j'aurais beaucoup fait, si vous alliez tout à l'heure, laissant là votre corps, vous occuper à la force d'âme : non cette force, vertu primaire et humaine, l'une des quatre sœurs qui rangent notre vie, mais une autre plus haute et plus héroïque : ne s'étonner de rien est proprement la force. Peut-être ne suis-je pas autrement clair avec ma division des vertus ; tenez ce signe : quand vous aurez du mépris assez pour en couvrir toutes les choses de ce monde, vous serez monté sur le faîte, et, sage, vous me reverrez vous dire dans mes lettres : *Soyez sage.*

Adieu, et vivez de philosophie, vie pleine de repos et de fête, vie divine à qui l'entend. La philosophie est le prytanée de l'âme; plus de trouble ni de soin :

mérite-t-il donc le nom de philosophe l'homme dont l'âme se ride au moindre vent? Soyez fort et serein. Toute ma famille vous salue, et du meilleur de son cœur. Moi, je salue l'archer à cheval.

De Cyrène, 401.

LETTRE XLIII.

AU MÊME.

A ALEXANDRIE.

P. S. Prière de m'envoyer mon hymne.

Ne vous étonnez pas si je vous envoie deux lettres par le même messager; il faut que vous portiez la peine de votre injuste reproche, et que je vous fatigue de mon bavardage. Au reste, cette seconde lettre a un autre objet que la première : je viens vous demander mes ïambes à mon âme. Je pensais, lorsque je vous envoyai mon manuscrit, que je pourrais le reproduire de mémoire. Aujourd'hui la copie risquerait fort de n'avoir rien de commun avec l'original, et je prévois que, si je me mettais à écrire, je créerais au lieu de me souvenir. Peut-être ferais-je mieux, peut-être pis : ce qu'il y a de certain, c'est que je ne me soucie guère de recommencer sur nouveaux frais, lorsque

mon œuvre est entre vos mains. Au nom de l'âme humaine pour qui j'ai tressé la couronne de mon hymne, je vous prie de m'en envoyer une copie, mais le plus tôt et le plus sûrement qu'il vous sera possible. C'est vous dire que vous devez choisir un messager aussi prompt que fidèle. Surtout qu'il soit l'un et l'autre : peu diligent ou peu sûr, c'est tout un, et arriver trop tard, c'est n'arriver jamais, puisqu'il ne me trouvera plus ici.

De Cyrène, 401.

LETTRE XLIV.

AU MÊME.

A ALEXANDRIE.

Les portraits : Herculien un Ulysse; Synésius un Protée. — Mes compliments au comte.

J'ai reconnu d'abord Ulysse dans le portrait que vous faites de vous : l'on ne saurait le lire sans se rappeler ce héros. Mais je n'ai pu reconnaître Protée dans celui que vous tracez de moi. Vous pouvez, sans sortir de votre naturel, prendre place entre les demi-dieux. Pour moi, quelque peu clerc d'ailleurs, mais qui me pique surtout de me connaître moi-même, ainsi que le veut le dieu de Delphes, je condamne la pauvreté de ma nature, et répudie toute

parenté avec les héros. Là-dessus je n'ai eu d'autre ambition que d'imiter le silence prudent de Protée ; mais, nouveau Ménélas, vous m'avez contraint de parler : si bien que, rusé comme le roi d'Ithaque et curieux comme celui de Sparte, à vous seul vous valez deux héros.

Vous vous plaignez ensuite d'être peu propre à écrire : pourquoi prétendre alors que je vous fatigue de longues lettres? Je finis : trop de lecture amènerait trop d'ennui. Portez-vous bien, et philosophez d'autant : la philosophie est la voie qui mène à Dieu.

Faites, je vous prie, mes compliments au comte ; je n'ose me permettre de les lui faire moi-même. Je goûte fort d'ailleurs le propos du Neptune d'Homère :

Vous êtes le plus jeune, à vous de commencer.

Au plus jeune l'honneur des premiers coups; au plus âgé les avances courtoises. J'honore et estime le comte. C'est le seul homme de nos jours qui ait su réconcilier les lettres et les armes qu'on aurait pu croire à jamais brouillées : il a retrouvé les titres de leur vieille parenté. A plus de courage qu'homme de guerre n'en eut jamais, il allie la plus parfaite simplicité : il est le plus brave et le moins fanfaron des hommes. J'aime ce grand homme sans lui écrire, et l'honore sans lui faire la cour.

De Cyrène, 402.

LETTRE XLV.

AU MÊME.

A ALEXANDRIE.

Le secret philosophique. — Les charlatans d'alors. — Un errata.

Promettre, ce n'est rien; le tout est de tenir. Il fallait vous entendre : vous ne deviez rien dire des choses qu'on doit taire; loin les profanes! Qui ne se fût ouvert? je le fis, et fis mal. D'auprès de vous me viennent mille gens, lesquels s'écrient d'abord : Que veut dire ce mot, cet autre encore? vous savez tout : soyez-nous un oracle. A ce propos, m'étonnant, je réponds sans rien dire, selon mon style : Vous vous adressez mal : j'ignore ces ouvrages; allez à l'auteur! ce n'est pas moi; et quant à tous vos mots, je n'y sais rien.

Mon ami, quelle faute! quel crime! Je vous admonéterais; au fait, qui suis-je? un plus digne le fasse. Cherchez la lettre de Lysis à Hipparque; l'ayant trouvée, lisez-la, je vous prie, et souvent. Il dit en son dorien : Qui parle philosophie au peuple, il le dresse au mépris des dieux.

Pour ma part, j'ai vu des gens (que de fois en ma vie! hier, aujourd'hui, il en pleut); quelques mots saints, fourvoyés par mégarde, effleurant leurs

oreilles, les voilà pleins de vent et de morgue, et penseurs, et parleurs, et docteurs : une chaire! et d'enseigner ce qu'ils n'ont jamais su : sur Dieu, sur ses appartenances, ils disent des sornettes, des blasphèmes. Trois ou quatre écoutants (tels maîtres, tels disciples), esprits grossiers, ignares, abécédaires, admirent, s'ébahissent : Il parle comme un dieu! Comme un dieu? comme un cuistre. A qui n'a que des yeux, nulle science, l'être n'est rien, et le paraître tout; un ton d'oracle fait si bien! ils l'ont, et par delà : l'ignorance n'a point de front. Lorsque, pour mes péchés, je rencontre de ces charlatans philosophes, sans lettres et s'aimant tels, les haïr? je ne puis; je les plains : car, quoi! point initiés, ébauchés à grand'peine, maîtres au pied levé sur la foi d'autres maîtres comme eux, abusés, ils abusent. Les voyant, je me dis : Ami, tenons nos langues, et paix sur les mystères! Que tel soit votre avis, je vous connais; soyez tel en conduite. Entre la philosophie et ces gens-là, vous n'hésiterez point; fuyez-les : leur bouche la blasphème, leur vie aussi.

Gardez sur toute chose qu'on n'ait vent de ma lettre; ils y sont : elle les peint et pince; tels s'y reconnaîtraient, tout au moins leurs amis : je vous laisse à penser leur colère. Non que je n'ose dire aux gens leurs vérités : sans quoi serais-je philosophe? mais en face et leur parlant : écrire est délicat, petit même. Au cas présent, m'ouvrant à un ami, à deux,

à trois, c'est entre Dieu et moi; vous trois vous êtes moi, mon grand et petit monde : hors vous, ni personne ni rien. M'y joignant, quel beau nombre! quatre (Pythagore l'a dit), nombre parfait, divin, préside à l'harmonie des choses, maintient tout, est dans tout..... Tais-toi, ma langue! Bref, quatre cœurs ne font qu'un, mais cinq font tout le monde.

A propos, une erreur. Il m'est tombé sous la main un exemplaire de mes poésies : à la dernière page, titre unique, défilent douze vers censés même épigraphe. Voyez votre édition, et au besoin mettez cet errata : deux pièces, deux auteurs. Les huit premiers, enfants souriants et doctes d'un poëte astronome, je les déclare miens; les quatre autres, un jeu d'esprit où le cœur a sa part, fraîche et antique fleur d'une muse ignorée : chacun le sien. Détrousser le poëte éteint! quel sacrilége!

Je vous attends jusqu'au 20 mésôri; après quoi, je pars. Mes compliments à votre excellent ami; je l'aime de vous aimer si fort.

De Cyrène, 402.

LETTRE XLVI.

AU MÊME.

A ALEXANDRIE.

Il lui recommande Phébamon. — Faites de moi ce que vous pourrez.

C'est Phébamon qui vous remet ma lettre ; il est honnête homme, mon ami, et on lui fait tort : il vous sied donc de l'assister, pour moi, pour lui-même, de bonne vie qu'il est et malheureux. Au reste, vous le frustreriez ; car il espère bien de notre amitié : ayant affaire de vous, c'est à moi qu'il recourt, persuadé que, pour arriver jusqu'à vous, je suis la ligne droite. Je l'ai assuré de votre appui, c'est-à-dire de son triomphe.

Vous m'aviez écrit par Ursicinus touchant le comte (celui qui a le commandement de ma patrie, s'entend bien) : vous me demandiez la permission d'agir ; les plus apparents de vos amis devaient vous donner des lettres pour nos gouvernants, commandant et préfet. Je vous sus de votre intention le gré que je devais, vous priant d'ailleurs d'en demeurer là, résolu que j'étais à n'être jamais que philosophe. Je comptais sans mes amis, militaires et autres, opprimés au point de me contraindre à les défendre : ils entendent que je devienne quelque chose. J'ai

beau leur crier que je ne saurai jamais rien aux affaires; ils n'en sont pas moins convaincus que moi : il faut que je me dévoue. Bref, faites de moi ce que vous pourrez.

Saluez de ma part mon ami le diacre : puisse-t-il être heureux dans sa lutte contre le cavalier ennemi ! Toute ma maison vous salue, ainsi que mon nouvel hôte, l'aimable Ision, que vous eussiez désiré d'attacher à votre personne. C'est lui qui est cause que je vous donne carte blanche : le moyen de lui résister ! il m'arrive la bouche et les mains pleines de suppliques; j'ai pour excuse de ma lâche résolution le généreux désir d'être utile. Vous savez qu'Ision vous attend jusqu'au 20.

De Cyrène, 402.

LETTRE XLVII.

AU MÊME.

A ALEXANDRIE.

Lettres d'Herculien. — Grâce à Dieu, je n'ai besoin de rien ni de personne. — Badinage.

Je voulais vous gronder; ma colère était prête : — Votre âme est trop faible, votre désir trop fort; de vous voir veuf de moi vous mine : vous soupirez ! —

Bref, ma lettre eût été telle, qu'elle vous eût fait honte et converti. Là-dessus je reçois les vôtres, un charme, un philtre d'amitié; le moyen de tenir? je me rends; me voilà tel que je vous blâme d'être. Que m'avez-vous donc fait, quel bien et quel honneur, pour que je sois à vous tout entier corps et âme? Dieu, quel style indigne! c'est fait du philosophe. Ah! je comprends les Muses diffamant les Sirènes : leur traîtresse harmonie perdait les écoutants. Un beau jour, moi présent, un habile disait : Les Sirènes? une allégorie; lisez la volupté : elle nous charme et tue. Mon doux ami, Sirènes que vos lettres! cela porte à la tête; je lis : adieu raison, et je m'égare en vous. Je vous entends : Artiste! dites-vous, et j'écris pour écrire. Pensez mieux, s'il vous plaît : loin, bien loin le mensonge! Sachez qu'Ursicinus m'a remis vos trois lettres, et que l'une des trois, de médiocre longueur, de vertu souveraine (un poison!) a pénétré jusqu'aux ressorts de l'âme, au point que j'en rougis. Vous m'en promettez d'autres par Cyrus, pour le comte; l'attention m'est chère, la démarche inutile : oubliez-vous que je suis philosophe, que je veux l'être au moins, et qu'en dehors de la philosophie, tout honneur m'est un faix ? Grâce à Dieu, je n'ai besoin de rien ni de personne; nul être ne me nuit : je ne nuis à nul être. Au comte les avances, c'est son fait; me tenir coi, le mien. S'il s'agit de lettres, c'est à moi qu'on en doit : qu'on

me prie et me prise! Allez, mon philosophe, âme saine en corps sain, et vive Dieu! Ma maison en chœur vous salue, jeunes et vieux, mâles et autres. — Les femmes! je les hais jusqu'en leurs compliments. — Que faites-vous? j'avais fini, vous m'allez relancer; tant pis pour vous. Égyptien, magicien : Homère le dit, et dit bien ; là les drogues abondent : c'est leur patrie; témoin vos lettres. Le baume d'Hélène, il lui vint de Polydamne, l'épouse du roi Thon : précieux baume! il endormait les soins; le vôtre les réveille : dites, d'où vous vient-il?

De Cyrène, 402.

LETTRE XLVIII.

AU MÊME.

A ALEXANDRIE.

Un esclave en fuite.

Un de mes esclaves a pris la fuite : non de ceux de mon patrimoine, ou nourris avec moi; ceux-là, ayant reçu une éducation libérale, et traités comme mes égaux, ou peu s'en faut, s'acquittent de m'aimer : je leur suis un maître, point un tyran. Philorome (c'est le fugitif) a été l'esclave de ma nièce.

la fille d'Amélius, avant qu'elle voulût qu'il devînt le mien. Crû dans le désordre, il n'a pu se faire à l'austère maison d'un philosophe, et le voilà qui court l'Égypte avec son nouveau maître.

Il y a donc aux gardes d'Héraclien un certain Harpocration qui est sous-aide : c'est ce que signifie, je crois, le mot *subadjuva*. Philorome est chez lui. Pour moi, je l'y laisserais volontiers, sans m'en soucier davantage : la jolie chose, en effet, qu'un coquin n'ait que faire d'un philosophe, et qu'un philosophe ait affaire d'un coquin ! Mais sa maîtresse n'est pas encore assez avancée en philosophie pour ne vouloir plus d'un misérable qui ne veut plus d'elle, et elle m'a prié de lui faire courir sus. Mon ami Aïthalès veut bien s'en charger : il part à la garde de Dieu et à la vôtre. Je n'ai plus qu'à souhaiter que ma lettre vous arrive : une fois que vous connaîtrez l'affaire, le ciel, Aïthalès et votre zèle feront le reste.

De Cyrène, 402.

LETTRE XLIX.

A HYPATIE.

A ALEXANDRIE.

L'écho.

Je ressemble à l'écho : ce qu'on me dit, je le répète, et je loue Alexandre qu'on m'a loué.

D'Alexandrie, 394.

LETTRE L.

A LA MÊME.

A ALEXANDRIE.

L'hydroscope.

Suis-je donc assez malade pour avoir besoin d'un hydroscope ? Commandez-en un, et l'achetez. C'est un tube cylindrique qui a la forme et la grandeur d'une flûte. Sur une ligne droite, qui court le long du cylindre, l'on espace des entailles, auxquelles l'on connaît la pesanteur de l'eau. Un cône ferme l'une des ouvertures ; sa base forme celle du tube, et son sommet se dresse dans l'intérieur : c'est comme le

lest de l'hydroscope. Plongez l'appareil dans l'eau : il se tient droit, et laisse voir les entailles qui indiquent la pesanteur du liquide.

De Cyrène, 396.

LETTRE LI.

A LA MÊME.

A ALEXANDRIE.

La patrie.

Tout est mort dans les morts, jusqu'au ressouvenir.

Homère le dit ; n'importe : moi, je sens que, même dans le noir pourpris, je me souviendrai de ma chère Hypatie. Notre pays est si malheureux que je ne puis plus m'y supporter : je ne vois qu'armes ennemies et qu'humaines hécatombes ; l'air est cadavéreux. Encore si nous touchions au terme de nos maux ! Mais puis-je l'espérer, lorsque j'aperçois le ciel obscurci et comme chargé d'oiseaux de proie ? Mais quoi ! plus je me plains de ma patrie, et plus je sens que je l'aime. Que voulez-vous ? je suis Libyen ; je le suis d'origine et de naissance : ici dorment mes glorieux ancêtres. Croyez-le, Hypatie : si je fuis ma patrie, si j'en ai le courage et le loisir, ce ne sera jamais que pour me réfugier auprès de vous.

De Cyrène, 401.

LETTRE LII.

A LA MÊME.

A ALEXANDRIE.

Les censeurs de Synésius : manteaux blancs et manteaux noirs; sophistes. — Envoi du *Dion*, des *Songes* et du *Discours à Péonius*; ce qu'en pense l'auteur.

Voici deux opuscules, un fruit de l'année, que j'ai entrepris, l'un sur une inspiration d'en haut, et l'autre sur des propos d'en bas.

La gent portant manteau (blanc ou noir, c'est tout un) publie que je déroge à la philosophie, ayant l'œil à mes mots, s'ils sont beaux et sonores ; au reste, sentant Homère à pleine bouche, encore plus Platon : comme si le philosophe devait bouder les Muses, et ne s'inquiéter que des choses divines. Ils couveront des yeux l'essentielle beauté ; moi indigne, je ne peux, vu que de mettre ma pensée en habit habillé profane mon loisir ! Ce qui les a fâchés, et leur fait dire que j'excelle aux bagatelles, c'est que mes Cynégétiques, sans que j'aie su comment, étant sorties de cage, nos jeunes gens, passionnés d'atticisme et de grâce, se sont jetés dessus, ainsi que sur d'autres vers de moi, beaux comme l'antique, à les en croire. Il en est une espèce (l'ignorance est sans pudeur) qui se dit toujours prête à discourir de Dieu ; les rencontrez-vous ? ils vous assaillent d'arguties, et vous

couvrent d'un flux de paroles. Ah! cela les pousse aussi, leur ouvre et cités et fortune : un prêcheur de ville se voit aux mains la corne d'Amalthée. Bref, forts en bouche et hargneux: vous remettez-vous leur médisante engeance? Le plaisant est qu'à toute force ils veulent m'enseigner : sous peu, moyennant eux, je connaîtrai Dieu assez pour pérorer dessus un jour et une nuit.

Parlez-moi des sophistes! bonnes gens, je les plains : qu'ont-ils affaire, je vous prie, d'envier ces passe-Démosthène? moi, je les aime tels, impotents de la langue. Aucuns (à qui en parlé-je?), harcelés qui du fisc, qui du sort, et la faim s'en mêlant, s'improvisent philosophes au midi de leur vie : jurer à la Platon, par ceci, par cela, c'est tout ce qu'ils y savent; un mort en pourrait autant faire. Aussi paient-ils de morgue : Dieu, quel front sourcilleux! que de barbe au menton! vous diriez des bronzes de Xénocrate, aussi roides et hauts. Que ne fais-je comme eux? A la bonne heure, de par les muets défense de parler; qui philosophe et parle, les affiche : ils vivent de silence; tant est savant, qui sait se taire.

Voilà mes ennemis, deux races, même humeur : foi de jaloux, je ne fais rien qui vaille; pourquoi? je ne saurais jaser comme les uns, ni me taire comme les autres : point agace, aussi peu poisson.

Allez, mon livre! muets et parlants, qu'ils vous

fassent raison. Les muets d'abord, et qu'ils sèchent d'envie : voyez comme il les charge ! Chemin faisant, il relance les autres : être un éloge de l'érudition et tout ensemble en faire montre, c'est ce qu'il veut; ils criaient contre : qu'ils s'en mordent les doigts! les en voilà couverts. Quant au genre de vie, il y vient, et prononce; vous l'entendez : un seul est philosophe, la philosophie; au reste, ce qu'il veut qu'elle soit, il le dit à plaisir. Finir, voilà le point : ma bibliothèque calomniée lui a été une pathétique occasion; le croiriez-vous? jusqu'à mes exemplaires sont tombés sous leur dent : ils les ont déclarés, du haut de leur ignorance, fautifs et bons à mettre au feu. Tel est mon livre, et ce qu'il fait, et ce qu'il dit. Si chaque chose y est à sa place, et en sa fleur, et à propos, pressentie et attendue; si la matière s'y divise en un certain nombre de points, comme le prescrit Platon dans son Phèdre (le plus beau des livres sur le plus beau des sujets, la beauté!), et que d'ailleurs tous les moyens y acheminent à la fin; si du fait oiseux jaillit la preuve utile, et de la preuve l'évidence; bref, si tout s'y appelle et s'y répond : heureux homme! nature et art, ce sont là de vos coups! merci! A bon lecteur salut; qui sait lire, et devine sous la lettre l'esprit, le dieu sous le symbole, sous Silène et les Satyres Vénus et les Grâces (une feinte de l'art attique), il entendra mon livre et son silence : le voile est soulevé, le mystère entr'ouvert.... J'ai

dit! une clef d'or, un hors-d'œuvre prudent, un mot aventurier, arrête le profane. Le seul épileptique est sujet à la lune : lui seul ressent son influence, son froid; seule, l'âme saine et voyante perçoit le vrai à la clarté de Dieu : sans Dieu, l'âme est aveugle, et le vrai ténébreux; ôtez le jour : l'œil est sans force, et les corps sans couleur. Sur tout cela j'attendrai votre avis. Si c'est votre plaisir que mon livre paraisse, il paraîtra; beaux diseurs et penseurs le pourront lire : sans faute il plaira aux uns, et profitera aux autres, ayant su trouver grâce à vos yeux; je tiens votre goût infaillible. Si au contraire il vous semble peu propre à charmer vos Hellènes, et qu'avec Aristote vous aimiez sur votre ami le vrai, parlez! je l'abolis : enfant mort-né, le voilà qui reprend le chemin du néant.

Quant à mon autre ouvrage, il est de Dieu, par lui dicté, revu et corrigé : c'est un hymne à l'imagination; là donc se voit traitée, couchée au long, la fantaisie ailée, sujet charmant, tout neuf, point défloré. Que vous dirai-je? c'est l'œuvre d'une nuit, d'un moment : la vision dictait, j'écrivais. Je ne ris point : deux ou trois fois, comme si un autre eût parlé, je me surpris parmi mes écoutants. Le relis-je aujourd'hui; le charme recommence : j'entends comme une voix divine. Chantera-t-elle pour d'autres que pour moi? C'est à vous de répondre : vous lirez la première.

Voilà pour l'inédit. J'aime le nombre trois; c'est un nombre parfait. Tenez cet autre ouvrage, un discours sur un don; un jour, en ambassade, je le fis pour un grand : livre et présent servirent ma patrie.

D'Alexandrie, 404.

LETTRE LIII.

A LA MÊME.

A ALEXANDRIE.

Mais où sont les neiges d'antan?

Je n'ai point à remercier la fortune du mal qu'elle ne m'a pas fait : elle m'a pris tout ce qu'elle m'a pu prendre,

Et, jusqu'à mes enfants, elle m'a tout ravi.

Tout, c'est trop dire : elle m'a laissé ma passion pour la justice : aussi bien ne pouvait-elle me l'ôter sans m'arracher l'âme. Je hais l'injustice, et voudrais l'empêcher : l'un sera toujours en mon pouvoir; mais l'autre est un de ces priviléges qu'annule l'infortune, et dont la perte précéda même celle de mes enfants.

Mais où sont les neiges d'antan?

J'ai connu les beaux jours, et mes amis me connurent alors. Vous m'appeliez agréablement le bien d'autrui, tant j'abusais en faveur des autres du faible qu'avaient pour moi les dieux de la terre : j'étais le cœur, eux le bras, et l'on faisait des heureux. Aujourd'hui, ombre de moi-même, je n'ai plus d'autre crédit que le vôtre ; vous êtes, avec la vertu, mon dernier asile. Grâce à Dieu, vous pouvez toutes choses, et vous ne voulez que le bien. Voici Philolaüs et Nicée, jeunes gens excellents, et mes parents ; ils cherchent à rentrer en possession de leur patrimoine : recommandez-les à vos nombreux amis, tous hommes puissants par leur mérite ou par leur place.

De Ptolémaïs, 413.

LETTRE LIV.

A LA MÊME.

A ALEXANDRIE.

Vous m'oubliez.

Heureuse maîtresse, heureux disciples, vous que j'aime plus que la vie, salut. Vous ne m'écrivez plus : je songeais à m'en plaindre ; à quoi bon ? vous songez à m'oublier. Que vous ai-je fait ? nulle peine ;

je suis malheureux : tout malheureux est coupable. Encore s'il m'était donné de lire de vos lettres et d'apprendre de vos nouvelles! Vous êtes heureuse, et le sort vous gâte : heureux en vous, je ne serai malheureux qu'à demi. Votre abandon comble mon infortune. J'ai tout perdu, enfants et amis : je suis seul sur la terre. J'espérais en votre amitié : j'ai eu tort de la croire plus fidèle que la fortune et plus forte que la destinée.

De Ptolémaïs, 414.

LETTRE LV.

A LA MÊME.

A ALEXANDRIE.

Le dernier adieu.

Je vous écris de mon lit : puisse ma lettre vous trouver pleine de joie et de fête, vous qui seule m'êtes toutes choses, une mère, une sœur, une maîtresse! Mon corps pâtit des soins de mon âme. Le souvenir de mes enfants cueillis avant leur fleur me consume peu à peu; je ne devais point survivre à mon bonheur. Un torrent de maux désole mes derniers jours, et emporte toute joie. Dieu m'ôte la vie ou le ressouvenir des morts! Adieu. Saluez de ma

part vos disciples et mes amis, Athanase et Théotecne d'abord, tous les autres ensuite; s'il en est quelqu'un de nouveau, et qui vous charme, je le salue aussi : je dois lui savoir gré de vous être agréable. Peut-être vous souciez-vous encore de moi : Dieu vous le rende; si au contraire vous m'avez oublié, eh bien ! je me souviens de vous.

De Ptolémaïs, 414.

LETTRE LVI.

A OLYMPIUS.

A ALEXANDRIE.

Plus de peur que de mal.

Vous m'avez fait peur avec votre lettre. Par bonheur, elle finit autrement qu'elle ne commence, et après m'avoir appris que vous aviez été au plus mal, vous m'apprenez encore que vous vous portez à merveille.

Quant aux choses que vous me demandez, et qu'il faut que je vous envoie ou que je vous apporte, ce sera l'un ou l'autre, sans faute, pour toutes celles que je peux, s'entend bien; de les énumérer ici, c'est inutile : vous les verrez.

Et maintenant, santé, aise, et la grâce de Dieu au

bout. Assurez-vous surtout qu'il n'est rien à cette heure que je désire autant que de vous revoir : si vous n'alliez point partir avant que j'arrive ! Parti ou non, vous devez vous souvenir de moi, et pour cause : vous rencontrerez des gens qui valent mieux que Synésius; mais qui vous aiment davantage, jamais.

De Cyrène, 402.

LETTRE LVII.

AU MÊME.

A ALEXANDRIE.

Agréables commerces. — Son ami Secundus. — Son autre ami le comte. — Il est malade.

Avec quel plaisir j'ai lu votre lettre! Aussi était-elle charmante; vous excellez aux beaux sentiments. Votre amitié enflamme la mienne, et, si je m'écoutais, j'irais sur l'heure à Alexandrie vous surprendre parmi vos apprêts de départ. Songez donc que vous me comblez : vous obligez mon ami Secundus; vous m'obligez moi-même, en m'écrivant comme vous seul savez écrire : bref, me voilà votre homme lige; car, pour être de l'espèce qui rampe sur la terre, comme parle Homère, j'ai le cœur haut, c'est-à-dire reconnaissant.

Quant à mon seigneur et maître, vous entendez le comte, je lui écris plus souvent que vous ne pensez ; sur votre plainte, je lui ai encore écrit par mon frère Evoptius. Adieu. Soyez bien portant, heureux, et, sur toutes choses, philosophe à outrance.

Je vous écris de mon lit ; j'y suffis à grand'peine. Souhaitez-moi le meilleur de vos souhaits : qu'il me soit fait selon le bon plaisir de Dieu ! Croyez que si je reprends mes forces, je reprendrai mon essor vers Alexandrie.

De Cyrène, 402.

LETTRE LVIII.

AU MÊME.

A ALEXANDRIE.

Éloge de Théotime. — Le poëte.

Moi, j'en use autrement ; bien ou mal, je ne sais : loin donc que mes lettres supplient, elles triomphent. J'écris à Olympius et à Diogène (deux noms, une seule âme) : Amis, voici Théotime ; c'est un dieu : à genoux ! Un poëte, dis-je, et le meilleur d'à présent. Poëte, ouvrier en immortalité ; il chante, et la postérité ne se taït plus ; sans lui, les grands hommes et les grandes choses, murmure éphémère, s'écoulent

dans l'oubli. Amis, les temps sont mauvais, et le poëte rare : honorez le prêtre des Muses plus que vous ne feriez le favori des rois. Que vous dirais-je encore ? Théotime est l'homme du monde que j'admire davantage. Adieu. Ma maison et Ision vous saluent ; moi, la vôtre et Abramios. Voyez si vous remettrez ou non ma lettre au comte.

De Cyrène, 402.

LETTRE LIX.

AU MÊME.

A SÉLEUCIE.

La poste d'alors. — Assiégé, il se défend. — Archimède. — Présents d'Olympius : flèches d'Égypte et de Syrie. — Un cheval italien.

L'autre jour, l'an neuf et nos consuls levés, j'entends Aristénète et son collègue (qui ? je l'ignore), l'on m'a remis une lettre de vous, cachetée, signée, et vieille, Dieu le sait ; car, à ne point mentir, elle était vermoulue, illisible. Voilà ce que vous êtes, un tributaire exact : chaque an sa lettre, son hommage, et pour courrier l'ami Syrus, lui seul ; si bien que de chez vous rien de frais ne m'arrive, vieilles nouvelles et papier vieux. Voyez un peu la différence ; j'ai l'œil sur l'ordinaire, et jamais il ne part, qu'un

mot pour vous n'aggrave son paquet : l'un vous le passe, bon homme, et Dieu le garde ! celui-là s'en dispense, et vous vous en gardez. L'attrapé, c'est moi, si c'est personne : je dicte ; dépêchez, mon esprit et mes gens ! et puis, adieu ma lettre : sais-je jamais si je suis lu de vous ? Serviteur, changeons cela : savoir faisons que dès ce jour l'ami Pierre est et demeure commis pour porter nos missives. L'heureux homme, et quelle main lui remettra ma lettre ! La voilà qui s'envole au logis d'Hypatie : maîtresse, expédiez-moi. Elle, point en peine du tout, d'abord la donne à Pierre, son ami, et le vôtre, et le mien. Bon voyage. Au fait, si c'était la dernière, mes adieux et la fin !

Notre patrie s'en va : généraux et soldats cachés, évanouis, les barbares se donnent au cœur joie de dégât et de sang ; les morts jonchent les champs, et dans nos forts tiennent à peine de rares survivants : que l'ennemi s'obstine au pied de nos murailles, c'est fait de nous, et nos gens se rendront à la soif. Aussi n'ai-je pas répondu à vos agréables récriminations : le moyen, le loisir, occupé que je suis à certaine machine ? il ne s'agit de rien moins, en effet, que de régaler les assiégeants d'une grêle de grosses pierres.

Enfin vous le voulez ; ce qu'Olympius veut, Dieu le veut : envoyez-nous donc vos présents. Mais, loin le luxe et la mollesse ! Vous tenez du satrape, et m'en

plaignis un jour, voyant nos symposies. Que vos dons soient propres à la guerre, comme l'on pourrait dire beaux arcs et belles flèches à beau bois de styrax; peu d'arcs, si vous voulez : sans peine ailleurs j'en achète de neufs, et les vieux se réparent. Mais les flèches sont rares, j'entends les bonnes : l'égyptienne, au bois noueux, inégal, hésite, fend mal l'air, et s'empêche elle-même, semblable au coureur malheureux qui dès l'abord trébuche et s'embarrasse ; la vôtre, et ronde, et lisse, et faite au tour, part comme un trait qu'elle est. Des flèches donc, comme aussi force freins : sans faute il m'en faudra pour votre cheval italien, si bien décrit par vous, si désiré de moi; pour lui, dis-je, et pour sa géniture ; car, si j'en crois votre langue dorée, il deviendra bientôt père de beaux enfants. Mais voilà qu'au bas de votre lettre, après la signature, je lis ce fâcheux post-scriptum : demeuré à Séleucie, le capitaine de vaisseau n'ayant point voulu s'en charger ; cela est écrit d'un style et d'une main fort différents du reste. Vous êtes averti ; avisez : ce serait grand dommage qu'un si rare animal vînt à se perdre.

De Cyrénaïque, 404.

LETTRE LX.

AU MÊME.

A SÉLEUCIE.

Sa vie à la campagne.

Je m'avoue en retard, mais point en faute. Car, je vous prie, par qui vous écrirais-je, et le moyen ? Nos Hellènes de Libye ne vont guère en emplette chez vous; ils font affaire ailleurs. Tenez-moi quitte, et vous en tiens; vous n'avez pas, que je sache, plus d'occasions que moi : aussi peu vos Syriens fréquentent-ils chez nous. Au reste, ils y viendraient, que je n'en saurais rien. Je fuis la mer, et les ports, et les côtes, enfin son bruyant voisinage; je m'aime dans le haut pays, aux confins de la terre, de la Cyrénaïque au moins : lieu solitaire et coi, peuple rustique et neuf, tel, je n'en doute point, qu'il se serait mépris sur l'aviron d'Ulysse :

Bref, ignorant et la mer et son sel.

Je ne feins ni n'augmente, et mes voisins sont jusque-là novices. Non que leurs mets ne soient assaisonnés de sel; Dieu merci, notre cuisine n'est point fade : il y a donc, plus près de nous au sud qu'au nord ne l'est la mer, du sel fossile en abondance, et

qui vaut l'autre, s'il vous plaît. Une façon de pierre, croûte tendre et friable, le dérobe; elle ôtée, on laboure sans peine à la houe, à la main : ce qu'on extrait est notre sel, agréable à la vue, plus agréable au goût, sel excellent enfin. Peut-être trouvez-vous que je fais un grand bruit d'une petite chose, que je suis un peu vain, un peu conteur; il n'en est rien : je suis paysan pour tout potage, homme simple et naïf, étranger à la feinte. Si je vous entretiens de nos merveilles, de nos riens, à qui la faute? Votre amitié veut tout savoir; je lui dis tout.

Qu'il y ait du sel fossile, cela vous étonne, vous autres Syriens; ce qu'on n'a jamais vu ne saurait exister : chacun raisonne de la sorte. Lorsque je parle à mes voisins de vaisseaux et de voiles, ils haussent les épaules. Un jour, (du temps que nous philosophions ensemble : heureux temps! mon âme en vit encore), un jour donc, je contemplais la mer entre Pharos et Canope, un beau lac, où se jouait un peuple de navires, les uns poussés du vent, les autres de la rame; j'admirais ces derniers, leurs mouvements, leur allure bizarre; je m'écriai : Voyez-vous ces monstres aux cent pieds! Vous sourîtes de ma naïveté ; cela sentait son provincial. Eh bien, voilà nos gens; ils sont de cette force : le monde de la mer leur est quelque chose d'étrange et de fantastique ; ils y croient comme nous à Thulé, l'île fabuleuse, en souriant : a beau mentir qui vient de loin, semblent-ils dire.

Mais ce qu'ils nient sur toutes choses, c'est que la mer puisse fournir à notre nourriture; cela les passe : ils tiennent que c'est le privilége de la terre, et qu'elle seule est la mère-nourrice du genre humain. Je causais de poissons; ils hochent la tête, et font les incrédules : à bout d'arguments et de patience, je prends un pot de saline d'Éygpte, et le brise contre une pierre. A la vue de mes poissons, qu'ils prennent pour des serpents, ils reculent d'épouvante : ils ont peur de leurs arêtes, et prétendent qu'elles distillent du venin, aussi bien que leurs dents. L'un d'eux alors, leur doyen d'âge et leur meilleure tête, dit qu'il ne croira jamais que l'eau salée produise quelque chose de bon, quand l'eau douce, l'eau de leurs fontaines, ne produit que des sangsues et des grenouilles, reptiles immondes, et dont personne ne voudrait goûter. Chacun fut de son avis.

Eh! qui serait surpris de leur ignorance?

Jamais le flot ne rompit leur sommeil.

Ils s'éveillent aux rustiques accords de leurs étables; chevaux, chèvres, brebis, taureaux, tout cela chante, mugit, bêle, hennit : ravissante harmonie à l'oreille du maître. Le soleil paraît-il; autre musique : la matineuse abeille commence sa journée et son bourdonnement. Ne diriez-vous pas l'élyséen séjour d'Anchémachos? Vie secrète et innocente, loin des villes

et des chemins, loin du trafic et de la fraude! les champs sont l'Olympe du sage, et je n'en veux point d'autre : j'y philosophe en paix et aise. Quant à penser à mal, en ai-je le loisir? Tout est commun, les travaux et les jeux; l'on se relaie aux champs, aux troupeaux, à la chasse. La peine précède le plaisir, et nul ne mange, homme ni cheval, qu'il ne l'ait mérité par sa sueur. Nous déjeunons d'un brouet; on le mange, on le boit, comme il vous plaira : délicieux d'ailleurs. Je le crois fort approchant de celui que savait apprêter Hécamède; vous n'avez pas oublié la jeune esclave du vieux Nestor : en été, lorsque vous succombez à la fatigue, à la chaleur, je ne sais rien de plus rafraîchissant que cette manière de brouet homérique. Nous avons encore de fort bonnes galettes et les meilleurs fruits du monde; nos vergers en foisonnent, et l'on en rencontre partout, venus d'eux-mêmes et sans soin, par la seule vertu d'une terre facile et heureuse : la nature nous gâte. Ajoutez à cela le miel de nos abeilles et le lait de nos chèvres; l'on ne trait pas les vaches. Mais ce qui fait le luxe de nos tables, c'est le gibier; nous naissons giboyeurs, nous, nos chiens et nos chevaux. J'aime la chasse, au point d'en aimer moins Homère qui n'en dit rien, et chante l'agora fertile en grands hommes. Abus, abus! Dieu nous garde des grands hommes de l'agora; pour ma part, je n'en sais point de plus petits : ils sont trop habiles pour être honnêtes, et leur

beau parler cache d'ordinaire autre chose qu'une belle âme. S'égarent-ils parmi nous; ils sont par trop plaisants : ils pâlissent à la vue de notre gros gibier qu'on sort du four. Que dis-je? nos meilleurs produits leur sont suspects, et ils n'en tâteraient non plus que du poison. Il leur faut le miel compacte et le vin ténu, l'huile légère et le blé lourd; ils nous rebattent les crus les plus fameux : rien n'est bon qu'il ne vienne de Cypre, de l'Hymette ou de la Phénicie. J'avoue que notre pays le cède à d'autres en une production spéciale; mais, à les regarder toutes, tous les autres lui cèdent : si bien que le joli mot qu'on a dit de Pélée et de Thémistocle, je puis le dire de ma patrie, qu'elle est donc la première puisqu'elle est la seconde en toutes choses. Notre miel, disent-ils, ne vaut pas celui de l'Hymette : soit! c'est assez qu'il nous suffise. Quant à notre huile, je la maintiens excellente, et leur méthode détestable. Ne s'avisent-ils pas de peser l'huile! ils l'estiment d'après son poids, et la plus légère est réputée la meilleure. Nous n'avons point de balances à huile; nous sommes si arriérés! mais, si je m'en servais, je trouverais assez naturel de préférer l'huile la plus pesante. Celle qu'ils aiment et payent fort cher est si faible qu'elle brûle à grand'peine. Il faut voir la nôtre; vous diriez un incendie : elle illumine nos nuits. Ce n'est pas tout : c'est avec notre huile que nos cuisiniers nous préparent de délicieuses galettes, et nos athlètes la

tiennent unique et sans rivale pour assouplir leurs membres.

Mais, de toutes les productions de notre oasis, il n'en est aucune qui sente plus le terroir que la musique. Nous avons notre lyre, lyre proprement pastorale, simple, sonore et mâle; Platon l'eût agréée pour élever les enfants de son État. Rien d'énervant; austère et monotone, elle ne peut se ravaler aux langoureux soupirs d'une voix passionnée : telle qu'elle est, nos chanteurs s'en contentent, et elle suffit à leurs chansons. Quelles chansons ! tantôt l'on chante le bélier, roi du troupeau; tantôt l'héroïque mâtin qui a perdu sa queue à la bataille : ah ! c'est qu'il a couru les hyènes et les loups. Mais le héros aimé de nos rustiques Phémius, c'est le chasseur; il assure la paix de nos pâturages et l'abondance de nos tables : gloire et chansons à notre bienfaiteur! La féconde brebis, qui deux fois l'an agnèle, n'est pas dédaignée de la muse, aussi peu la vigne et le figuier. Surtout l'artiste prie, de la lyre, de la voix et du cœur, et son cantique appelle le bonheur sur l'homme et la bête et la plante.

Telle est donc notre vie, une fête, un hymne : qu'on est heureux quand on sait être pauvre! De l'Empereur et de ses favoris, nul d'entre nous ne s'en occupe. La cour, théâtre ondoyant des jeux de la fortune, n'a rien qui nous puisse charmer; là, l'inconstante déesse mène sa danse folle, fait et défait

les heureux, recommence toujours et ne refait jamais : comme des météores, les illustres s'évanouissent. L'on se tait de cela, l'on cause d'autre chose; notre langue est ailleurs, et l'oreille et le cœur. Qu'il y ait toujours un empereur, tout le monde s'en doute; grâce à Dieu, chaque année le fisc nous le rappelle. Mais quel est cet empereur et comment il se nomme, voilà ce qu'on sait moins. Il en est parmi nous qui croient qu'Agamemnon règne encore, grand batailleur, bon prince au demeurant; ce nom, un souvenir d'enfance, est devenu synonyme de roi : tout empereur nous est Agamemnon. Nos bouviers parlent d'Ulysse, un sien ami, tête chauve, et fin comme pas un, jamais à bout, jamais embarrassé. L'année dernière, ajoutent-ils en riant, ce bout d'homme creva l'œil d'un géant; il s'agissait de fuir : il se blottit sous le ventre du bélier favori. Le cyclope garde l'entrée de la caverne; il se persuade que si le chef de son troupeau s'attarde, c'est qu'il est triste et compatit à la douleur de son maître : or le bélier traînait le petit homme. Bouviers naïfs ! Et voilà comme nous sommes, nos champs, nos bêtes et nous-mêmes. Adorable rusticité ! Le bon vieux temps que celui de Noé !

De sa maison des champs, 406.

LETTRE LXI.

AU MÊME.

A SÉLEUCIE.

Vous me manquez.

Absent, vous êtes présent à ma tendresse. Le voudrais-je, que je ne pourrais vous oublier : le ciel vous a fait l'âme exquise, l'humeur engageante et facile; vous m'êtes plus qu'un ami, un frère. Aussi n'y a-t-il qu'une chose au monde qui me soit plus précieuse que votre souvenir : c'est vous-même. Dieu veuille m'octroyer tant de grâce, que je vous voie et vous entende encore.

Vos présents m'ont charmé; merci : vous voulez m'accabler. Pourtant, vous l'avouerai-je? à leur vue je suis triste : vivant, me dis-je, le voilà comme perdu pour moi. Vous me manquez; Dieu vous rende à mes vœux.

De Cyrène, 406.

LETTRE LXII.

AU MÊME.

A SÉLEUCIE.

Évêque ou philosophe : à quoi me résoudrai-je?

Philosophe et votre ami, qu'ai-je affaire de feindre? Eh bien! je préférerais plusieurs morts au sacerdoce. Dieu me comble sans moi; plaise au père de ma nouvelle vie en être le patron : si bien qu'il me paraisse que sa grâce profite, et qu'étant prêtre, je suis plus philosophe. Je vous tiens un autre moi-même : confident de mes joies, soyez-le de mes soins; nul ne sait comme vous les choses de mon âme : dites-moi ce que je veux, ce que je peux. Je me tâte à distance, et depuis sept mois que je suis en péril d'être évêque, loin de mon évêché, j'approfondis l'épiscopat. Si je découvre qu'il peut se concilier avec la philosophie, j'accepte; mais s'il doit contrarier mes habitudes et mes goûts, puis-je mieux faire que de m'envoler en terre grecque? Car, de fuir le sacerdoce sans fuir ma patrie, c'est impossible : quel homme s'aimerait parmi des gens qui le haïssent?

D'Alexandrie, 410.

LETTRE LXIII.

AU MÊME.

EN CYRÉNAÏQUE.

Soyez ferme !

Une volée de prédicants étrangers s'est abattue sur notre Église. Sachez leur faire tête : un clou chasse l'autre.

De Ptolémaïs, 412.

LETTRE LXIV.

A PYLÉMÈNE.

A CONSTANTINOPLE.

Le tapis.

Le sténographe Astère remarque un mien tapis, beau, grand, d'Égypte, s'il vous plaît ; au reste, tapis ou matelas, le besoin prononçant : conclusion, qu'il s'en pique, et me dit son envie. C'était du temps que je gîtais en face du palais : de m'en défaire alors eût été d'homme fou, exposé que j'étais à vos neiges de Thrace. Je promis : A mon départ, lui fis-je. L'heure

venue, n'ayant pu m'acquitter, le voici : vous le lui passerez quant et quant mon excuse, que vous saurez lui faire agréer, suffisamment instruit des circonstances qui tranchèrent ma fuite. La terre tremble; les gens se désespèrent : ce ne sont que clameurs, et larmes, et prières. Je crus la mer plus sûre, et courus au port. D'adieux, je n'en fis à personne, Photius excepté : mais comment? lui criant de loin et faisant signe que je partais. Astère, l'ami nôtre, soyez content : vous fûtes, ce jour-là, traité comme un consul, et ne vous vis non plus qu'Aurélien. Retourné, je m'empresse : un vaisseau part, puis un autre; un troisième enfin m'écoutant emporte mon tapis : point trop tôt, mais qu'y puis-je? n'ai-je fait que muser? A vous d'entrer en danse : cherchez, trouvez mon homme. Son nom, je vous l'ai dit, et son métier encore : suffit-il? métier et nom ne sont choses si rares. Donc le voilà lui-même en raccourci : Syrien, noir et sec, et de moyenne taille; quant au surplus, logeant près le Palais-Impérial. Je m'entends bien : celui qui est à l'État, non l'autre qui est derrière, lequel, ci-devant d'Ablavius et bâti par ses soins, appartient aujourd'hui à Placidie, l'auguste sœur de nos augustes maîtres. Délogé (car enfin il se peut)? voyez Marc, employé de la préfecture, un personnage; il vous remettra sur sa voie. Marc régnait sur les sténographes : Astère était de ses sujets, le troisième du corps ou le quatrième; possible le

premier à cette heure. Bref, joignez-le : à lui le tapis, et mon cas, et ma lettre, si vous le trouvez bon. Suis-je de relais pour lui écrire? plus de paix, partant plus de loisir. Ce que chacun doit, et peut toujours, c'est de tenir parole : l'homme d'honneur ne se dément jamais.

De Cyrène, 400.

LETTRE LXV.

AU MÊME.

A CONSTANTINOPLE.

Quitte à quitte et bons amis.

Socrate s'y prit tard : — Enfants, ne souriez point : long à commencer, je dois l'être à finir. — J'ai le cœur lent, l'amitié discrète. Non que je ne vous aie écrit de l'année : ce plaisir m'est un besoin ; mais mes lettres m'ont été rendues. Tenez les arrérages, et au delà. Ces lettres revenues me déplurent. Je cours au rivage, à pied, s'il vous plaît; je vois la mer et ses hôtes, j'entends les gens de Phycus : l'on s'oblige à vous faire tenir mon paquet, mes présents aussi. Eh! quels présents! Vous devriez les admirer à cette heure : les aurez-vous jamais? Un coup de vent, au départ, les égare dans Alexandrie. Cela me contrarie, à

cause de vous, à cause de Proclus et de Tryphon surtout : vous êtes l'ami qu'on chérit; eux, les amis qu'on révère. Au reste, de grands hommes de bien, et qui se soucient de moi. Voici 10 pièces d'or pour vous, et pour Proclus un tiers de plus qu'il ne m'en a prêté; vous voyez que j'observe les commandements d'Hésiode. J'étais loin de ma patrie, pressé d'argent et de retour; Proclus m'avance 60 pièces d'or, écrit 70 : je lui en rends 80. Il eût eu davantage, si mes lettres et mes présents vous fussent d'abord arrivés. Je me trouve à Alexandrie; c'est une surprise de la mer : le vent et la vague m'ont jeté sur la côte d'Égypte, comme j'étais en vue de la Crète, et me rendais chez vous. Eh bien, pleurez mes autruches, les vôtres, dis-je; vous n'admirerez point le désert dans votre basse-cour. Demandez mon billet à Proclus, et à Troïle mes livres, que vous me renverrez le moins tard possible : c'est du Nicostrate et de l'Alexandre d'Aphrodisie. Vous avez habitude auprès de nos futurs gouvernants; passez-moi leur bienveillance : vous aurez bien mérité de la philosophie. Platon le dit : les hommes la mépriseraient moins si les dieux la prisaient davantage.

D'Alexandrie, 401.

LETTRE LXVI.

AU MÊME.

A CONSTANTINOPLE.

Les misères du sénateur.

Voici Anastase dont je vous ai si souvent parlé. Si j'avais dû vous présenter à lui, j'eusse à bon droit tenu même langage. A propos, mais vous vous connaissez; oui, l'on s'est vu chez moi, dans mon cœur, et dès longtemps : partant, mes vieux amis, que l'on s'embrasse, et sauvez-moi.

Le repos, heureux fonds où verdit et fleurit et mûrit l'âme du philosophe; le repos, mets divin dont sur tout autre je raffole : Tantale infortuné, n'en jouirai-je jamais? Je suis grevé d'affaires et d'impôts, taillable et corvéable à merci, bref sénateur : amis, c'est grand' pitié que d'être du sénat, et, s'il vous plaît, délivrez-m'en. Voilà mes titres : la volonté de l'Empereur, enfin mes services. Après cela, dois-je m'abandonner? Ce serait d'homme lâche. Je veux m'aider, agir, plaider ma cause; vous ou moi, c'est tout un : vous parlerez, et l'on croira m'entendre encore. Pythagore l'a dit : nos amis sont nous-mêmes.

De Cyrène, 401.

LETTRE LXVII.

AU MÊME.

A CONSTANTINOPLE.

Les Hellènes de Libye. — Un mot de ses *Cynégétiques*. — Où l'on voit qu'il adore la philosophie, et que chacun en glose. — Il lui persuade de quitter le barreau. — Les Hellènes de Constantinople : Marcien.

Un homme de Phycus m'a porté votre lettre. Elle m'a touché, ravi : quelle tendresse dans l'âme ! quel charme dans le style ! J'ai prié nos délicats : c'était un auditoire d'Hellènes en Libye ; j'ai lu : leur admiration ne finissait point ; vous êtes un dieu. Une seule chose a surpris : vous me demandez mes Cynégétiques, vous en faites cas, vous voulez les lire. Cela semblait prodigieux ; on ne pouvait le croire ; vous vouliez rire : y a-t-il apparence que j'aie rien fait qui vaille ! J'ai dit que je ne vous croyais pas homme à vous moquer : vous étiez courtois, prodigue de louanges ; vous aviez voulu me combler. Écrivez, mon ami : Cyrène attend vos lettres ; elle en est friande : il l'en faut régaler. Surtout ne dites pas que vous avez faute d'occasions : tant de gens qui s'en vont en marchandise ! tant de préfets qui partent pour leurs provinces ! Ne les distinguez-vous pas ? voyez l'essaim de créanciers qui les poursuit.

Vous avez donc souci de ce que je fais. Eh ! mon

ami, je philosophe, seul, sans autre compagnie que le désert silencieux et grand : nulles gens; au reste, de voix philosophe, je n'en ai jamais entendu en Libye, n'ait été quelque écho de la mienne. A chaque oiseau son nid est beau. Pour moi, je ne souhaite guère un destin meilleur : ma vie est de suivre la philosophie que nul ne suit, de l'aimer sur toutes choses, et d'être, s'il le faut, le dernier philosophe; je m'y ferais mourir. Tâche ingrate et obscure! Il est vrai, mais Dieu me voit; il est le père de mon âme : la cultiver, c'est lui plaire. Que dis-je? il me semble que les étoiles mêmes me distinguent et me considèrent, attentives au seul contemplateur intelligent qu'elles aient dans le désert immense. Heureux, je vous attends, et fais vœu cependant de rester ce que je suis.

Mon ami, que tardez-vous? laissez là le barreau; vous valez cent fois mieux. — Mais je suis près du bon moment; la fortune me cherche. — Quittez, vous dis-je; rien ne vaut le repos. Là-dessus l'on me raille : vos proches ont des charges, et vous.... Moi? quel honneur d'être rien! leur personne a des gardes, mon âme des vertus; mon escorte me plaît. Au reste, la chose publique souffre-t-elle aujourd'hui qu'un philosophe s'en occupe? Mais, mon ami, vous n'avez point la vogue; je vous connais : vous n'avez pas dégénéré de vous-même; vous avez le tort de ne ressembler à personne : honnête et grand, seul digne de

parler, vous êtes le seul qui ne trouviez point à parler; vous restez pauvre. Pourquoi dérogez-vous? le ciel vous fit pour la philosophie.

Auriez-vous découvert le philosophe que je cherche? Hellène ou barbare, il n'importe; instruisez-m'en, et partons, fût-il au bout du monde. Mais quoi! le parfait n'est guère d'ici-bas : vous puis-je servir? venez, usez de moi; je suis à vous, corps et biens : ne m'êtes-vous point un frère?

Je salue Marcien, bouche d'or : c'est le dieu de l'éloquence en tournée, dirait Aristide. Quant à lui écrire, quelque envie que j'en aie, je n'ose; j'ai peur de vos beaux esprits : c'est une chose délicate à une lettre d'être lue en votre académie. Je crois y être encore; ma religion était grande : Athènes est là par avance charmée; le vieillard entre en propos : les contes d'autrefois et les histoires d'hier, rien ne le fuit.

Saluez Euchariste, et ceux que j'oublie.

De Cyrène, 401.

LETTRE LXVIII.

AU MÊME.

A CONSTANTINOPLE.

Un malentendu. — Barreau et philosophie. — Les cités en ruine : Héraclée et Cyrène.

A Dieu ne plaise, mon cher patriote, que je vous raille jamais de votre beau feu pour Héraclée; c'est trop me méconnaître : votre faible est le mien, et, comme vous, j'adore mon pays. Ma lettre ne vaut rien; j'ai mal dit, puisque vous m'avez mal compris.

Aimez votre ville natale, relevez sa ruine, peuplez sa solitude; chacun vous en louera : heureuse mère, et plus heureux enfant! Ce que j'ai voulu dire et vous redis encore, le voici : Maître Pylémène, cessez de déroger, et quittez le barreau pour la philosophie. A quoi vous répondez : Je ne saurais; je chéris Héraclée : avocat, je la sers; philosophe, je lui suis inutile. Un instant, s'il vous plaît; souffrez que je sourie, non de votre patriotisme, entendons-nous, mais de votre raison : que demeurant ce que vous êtes, vous pouvez faire plus de bien à votre patrie. Ah! si je prétendais que la philosophie suffit à ranimer la cendre des cités, Cyrène me surprendrait d'erreur, n'étant plus qu'un cadavre, et plus gisante, s'il est

possible, qu'aucune de vos villes du Pont. Mais, si peu qu'elle soit, la muse philosophe est une reine : les sciences et les arts saluent sa majesté, et, si la rhétorique forme des orateurs, la philosophie fait des hommes; que l'on y prenne garde : pour les États comme pour les individus, il n'est pas de plus grand bien qu'un philosophe. Non que la philosophie puisse à elle seule procurer le bonheur des peuples; il n'en va point ainsi, mon cher Pylémène : la plus divine des sciences n'est que le plus divin des outils; la fortune mène le branle des choses humaines; insouciante, elle sème les prospérités et les ruines, et, sur ses pas aveugles, les cités s'élèvent ou s'abîment, aujourd'hui florissantes et demain désolées.

Vous aimez Héraclée, j'aime Cyrène; nous n'en devons guère aux plus patriotes. Vous cultivez la rhétorique, non cette vierge folle, plus soigneuse du gain que de l'honneur, mais cette muse chaste, au parler suave et fort, adonnée à la justice et à la vérité : sublime vision, qui ravit le génie de Platon, et désespéra son pinceau. Pour moi, je fais profession de philosophie : elle est le soin de mon âme et la poursuite de ma vie. Voilà nos parts : vous orateur, moi philosophe. Vous figurez-vous donc qu'Héraclée et Cyrène se réveillent tout à l'heure, l'une au bruit de votre éloquence, et l'autre à la clarté de ma sagesse? Démosthène et Socrate y perdraient leur génie. L'occasion! l'occasion! sans elle, le génie

n'est qu'un roi sans couronne et qu'un Dieu sans autel.

Vous dites : Avocat, je puis prétendre à tout; je deviens à la mode : les clients m'enrichissent, et les puissants m'honorent; me voilà sous-préfet, préfet, un demi-dieu. — Préfet! c'est votre rêve : il se réalise. Quoi donc! philosophe, vous ne fussiez point arrivé! Préjugé, préjugé! La philosophie vaut bien la rhétorique, et le tout ne vaut rien à qui veut parvenir; il y faut la chance, elle seule, très-cher! Vous l'avouez du reste : philosopher est le meilleur; vous plaidez par patriotisme : le barreau vous pousse, et vous poussez votre patrie; quant à la philosophie, c'est l'oreiller de la misère. Comment! la meilleure amie de l'homme lui porterait malheur! le ciel aurait jeté un sort sur elle et ses fidèles! Non, non; jamais l'on ne l'a dit, l'on ne l'a cru jamais : le philosophe n'est pas nécessairement un pauvre diable. Ils sont rares sans doute les mortels équipés de tout point, qui cumulent la sagesse et la puissance, dont le cœur veut le bien et le bras le peut faire (la nature fait peu de ces enfants gâtés); l'on en voit cependant : quelquefois Dieu s'oublie à son œuvre et le juste a les bras longs. Philosophe et patriote, enfant de la sagesse et père de sa ville, cela ne s'exclut point. Pourquoi calomnier la philosophie? la fortune ne la hait pas; sans la chercher, elle la trouve : elle espère, elle jouit. Il est un dire antique, juste

autant qu'il est doux : la gloire des méchants pâlit près de l'espérance des bons. Eh bien! êtes-vous persuadé, converti? Bonjour Socrate, adieu Gorgias, et n'y revenez plus.

Je ne voulais que me défendre : moi, vous railler de votre patriotisme! fi donc! vous ne le croyez plus, j'espère. L'envie me prend d'accuser à mon tour; vous le méritez trop : savez-vous bien que vous êtes en train de me brouiller avec Cyrène? Pensez-y, s'il vous plaît; ce n'est point d'un ami. Comment cela? dites-vous. Le voici. Si les villes se coiffent de l'idée que la rhétorique peut seule améliorer leur sort, et que c'est le secret du peuple bien disant des avocats, ce jour c'est fait de nous philosophes qui cultivons toute autre chose que la chicane; toutes cités déchues se vont croire fondées à nous jeter la pierre : nous voilà donc leurs bêtes noires. Écoutez cependant ce que répond la muse philosophe : Pylémène, et vous, déplorables cités, qui me tenez pour impuissante, si la fortune m'épaule et que les circonstances m'amènent aux affaires, je besognerai tant et si bien que la rhétorique et tous les arts n'y feront œuvre; j'ose promettre au monde le retour de l'âge d'or. Mais quoi! l'heure présente me refuse; j'attends : le sage tremble de mettre la main à la chose publique; il n'avance qu'autant qu'il ne peut plus reculer : nécessité n'a point de loi. Il a d'ailleurs sa capitale affaire, et plus grande et plus haute; léger des soins

d'ici-bas, il s'occupe à Dieu. Il y a deux parties dans la philosophie, la contemplation et l'action; à l'une préside la sagesse, à l'autre la prudence : celle-ci s'oriente, l'œil sur la fortune; quant à la sagesse, elle ne relève que d'elle-même : c'est une reine inviolable.

De Cyrène, 401.

LETTRE LXIX.

AU MÊME.

EN ISAURIE.

Je vous aime à Constantinople.

Ah! que vous faites bien de retourner dans la capitale! Si la fortune sourit au pied de vos montagnes d'Isaurie, je m'imagine que son sourire n'est pas moins triste que le pays. J'ai quelque intérêt d'ailleurs à ce que vous vous plaisiez dans la cité-reine : vous nous servirez d'intermédiaire à mes amis et à moi. Doux ami, écrivez; ne tardez plus : je préfère vos lettres à tous les produits que nous envoie la Thrace industrieuse.

De Cyrene, 402.

LETTRE LXX.

AU MÊME.

A CONSTANTINOPLE ET EN ISAURIE.

Où êtes-vous?

Les uns vous disent en Thrace, les autres en Isaurie; moi, je vous écris partout pour que vous puissiez me lire quelque part. Le fond de mes deux lettres, le voici : J'embrasse mon tendre ami le philosophe Pylémène. Oui, bon gré, mal gré, vous êtes philosophe : l'on ne chasse point le naturel; vous ne pourrez éteindre le feu sacré : un jour même, revenu de votre erreur première, vous userez vos derniers ans à l'allumer.

De Cyrène, 402.

LETTRE LXXI.

AU MÊME.

A CONSTANTINOPLE.

Point de lettres de vous.

La Thrace m'expédie son tribut printanier, un beau paquet de lettres, et dont la vue m'enchante.

Je bouleverse tout, je ne cherche que la vôtre, je veux la lire la première : rien! Peut-être n'êtes-vous pas encore revenu : prompt et heureux retour à mon illustre ami! Mais si vous étiez là lorsque toutes mes connaissances chargeaient Zosime de leurs lettres, je ne saurais me consoler que d'autres que vous se soient souvenus de moi.

De Cyrène, 403.

LETTRE LXXII.

AU MÊME.

A CONSTANTINOPLE.

L'amitié. — Style du Banquet de Platon.

Je presse dans mes bras et contre mon cœur Pylémène mon bien-aimé. Je ne saurais trouver de termes pour exprimer la violence de ma passion, ou, pour mieux dire, j'ignore quelle en est la nature. Mais je connais un grand maître en amour, Platon, fils d'Ariston, Athénien, ingénieux à saisir et éloquent à rendre le caractère de l'amant et l'objet de son désir : c'est à lui de voir et d'exprimer ce que je sens. Il voudrait, dit-il, que l'art de Vulcain le fondît et l'unît si intimement avec son bien-aimé, qu'il ne fît plus qu'un avec lui.

De Cyrène, 403.

LETTRE LXXIII.

AU MÊME.

A CONSTANTINOPLE.

Le jeune Sosenas.

Voici le jeune Sosenas ; j'entends que vous soyez son patron et ami. Les favoris des muses ne sont pas ceux de la fortune : elle lui fut toujours cruelle. A qui la faute? à son pays sans doute : il est si malheureux ! nul n'y arrive à rien. La fortune, dit-il, a des temples ailleurs ; allons là. Il part pour Constantinople; chez l'Empereur fréquente la fortune : elle lui sourira. Tâchez de l'épauler : vous avez du crédit, lui du mérite : recommandez-le à la Bonne Fortune. Lui faut-il vos amis; prêtez-les-lui.

De Cyrène, 403.

LETTRE LXXIV.

AU MÊME.

A CONSTANTINOPLE.

Envoi de *l'Éloge de la Calvitie.*

J'ai voulu faire une œuvre proprement attique, et Dieu sait si j'ai plaint ma peine. Ai-je réussi? je le

croirai si j'agrée au plus difficile des juges : l'approbation de Pylémène recommanderait mon livre à la postérité. Je crains qu'il ne paraisse peu sérieux, et il est vrai que je badine en un sujet badin.

De Cyrène, 404.

LETTRE LXXV.

AU MÊME.

A CONSTANTINOPLE.

Le cas de Diogène.

Il n'est science si exacte que la géométrie, et qui s'assure davantage; aussi n'est-il faiseur de discours qui ne la suive en cela, ou du moins ne s'en pique. Or, en géométrie, a cours l'axiome que voici : si deux choses sont égales à une troisième, elles le sont entre elles. Je suis votre ami par caractère, et celui de Diogène par nature; l'étant de moi tous deux, vous devez l'être l'un de l'autre. Approchez; ma lettre vous marie : je vous le donne, et vous à lui; car vous êtes à moi, s'il vous plaît. Qu'il ait, moyennant vous, tous mes autres amis, gens de crédit et bons en un besoin, je n'en saurais douter; trop d'amis ne nuiront en cette circonstance.

Voici son cas brièvement. Aussi simple que grand,

doux et brave à souhait, tel enfin que Platon l'eût aimé pour garder son bel État en l'air. Enfant, il a servi ; jeune homme, commandé : tant fut fait, qu'il se fit des envieux ; nos hommes ne sont point d'humeur reconnaissante. L'envie n'y fit ; force fut d'admirer. Un autre n'aurait jamais fait de vous dire ses mérites ; moi, je le connais : peu de louanges lui plaisent. Pour abréger, son courage a triomphé de nos ennemis, et sa vertu des siens.

J'oubliais qu'étant jeune, et puissant, qui pis est, nulle honte ne l'a détourné d'un philosophe.

Mais tout coûte en ce monde, surtout d'être honnête homme : la bonne aubaine pour la canaille que les gens comme il faut ! C'est son revenu ; elle en vit. Un coquin donc, court d'argent, paraît-il, s'avise d'exploiter Diogène ; éconduit, il lui fait un procès. Il perd : le voilà débouté du bien d'autrui ; dégoûté, c'est autre chose. Autre procès, au criminel cette fois : je ne sais quel fait il exhume ; Diogène n'était pas né. Tant y a que Diogène est pressé de comparaître ; il n'entend pas abandonner à ce drôle son honneur et son bien. Il lui faut des amis comme vous, dévoués et puissants, sages aussi ; vous ne lui manquerez point, ni les vôtres. A vous et à nos amis, à tous les bienfaiteurs de Diogène, salut et merci.

De Cyrène, 406.

LETTRE LXXVI.

AU MÊME.

A CONSTANTINOPLE.

Qu'un ami véritable est une douce chose!

J'ai reçu votre lettre. Vous continuez une poursuite vaine; la fortune vous fuit. Ne vous en souciez point : rebuté, venez chez moi; vous serez en maison de frère. Sans être riche, j'ai du bien assez pour nous deux. Vous présent, je m'enrichirai peut-être : avec les mêmes ressources, d'autres ont plus que la médiocrité; moi, je suis un méchant économe. Jusqu'ici, sans soin d'aucune sorte, mon patrimoine m'a nourri; ma terre administrée, deux sages en vivront. Venez donc, sans plus chercher ailleurs votre aventure, et, quant à Héraclée, qu'elle se relève d'elle-même, si bon lui semble.

Je n'écris point à mes amis, faute de loisir; au reste, je leur ai écrit l'autre jour par Diogène. Ce Diogène, si vous l'ignorez, est mon cousin. Il vous a cherché, trouvé, remis mes lettres sans doute, à vous adressées, selon la coutume. Ne l'auriez-vous point vu? Priez le commandant du vaisseau qu'il vous mette sur sa trace; le paquet reçu, distribuez-le. Je veux que vous saluiez de ma part certains personnages, Proclus, Tryphon, Simplicius, bon homme,

bon soldat, et mon ami; portez-lui ma lettre, et le voyez : un Mars amant des muses est chose fort piquante. La chasse aux autruches m'enchantait au bon temps de la paix; tenez le demeurant. Mais quoi! de les mener à la mer, il n'est guère possible à cause de l'ennemi, aussi peu d'embarquer ce qui est au rivage : à peine aurez-vous du vin; d'huile, pas une goutte, que je sache. Allez donc quérir votre vin; Julius vous le délivrera sur mon ordre, que voici, de peur qu'il ne s'égare. Il y a aussi pour Proclus une lettre et du vin ; donnez-lui l'une, et Julius l'autre. Tryphon avait sa part : du silphium, et du safran aussi (heureux champs de Cyrène!); rien n'a pu partir. Au prochain navire les présents de Tryphon, et vos autruches, et votre huile.

De sa maison des champs, 406.

LETTRE LXXVII.

AU MÊME.

A CONSTANTINOPLE.

Aimable reproche.

Je reçois tous les ans une lettre de vous : c'est comme une nouvelle production de l'année, et ce fruit m'est plus doux que ceux qu'apportent le cours

des saisons et le travail des champs. Vous faites mal de supprimer mon bonheur. Amendez-vous, et que l'année soit bonne.

De Cyrène, 406.

LETTRE LXXVIII.

AU MÊME.

A HÉRACLÉE.

Soyez son Iolas.

Il n'est pas, je m'assure, jusqu'aux gens d'Héraclée qui n'aient ouï parler de notre compatriote le philosophe Alexandre : rarement l'on courut le monde avec plus de bruit. Aussi,

A moins d'être muet, qui ne parle d'Hercule ?

Son fils, mon cousin germain, vous remettra cette lettre : émule de son père, il en a l'humeur aventureuse, ainsi que le manteau. Comme Hercule, il s'en va guerroyant et purgeant la terre de scélérats. Aussi, comme au héros, lui faut-il deux choses : l'aide de Dieu, et un Iolas qui l'assiste et le seconde. De gagner la faveur divine, c'est son affaire, et il y pourvoira : il sait que le ciel sourit à l'honnête homme. Pour moi, je lui ai trouvé un frère d'armes:

je vous nomme son Iolas. Vous en userez avec lui comme avec moi-même. Devenez son ami, et vous saurez me dire si j'ai eu raison de vous le recommander.

De Cyrène, 407.

LETTRE LXXIX.

AU MÊME.

A HÉRACLÉE.

Un rêve.

Persévérez-vous dans la philosophie ? Retrouverais-je aujourd'hui mon cher Pylémène tel que je l'ai laissé, l'âme pleine du souvenir des bienheureux mystères et des divines essences, comme un nouvel initié ? Je crains que le lent oubli des ans, les luttes bruyantes du barreau, le tumulte de la vie et des affaires, ne souillent un esprit si pur, et ne profanent un temple si saint et si digne de Dieu. Ç'avait été mon rêve que nous pussions vivre à deux, recueillis et attentifs à célébrer les mystères de la philosophie. Puisque l'amour de la patrie l'emporte dans votre cœur, il me reste à former ce dernier vœu, qu'en quelque lieu que la fortune vous jette, vous philosophiez le plus que vous pourrez. Je vous embrasse

mille fois, encore et toujours, que je parle ou me taise, que j'écrive ou n'écrive point.

De Cyrène, 407.

LETTRE LXXX.

A UN AMI.

EN CYRÉNAÏQUE.

Votre navire est prêt.

J'ai loué pour vous un navire, équipage de race et d'une habileté surhumaine, des Carpathiens enfin. On tient leurs vaisseaux raisonnables, comme autrefois ceux des Phéaciens, avant que le courroux du ciel eût éclaté sur leur île.

De Cyrène, 394.

LETTRE LXXXI.

AU MÉDECIN THÉODORE.

A ALEXANDRIE.

Quand Hippocrate écrit, il n'écrit pas de musique.

La tempérance est une vertu nécessaire; à d'autres de s'en moquer, à vous de la prescrire. Disciple

d'Hippocrate, tenez-vous à l'aphorisme du maître : diète mère de santé.

D'Alexandrie, 394.

LETTRE LXXXII.

A HÉLIODORE.

A ALEXANDRIE.

La louange appelle la louange.

Dieu le conserve ! voilà la fleur des honnêtes gens. Il publie vos louanges : cœur d'or ! bouche d'or ! dit-il à tout venant. Au reste, vous le lui rendez au centuple : il est loué, pour ses louanges, de vos innombrables amis, dont je me pique d'être et suis le plus aimant, au dire même de ceux qui vous aiment le plus tendrement.

De Cyrène, 396.

LETTRE LXXXIII.

AU MÊME.

A ALEXANDRIE.

Vous ne m'écrivez point.

Mon cœur pousse avec les années. S'il en est de même du vôtre, et que vos grandes occupations vous

empêchent d'honorer votre ami d'une seule de vos lettres, au moins prenez sur les affaires publiques pour m'écrire que vous ne pouvez m'écrire. Si au contraire votre conscience vous reproche l'oubli dont je vous soupçonne, amendez-vous, et vous convertissez à votre ami.

De Cyrène, 396.

LETTRE LXXXIV.

AU MÊME.

A ALEXANDRIE.

Il lui recommande Eusèbe.

La renommée publie qu'auprès du préfet d'Égypte, votre crédit est sans bornes comme votre mérite. Volontiers je le crois : qui en use si bien n'en saurait trop avoir. Servez mon cher Eusèbe de votre cœur et de votre influence ; laissez-le vous exposer son affaire , et vous m'en direz des nouvelles. Je vous adresse un orateur.

De Cyrène, 396.

LETTRE LXXXV.

A TROÏLE.

A CONSTANTINOPLE.

L'ami et le critique.

L'aimer et le louer sont divers d'origine et d'humeur ; le même outil n'y sert : le cœur aime et hait, l'esprit loue et blâme.

De Constantinople, 399.

LETTRE LXXXVI.

AU MÊME.

A CONSTANTINOPLE.

Cœur et esprit.

Quand les morts oublieraient chez leur roi sans merci,
Cher Patrocle, de toi j'aurai toujours souci.

Vous connaissez ce chant naïf, son père, et qui l'a dit d'abord ; ma tendresse vous le répète. Si je vous aime, Dieu le sait : vous m'êtes toujours présent, votre air, votre voix, votre âme ; je vis de votre souvenir. J'ai trouvé, à mon retour d'Égypte, vos

lettres des deux dernières années ; je les ai arrosées de mes larmes : quelle joie et tout ensemble quelle tristesse ! je ne vous possédais plus ; j'étais réduit à l'écho de vous-même : vous vivez, et je suis orphelin. Je voudrais, pour servir ma patrie, m'expatrier une seconde fois. Vous reverrai-je jamais, ô le meilleur des pères ? Vous embrasserai-je encore, ô le plus tendre des amis ? N'assisterai-je plus à votre parole, ô le plus sage des hommes ? Si Dieu m'aime, attendez-vous à voir une merveille : la fable deviendra de l'histoire, et, vieux comme Éson, je rajeunirai comme lui.

De Cyrène, 403.

LETTRE LXXXVII.

AU MÊME.

A CONSTANTINOPLE.

Dieu vous le rende.

Cyrène et nos autres villes bénissent Troïle de la lettre qu'elles ont reçue d'Anastase. Si elles vous doivent beaucoup, Dieu vous rendra davantage ; vous avez fait du bien : il récompense ceux qui l'imitent. Adieu, mon philosophe. J'aime à vous appeler de ce nom : il vous définit.

De Cyrène, 405.

LETTRE LXXXVIII.

AU MÊME.

A CONSTANTINOPLE.

Diogène et les délateurs.

Avez-vous connu Maximin ? Il vécut à la cour où vous brillez ; vous eussiez connu un grand homme de bien. Voici son fils et mon cousin. D'autres vanteront sa fortune ; l'on n'arrive guère et plus vite et plus loin. Mais vous êtes philosophe : vous le regarderez en dedans, et ne louerez en lui que lui-même. Je ne doute point que vous ne lui veniez en aide : le voilà en proie aux délateurs qui désolent Cyrène, et c'est fait de lui si vous ne revêtez votre force, comme parle Homère. Anthémius, à votre prière, ou l'un de ses pairs, parlera pour nous et pour la vérité : vous serez le père de son discours et l'âme de sa conduite. Faites un exemple, je vous en supplie, et délivrez-nous de ces bêtes féroces : leur triomphe (le ciel et Troïle nous en gardent !) accroîtrait leur nombre et leur rage.

De Cyrène, 406.

LETTRE LXXXIX.

AU MÊME.

A CONSTANTINOPLE.

Délivrez-nous de notre préfet.

N'êtes-vous pas philosophe et le plus humain des hommes? Il faut que je vous dénonce le mal de mon pays; vous ne lui marchanderez ni aide ni pitié, tant à cause de moi qu'à cause de vous-même, sensible que vous êtes, et philosophe que je suis (votre frère en Socrate) : sauvez les restes de ma patrie. Vous le pouvez : que ne peut Anthémius? Quel homme, et qu'il est richement outillé pour le bien! Il en a le génie, la puissance et l'industrie. Est-ce tout? Non; Dieu ne fait pas les choses à demi : Anthémius a des amis, un ami, et c'est vous. Un moment, Troïle; creusez jusqu'au fond de ma lettre : vous y lirez des larmes.

Il n'est pas permis à un Phénicien d'administrer la Phénicie, à un Célésyrien la Célésyrie, à un Égyptien l'Égypte; nul ne peut être préfet de son pays : le Libyen sans pair gouverne la Libye! La loi! un épouvantail; il triomphe d'en rire : la peine n'effraie que les honnêtes gens. C'est le plaisir du sort : il n'y aura plus de Pentapole. La famine et la guerre étaient en train de l'abolir; elles se hâtent lentement : nous

languissons. Grâce à Dieu, voici un expédient : les préfets! Il disait vrai, le vieil oracle, venu de père en fils comme un dicton funèbre : La Libye mourra de ses préfets. Nous sommes condamnés par le ciel; mais, s'il nous faut périr, rien ne presse : ne pouvons-nous durer encore, et n'y savez-vous rien? La médecine ne frustre point la mort (si faut-il que l'homme succombe à sa nature); elle la voit venir, lui coupe chemin, l'amuse : plus tard! Eh! que demandons-nous autre chose au gouvernement? Faites que nous vivions encore; surtout ne nous tuez pas. Quelle honte, qu'Anthémius au pouvoir, l'Empire s'amoindrisse d'une province, de Cyrène, d'un rien! Parlez, suppliez; vous êtes pour lui les lettres qu'il adore : refusa-t-il jamais les Muses? N'allez pas vous démentir : n'est-ce pas vous qui avez inspiré la nouvelle loi, ou plutôt les nouvelles peines, contre les prétendants au gouvernement de leur pays? Punissez donc les délinquants; c'est vous, c'est votre politique, vos décrets, qu'ils déchirent. Les connaissez-vous; vous prévariquez donc! et s'ils vous échappent, que penser de votre vigilance? Le génie de l'homme d'État est de trier; gouverner, c'est choisir. N'estimez point perdu le temps que vous donnez à démêler l'homme de bien; voyez en lui seul tout un peuple. Quel beau rôle! Vous suppléez la Providence. Sur tous les scélérats, rejetez celui qui, au mépris de la loi, aspire à gouverner, à exploiter son pays. Délivrez les pro-

vinces de ces tyranneaux besoigneux. Si vous saviez comme ils nous traitent! Nous sommes leur bien, leur chose; ils empruntent sur nous : ils nous hypothèquent. Mettez fin à ce scandale. Envoyez-nous des préfets selon le cœur de la loi, que nous ne connaissions ni d'Adam ni d'Ève, tombés des nues enfin; au reste, hommes de sens et de droiture, qui fassent nos affaires à l'œil, n'écoutant ni le tiers ni le quart, sans passion. C'est pitié que de voir comment les choses se passent à cette heure. Un beau jour donc, voici venir un navire, et dans ce navire un maître, et dans ce maître un compatriote; chef et meneur la veille, maître aujourd'hui : malheur aux vaincus! Que d'autres maux encore! les dîners suspects, calomniés; la vie des citoyens à la merci des femmes; les délateurs encouragés : qui se défend de dénoncer, quelquefois on l'accuse, toujours on le condamne. J'ai vu un homme jeté en prison pour n'avoir pas voulu accuser de péculat notre ex-préfet, l'honneur en propre personne; je dis mal, je ne l'ai pas vu : ils m'ont écarté comme un misérable et un ennemi de l'Empereur; ils l'ont torturé à leur aise. On l'a lâché plus mort que vif, à condition qu'il se porterait accusateur de Gennade. L'on a beau faire, la Pentapole ne cessera de bénir le Syrien Gennade. Sa persuasion attirait notre argent dans les coffres de l'État; jamais préfet brutal ne nous a tant coûté. Mais pas de larmes versées, pas de terres vendues : vous

eussiez dit une offrande pieuse; nul fouet, nulle violence. Quel passé! et quel présent! Je ne demande point de mesure nouvelle. Anthémius, vous êtes le gardien des lois; prenez pitié de celle-ci, vieille et blanchie, vénérable à souhait : le long temps l'a consacrée. Vieilles lois et monnaie neuve!

De Cyrène, 409.

LETTRE XC.

AU MÊME.

A CONSTANTINOPLE.

Il lui recommande Martyrius. — Synésius peint par lui-même.

Il a été un temps où l'on ne m'eût point surpris à parler ou écrire affaires à mes amis; je ne considérais guère alors l'intérêt général, aussi peu le particulier : j'étais à mes livres. Aujourd'hui Dieu m'a mis en vue, et tous les yeux sont fixés sur moi : j'ai charge de cité. Le devoir s'est tourné en une seconde nature : j'ai la passion d'être utile, et j'y succombe le plus souvent que je peux. Il me semble que nous sommes, mes compatriotes et moi, comme des passagers qui font, à bord du même navire, la traversée de la vie : ce doit être entre nous à qui se rendra plus agréable aux autres. Si ma recommandation

profite à Martyrius, vous devez connaître le personnage en qui vous m'aurez obligé : comme vous et moi, il aime les lettres sur toutes choses, et telle est son ardeur aux doctes propos, qu'il n'est pas rare que nous prolongions le jour bien avant dans la nuit.

De Ptolémaïs, 410.

LETTRE XCI.

A AURÉLIEN.

A CONSTANTINOPLE.

Tout vient à point à qui peut attendre.

La Providence n'en prend qu'à son aise : à demain les affaires de l'Empire. Demain est tantôt venu, et les oisifs d'aujourd'hui d'agir alors et de sauver l'État. Au reste, votre crédit présent suffit aux besoins présents de votre ami : qu'il en jouisse seul, en attendant que tout le monde puisse en jouir avec lui.

De Cyrène, 401.

LETTRE XCII.

AU MÊME.

A CONSTANTINOPLE.

Un homme de bien au pouvoir.

S'il est des génies tutélaires des cités, et il en est, ils doivent être contents de vous, tant, dans votre illustre emploi, vous vous occupez au bonheur des peuples. Comptez sur la haute intercession de ces divins esprits : ils ont l'oreille de Dieu, et l'entretiennent du sublime effort de votre âme. Vous êtes son imitateur par le bien que vous faites et par celui que vous voudriez faire; imiter, c'est s'identifier : salut, homme divin; magnanime seigneur, salut : vous faites honneur à votre titre. J'embrasse le jeune Taurus : en lui l'Empire espère.

De Cyrène, 402.

LETTRE XCIII.

AU MÊME.

A CONSTANTINOPLE.

Hérode. — Question fiscale.

Le ciel, mon glorieux ami, ne vous a prêté à la terre que pour le bonheur des hommes; vous vous

devez aux malheureux : remerciez-moi donc de vous fournir d'occasions de bien. Je viens vous recommander aujourd'hui le jeune Hérode, non parce qu'il est mon parent, mais parce qu'il demande une chose juste. Voici son cas : né sénateur, il devient préfet; sorti de charge et rentré au sénat, on le grève d'un double impôt, et comme nouveau sénateur, et comme ancien préfet.

De Cyrène, 402.

LETTRE XCIV.

A ANASTASE.

A CONSTANTINOPLE.

Le jeune Sosenas. — *Qui ne court après la Fortune ?*

Est-ce un dieu, son bon génie ou son bon sens, qui inspire le jeune Sosenas? Selon les lieux les dieux, dit-il. Là-dessus, rien ici ne lui réussissant, évincé d'ailleurs de son patrimoine, le voilà qui part pour Constantinople, comptant s'y réconcilier avec la Fortune. Si vous avez l'oreille de la déesse, parlez-lui de ce jeune homme : qu'elle lui ménage quelque belle occasion de s'enrichir; où elle veut il pleut. Il ne lui en a guère coûté de faire passer à d'autres l'héritage

de Nonnos. Lui en coûterait-il davantage de faire hériter Sosenas d'un autre père? Une injustice répare l'autre.

De Cyrène, 403.

LETTRE XCV.

AU MEME.

A CONSTANTINOPLE.

Il lui fait compliment.

Qui pensa mourir d'aise? ce fut votre ami, lorsqu'il apprit que l'Empereur vous avait nommé gouverneur de ses enfants. Ah! c'est que j'aime de tout mon cœur le plus aimable des hommes, et que je méprise les misérables qui remuaient dans l'ombre, et faisaient des rêves d'or. Heureux enfants, vous leur avez échappé.

De Cyrène, 407.

LETTRE XCVI.

AU MÊME.

A CONSTANTINOPLE.

L'évêque et le préfet.

Je n'ai rien pu pour le prêtre Évagre, rien pour pas un opprimé. Songez que nous avons pour préfet Andronic de Bérénice, lequel est un peu moins humain qu'une bête féroce : cœur sanguinaire et langue à l'avenant. Qu'il me méprise, l'on est si peu que ce n'est rien ; mais Dieu vaut qu'on l'honore : il fait la figue à Dieu.

La Pentapole se mourait; on l'exécute : il s'en exhale une odeur de bourreau. Le tyran est fertile en outils de supplice; il en produit d'exquis : tord-pieds, écrase-doigts, que sais-je encore? L'on a faute de mots. Contre qui l'appareil? La canaille s'en rit; elle est si bien en cour! c'est son règne. Somme, qu'on n'en veut qu'aux honnêtes gens; ayez du comptant et du bien : bon pour la potence. Andronic bat monnaie; c'est son talent : que n'impose-t-il point? Que s'il demeurait court, voici Thoas qui le souffle à souhait : Thoas, tout à l'heure geôlier, aujourd'hui toutes choses, favori et traitant; avec lui, c'est impôt sur impôt : il ne sait pas finir; chacun est saigné jusqu'au blanc.

C'est peu de nous ruiner; l'on nous torture encore, et nul ne s'en retourne qu'endommagé, froissé, brisé, plus mort que vif : tant que l'esclave court chercher la rançon, l'on prend sur le maître le sanglant à-compte de quelques doigts. Andronic chôme-t-il de besogne; il revient à Maximin et Clinias, ses patients de réserve : c'est là qu'il s'en donne à cœur joie. Je fais état qu'il est en bonne odeur auprès des dieux malins; ils le gorgent de richesses et d'honneurs : ainsi gâtèrent-ils toujours leurs machines à mal. Heureux Andronic! vous êtes le fils de la poule blanche.

Chose bizarre, le plus insolent des hommes en est le plus timide : baissez la tête, il vous écrase; redressez-vous, il rampe. Il a deux créatures, deux maîtres, Zénas et Jules. Zénas, ex-publicain, nous tondit l'an passé; il n'aime guère mon ami Anastase : il menace de lui faire le procès pour son ambassade, se dit sûr de son fait, et qu'il le fera pendre haut et court; tenez-vous bien, de grâce. Zénas y met des formes, mène le maître qui s'agite, sait agréer. Quant à Jules, il est haï, mais craint; il en use avec Andronic à peu près comme le dernier des maîtres avec le dernier des esclaves. Un beau jour Jules crie et tempête, le charge d'injures et de menaces, le traîne dans la boue (j'eusse mieux dit, mais non pas si bien fait); bref, Andronic avait trouvé son maître : il paye de bassesse, a toute honte bue, et fait le chien cou-

chant. Tout esclave murmure; Andronic, point : cela lui est défendu. Point de raison, point de courage; l'on est lâche ou téméraire, selon le vent : l'âme manque de tenue.

Je ne vous parle pas d'Héron; lui-même vous dira son aventure : il n'a que trop de quoi conter; le point est qu'il ressuscite. Héron sait Andronic par le menu : il l'a pratiqué, l'a vu, l'a ouï, en a souffert, en souffre; franc à cette heure de son mortel commerce, il a grand'peine à s'en remettre. De bonne fortune pour lui, Thoas, l'Argonaute de la diplomatie, n'était pas encore de retour; il l'a échappé belle. Les gens de bon endroit ne sont point du goût d'Andronic; Thoas enchérit sur sa haine : il le hale après eux. Voici Thoas; il nous revient : quel air profond, rentré! C'est un homme d'État; il est gros d'un secret, d'un mystère, d'un songe. Dieu, quel songe! Le ciel le veut : tuez ceux-ci, et garrottez ceux-là : déplorable Cyrénaïque! L'on garrotte les uns, l'on tue les autres; les voilà morts, ou en train de mourir : que s'ils vivent encore, les verges n'en peuvent mais; l'on doit s'en prendre à leurs robustes corps. Mais quoi! pour qu'Anthémius guérisse de la fièvre (le ciel vend ses faveurs), il faut des victimes choisies, deux surtout, Maximin et Clinias; Thoas le crie à l'oreille des gens, et le bruit gagne. Maximin offre de l'or, et, pour offrir de l'or, Leucippe vend ses terres; Andronic refuse Maximin et les acheteurs de Leucippe. Il s'agit

bien d'emplir les coffres de l'État! Non, non; il y va de la vie du ministre. Écoutez Thoas. Anthémius le mande; il accourt, il arrive, il est seul, seul avec Anthémius et son autre lui-même, l'ami Troïle enfin. Le ministre parle; Thoas se tait, écoute, entend le songe; les ports se ferment : il faut que Thoas parte, qu'il arrive, qu'il instruise Andronic, qu'aucune victime n'échappe, et que le compte y soit. Ainsi, sur la foi d'un songe, et d'un songe fait à plaisir, l'on décime une province! Il faut voir cependant le zèle d'Andronic : ah! le ministre! sa vie est si précieuse! Là-dessus il condamne, condamne; Andronic et Thoas surmènent les bourreaux :

Hommes ni dieux, leur rage ne voit rien.

Malheureuse patrie! Mais à quoi donc pensait Évagre? Fallait-il aller au devin pour voir clair dans son cas, que sa peine et sa plainte perdues, il s'en retournerait avec sa courte honte? Andronic ne s'en était point tu; il l'avait dit, non au tiers et au quart, mais à Évagre en propre personne : Payez, c'est mon avis; car, que je vous en quitte, n'y songez pas : foi d'Andronic, vous payerez bien et beau, et plutôt deux fois qu'une. — Et il a cru qu'on lui ferait justice, cet innocent Évagre!

Pour moi, je fus, je ne suis plus (demandez à Dioscoride!); adieu, crédit; crédit, adieu : je prie, et l'on

est sourd. Hier encore, à Alexandrie, j'étais une puissance; Andronic est de mes amis, me courtise et me choie : deux fois je lui sauvai l'ennui de se voir emmené pieds et poings liés. J'arrive; l'on me tourne le dos : je suis la bête noire. Cependant je perds un de mes fils, le plus aimé (la mort épie nos préférences). Traqué des hommes et du sort, la vie me parut lourde; je méditais de la secouer : j'ai le cœur frêle, et plie au moindre vent. J'en étais là, rêvant du long repos. Andronic me réveille; sa froide orgie de sang exalte mon courage : je m'indigne, j'agis, j'oublie mon fils pour le tyran. L'aimable enfant! sa mort, vous le savez, m'avait été prédite, et l'année et le jour; l'on m'avait dit : Il mourra le jour même où vous naîtrez au sacerdoce; c'est l'épreuve de Dieu. — Douloureuse journée! Là gisent mon bonheur et ma gloire; c'était une fête que ma vie : adonné à mon âme et aux miens et à tous, content d'ailleurs du ciel, des autres et de moi, fut-il jamais plus heureux philosophe? J'ai tout perdu, hors l'amer souvenir.

Mais, de toutes mes pertes, la plus affreuse est la perte de Dieu; il m'écoutait, facile à ma prière : le voilà sourd à ma voix, à mes larmes, à mon désespoir. Je reste seul, seul et sans Dieu, en face de ma famille désolée par la mort et de mon pays livré en proie à un préfet pillard et cruel. Joint que je suis assailli de suppliants; chacun souffre, chacun pleure,

chacun s'adresse à moi : je n'ai pas un moment, tant Andronic besogne. Encore si je pouvais assister leur misère; ils s'en retournent, maudissant mon impuissance.

Je vous en supplie, prenez pitié de nous, vous et Troïle, vous surtout; car c'est de vous qu'Andronic se renomme : vous êtes son patron (le saviez-vous?). Vous avez du crédit; il vous sied d'en user pour nous et contre lui : soyez la providence des gens de bien. Sauvez Ptolémaïs; c'est ma bonne ville : elle m'a postulé pour évêque, et enlevé comme un corps saint, chacun le sait. Qu'ai-je donc fait pour être si puni? Attenté contre Dieu? Le ciel soit content; j'ai satisfait, et au delà. Que vous dirai-je de Maximin et de Clinias? Le plus cruel des démons les eût pris en pitié; j'en excepte Andronic et Thoas, seuls démons impitoyables.

De Ptolémaïs, 410.

LETTRE XCVII.

A CONSTANTINOPLE.

Les malheureux n'ont point d'amis.

Amasis jugea que Polycrate était trop heureux pour l'être toujours, et il lui fit dire par un héraut qu'il renonçait à son alliance : il lui plaignait ses larmes à venir ! bonne tête et mauvais cœur.

Vous m'êtes resté fidèle juste aussi longtemps que la fortune ; vous vous envolez avec elle. Ceux qui viennent de Thrace assurent que vous me détruisez : sans m'avoir signifié que vous ne vouliez plus de mon amitié, vous me traitez en ennemi. Vous pouviez bien m'envier vos larmes, mais vous ne deviez pas faire couler les miennes : cela n'est point d'un homme. Je vous entends : ma fortune d'abord. Eh bien ! soyez heureux ; ma disgrâce m'est douce si elle vous est utile.

De Ptolémaïs, 411.

LETTRE XCVIII.

A NICANDRE.

A CONSTANTINOPLE.

Envoi de l'*Éloge de la Calvitie.* — *Mes petits sont mignons.*

Me voilà père, père d'enfants spirituels, mes livres. J'ai eu les uns de la philosophie et de la poésie, deux augustes sœurs ; les autres, de la rhétorique, la Vénus populaire : mais l'on reconnaît d'abord qu'ils sont tous du même père, tour à tour sérieux et enjoué. Ce qu'est le nouveau-né, grave ou badin, le lecteur en jugera. J'avoue que j'ai un faible pour lui, et que, s'il ne tenait qu'à moi de l'anoblir, je le déclarerais volontiers né de moi et de la philosophie.

Par malheur, les lois menacent d'y mettre obstacle : Dieu sait si, dans l'État des belles-lettres, elles font bonne garde aux abords de la noblesse. Je l'ai du moins avantagé en secret : tout ce qu'il comportait de sérieux, je le lui ai donné. Vous pouvez le présenter à vos Hellènes : mal reçu, qu'il retourne à son père. On dit que la guenon, devenue mère, ouvre de grands yeux sur ses petits comme sur des images, en admiration de leur beauté : tant il est naturel d'aimer sa géniture ! Pour les petits de sa voisine, elle voit ce qu'ils sont, des enfants de guenon. Laissons aux autres le soin d'apprécier nos ouvrages ; l'amour paternel est ingénieux à s'aveugler : aussi Lysippe et Apelles s'abandonnaient-ils leurs chefs-d'œuvre.

De Cyrène, 403.

LETTRE XCIX.

AU MÊME.

A CONSTANTINOPLE.

De Stratonice à propos de Théodose. — Un peu d'aide fait grand bien.

Peut-être vous souvient-il d'une inscription que j'ai faite dans le temps ; elle ne parut plus si mauvaise depuis que vous l'eûtes louée :

Vous voyez dans ces traits Stratonice ou Cypris.

Vous savez quelle en est l'héroïne : son nom est là, et c'est celui de ma sœur. Comme j'aimais tendrement l'original, j'en fis tirer une copie, et mis ce vers au bas du portrait. Stratonice a épousé un garde du corps nommé Théodose. Si l'on ne regardait qu'au zèle et à l'ancienneté, il y a longtemps qu'il eût cessé d'obéir pour commander ; mais vous savez qu'un peu de faveur vaut mieux que beaucoup de mérite. Vous pouvez lui être utile pour son avancement, aussi bien que pour ses procès, supposé qu'il en ait, et qu'ils soient portés devant Anthémius : le protégé de Nicandre ne peut manquer d'être celui de la fortune.

De Cyrène, 405.

LETTRE C.

A SON BEAU-FRÈRE THÉODOSE.

A CONSTANTINOPLE.

Point de nouvelles, mauvaises nouvelles.

Jugez de ma peur, lorsque le bruit se répandit en ville que vous aviez une grosse ophthalmie, et que vos yeux étaient en péril ! un bruit en l'air, qui ne tint guère, mais qui d'abord me désola. Sans doute, sur ce grand mot d'ophthalmie, quelque alarmiste

aura tourné la nouvelle au tragique : le ciel aveugle le misérable ! Enfin, Dieu soit loué, ce n'était rien ; vous allez mieux. Prétendez-vous cependant que je m'informe aux astres, aux nouvellistes ? Je veux vous voir, vous lire au moins, et savoir de vous de vos nouvelles. Ah ! c'est trop me négliger ; Dieu me punit.

De Cyrène, 405.

LETTRE CI.

A L'AUGUSTAL PENTADIUS.

A ALEXANDRIE.

Les incommodités de la bienfaisance.

Suis-je importun, incommode ? Ne vous en prenez qu'à vous-même. Vous faites quelque état de moi, et le publiez : qu'est cela, sinon me livrer aux solliciteurs ? Enfin vous n'y tenez plus, vous voulez être libre et m'en rendre. Eh bien ! si recommandable que soit le suppliant que je vous adresse, si modérée sa supplique, et si humaine, au dire de chacun, refusez-le comme vous feriez le dernier des hommes. Est-ce assez ? non, vous dis-je. Si je vais en propre personne vous relancer chez vous, stylez vos gens, faites défendre votre porte ; ils le diront : nous voilà sauvés ; plus de doléances à écouter. Mais vous n'o-

sez affronter le bruit, la plainte publique : affrontez donc les incommodités de la bienfaisance; soyez un homme de toutes les heures : accueillez les clients de Dieu et les miens. Je vous connais d'ailleurs : j'aurais beau m'évertuer, je ne mettrais jamais votre bonté à bout.

D'Alexandrie, 404.

LETTRE CII.

AU MÊME.

A ALEXANDRIE.

Un mot du Gorgias.

Dieu sait si vous m'êtes chers l'un et l'autre; aussi voudrais-je vous empêcher, vous de commettre une injustice, et lui de la recevoir. Platon assure que de celui qui fait une injustice et de celui qui en souffre, le plus à plaindre n'est point la victime. Si vous êtes de cet avis, vous n'aurez pas de peine à croire qu'en vous demandant la grâce d'un innocent, c'est vous que j'oblige, encore plus que lui.

D'Alexandrie, 404.

LETTRE CIII.

A THÉOTIME.

A CONSTANTINOPLE.

Il le félicite de l'amitié d'Anthémius. — *Cœlo musa beat.*

Je ne saurais penser à l'amitié d'Anthémius et de Théotime sans me rappeler celle d'Hiéron et de Simonide. C'est de part et d'autre un nourrisson de Jupiter, roi ou ministre, qui prend en gré un nourrisson des Muses, et se fait honneur en lui faisant grâce. Mais, entre nous, ne trouvez-vous pas que, dans le fond, c'est l'homme de vers qui oblige l'homme d'État? C'est mon avis. Il me semble donc qu'aux rares mortels que le sort veut combler, il leur doit ménager la puissance d'abord, un ami et un poëte ensuite. Heureux Anthémius! Vous êtes son ami, son chantre encore, et, à ces deux titres, vous ne devez rien à Simonide. Vous aimez mieux, et chantez aussi bien : il aima l'or d'un roi; vous, la vertu d'un grand homme : et, si Hiéron vit dans ses vers, Anthémius vivra dans les vôtres. Qu'Anthémius soit le génie de l'Empire, et Théotime la muse d'Anthémius! au ministre de procurer le bien de l'État; au poëte de dispenser la gloire.

De Cyrène, 405.

LETTRE CIV.

AU MÊME.

A CONSTANTINOPLE.

Les Verrès du temps.

Tenez Pierre une autre abomination de la Pentapole. C'est un scélérat, et qui a le courage de son métier; grand merci de sa franchise : Dieu sait, comme aussi Dioscoride, si je hais les hypocrites. Celui-ci ne fut de sa vie qu'un petit apprenti; le maître fripon, c'est Pierre : il opère avec un sang-froid héroïque. L'objet d'art qu'il convoite, il commence par s'en emparer; une fois détenteur, il fait un procès au propriétaire: le perd-il; il en appelle au droit du plus fort. Voilà la méthode; en voici une application. Pierre avise un beau vase, et met la main dessus; il est appelé, condamné. La force publique intervient : du vase, point de nouvelles; en revanche, force menaces. Cela me révolte; car, quoi! plus de lois, plus de sécurité; c'est le règne de la violence. J'imagine la ligue des honnêtes gens : il s'agit de prêter main-forte à la justice; si Pierre échappe, les Pierre vont peupler. Incontinent Martyrius (Dieu le lui rende!) m'assiste de son influence et de son indignation. Si bien que Pierre aux abois menace d'en appeler à Anthémius; gardez, vous et Troïle, qu'il

ne surprenne ce grand homme : il ne faut point qu'un scélérat de sa sorte abuse de la loi contre la loi. J'aime la Pentapole, et serais désolé qu'on fît un mauvais parti à ses meilleurs amis. Quant au moyen de s'opposer à ce misérable, je m'en rapporte à vous : n'êtes-vous pas le plus ingénieux des gens de bien?

De Cyrène, 407.

LETTRE CV.

A HÉRODE ET A MARTYRIUS.

EN CYRÉNAÏQUE.

Ammonius, sénateur d'Alexandrie.

J'espère que vous ne m'en voudrez point de vous avoir écrit une lettre commune : pouvais-je séparer sans crime deux noms si tendrement unis? Souffrez que je vous embrasse, mes glorieux amis, et que je vous prie d'accueillir celui qui vous remettra ma lettre : c'est un sénateur que tout son corps m'a recommandé, et qui apporte la solde des troupes. Comme je tenais à lui être utile, j'ai pensé à vous l'adresser : personne ne peut lui témoigner plus d'amitié que vous par amitié pour moi.

D'Alexandrie, 405.

LETTRE CVI.

AU PRÉFET DE LA CYRÉNAÏQUE.

A PTOLÉMAÏS.

Un mot de recommandation. — Le cousin de Théodore.

S'il vous souvient de Théodore (un homme qu'on n'oublie point), honorez sa mémoire et sa famille dans la personne de son cousin. Vous obligerez un galant homme et le sénat d'Alexandrie : ce sont les sénateurs eux-mêmes qui me l'ont présenté, en me priant de lui donner une lettre pour vous. A moi de vous le recommander, à vous de le servir.

D'Alexandrie, 405.

LETTRE CVII.

A DIOGÈNE.

EN CYRÉNAÏQUE.

Ammonius, cousin de Théodore.

Théodore ne cessa d'être jusqu'à la fin de ses jours l'hôte magnifique et courtois de nos compatriotes. Un dévouement sans bornes, une parole pleine de charme et de distinction, le rendaient particulière-

ment cher à nos parents. C'est à nous aujourd'hui de reconnaître ses bontés par notre empressement à servir son cousin Ammonius : mon devoir est de vous le recommander; le vôtre, de lui faire les honneurs de notre patrie.

D'Alexandrie, 405.

LETTRE CVIII.

AU MÊME.

EN SYRIE.

Cinq longs mois de silence, et vous parlez si bien !

Voluptueux Syriens! vos délices m'ont ravi le cœur de Diogène, mon parent et ami. Voilà tantôt cinq mois que je n'ai reçu de ses nouvelles. Diogène, écrivez; nature ne peut mentir : lettrès d'affaires ou d'apparat, vous faites des chefs-d'œuvre. Couple aimable, aimables enfants, êtes-vous heureux et bien portants; je le suis.

De Cyrène, 406.

LETTRE CIX.

A SIMPLICIUS

A CONSTANTINOPLE.

Céréalius. — Les généraux d'alors.

Céréalius vous doit rendre grâces; car m'étant venu voir de votre part, cela l'a fait tenir, cinq jours durant, un honnête homme : nos villes espéraient bien d'un personnage que vous daigniez connaître. Mais il a eu grande hâte de déshonorer (eh! qui donc? vous? l'eût-il pu? Dieu merci, l'honneur est personnel) lui-même, dis-je, et sa charge, et l'Empire : âme vénale, s'il en fut, sans soin de sa réputation, lâche et inepte à la guerre, grevant la paix, dont il n'a guère joui d'ailleurs, ayant mis peu de jours à brouiller toutes choses. Comme si une loi livrait au général le vaillant du soldat, d'arrivée il dépouille ses hommes, leur rendant en licence ce qu'il leur prend en or : ceux-ci congédiés et quittes du service; épars les autres, débandés, maraudant à souhait. Le soldat rançonné (l'indigène, cela s'entend; car l'étranger, court d'argent, frustre son avarice), le voilà qui rançonne les villes; non sans façon : celles qui lui paraissent riches et florissantes, il s'y jette, et sa horde; le bourgeois ahuri (tant ses hôtes l'effraient) s'exécute d'abord. Cela s'est ébruité; les Macètes l'ont su : entre

demi-barbares et barbares et demi, volontiers l'on se dit les nouvelles. Bref,

Ils vinrent plus nombreux que les fleurs au printemps..

Jeunesse! moisson! et la fleur de Cyrène et le fruit de ses champs, l'année et l'avenir, un seul jour n'a rien laissé; plus d'espérance : nous avions compté sans le fer et le feu des barbares. Nos riches, c'étaient les gens ayant force chameaux et chevaux pâturant : leur rustique opulence, emmenée, et perdue à jamais! Je sens que la douleur m'emporte; pardonnez-moi : songez que nous sommes bloqués, que je vis sur la muraille, et que je vous écris à la lueur sinistre des signaux. Chasses brillantes où nous vaguions au loin, francs de peur, grâce à vous! quel air de fête aux champs! que de jeunesse au cœur, et de folie, et de sens, et d'esprit! tout cela n'est plus qu'un souvenir. Aujourd'hui l'on n'entend que des bruits frissonnants, pas de chevaux, cliquetis d'armes : l'ennemi triomphe, est partout. Moi cependant, debout entre deux tours, je veille à peine, tant le sommeil m'accable.

Tout mon bien, c'est ma lance: elle pétrit mon pain,
Et, sur le doux Ismare, elle presse mon vin.

Chanson pour Archiloque, et vérité pour moi. Enfin, périsse Céréalius, si ce n'est déjà fait! Qui sait? quel

bonheur pour l'humanité, si la dernière tempête l'avait délivrée de cet homme! Car, ne se croyant plus en sûreté sur terre, il s'est réfugié sur mer : le flot trop complaisant berce le lâche et sa rapine. Une barque légère nous apporte ses dépêches tardives : Ne bougez point, tenez-vous dans vos murs; pas de sorties, sans quoi je ne réponds de rien. Surtout veillez la nuit, et faites bonne garde! — L'habile homme! ne point dormir est le remède; comme il en parle! ne le croiriez-vous pas rompu à la fatigue? il la fuit : le général niaise, et le philosophe se bat.

Vous voulez donc mes vers : vous tenez à les lire; vous les goûtez d'avance : merci; en vérité, je n'y trouve d'heureux que le sujet. Enfin, vous les aurez à mon premier loisir : les barbares partis et la paix revenue, je suis à vous et à mes livres. Hélas! à quand cela?

De Cyrène, 405.

LETTRE CX.

AU MÊME.

A CONSTANTINOPLE.

Autant en emporte la fortune.

Ainsi la fortune porte au cœur, et à peine sommes-nous quelque chose, nos amis ne sont plus rien. Me

voilà oublié : fallait-il, Simplicius, nous aimer si tendrement?

De Cyrène, 407.

LETTRE CXI.

AU MÊME.

A CONSTANTINOPLE.

Pardonnez-nous nos offenses.

Dieu nous fait un devoir de remettre nos dettes. Il en est qui nous doivent de l'argent; d'autres, la peine de l'injure : oublier l'offense, c'est se souvenir de Dieu.

De Cyrène, 409.

LETTRE CXII.

A TRYPHON.

A CONSTANTINOPLE.

Encore Diogène et les délateurs.

Laissez-vous aller à votre naturel, et obligez Diogène. Le servir, c'est couronner votre œuvre, puisqu'il est de Cyrène, et que Cyrène vous doit tout :

vous ne pouvez le traiter autrement que sa patrie. Ce qu'il demande, lui-même vous le dira beaucoup mieux que je ne saurais vous l'écrire : est-il rien de plus éloquent qu'une victime? Saluez de ma part le philosophe Marcien, ex-préfet de Paphlagonie : s'il y peut quelque chose, et je ne doute pas qu'il n'y puisse beaucoup, je le prie d'empêcher que mon parent, mon cousin germain, ne devienne la proie des délateurs, véritable fléau de notre pays. Je vous l'adresse avec cette lettre; soyez-lui un ami : avec lui, au lieu de deux, nous voilà trois frères.

De Cyrène, 406.

LETTRE CXIII.

A CHRYSÈS.

EN CYRÉNAÏQUE.

Géronce.

Voici Géronce, mon parent, pourrais-je vous dire. J'aime mieux vous présenter un beau jeune homme et des meilleurs, un cœur d'or comme votre nom, ô Chrysès! dirait Gorgias, le beau diseur. Croyez-en votre ami : si Chrysès est le plus vertueux des hommes, Géronce est le plus digne de son amitié.

De Cyrène, 406.

LETTRE CXIV.

A UN AMI.

EN CYRÉNAÏQUE.

Encore Géronce.

Une longue lettre témoigne que celui qui l'écrit n'est guère connu de celui qui la porte. Pour Géronce, il me connaît comme moi-même, et c'est fort heureux pour vous qu'il déteste le mensonge autant qu'il aime son ami : sans quoi, avec la belle ardeur que je lui sais, il serait capable de vous dire mille folies sur mon compte. Vous me comblerez de joie, en le comblant d'amitiés.

De Cyrène, 406.

LETTRE CXV.

A UN AUTRE.

EN CYRÉNAÏQUE.

Toujours Géronce.

Recevez Géronce et mon billet. Ce n'est qu'un mot, et il est inutile : je sacrifie à la coutume. A quoi bon vous mander qu'on ne vous oublie point? Mon jeune

ami vous dira mieux que je ne saurais vous l'écrire que votre souvenir m'est toujours présent.

De Cyrène, 406.

LETTRE CXVI.

A UN AUTRE.

EN CYRÉNAÏQUE.

Et de quatre.

J'ai voulu, en remettant pour vous ce billet à Géronce, lui ménager l'occasion de vous voir. Recevez-le sur ma recommandation ; lorsque vous l'aurez connu, lui-même sera la meilleure recommandation de mes jeunes amis auprès de vous.

De Cyrène, 406.

LETTRE CXVII.

A URANIUS.

A NYSSE.

Envoi d'un cheval. — Chevaux de Nysse et chevaux de Cyrène.

Agréez mon présent, et croyez que je vous envoie la bête la mieux née du monde, un cheval propre à

tout : bon pour la course, bon pour la chasse, bon pour la guerre; à quoi n'est-il pas bon? Oui, vous dis-je, bon pour le triomphe, et vous m'en direz des nouvelles, lorsque vous aurez triomphé de la Libye. De vous dire si c'est le coureur, le chasseur, le destrier ou le palefroi qui l'emporte, me voilà bien en peine. Peut-être le trouverez-vous moins beau que vos chevaux de Nysse, trop de tête et point de flancs : que voulez-vous? aux chevaux non plus qu'aux hommes,

Onc ne furent à tous toutes grâces données.

Au reste, si les parties dures de son corps l'emportent sur les molles, cela même fait sa supériorité : ce sont les nerfs, et non les chairs, qui rendent l'animal plus capable de résister à la fatigue. Vos chevaux sont plus charnus, les nôtres plus nerveux.

De Cyrène, 406.

LETTRE CXVIII.

A L'AVOCAT DOMITIEN.

A ALEXANDRIE.

Bon droit a besoin d'aide.

Oui, mon noble ami, les faits vous en convainquent, et vous ne pouvez vous défendre d'être le plus

humain des hommes : est-il un malheureux qui vous ait imploré en vain? Il suffit de vous signaler l'infortune : vous volez à son secours. Eh bien! surpassez-vous vous-même, et montrez d'autant plus de zèle que la victime est plus digne de pitié : c'est une femme, une veuve, une mère avec son enfant, que l'on opprime. Qui, en quoi et comment, elle-même vous l'apprendra. Sauvez-la ; c'est une bonne action : votre cœur vous y porte, et c'est moi qui vous en prie. Ce que vous ferez pour elle, c'est à moi-même que vous le ferez : elle est ma parente, nourrie et élevée dans ma famille, sous l'œil vigilant de la plus vigilante des mères.

Bon droit a besoin d'aide : soyez heureux de concourir à son triomphe. J'ai jeté les yeux sur vous, vous sachant homme de cœur et de talent. Comme c'est mon bonheur de pouvoir être utile aux autres, vous m'obligerez en me procurant l'occasion de vous obliger : vous n'aurez jamais à vous plaindre ni à rougir de mon amitié.

De Cyrène, 407.

LETTRE CXIX.

A CLÉDONIUS.

A PTOLÉMAÏS.

Un vol de vases. — Justice!

Asphalius, mon parent, est l'objet d'une criante injustice. Vous êtes son juge et mon ami; vous pouvez du même coup satisfaire aux lois et à l'amitié. Faites en sorte qu'il rentre au plus tôt en possession de ses vases : hâtez-vous d'appeler sa cause, et confirmez le testament de son père. Le bon moment pour faire justice que celui où nous prions Dieu de nous faire merci!

De Cyrène, 407.

LETTRE CXX.

A JEAN.

EN CYRÉNAÏQUE.

Un bon averti en vaut deux.

Le courage, c'est la crainte des lois. Vous avez toujours rougi de paraître les craindre. Eh bien! craignez vos ennemis et vos juges, vos juges, dis-je,

incorruptibles ou corrompus : il suffit d'une surenchère pour faire triompher les lois.

De Cyrène, 409.

LETTRE CXXI.

AU MÊME.

EN CYRÉNAÏQUE.

Dans le commerce des dieux.

Vous avez l'oreille des dieux : priez-les, mais ne les tentez point.

De Cyrène, 409.

LETTRE CXXII.

AU MÊME.

EN CYRÉNAÏQUE.

Le fâcheux.

Jean, prenez garde; importuner les dieux est chose délicate : vous les offensez ou ils vous offensent, et le fâcheux s'en retourne fâché.

De Cyrène, 409.

LETTRE CXXIII.

AU MÊME.

EN CYRÉNAÏQUE.

Un paradoxe.

Je ne vous marchandai jamais le bien à ma portée. Le sort était-il dur, j'accourais : maintes fois j'adoucis la dureté du sort. Bref, de discours ou d'action, selon le cas, j'ai su vous assister. Vous avez une vilaine affaire sur le corps ; je n'y puis rien, mais j'y sais quelque chose : c'est ma vie d'obliger mes amis. Ceci soit dit : venons au fait, à votre mal, à ma recette.

La renommée le crie (une déesse, au dire du poëte) : c'est par vous qu'Æmylius a péri, non par vos mains, mais par vos ordres; vous dîtes : Tuez-moi cet homme, et du fait de vos gens, de votre âme damnée, cet homme-là finit. Qui dit cela? rien que la renommée; pourtant, si c'est une déesse, elle ne peut mentir. L'est-elle? c'est le point; Hésiode le dit : tant de choses se disent! Peut-être votre fait n'est-il qu'un dire aussi. Ah! que je le voudrais! pour sauver un ami, je perdrais ma fortune. Soit! vous êtes innocent, et l'on vous calomnie; malheureux, si l'on veut, mais point coupable. Malheureux! n'est-ce pas déjà trop? Enfin, chacun vous doit, au lieu de la

haine, la pitié. Pour moi (tant je vous aime, Jean!), fussiez-vous criminel, je serais indulgent : au crime? non; mais à vous-même, que je plaindrais encore. Je vous plains, donc je veux vous aider; j'y tâcherai du moins. Innocent ou coupable, tenez ce mien avis; il vous sied bien en l'un et l'autre état.

Allez donc trouver la loi, et vous livrez à elle, au juge, vous et vos gens, si vous vous souciez d'eux. Coupable, priez le magistrat, embrassez ses genoux, tant qu'à la fin il vous condamne, et vous abandonne au bourreau : la bonne affaire, Jean, de s'en aller purifié de ce monde, et d'affronter, toutes taches ôtées, les tribunaux de l'autre! Surtout ne croyez point que ma plume se joue; ce propos est sérieux : mes seuls amis l'entendent. Quant à mes ennemis, à Dieu ne plaise que de moi ils tiennent l'expédient, ou le trouvent d'eux-mêmes! Non, qu'ainsi que le commun, ils fuient la folie de l'expiation volontaire; paix et aise à leurs crimes, et que, chargés d'iniquités, ils comparaissent chez les juges d'enfer! Mais je vous aime, Jean; aussi vous veux-je dire quelque chose que je tais d'ordinaire : c'est qu'il vaut mieux à l'homme expier ses fautes en son corps qu'en son âme. Au-dessus de l'humain plane le divin; l'humain n'en est que l'ombre : or, ce qu'est le bourreau dans la cité, le bras de la justice, la peine l'est dans l'autre monde. Il y a donc des démons au métier redoutable : ils sont dégraisseurs d'âmes, et traitent leur sujet

comme le dégraisseur fait l'étoffe tachée. Que si le drap sentait, quelle souffrance, foulé qu'il est, lessivé, torturé! Plus la tache est profonde, plus le mal est atroce; invétérée, l'étoffe cède plutôt qu'elle : le long temps la rend indélébile. Ah! plût au ciel que l'âme inguérissable, comme l'étoffe, s'en allât en lambeaux! Mais quoi! si le péché se peut comparer à une tache, l'âme n'est point du drap : il s'use, elle résiste, immortelle qu'elle est, et, quand la faute est sans remède, le supplice est sans fin : inépuisable fonds d'inépuisable peine. Que faire? Se hâter; l'expiation volontaire coupe le mal, l'empêche de s'étendre et de s'invétérer : c'est sitôt fait de reblanchir l'âme noircie d'hier! Vous vivez; usez de l'heure présente : mieux vaut avoir affaire au bourreau qu'aux démons.

L'on dit, et ma naïveté le croit, que là-bas, aux enfers, les criminels sont à la merci de leurs victimes, et qu'au gré de celles-ci, leur supplice ou s'abrége ou s'allonge. Ainsi, de beaucoup nuire à peu ou peu à beaucoup, c'est tout un; chiquenaude pour chiquenaude : tous les pincés nous pinceront. Mais que quelqu'un s'en vienne guérissable, la peine faite et presque purifié, d'abord la victime s'apitoie : l'expiation désarme la vengeancc. Voulez-vous que l'âme d'Æmylius vous soit douce et clémente? Prévenez-la : justiciez-vous vous-même. Voyez ce qui se passe sur la terre : volontiers l'on pardonne à l'accusé qui s'ac-

cuse; mais que le criminel triomphe de ses crimes, injustices et violences impunies, quelle passion de vengeance au cœur de la victime! Que vous mouriez ou non de votre belle mort, mort, que deviendrez-vous? Votre âme, au déloger, rencontrera son âme : nierez-vous? plus de langue; regardez-vous d'ailleurs : vous portez les stigmates du crime. Ah! je vous vois chanceler comme un homme ivre, muet de surprise et d'épouvante; une force invisible vous entraîne : les impénitents à la géhenne! Vous, moi... je frissonne, Jean. Croyez-moi, soyez sage, courageux : secouez ces délices mal nées. Pas de respect humain; confessez-vous au juge : osez faire ici-bas votre peine. Dieu seul ne faillit point; le repentir, c'est la maîtresse vertu de l'homme. Je plains le criminel qui prend racine et fleurit dans son crime : le malheureux! il n'a donc plus d'amis, pas un avertisseur : Dieu et les hommes l'ont abandonné. Pensez-y : si l'impunité est le dernier des maux, l'expiation est le premier des biens.

Que si j'étais près de vous à cette heure, pas ne voudrais que vous prissiez la peine de mettre bas la honte et de vous dénoncer vous-même; j'y pourvoirais, vous menant droit au juge comme l'on fait au médecin. Les badauds diraient sans faute que de ce pas je vais vous vendre; mais vous laisseriez dire ceux de la badauderie, suffisamment instruit que tout ce que j'en fais, c'est par ménagement, par tendresse pour

vous, désireux que je suis de vous sauver sans frais. Ceci soit dit en cas de crime; plaise au ciel qu'il n'y en ait point! ce serait grand dommage pour vous et pour la ville : un citoyen assassiné, c'est la cité souillée.

Mais non, vous êtes pur, pur d'action, et (Dieu m'entende!) de désir. Maudits soient les calomniateurs! ils ne sauraient fuir les supplices de l'enfer. Dieu hait, sur toutes choses, la langue aux propos sourds et médisants, qui, lâche outil de mort, vous pique et se dérobe. On le dit, et c'est vrai: mal parlants, mal vivants. S'ils en inventent tant, c'est qu'ils en font beaucoup; sans quoi seraient-ils si ingénieux à controuver? Tenez ceci parole d'Évangile: quelqu'un s'en va-t-il semant la calomnie, eût-il d'ailleurs la mine d'un Hercule, qualifiez-le Ganymède, homme-femme et suppôt de Cotys.

Au reste, le meilleur moyen de déconcerter la délation, c'est encore de la braver, et de vous présenter au juge. Allez, et dites-lui : Contre moi grouillent de ténébreux dénonciateurs, qui, désespérant d'eux-mêmes, jugent prudent de se cacher; leurs charges sont graves, insidieuses surtout : j'ai affaire à des maîtres en délation. — Cela dit, vous abordez les faits, l'assassinat et le mariage, deux monstruosités. On vous accuse d'avoir aposté l'assassin, un homme à vous, un joyeux compagnon, et qu'on désigne. Eh bien! osez produire cet homme; priez et suppliez le

magistrat de l'interroger en règle, d'en tirer, et, s'il le faut, de lui arracher la vérité : bref, qu'il lui plaise faire bonne et briève justice. Excellentissime seigneur, lui direz-vous, il est vrai, nul ne se porte accusateur, mais je suis calomnié ; je veux me déférer moi-même : de grâce, instruisez contre moi, et mettez au jour la calomnie. L'on désigne mon prétendu sicaire ; le voici : mettez son corps en œuvre, et qu'on n'en croie que la question.—Que si le juge se récuse, eh bien ! l'opinion vous jugera, vous absoudra. Est-il humain, officieux, prodigue d'attention ; parlez alors : que la calomnie soit confondue, le public édifié, et l'honneur satisfait. Un plaidoyer, c'est bien ; mais la question fait mieux. Utilisez votre homme : priez qu'on le travaille, qu'on le garrotte, qu'on le suspende, qu'on crochète ses flancs : le bon juge d'instruction que le bourreau ! les puissants syllogismes que les crochets de fer ! Le patient parle d'abondance de cœur ; je le tiens la vérité en personne. L'épreuve vous est-elle favorable ; vous vous retirez la tête haute, triomphant : n'êtes-vous point plus blanc que neige ?

Jean, j'ai dit. Prenez-y garde : vous pouvez échapper à la justice des hommes ; vous n'échapperez point à celle de Dieu. Dieu voit tout ; son œil inévitable planait sur la Libye, sur la gorge funèbre, sur les meurtriers et la victime : ce qui se fit, ce qui se dit alors, il le sait. Avez-vous les mains nettes, et l'âme

encore; à la bonne heure, cela suffit à Dieu. Mais les hommes! vous leur êtes suspect; ils vous tiendront coupable, tant que vous ne vous serez point justifié. Non, je n'oserais vous serrer la main, m'asseoir à votre table: j'aurais peur des mânes d'Æmylius: votre contact me souillerait peut-être. Hélas! suis-je si pur, que j'aie besoin de me souiller encore?

De Cyrène, 409.

LETTRE CXXIV.

AU MÊME.

EN SON MONASTÈRE.

Las des soins d'ici-bas.

Jean, vous êtes bienheureux : vous ne fréquentez plus chez les hommes.

Nos soins et nos erreurs n'emportent plus vos jours.

Vous avez secoué les pensées de la terre pour prendre votre essor vers les cieux : vous êtes plus ange que mortel. Ganos me l'assure; s'il est votre ami, sans doute qu'il l'est de la vérité : Ganos ne ment point, et vous êtes moine. Si vous allez encore en ville, c'est pour vous instruire : vous ne voulez rien ignorer des

livres saints; au reste, vous mettez enseigne, c'est-à-dire manteau brun. Pourquoi brun? Le blanc fait mieux : il éclate et édifie. Mais vous aimez le noir : vos devanciers l'ont mis à la mode; j'aime tout ce qui veut plaire à Dieu : la volonté fait le bien et le mal, et de la vertu au vice, il n'y a que l'intention. Je vous félicite : vous courez où je grimpe, et vous arrivez d'emblée. Priez Dieu qu'enfin j'arrive aussi, et que l'effort de ma vie me profite : aurais-je sans fruit usé mes jours aux livres et à la philosophie? Santé et bonheur. Adieu.

De Cyrène, 409.

LETTRE CXXV.

A CONSTANT.

EN CYRÉNAÏQUE.

Quelques noms d'alors.

Qui aime la philosophie, il aime les philosophes en ce monde et en l'autre. Votre divin Amyntianus (devant Dieu soit son âme!) vivra toujours dans ma mémoire; le temps pardonne à la seule vertu. L'injustice, à cette heure, poursuit son parent et ami; rangez-vous du parti de Denys, et Sotérique se rangera de celui de la raison.

De Cyrène, 409.

LETTRE CXXVI.

A SES PRÊTRES.

A PTOLÉMAÏS.

Il accepte l'épiscopat. — Le philosophe.

Ce n'est pas moi qui triomphais de vous lorsque je me défendais d'accepter le sacerdoce, et ce n'est pas vous qui triomphez de moi aujourd'hui que je me rends : le ciel, lui seul, a fait que j'ai résisté d'abord et succombé ensuite. Je préférerais plusieurs morts à cette charge, tant il me paraît délicat d'en soutenir l'honneur. Dieu me comble sans moi ; plaise au dispensateur de ma nouvelle vie en être le patron. Nourri aux délices de la philosophie et à la tranquille contemplation de l'être, n'ayant jamais eu d'autre soin que de m'acquitter envers ma patrie, comment suffire à des soucis sans nombre et sans fin ? et si je m'adonne aux affaires, comment m'occuper aux beautés intelligibles, que goûte seul un heureux loisir ? Ce repos divin, c'est notre vie à mes pareils et à moi. En jouirai-je évêque ? je ne sais : l'on dit qu'à Dieu tout est possible, même l'impossible. Pour vous, levez au ciel vos mains suppliantes, et ordonnez des prières publiques et privées au peuple de la ville, des bourgs et des villages : si Dieu se rend sensible à mon cœur, je

croirai alors que le sacerdoce est un progrès dans la philosophie.

D'Alexandrie, 410.

LETTRE CXXVII.

AU PRÊTRE PIERRE.

A PTOLÉMAÏS.

Acte d'humilité.

Dieu conduise et ma main et ma langue. Faites accueil, je vous prie, au porteur et à la dépêche. Celle-ci est la lettre solennelle, qui, cette année, marque pour le propre jour de Pâques le 19 pharmuthi (bien entendu que la nuit précédente se doit encore au mystère de la résurrection). Quant au porteur, soignez-le, sa personne et sa bête ; j'estime qu'il a bien mérité de l'Église : il sauve, au péril de sa vie, l'antique et traditionnelle coutume ; car ce n'est pas chose si sûre que de voyager dans un pays infesté de barbares. Il y a encore dans la lettre que la ville ait à prier pour moi ; aussi bien doit-elle dès à présent porter la peine de sa folie à mon endroit : l'étrange idée, en effet, d'appeler au sacerdoce un homme qui a plus de besoin des prières du peuple que le peuple des siennes ! Volontiers, au lieu d'écrire, je serais

allé moi-même, n'eût été un congrès d'évêques, un concile, comme on dit, lequel se tient à cette heure, et me retient. Cette simple lettre vous paraîtra bien pauvre : point de ces richesses sacrées qui se prodiguent aux âmes en une telle occasion ; c'est votre faute : pourquoi préférer à tant d'autres qui savent ces dires du ciel celui qui les ignore ?

D'Alexandrie, 410.

LETTRE CXXVIII.

A HÉSYCHIUS.

A CYRÈNE.

Qu'avait-il affaire de mettre Évoptius sur la liste des sénateurs ? Amitié oblige.

Athènes louait Thémistocle de ce qu'étant le plus ambitieux des hommes, il était le plus officieux des amis ; toute charge où il n'aurait pu les distinguer, il la refusait. On a créé un nouvel emploi pour reconnaître votre ancien mérite ; je m'en réjouis : vous êtes mon vieil ami et mon frère jumeau en géométrie. Mais de vous voir traiter Évoptius comme vous faites, le porter, dis-je, sur la liste funeste des sénateurs, sans égard pour la famille de sa femme qui se relève à peine, j'avoue que cela m'étonne ; vous n'en usez

guère en émule de Thémistocle, aussi peu en géomètre. Évoptius est mon frère ; il doit être le vôtre : ne vous souvient-il plus de l'axiome que deux choses égales à une troisième sont égales entre elles ? Peut-être est-ce une erreur qui vous a échappé : vous avez tant d'affaires ! Eh bien, ma lettre reçue, dites en souverain que vous êtes : Je veux et entends que la belle-mère d'Évoptius n'ait été ni ne soit jamais sur le rôle fatal. Mon frère, rendez-moi mon frère : si votre rigueur ou votre méprise est la cause de son éloignement, Dieu le sait ; ce qui est de certain, c'est qu'il ne m'en a point donné d'autre pour m'abandonner parmi les cruels déplaisirs que vous connaissez.

De Ptolémaïs, 410.

LETTRE CXXIX.

AUX ÉVÊQUES

EN CYRÉNAÏQUE.

Excommunication d'Andronic. — Formule étrange.

Nul ne tienne, ni n'appelle chrétien, Andronic de Bérénice, né, nourri et crû pour le malheur de la Pentapole, préfet de sa patrie : aussi a-t-il déboursé grand argent ; mais comme maudit de Dieu qu'il est,

qu'il soit mis hors l'Église, lui et sa famille. Non parce qu'après les tremblements de terre, les sauterelles, la faim, le feu, la guerre, il a été la dernière plaie de la Pentapole, s'échauffant à leurs restes, et le premier enseignant au pays de monstrueux engins de supplice (en eût-il usé seul! il a formé des ouvriers), écrase-doigts, pressoirs, arrache-nez, arrache-oreilles, tord-lèvres et tord-pieds. — Heureux les morts, nos pères et nos frères, tous les vaincus des ans et des barbares, ils ne voient ni ne souffrent! s'écrient les survivants. — Mais parce que, le premier chez nous et le seul, il a blasphémé le Christ d'actions et de paroles : d'actions, ayant fait afficher aux portes de l'église un édit portant défense à ceux qu'il poursuivrait de se réfugier à l'autel inviolable; au reste, menaçant les prêtres, comme ne l'eussent fait ni Phalaris d'Agrigente, ni Céphren d'Égypte, aussi peu Sennachérib de Babylone, lequel envoya à Jérusalem faire insulte à Ézéchias et à Dieu. Ce jour-là, je l'ose dire, ce fut un nouveau crucifîment du Christ; car, en dérision du Seigneur, l'étrange édit pendait aux portes saintes : le soleil l'a vu, les hommes lu! et cela, non sous Tibère, qui commit Pilate pour gouverneur de Judée; mais sous la pieuse lignée de Théodose, circonvenue, à la vérité, par les menées ambitieuses d'Andronic, lequel n'en doit guère à Pilate. Ceux d'une autre créance, passant, riaient de l'écriteau, comme faisaient les Juifs de celui de la

croix ; celui-là, du moins, encore que d'esprit moqueur, avait la lettre auguste, proclamant le Christ roi ; tout au contraire de celui-ci, où la bouche et le cœur se répondent.

Mais ce qui a suivi est plus grave que l'édit en question. Un homme lui était odieux sur toutes choses : il contrariait son mariage ; le voilà sur le métier : il le travaille avec les instruments que vous savez (Dieu les abolisse et en préserve nos neveux !). Le patient en valait la peine, étant de bon endroit, point malfaisant, malheureux pour tout crime : aussi le supplice a-t-il lieu à midi, et pour cause, sans autres témoins que les bourreaux, l'extrême chaleur empêchant les gens. Averti, j'accours : je veux l'assister de ma parole, de ma douleur au moins. Sur cette nouvelle, Andronic se fâche : Quoi donc ! un évêque ! il ose aimer celui que je déteste ! Là-dessus il se répand en impiétés puériles, comme furieux qu'il est ; Thoas l'excite encore, son conseil et son bras, le mauvais génie de notre patrie. Enfin, la rage montée à son faîte, il s'écrie : Celui qu'Andronic veut perdre, nul ne le peut sauver, ni l'Église, ni le Christ en personne. Ce cri forcené, il le pousse trois fois. Après cela, qu'était-il besoin de nouveaux avertissements ? Il restait à le retrancher comme un membre corrompu, et qui peut corrompre. L'impureté est contagieuse, et qui l'approche la gagne ; Dieu veut que nous soyons purs de corps et d'âme. Voici donc ce qu'à ses

sœurs du monde entier l'Église de Ptolémaïs ordonne :

A Andronic et aux siens, à Thoas et aux siens, nul temple de Dieu ne s'ouvre ; tous lieux et pourpris saints lui demeurent fermés ! Il n'est point pour le diable de part en paradis ; s'il s'y glisse, on l'en chasse. J'avise donc chacun, particuliers et gens en place, qu'ils ne se trouvent ni sous même toit ni à même table qu'eux, et singulièrement les prêtres, qu'ils ne les saluent vivants, ni, morts, ne les conduisent. Si aucuns nous tiennent Église de rebut, de petite ville et pauvre, et que, sans autrement se soucier de nos ordres, ils accueillent nos excommuniés, qu'ils le sachent, ils déchirent l'Église de Dieu, que le Christ veut être une. De telles gens donc, lévites, prêtres ou évêques, nous les traiterons sur le pied d'Andronic, ne leur touchant dans la main, ni ne mangeant à leur table : tant s'en faut que nous communiquions au mystère ineffable avec ceux qui voudront communiquer avec Andronic et Thoas !

De Ptolémaïs, 410.

LETTRE CXXX.

AUX MÊMES.

EN CYRÉNAÏQUE.

Encore Andronic. — Un sursis. — Nouveaux méfaits : meurtre de Magnus. — La sentence.

Il faut qu'Andronic, qui promet, sache que l'Église tient. Naguère donc, tout à l'heure, il péchait à outrance, insultant à Dieu et aux hommes : sur quoi, lui fermant notre église, nous écrivîmes à Votre Fraternité, l'avisant du décret. Il prévient l'envoi de notre lettre, suppliant et protestant ; la feinte est son affaire. Les autres de le croire ; moi, j'entre en défiance. Je le sais homme de foi légère, facile au crime, autant au repentir ; je m'attendais, et même le prédis, que le naturel reviendrait tout à l'heure : il nuirait moins alors, mis au ban de l'Église. Là-dessus je tiens ferme, pensant bien mériter tant de Dieu que des hommes. Mais quoi ! résister seul, si jeune et si novice, c'eût été messéant ; mes pères et seigneurs en savaient davantage sans doute, ayant usé leurs jours où j'étais de l'année. Je cède donc, et retire ma lettre, vu leurs instances et ses protestations. Au reste, il s'oblige à souhait : plus de cruautés ni de caprices ; la raison sera sa règle, l'humanité sa vertu. Fort bien, lui dis-je ; Dieu vous prenne à merci ! l'Église

est commode au pénitent. Mais, tenez-vous averti, en cas de récidive, la sentence demeure; nulle trêve: le monde la lira, n'étant que trop prouvé que vous êtes mal né, âpre au crime, d'humeur incorrigible. Il en convint : Vous verrez, fit-il. Nous avons vu. Nouveaux exploits, nouveaux sujets d'excommunication; plus de mesure : de confisquer et d'occire, c'est son fait. Grâce à lui, que d'errants par voie et par chemin, proscrits et dépouillés!

Mais rien ne vaut le meurtre de Magnus : né si grand, et périr d'un misérable! Non qu'il lui en voulût; sa haine en cherche un autre : il le tue d'occasion. Magnus n'avait plus rien, ruiné qu'il s'est aux charges de l'État. De l'or! lui crie-t-on. S'il refuse, on le bat; s'il en donne, on le bat encore, pour en avoir trouvé. Car, quoi! vendre sa terre au préfet! que ne la vendait-il à ses amis? l'on eût eu leur argent. Malheureux jeune homme! il tombe à son lever; le tyran moissonne le pays en sa fleur. Plus malheureuse mère! elle avait deux fils, l'âme de sa vieillesse: l'un est en exil, l'autre au tombeau. Et les lois? Les lois! ils s'en rient, gouvernant leur patrie, arrivant par les dettes. Dieu donne aux lois d'autres gardiens! Pour nous, tenons-nous purs avec les purs, interdisant aux profanes nos autels et nos corps.

De Ptolémaïs, 410.

LETTRE CXXXI.

A AUXENCE.

EN CYRÉNAÏQUE.

Soyons amis.

Vous connaissez l'imprécation d'Homère; il relègue la discorde

Sur la crête des monts et des flots écumeux.

Le poëte la maudit; le philosophe s'en défend. Nous faisons profession de philosophie, Auxence; mais il y a loin de nos cœurs à ses maximes, et, quelque philosophe que je paraisse, je suis homme : puissé-je l'être moins que les dieux d'Homère!

Commence; ma naissance a précédé la tienne.

Point de combat entre nous, c'est le meilleur; mais s'il faut nous battre, au dernier-né l'honneur des premiers coups. Ainsi pensait le vieux Neptune, lorsqu'il invitait le jeune Apollon à l'attaquer. Le vieillard n'est dans son rôle que quand il provoque le jeune homme au bien, c'est-à-dire à la concorde et à l'amitié. Je suis plus âgé que vous, Auxence; que dis-je? je suis vieux : voyez ma peau rugueuse,

vous dirai-je avec Phérécyde. A moi l'honneur des avances. Celui qui a eu les premiers torts doit le reconnaître : voulez-vous que ce soit moi? Eh bien, pour vous faire plaisir, Auxence, j'ai tort. Il convient que celui qui recherche votre amitié, commence par vous donner des témoignages de la sienne.

De Ptolémaïs, 410.

LETTRE CXXXII.

AU MÊME.

EN CYRÉNAÏQUE.

Enfants, nous nous aimions.

Croyez que si je vous appelais pour crime de lèse-amitié, Dieu et les hommes me donneraient l'avantage. Qu'aviez-vous affaire, je vous prie, de me mêler à vos démêlés avec mon frère? Il lui plaît de prendre parti pour Phaos (devant Dieu soit son âme!) contre Sabbatios : l'approuvé-je? aussi peu que vous. Vous tâchez de le convertir à votre opinion; vous perdez votre peine : là-dessus vous vous tournez contre moi, et ne manquez aucune occasion de me nuire. Moi, de relever le gant. Cela m'était permis alors; je ne peux ni ne veux aujourd'hui : le long âge assagit, et Dieu veut que les hommes s'entr'aiment. Je ne saurais ou-

blier d'ailleurs que Cyrène nous a vus croître de compagnie; c'est avec vous que j'ai vécu d'abord : liens innocents de l'enfance, qui doivent tenir contre les divisions coupables de l'âge mûr. Laissez-vous charmer à l'amitié, la plus divine des choses humaines, et accueillez mes avances. Pour moi, j'estime une mort le temps que j'ai vécu sans vous écrire. Dieu sait si je souffrais de mon silence; mais je dévorais ma peine : quel bourreau que la passion!

De Ptolémaïs, 410.

LETTRE CXXXIII.

A ANASTASE.

EN CYRÉNAÏQUE.

Ulysse et Polyphème.

Ulysse suppliait Polyphème; il se déplaît dans son antre. Doux cyclope, fait-il, je suis magicien, grand faiseur de miracles, et puis vous assister en ce besoin, amoureux que vous êtes d'une beauté rebelle. Charmes ni mots d'aucune sorte ne me fuient; un seul suffit à changer Galatée : Amour est à ma dévotion. Vous seulement écartez cette pierre, ce roc, cette montagne; je sors, je rentre : ce sera sitôt fait! Voici votre nymphe gentille, pâle et honteuse, plus belle

que jamais; elle embrasse vos genoux : à votre tour, si bon vous semble, faites le renchéri. Ce seul point m'inquiète; l'odeur de votre étable dégoûterait peut-être la blanche enfant des flots : tendre cyclope, balayez, lavez et parfumez; mariez l'if et le lierre encore : Amour s'ébat sous les couronnes. Ouvrez-moi donc! Que tardez-vous? A ce propos le géant de rire, Ulysse d'espérer : trop tôt il se croit libre. L'autre aussitôt, lui prenant le menton selon le rit héroïque : Hôte officieux, dit-il, vous êtes fin, mais je ne suis pas sot; imaginez une feinte meilleure, et cependant tenez-vous coi.

Qu'Ulysse lève le pied, rien de mieux; il était innocent. Mais vous, l'ami Anastase, vous n'en devez guère, que je sache, aux plus mal vivants; près de vous, Polyphème est un poltron, et Sisyphe un béjaune. Soyez content; pour vos divers mérites, la justice se charge de vous garder. Vous vous ennuyez dans votre prytanée? c'est aux vents conter votre peine : j'ai le respect des lois, et ce n'est pas moi qui voudrais relâcher les scélérats qu'elles retiennent. Si les prêtres étaient rois, ils devraient sévir contre le crime : comme l'eau lustrale au seuil des temples, le glaive du bourreau purifie les cités.

Je sais les bons vieux jours et leurs bons vieux usages.

Il parut bon aux premiers hommes de commettre aux mêmes mains le sceptre impérieux et la prière

pacifique : longtemps les Égyptiens et les Hébreux furent gouvernés par leurs prêtres. Rien ne demeure; le sacerdoce et l'empire se séparent : il y eut des serviteurs de Dieu et des maîtres des hommes. Il est défendu aux prêtres d'aider la justice contre les criminels : leur serait-il permis d'aider les criminels contre la justice? Pour moi, j'ai toujours poursuivi de mes vœux le triomphe des lois et la peine de leurs violateurs : aussi, à toi et à tes pareils, je souhaite qu'il vous soit fait selon vos œuvres. M'étant interdit de punir, je maudis.

De Ptolémaïs, 410.

LETTRE CXXXIV.

A ANYSIUS.

EN CYRÉNAÏQUE.

Le maraudeur.

Carnas se hâte lentement; il a bien la mine de ne vouloir pas entendre raison. Il faut qu'il comparaisse : nous verrons ce qu'il dit, et s'il ose me regarder, lui qui prétend m'acheter malgré moi le cheval qu'il m'a volé. Point de cheval, point de soldat, dit-il; le joli prétexte! Là-dessus il m'en offre un prix dérisoire, et, comme je me défends de vendre, il se défend de

restituer : il se croit légitime possesseur de mon cheval. Ce sont là jeux de tyran, et qui siéent aux Agathocles et aux Denys. Carnas de Cappharodis, tu n'es qu'un goujat, et tu auras affaire à la justice. Si on vous l'amène, que je le sache : je manderai de Cyrène des témoins qui le confondront.

De Ptolémaïs, 410.

LETTRE CXXXV.

AU MÊME.

EN CYRÉNAÏQUE.

A tout péché miséricorde.

Ainsi le fils défend son père; merci. Carnas m'a supplié, et il semble que Dieu même appuyât sa supplique : aux jours de jeûne, en effet, un prêtre doit-il permettre qu'on se saisisse d'un homme à cause de lui? Celui qui l'amenait ne l'a point lâché : il lui a été enlevé. Si vous le punissez, nous aurons à regretter d'avoir, avec la grâce d'un coupable, procuré le châtiment d'un innocent.

De Ptolémaïs, 410.

LETTRE CXXXVI.

AU MÊME.

EN CYRÉNAÏQUE.

Maladie de Jean. — Généreuse impatience de ce jeune Cyrénéen.

Jean, que j'aime si fort de vous aimer un peu, vient de faire une fâcheuse maladie. Ce qui le tourmentait sur toute chose, c'était moins son mal que le déplaisir qu'il a d'être éloigné de vous; il ne s'en console point. Pour comble d'ennui, il brûle de se distinguer par quelque coup d'héroïsme, et il se voit condamné à l'inaction.

De Ptolémaïs, 410.

LETTRE CXXXVII.

AU MÊME.

EN CYRÉNAÏQUE.

Il lui fait compliment sur son heureuse activité. — Encore le jeune Jean de Cyrène.

A peine eus-je reçu de Cyrène la déplaisante nouvelle de l'approche des barbares, que je songeai à vous l'expédier à Teuchire. Là-dessus arrive un mes-

sager; il me dit que vous occupez les hauteurs : vous aviez donc été prévenu. Dieu vous donne le loyer de votre diligence en ce monde et en l'autre ! Moi, je ne peux que vous féliciter ; de quoi j'ai chargé mon ami : j'attends qu'il me rapporte les meilleures nouvelles. J'aime la Pentapole sur toutes choses : c'est ma patrie, la mère de ma mère, comme disent ceux de Crète. Aussi ai-je souci de vous et de votre gloire. Vos succès sont les miens ; le monde le sait : l'on me fait compliment sur vos victoires ; je suis trop mêlé à vos affaires pour que je ne m'en mêle beaucoup. J'ai fort exhorté Jean à être, moyennant Dieu, honnête homme et bon soldat. Ayez l'œil sur ce jeune homme ; parlez-lui de son frère, qui vous le rendra. C'est le meilleur, je crois ; vous connaissez la jeunesse : l'exemple la domine. Si mon avis vous agrée, tenons-nous-y. Saluez de ma part nos brillants volontaires. Je soupire pour le retour de mon ami : quel plaisir de lui entendre raconter vos triomphes ! Il n'est guère d'humeur belliqueuse, et, s'il a osé vous aller trouver, c'est qu'il croyait au sauf-conduit de vos victoires. Surtout rendez les deux frères à Cyrène ; en fils bien nés qu'ils sont, ils se battront à outrance pour leur mère nourrice.

De Ptolémaïs, 410.

LETTRE CXXXVIII.

AU MÊME.

A PTOLÉMAÏS.

Une épigramme.

La lumière et les ténèbres ne sauraient frayer ensemble; il est dans leur nature de se fuir : aussi, en revenant de vous faire cortége, avons-nous rencontré Andronic.

De Ptolémaïs, 410.

LETTRE CXXXIX.

AU MÊME.

EN CYRÉNAÏQUE.

Les quarante Unnigardes.

Rien ne serait plus utile à la Pentapole que de préférer les Unnigardes, gens de bien et de cœur, aux autres troupes tant indigènes qu'auxiliaires : celles-ci, quelque supérieures en nombre qu'elles soient, ne donnent jamais avec confiance; tout au contraire de ceux-là, qui, ayant deux ou trois fois déjà eu affaire, eux quarante à plus de mille, ont remporté, moyen-

nant Dieu et vous, les plus grandes et les plus belles victoires. A peine les barbares se montrent, eux tués ou chassés, ils s'en reviennent sur les hauteurs et font le guet, ainsi que chiens de bonne garde, allant et venant à l'entour du troupeau, en cas de loup. Or, que nos défenseurs soient méconnus à ce point, j'en rougis : telle est la lettre qu'ils m'ont écrite, que je ne l'ai pu entendre lire sans tristesse. Accueillez leur prière : c'est à vous et à l'Empereur qu'ils en veulent ; au reste, eux se taisant, moi-même eusse parlé : qu'ils ne soient point enrôlés, élite qu'ils sont, dans les troupes indigènes. A quoi seraient-ils bons, perdant les grâces impériales, mis à pied, sans armes ni bagages ni solde suffisante? Vous êtes leur chef; gardez que votre corps ne déchoie : qu'il reste ce qu'il est, élite et haute paye. Ainsi en ira-t-il, si vous faites savoir à notre très-clément Empereur comme ils sont utiles à la Pentapole. Priez-le, par même moyen, d'ajouter cent soixante hommes aux quarante. Eh ! qui doute que, Dieu aidant et vous, deux cents Unnigardes, bonnes gens et bons soldats, ne mettent la présente guerre à fin? Que grève-t-on le pays de troupes et d'impôts? Peu de troupes, et bonnes, nous suffisent.

De Ptolémaïs, 410.

LETTRE CXL.

AU MÊME.

A CONSTANTINOPLE.

Un avocat sans cause.

Voici un homme, qui, pour être avocat de son métier, n'en est pas moins philosophe de sa nature. Tant que la Pentapole a subsisté par votre présence, il lui a été facile de placer parmi nous sa parole d'or. Vous parti, les barbares sont venus : plus de justice. N'y ayant plus ici de débouché pour son éloquence, il cherche à la débiter ailleurs. Procurez-lui l'amitié de quelque grand ; c'est obliger les gens que de le leur faire connaître.

De Ptolémaïs, 411.

LETTRE CXLI.

A THÉOPHILE.

A ALEXANDRIE.

Alexandre, évêque de Basinopolis. — Question de discipline. — Mœurs ecclésiastiques du temps.

J'ai une difficulté à vous soumettre ; voici le fait. Alexandre de Cyrène, sénateur, s'engagea, très-jeune encore, dans la vie monastique ; il y fait des progrès avec l'âge : le voilà diacre, le voilà prêtre. Une af-

faire l'appelle à la cour; il part avec une lettre de recommandation pour Jean, d'heureuse mémoire (soyons cléments aux morts!). Il se présente, il plaît: bref, le voilà, par la grâce de Jean, évêque de Basinopolis en Bithynie. La concorde régnait entre les Églises; l'orage éclate : les évêques se lancent l'anathème. Alexandre tient ferme pour le père de son épiscopat. Un concile intervient; mais les colères ne tombent pas de sitôt. Au reste, à qui en parlé-je? Vous connaissez toutes choses: vous-même, comme un enchanteur que vous êtes, avez commandé aux vents. J'ai lu de vous un petit livre tout sens et tout esprit: avec quelle vertu de persuasion induisez-vous à la paix le bienheureux Atticus!

Voilà ce qu'Alexandre a de commun avec ceux du parti; voici ce qui le touche à peu près seul. L'amnistie date de trois ans; il ne bouge : de la Bithynie et de l'Église de Basinopolis, nul ne s'en soucie moins que lui ; il s'aime parmi nous ; au reste, indifférent qu'on le traite ou non en évêque. Pour moi, je ne sais rien aux lois sacrées : je n'y ai pas été nourri de longue main, et il y a peu d'apparence que j'aie beaucoup appris, n'y ayant pas encore un an que je figure au rôle épiscopal. J'ai donc pensé à prendre exemple sur les vieillards, lesquels, par malheur, me paraissent en savoir aussi peu que moi; car, dans la crainte où ils sont de manquer à la loi ecclésiastique, ils manquent à la loi naturelle même, pleins de du-

retés et de soupçons envers l'étranger ; bonnes gens, mais incertains de la règle : à Dieu ne plaise qu'ils le supportent sous leur toit ! Je n'ai garde de les blâmer; quant à les imiter, c'est autre chose : j'ai usé de tempérament. Je ne le reçois point à l'église, encore moins à la table sainte ; mais, chez moi, je n'ai cessé de le traiter sur le pied d'un galant homme : entre lui et mes collègues d'ici, je ne distingue point. Un évêque me vient-il voir ; je lui cède, et prétends que tous les honneurs soient pour mon hôte : chacun son étiquette. Mais vous êtes métropolitain ! Je le suis, il est vrai, et veux le paraître à mes soins plus pesants : se soucier de tous et plus que tous, c'est là mon privilége, et j'y tiens; ardent à la peine et négligent de la gloire, cela fait bien auprès de Dieu. Pour Alexandre, je ne voudrais jamais le rencontrer sur la rue ; si je l'aperçois en allant à l'église, je détourne les yeux, non sans rougir. Mais une fois qu'il a franchi le seuil de ma demeure, plus de gêne : je l'honore à souhait. Il me déplaît d'être si peu d'accord avec moi-même : qu'ai-je affaire de me contraindre à ce point ? Évêque en public, homme en particulier, je cède à la loi sans résister à ma nature ; très-disposé d'ailleurs à me surmonter moi-même, s'il le fallait. Voilà donc le cas : dois-je ou non considérer Alexandre comme évêque ? Je supplie l'autorité de votre siége évangélique de décider.

De Ptolémaïs, 410.

LETTRE CXLII.

AU MÊME.

A ALEXANDRIE.

Synésius en tournée métropolitaine : Palæbisca - Hydrax et Érythre; Paul et Dioscore; Jason et Lamponien; la délation sacerdotale; les vaguants.

Oui, je veux et je dois (c'est le bon plaisir divin) tenir pour lois vos moindres volontés; votre trône pour moi rend des oracles.

I.

Donc, l'âme et le corps froissés d'un deuil récent, toute douleur cessante, j'obéis et je pars. Pour surcroît, le barbare infeste ces quartiers; je m'achemine dans les transes. Enfin, moyennant Dieu, j'arrive, et m'y voilà : Palæbisque et Hydrax, deux bourgs de Pentapole, au seuil brûlant de la Libye déserte. D'abord, le peuple convoqué, je m'autorise de vos deux lettres, leur remettant la leur et lisant l'autre, j'entends la mienne. J'y joins un beau discours de circonstance, une harangue électorale, et persuasive, et haute, les priant et sommant de s'élire un évêque; adieu mon éloquence : ils me déclarent net qu'ils sont

contents de Paul, et n'en veulent point d'autre. J'insiste : vos lettres et vos ordres, ma mission enfin, tout cela est exprès, fatal, irrésistible : dois-je m'en revenir comme je suis venu, n'ayant rien fait et rougissant? A ce propos ils redoublent d'hommages, moi de rigueurs : les meneurs qui s'affichent par trop, parleurs, interrupteurs, tribuns improvisés, je les déclare et traîtres et vendus : Huissiers, emmenez-les! La foule émue monte comme la vague; je m'évertue du geste et de la voix, je l'apaise, je crie : Théophile, votre patriarche, le vicaire du Christ! qui le méprise, méprise Dieu lui-même! Là-dessus, changeant de cris, ils donnent sur votre nom, et vous invoquent comme si vous étiez présent; se prosternant et s'éclatant de pleurer et de prier. L'attitude des hommes, fort décidée d'ailleurs, ne manquait pas de dignité; quant aux femmes, chose proprement intraitable, tout est excès, emportement : elles lèvent les mains, tendent leurs nourrissons, ferment les yeux pour ne voir point le trône épiscopal veuf de son pontife, tant et si bien que laissant là mon rôle, éperdu (quelle honte !), je sens que leurs larmes me gagnent, que je me rends, que je succombe. Un coup d'État me sauve : je proroge l'assemblée. Réfléchissez, m'écriai-je, et revenez dans quatre jours; maudit soit cependant celui qui par argent, gré, contrainte ou autrement, osera proférer des propos séditieux!

Le jour venu, le peuple vient, plus résolu, plus

entêté, s'entend. Je n'ai pas sonné mot, que la tempête éclate, mille voix, mille cris confus, étourdissants. L'huissier sacré commande le silence; l'on ne crie plus, l'on pleure : hommes, femmes, enfants, sanglotent à l'envi, chœur lamentable. Laissez-nous notre père, notre fils, notre frère! selon l'âge, la parenté. J'allais parler, quand du sein de la foule l'on me passe un papier, une supplique, que je dois lire à haute voix. Ils m'y conjurent d'être content, de ne les plus contraindre, de surseoir l'élection jusqu'à ce qu'ils vous aient dépêché un exprès et leurs vœux; même ils me prient d'être leur avocat, vous écrivant ce que j'ai vu, leurs larmes et leur dire. Ce dire, le voici; je le tiens des anciens et du peuple, de la requête encore : tous sont d'accord. De tout temps, disent-ils, et c'est d'institution apostolique, sans faute, nos deux Églises ressortissaient de celle d'Érythre, quand elles lui échappèrent, non sans quelque apparence, gouvernée qu'elle était par le bonhomme Orion. Le crime d'Orion, ce fut sa vétusté; il n'était plus rien avant de n'être plus : il languissait, laissant tout faire et ne faisant plus rien. L'on se plaignit; il y eut le parti des impatients : point d'évêque fainéant; l'évêque doit agir, mettre la main à tout, tant aux choses de la terre qu'à celles du ciel. Bref, comme Orion ne les quittait point, ils le quittèrent; ils nomment Sidérios.

Léger d'années et résolu d'autant, soldat d'hier

qui plus est, Sidérios s'en venait de l'armée de Valens soigner sa terre (jolie retraite en nature qu'il a su mériter); homme à souhait pour mener un parti : par exemple, Dieu garde ses ennemis! L'hérésie triomphait; le populaire était pour elle. Habileté passe sagesse, aux jours mauvais, s'entend; Sidérios était habile : ceux de Palæbisque le savent, le prennent pour évêque. Qu'il le devînt selon la loi, c'est autre chose; les canons veulent (je l'ai ouï des anciens) que nos évêques soient sacrés, ou à Alexandrie par le patriarche, ou en Cyrénaïque par trois collègues : telle est la règle et la coutume. Philon sauta cela, fit office de trois, seul sacra Sidérios. C'était Philon l'Ancien, évêque de Cyrène; je dis l'Ancien : car il y a eu Philon le Jeune, son neveu. L'oncle fut en son temps l'honneur de l'Évangile, sauf ce point toutefois (son âme me pardonne), qu'il n'en fit qu'à sa tête, et fit mal. Il s'en vint seul, installa Sidérios. Les temps étaient mauvais, disais-je; chacun fut sage, et le méfait passa. Athanase le sut, et sut se taire; même il poussa Sidérios : le sachant homme de ressource, actif, industrieux, il le fait métropolitain, à la charge de relever l'Église de Ptolémaïs, qui tombait d'hétérodoxie. La vieillesse le ramène à sa première Église; il meurt, entraîne l'évêché, fut le premier et le dernier évêque du village. Palæbisca-Hydrax retourne à son passé, je veux dire à Érythre, et cela sur vos ordres. Notez ce point;

ces gens-ci s'en prévalent : vous ne pouvez vous contredire, assurent-ils. J'ai demandé la pièce originale ; ils ne l'ont plus : mais voici des témoins, et ce sont des évêques. Ils déposent que, sur une lettre partie de votre main, ils ont proposé Paul, et que Paul agréé du peuple, ils en ont référé ; d'autres l'intronisèrent. Le bon moment! vous pouviez refuser; mais revenir sur une grâce, la chose est délicate. Il faudra bien pourtant que votre bon plaisir prévale ; car votre volonté, c'est la loi, c'est le juste. *Oui* hier, *non* aujourd'hui, que leur importe? obéir est leur fait : l'obéissance, c'est la vie ; la désobéissance, c'est la mort. Aussi n'entendent-ils point vous résister ; ils font des vœux, c'est tout : que, du vivant de leur père, ils ne soient point orphelins! c'est leur cri, leur prière ingénieuse. Pour moi, j'admire que ce jeune homme jouisse à ce point de la tendresse de tous ; il faut que l'homme soit habile ou que Dieu lui soit bon : car enfin c'est merveille comme il mène les âmes, comme il les a charmées, comme sans lui nul ne peut vivre. Écoutez-vous ; Dieu vous fit débonnaire : un mot de vous peut combler tout ce peuple.

Quant à moi, le meilleur est de m'en retourner; j'attendrai qu'il vous plaise me donner de nouvelles instructions. Je vous veux conter cependant ce que j'ai fait ici pendant ces quatre jours ; vous devez tout savoir. Si je parais sur le même homme souffler le

chaud et le froid, n'en soyez pas trop étonné : aux meilleurs d'entre nous, parmi trop peu de bien, loge beaucoup trop de mal, et les plus purs, nous sommes si mêlés !

II.

Pourquoi faut-il qu'entre frères en Christ se glisse la discorde? Elle s'y glisse; il la faut éconduire, et mieux vaut tôt que tard. Aussi votre plénipotentiaire s'est-il fait arbitre, appointeur de débats. Voici le cas.

Au village d'Hydrax s'élève une colline, et, sur cette colline, gît une forteresse ; un tremblement de terre un jour la renversa, en fit une masure. Qui se soucie d'une ruine? chacun l'oublia, jusqu'au maître lui-même. Surviennent les barbares; l'on tremble : où se sauver? L'on se souvient du fort mal écroulé. A l'œuvre, enfants, et relevons cela, dit aussitôt Dioscore, qui s'en croit propriétaire sans faute. Gardez-vous-en, dit Paul : cette ruine est à moi; d'ailleurs c'est une église. Là-dessus contestèrent Dioscore de Dardanis et Paul d'Érythre, ni plus ni moins, ai-je ouï dire, que leurs prédécesseurs. Elle est à vous sans doute, dit Dioscore, l'ayant su faire vôtre par droit de dédicace et par droit de violence : vous l'avez consacrée par vos prières furtives, et vous la

détenez à force ouverte, deux titres souverains! A cela Paul répond par des raisons en l'air, qu'il est le premier occupant, et que, d'humaine mémoire, ce lieu fut une église : autant de feintes que de mots, à qui s'enquiert du vrai, comme j'ai fait. Qu'ayant fui l'ennemi sur la colline donjonnée, les habitants y aient fait leurs dévotions, l'endroit n'en est ni plus sacré ni moins profane; autrement, tous lieux seraient églises, les monts et les vallées, les forts surtout : car, l'un ou l'autre jour, l'ennemi se présentant, où l'on s'était enfui, l'on pria. Vous souvient-il du triomphe de l'arien? plus d'églises, et le culte public se réfugia dans les maisons privées, sans que, l'impiété disparue, les lieux hospitaliers aux mystères proscrits fussent changés en temples.

Au reste, ce beau sanctuaire, comment vint-il? Vous croyez que ce fut du gré du seigneur de la terre? Point; deux évêques sont, le maître, et l'autre, le prétendant : l'un demandait sans cesse, sans cesse l'autre refusait. Un jour, pourvu qu'il s'est d'une façon d'autel, le prétendant s'insinue dans la ruine, met sur pied la tablette, la consacre, et toute la masure, et toute la colline, à ce qu'il pense, mesurant à sa convoitise l'effet de sa bénédiction. Mais que dites-vous de cette autre habileté? La chapelle se trouve à l'extrémité du plateau, si bien que, pour s'y rendre, il le faut traverser tout entier : tant de foulé, tant d'acquis, disait Paul. Ah! c'est étrange, c'est

monstrueux que tout cela! Plus de lois ecclésiastiques, plus de lois civiles, plus de propriété! Est-il possible d'abuser à ce point des choses saintes? Quoi! la prière, l'autel, le voile du sanctuaire et tous les saints outils, pour consacrer la spoliation! Mais c'est d'un sacrilége, d'un fou!

La noise épiscopale n'était pour moi chose nouvelle : de longtemps je la sais sur mon doigt. Même un jour, à Ptolémaïs, quasi tous mes collègues du pays étant présents, venus qu'ils sont pour une affaire politique, j'en profite, et mets sur le tapis l'esclandre saint. Chacun s'indigne; mais quant à profaner la susdite chapelle, nul ne l'ose : le saint l'est pour toujours, sans appel, sans remède. Non! pure superstition, à mon avis; elle et la piété sont deux : la superstition n'est qu'une variété de l'athéisme. Pour moi, rien n'est sacré qu'il ne soit juste; aussi n'ai-je point peur du tout de leur prétendue consécration. Quoi! le Dieu des chrétiens obéirait à nos cérémonies, signes et oraisons, comme un pantin à sa ficelle, ou l'un du noir sénat aux caractères et brevets! Mais vous le blasphémez! Le seul attrait pour notre Dieu, le charme qui le mène et le maîtrise, c'est l'azur de l'âme calme et profonde; il la voit, l'aime et y descend : le bruit sourd de la passion, haine ou envie, met l'Esprit saint en fuite.

J'allais donc, sans autrement craindre le sacrilége, interdire l'église, la profaner, quand le serment de

Paul me revient à l'esprit : foi d'évêque, il s'était engagé à ne prétendre plus au bien d'autrui, à l'oratoire, que lui-même il doit profaner. J'étais heureux : je sauverais sans doute, à moi l'ennui, à lui la honte d'une condamnation. Je lui rappelle sa promesse, je le somme de la tenir, et de s'exécuter sans bruit. Mais quoi! tous moments, tous serments; il s'était ravisé : il me paie de défaites. Ah! c'en est trop, me dis-je; finissons-en : l'autre affaire manquant, attaquons celle-ci.

Je me rends sur les lieux, avec moi maints évêques venus du voisinage pour maints et maints motifs, un concile impromptu. Voilà les bornes, nous dit-on; ceci est à Dioscore, à Paul cela : les anciens l'affirmant, et l'adverse partie n'y contredisant plus, Dioscore est déclaré d'une commune voix maître et seigneur de la colline litigieuse.

Un incident survient : Dioscore entend qu'on le réhabilite, qu'on lise, dis-je, en présence de tous, un mémoire que Paul vous destinait, libelle étrange, atroce, infâme, fruit malsain d'une plume ivre de convoitise, et qui couvrirait seul d'une éternelle honte l'auteur impénitent. Mais Paul s'est repenti; rougir, c'est se réhabiliter. L'infaillibilité est la part de Dieu seul; l'homme, né faible, ne sait que trébucher : heureux s'il se relève, et se rend au remords! Le repentir est l'éponge du sage. Paul eut regret à son passé, à sa folle envie, à maint tour messéant; il

maudit sa passion, s'en souvient avec larmes, tant que chacun l'oublie : nous l'en aimons d'autant, effort banal pour nous indifférents. Mais Dioscore, quel homme! un héros. Pardonner, c'est trop peu; il veut combler son rival repentant : merveilleuse vertu d'une larme sincère! Paul, lui dit-il, je vous tiens mon ami, et n'ai rien tant à cœur que de vous agréer. Vous voulez ma colline? je vous la donne. Vous préférez me l'acheter? soit! je préfère vous la vendre. Est-ce trop peu de la colline? Un domaine à ses pieds se déroule : vous plaît-il? un échange me plaît. Paul voulait plus que la colline, et mieux qu'un simple échange; il aspirait à posséder et la colline et le domaine au même titre que Dioscore, à beaux deniers comptants : ce qu'il voulait, il l'eut, colline et tout, riches vignobles et riches olivaies. Que reste-t-il à Dioscore? sa grandeur d'âme et l'honneur de la paix, adorables débris; la charité, c'est l'Évangile.

Un seul mot importait : la concorde enfin rétablie; j'en ai dit mille, et j'ai mal fait. Pourquoi tant de détails scabreux, malsonnants? laissons, laissons le mal s'éteindre dans l'oubli. Il est vrai, mais Dioscore m'a prié de vous écrire : pouvais-je refuser? Il ne saurait se passer de votre estime; il veut que vous sachiez que le bon droit était pour lui. Encore un coup, quel homme que Dioscore! Dieu sait s'il me revient; aussi vous vénère-t-il à outrance. Vos pauvres d'Alexandrie lui doivent savoir gré : il se multiplie

pour multiplier leurs revenus, cultive et vend comme pas un. Ceci soit dit, et, la paix faite, je poursuis.

III.

Vous m'avez ordonné d'ouïr Jason en sa plainte; ce que j'ai fait. Le prêtre Jason dit que son confrère Lamponien lui a fait outrage; il le dit, et n'établit son dire que trop bien. L'autre l'avoua d'abord : il est condamné, c'est-à-dire dégradé. Ni ses larmes ni les prières du peuple n'ont pu me faire revenir sur mon arrêt : à moi le devoir de punir, à vous le droit de faire grâce. J'ai permis seulement qu'en un péril de mort tout prêtre pût l'absoudre : ne plaise à Dieu que quelqu'un meure lié par moi! Que s'il revit, sa peine aussi : vous seul pourrez le réhabiliter. Jason d'ailleurs n'est pas si blanc qu'il en a l'air; la langue lui démange, comme la main à Lamponien : tant il est vrai le dire de Platon, que lourde peine suit léger propos.

Quant aux deniers en question, Lamponien reconnaît qu'il les doit; il n'entend point tirer parti de sa signature naufragée. Laissez-le vendre au bon moment, et faire de sa récolte le plus d'argent possible; après cela, 157 pièces bien sonnantes pour vos pauvres, et comptez-y : il ne pense qu'à eux.

IV.

Nos prêtres ont une manie; le mal connu, vous pourrez le guérir. A tort et à travers ils vont se dénonçant : par vengeance? point; humeur hargneuse, médisante : ça les amuse. Qui en profite? Ce sont nos gouvernants, hommes sans conscience, qui font leur main, ruinent tout net les délinquants. A moi la honte; les sottises sacrées retombent sur l'évêque. Écrivez et tonnez; vous obligerez tout le monde, moi d'abord et les honnêtes gens, et les dénoncés donc? jusqu'aux dénonciateurs, ceux-ci surtout, le plus à plaindre n'étant point la victime : souffrir l'injustice est un malheur, la commettre est un crime. Je ne nomme personne; mes prêtres m'en voudraient : il faut au blâme personnel l'ombre discrète de l'huis clos; au grand soleil, il allume la haine. Fulminez en général; je me charge du reste : Dieu aidant et votre lettre, je saurai corriger sans blesser, et, sans déshonorer personne, me sauver du déshonneur.

V.

Un dernier doute, et clos ce long rapport. Une façon de prêtres et d'évêques courent notre pays, que

pour cela l'on appelle vaguants ; pardonnez-moi ce mot plus d'à demi barbare : c'est le terme technique, administratif, et qui vous dit mieux qu'aucun autre le crime de ces gens. Ils fuient d'appartenir à telle ou telle Église, ayant fui la leur, non par un coup du sort, mais par un coup de tête. Humeur aventureuse; ils vont pour ne pas s'arrêter, dressant leur tente aux lieux cléments où l'or et les honneurs abondent. Je sais un remède à leur mal, un lest à leur vie affolée. Voulez-vous qu'ils soient pris de nostalgie et s'en retournent? Refusez-leur et l'autel et le trône, et laissez, à l'église, leurs grandeurs se morfondre dans la tourbe menue; croyez qu'alors, plus vites que l'hirondelle au premier froid, ils s'envoleront tous. Renoncer aux honneurs de leur rang! jamais : les moissonner au loin, c'était leur rêve; mais mieux vaut chez eux que nulle part. Vous plaît-il donc qu'en public je les traite comme le premier venu?

Chez moi, je n'ose, je ne sais, j'attends votre réponse. M'avez-vous lu? Ma lettre n'en finissait point, et le cas d'Alexandre s'y trouvait tout au long, un Cyrénéen, évêque en Bithynie, lequel, chu de son trône en un jour de tempête, s'en est venu chez nous, et ne s'en revient plus. Que dois-je faire? vous disais-je, et comment en user avec cet exilé volontaire? dictez-moi ma conduite, et le moins tard possible. Le cas pressait; j'en cause avec Dioscore : je vis de provisoire. Ce qu'est devenue ma lettre, je ne sais; mes

gens en font une seconde copie. Mandez-moi votre avis, vos ordres.

Surtout priez pour moi ; songez qu'abandonné des hommes et de Dieu, je reste seul, désespérant de ma propre prière : toutes choses m'arrivent au rebours de mes vœux. Mais quoi! ma témérité mérite-t-elle mieux? Homme pécheur, nourri et élevé hors de l'Église, j'ai mis la main à l'autel du Seigneur!

De Palæbisque, 410.

LETTRE CXLIII.

AU MÊME.

A ALEXANDRIE.

Beau caractère : il intercède pour Andronic.

Il n'y a plus d'humanité parmi les hommes. Andronic fut cruel : on l'est envers lui. Vous connaissez le génie de l'Église : glorifier les humbles, et humilier les glorieux. Elle a été contre Andronic, lorsqu'il était contre la justice ; mais, si elle a condamné le tyran, elle absout la victime. L'intérêt que m'inspire sa disgrâce offense ceux qui en ont profité : que m'importe? s'il est permis de sourire aux heureux, l'on doit des larmes à ceux qui pleurent. Je l'ai arraché à un tribunal de sang, et, pour adoucir sa peine,

il n'en est point que je n'aie prise moi-même. Après cela, s'il plaît à Votre Piété de s'occuper de lui, je croirai que Dieu ne le hait point.

De Ptolémaïs, 411.

LETTRE CXLIV.

AU MÊME.

A ALEXANDRIE.

Cri de détresse. — Les barbares.

Vous aimez notre malheureux pays, vous ! Eh bien, lisez les dépêches ; non, écoutez le courrier. Les maux dont elles nous menacent, ils ont fondu sur nous, plus nombreux et plus grands que nous ne pouvions les craindre. Il part pour vous demander du secours, et, avant même qu'il soit parti, la Pentapole est inondée de barbares. Tout a été détruit, anéanti ; et, à l'heure où j'écris, il ne reste plus que les villes : Dieu sait si elles subsisteront demain. Priez donc, priez pour nous : Dieu se laisse toucher à vos prières. Pour moi, que je prie pour ma patrie ou pour moi-même, c'est en vain que je prie. Que dis-je, en vain ? ma prière se tourne contre moi : le ciel est d'airain pour le pécheur.

De Ptolémaïs, 411.

LETTRE CXLV.

AU MÊME.

A ALEXANDRIE.

Éloge de son dernier mandement.

Haute et heureuse vieillesse au très-saint et très-sage Théophile. Outre les beaux fruits qu'elle promet d'ailleurs, quel splendide développement du dogme chrétien que ces lettres pascales qui vont se multipliant avec les années! La dernière a procuré à nos villes profit et plaisir: c'est la pensée d'un docteur et le style d'un écrivain.

De Ptolémaïs, 411.

LETTRE CXLVI.

AU MÊME.

A ALEXANDRIE.

Il lui recommande un honnête homme, point son cas.

Voici un homme qui se rend à Alexandrie pour une affaire sur laquelle je ferais conscience de m'expliquer. Mais ce que je puis dire, et ce qui est la pure vérité, c'est qu'on ne peut être plus honnête

qu'il ne l'a toujours été : vous lui devez tous les égards qu'on a pour la vertu. Quant à l'action criminelle qu'il poursuit, il en adviendra ce qu'il pourra : à Dieu ne plaise que je trempe jamais dans la mort d'un homme, fût-il le plus grand scélérat du monde !

De Ptolémaïs, 411.

LETTRE CXLVII.

AU MÊME.

A ALEXANDRIE.

Une élection d'évêque. — Le suffrage universel.

Les Olbiates, un bourg de notre pays, ont dû se choisir un évêque, le vénérable Athamas leur étant mort naguère chargé d'ans et de sacerdoce. L'on m'a prié de l'élection. J'ai fait compliment au peuple et à Antoine : au peuple, d'avoir à choisir entre de si nombreux sujets, tous dignes de l'épiscopat ; et à Antoine, de ce qu'il avait été choisi entre tous comme étant le plus digne. Il emporta tous les suffrages de la multitude. Deux évêques de grande piété y joignirent les leurs : c'étaient ses amis d'enfance, et l'un d'eux l'avait fait prêtre. Je me trouvai moi-même connaître légèrement Antoine : sur ce que j'en savais et sur ce

qu'on m'en apprit, je le louai de toutes mes forces, et me rangeai à l'avis de tout le monde. C'est assez dire que je serai fier de l'avoir pour collègue. Il ne manque plus que le principal, j'entends votre approbation : les Olbiates vous la demandent, et moi vos prières.

LETTRE CXLVIII.

AU MÊME.

A ALEXANDRIE.

Le plaideur sans souci.

Usez et abusez de moi : est-il rien que je ne voulusse faire pour mon seigneur et maître ? Mais quoi ! jamais Ampélius ne fut plus soigneux d'accroître sa richesse que Nicée d'amoindrir la sienne. Il part, revient, repart : pourquoi ? je ne sais, ni lui sans doute. Gardez-vous bien de croire que je l'aie vu ; de ses nouvelles, pas davantage : un autre que lui m'apporte votre lettre, et emporte la mienne. Nicée avait repris le large : bonne mer à Nicée ! Cet autre ne l'a pas vu, non plus que moi, ni ne sait de ses nouvelles ; mais le préfet l'a vu, ou on lui en a parlé. Ainsi Nicée plaide, et il s'amuse ! il s'en va au bout du monde : il fuit la ville pour la campagne, et ses juges pour ses paysans;

les champs, et leurs fruits, et leurs fleurs, et leur ombre, douces choses, Nicée, mais à qui n'a point de procès : vous vous y plaisez, et l'on vous dispute l'héritage de votre mère !

De Ptolémaïs, 411.

LETTRE CLXIX.

A CYRILLE.

EN CYRÉNAÏQUE.

Allez en paix.

Allez, mon frère Cyrille, retournez à l'Église votre mère. Vous n'en avez point été retranché, mais éloigné pour un temps proportionné à vos fautes. Je suis certain que si notre commun père d'heureuse mémoire eût vécu, il vous y eût depuis longtemps rappelé : limiter votre peine, c'était vous promettre le pardon. Croyez que lui-même aujourd'hui vous ouvre la voie du retour, et approchez-vous de Dieu avec la légitime confiance d'une âme repentante et pardonnée. Bénissez cependant la mémoire du saint et religieux vieillard qui vous établit chef du peuple ; cette attention fut loin de vous déplaire.

De Ptolémaïs, 412.

LETTRE CL.

AU CLERGÉ.

EN CYRÉNAÏQUE.

Instruction pastorale. — Synésius et l'hérésie.

En Dieu seul, et non dans les hommes, ma confiance ! chante le roi-poëte. Les disciples égarés d'Eunomius, au contraire, forts d'un nom sans gloire et d'un bras sans vertu, répètent en chœur : Quintianus notre chef, et la cour notre appui ! Ils attentent encore une fois à la pureté de notre Église, et un renfort de docteurs, naguère débarqués par les émissaires de Quintianus, poursuivent le vulgaire ignorant de leur savoir pédantesque. La controverse est un prétexte, ou, pour mieux dire, une lice ouverte à leur impiété. Gardez-vous de ces faux prêtres, apôtres de Quintianus et de Satan : loups ou semeurs, ils guettent le sommeil du pasteur ou du père de famille. L'on connaît leurs retraites : vous savez quelles campagnes les recueillent, et quelles maisons leur sont ouvertes. Donnez la chasse à tous ces ravisseurs d'âmes : soyez jaloux de mériter l'antique bénédiction, noble salaire des croyants. Aux vaillants hommes qui chargèrent l'épée à la main les stupides adorateurs du bœuf d'or : Enfants, leur dit le grand conducteur, Dieu vous bénit !

Vous, cependant, souvenez-vous de ce beau mot : Ne faites point mal le bien que vous faites. Il s'agit du triomphe de notre foi : loin le vil intérêt ! c'est l'honneur de la vertu que d'avoir un autre mobile que le vice. Prêtres de Dieu, visez aux âmes ; l'erreur les convoite : empêchez qu'elle ne les possède. Celui qui spécule sur les périls de l'Église, et dont le zèle cupide ou ambitieux ne va qu'à s'agrandir, il n'est plus des nôtres. Dieu ne veut point d'une vertu mêlée, et il désavoue le vice qui le sert ; il cherche des défenseurs qui honorent la vérité ; il ne reconnaît que les volontaires au cœur haut et aux mains pures, qui, pour leur solde, se contentent du ciel : soyez ces forts du Seigneur.

C'est mon devoir d'exalter les bons, comme aussi de flétrir les méchants. Je le déclare donc : ceux qu'inspire la mollesse ou l'avarice, qui s'abstiennent par indifférence ou n'agissent que par cupidité, ils auront affaire à Dieu. Le beau rôle, le voici : démasquez l'erreur et les errants ; dénoncez-les au peuple : faites qu'il les connaisse, qu'il les déteste, qu'il les oblige à quitter le pays, emportant tous leurs biens et leur honte encore. Agir autrement, c'est braver Dieu : aussi celui qui regarde faire les ennemis de la vérité, qui tolère leurs assemblées, leurs discours, leur propagande, corrompu ou non, doit-il être tenu lui-même pour l'un de ces vaincus bibliques au commerce impur et aux dépouilles maudites. Saül sauve

une partie du butin qu'il a fait sur eux, et il encourt la disgrâce céleste. Je me repens, dit Dieu, d'avoir choisi Saül pour roi. Faites en sorte qu'il n'ait point à se repentir sur vous : soyez pour lui, et nul ne sera contre vous.

De Ptolémaïs, 412.

LETTRE CLI.

A UN ÉVÊQUE EXILÉ.

EN CYRÉNAÏQUE.

Le caractère épiscopal.

Ce que vous étiez hier, vous l'êtes aujourd'hui : le sceau de Dieu demeure, et, pour être mis au ban des méchants, vous n'en êtes pas moins évêque aux yeux des gens de bien. L'Égypte vous proscrit? le ciel vous aime donc. Un prophète vous crie : Qu'y a-t-il de commun entre toi et l'Égypte, pour que tu soupires après les eaux du Géon? Cette engeance toujours remua contre Dieu.

De Ptolémaïs, 412.

LETTRE CLII.

A UN AMI.

A ALEXANDRIE.

C'est trop tard : plus d'Églises veuves.

L'on m'a remis votre lettre, une merveille de goût et d'esprit; est-il permis d'écrire si brièvement lorsqu'on écrit si bien? Enfin votre billet m'a charmé : l'on ne reçoit pas tous les jours d'un tel ami un tel chef-d'œuvre. Aussi, admirez mon audace; si votre amitié ne m'assurait du pardon, je me croirais perdu, et, en vérité, vous seriez en droit de vous fâcher à moins. Qu'est-ce donc ? me demandez-vous. Eh! n'est-ce rien, je vous prie, que moi qui ne fus de la vie qu'un apprenti en l'art d'écrire, un paysan aujourd'hui qui sait à peine ses lettres, j'ose vous servir de ma prose rustique, à vous, le familier des Muses, le dieu de l'éloquence en tournée sur la terre, dirait Démosthène ? Le mal ne fait que croître et embellir : je me rouille à vue d'œil. Après cela, enviez mon bonheur et mon génie. Loin de vous et des vôtres, je succombe à la barbarie : je la sens qui me gagne et me pénètre.

Encore, si je pouvais contenter votre envie! Mais vous venez trop tard. L'huile sainte ne dore plus le cristal sacré : elle reluit au front des hommes divins

que le doigt de Dieu a marqués. Plus d'oliviers qui ne soient greffés : les voilà qui fleurissent et se couronnent de fruits.

Je laisse à celui qui vous remettra ma lettre le soin de vous la commenter; quelque zèle qu'il y mette, il ne saurait exprimer le déplaisir que j'ai de ne pouvoir vous plaire. N'en veuillez qu'aux circonstances, et philosophez de plus belle. Adieu.

De Ptolémaïs, 412.

LETTRE CLIII.

A ASCLÉPIODOTE.

A CONSTANTINOPLE.

Mort de son troisième et dernier enfant : nature et stoïcisme. — Leur ami Ménélas. — Il fonde un monastère.

Et père, j'ai souffert ce que souffrent les pères.

J'ai perdu mon troisième et dernier fils. Mais ce coup n'a point ébranlé ma croyance qu'il n'y a ni bien ni mal dans les choses qui sont indépendantes de notre volonté; même, de simple dire d'école que cette doctrine était pour moi, la voilà devenue, à ce nouveau heurt de la fortune, la règle souveraine et comme la foi de mon âme. C'était ma destinée que mon malheur fût sans bornes, et ma peine sans adou-

cissement; le génie, qui s'acharne à me nuire, y a pris garde : j'ai été frappé loin de vous. Puissiez-vous venir enfin, ô le plus illustre comme le plus tendre de mes amis!

Ménélas vous aime plus que je ne saurais dire; heureux l'un et l'autre, lorsque nous pouvons nous entretenir de vous : c'est le meilleur de notre temps. Attentif à son âme et aux pères de son âme, volontiers, avec leur permission, il se permet une promenade à Teuchire : ses lèvres reconnaissantes ne tarissent point sur vos bontés, et il vous tient son grand bienfaiteur.

Je songe à cette heure à me procurer de l'eau fraîche, et suis en peine d'une hydrie de marbre; plus elle serait grande, et plus elle me reviendrait. Je la mettrai dans l'Asclépius; je bâtis un monastère sur les bords de ce fleuve, et m'occupe à l'emménager : Dieu favorise mon œuvre!

De Ptolémaïs, 412.

LETTRE CLIV.

A PROCLUS.

A CONSTANTINOPLE.

Plus d'enfants et guère d'amis. — Tristesse.

Je n'ai reçu l'an dernier aucune lettre de vous; je compte cette privation au nombre des malheurs qui

m'assaillirent alors. L'année dernière a été des plus tristes pour moi : c'est l'hiver passé que j'ai perdu mon dernier enfant, ma dernière joie. C'était ma destinée : heureux près de vous, loin de vous malheureux. Encore, si j'osais espérer une lettre de vous ! Ce serait pour moi une grande consolation, et la Thrace industrieuse ne me peut envoyer rien de plus précieux.

De Ptolémaïs, 412.

LETTRE CLV.

AU MAITRE DE LA MILICE.

A CONSTANTINOPLE.

Éloge de Marcellinus.

La louange est le salaire de la vertu ; nous la devons à Marcellinus, aujourd'hui qu'il est hors de charge, et nous hors du soupçon de flatterie. A son arrivée, deux fléaux désolaient nos villes : au dehors, une nuée de barbares ivres de sang et de pillage ; au dedans, des soldats indisciplinés et des chefs insatiables. Marcellinus nous apparut comme un dieu ; un combat de quelques heures et une fermeté de quelques jours mirent à la raison ennemis et soldats : nos villes délivrées le saluèrent restaurateur de l'ordre

et de la paix. Jamais il ne se permit de ces exactions que la coutume avait érigées en droits ; également respectées, la richesse et la pauvreté respirèrent. Pieux, juste et humain, Dieu, les citoyens et les malheureux bénirent à l'envi Marcellinus. Aussi, j'ose le louer sans honte, moi, prêtre-philosophe, qui jamais ne trafiquai de la louange. Je voudrais que ses juges fussent ici : tous mes concitoyens, toute la Pentapole se lèverait pour lui rendre témoignage, et ce concert d'acclamations serait encore au-dessous de ses bienfaits ; avec quel bonheur je prendrais moi-même la parole au nom de mon pays ! Loin de nous, près de vous, Dieu et notre lettre le gardent !

De Ptolémaïs, 413.

FIN.

NOTES.

Le texte des lettres de Synésius se trouve encore aujourd'hui tel que l'a laissé Pétau; nul n'y a touché depuis deux cent trente-sept ans : peu d'Hellènes aussi spirituels ont été aussi négligés. Il existe une première et une seconde édition des œuvres complètes de Synésius par Pétau : l'une est de 1612, et l'autre de 1633. Celle-ci, moins commune et plus glosée, passe pour la meilleure, et n'est point suffisante; elle est à peu près nue, je veux dire qu'elle n'a pour tout apparat qu'une mince notice historique, quelques anciennes scolies plus verbeuses que sûres, des notes peu signifiantes, et de trop rares retours aux sources, aux héros, comme l'on parlait autrefois, c'est-à-dire aux grands écrivains de la Grèce, Homère, Thucydide, Platon, Démosthène, sans cesse invoqués par les derniers Hellènes : bref, cela n'approche point du tout de la bonne édition critique, telle que nous l'aimons, et que l'Allemagne nous la sert, replète et rebondie, et où, s'il y a beaucoup à lire, il ne reste guère plus rien à éclaircir. Rempli de Platon, Ruhneken le retrouve ou le répand partout : il assure que, moyennant Platon, l'on peut rétablir ou élucider plus de cent endroits altérés ou obscurs dans le Thémistius et le Synésius de Pétau (1). Je veux le croire, et il est vrai qu'il y a dans les lettres de Synésius

(1) Timée, Præf., *sub finem*.

plus d'un passage trop difficile pour être correct : cela offense l'helléniste et retarde le traducteur, le tout, si je ne m'abuse, sans péril pour le sens.

Un érudit allemand, et des mieux nés, je veux dire homme de patience et d'ingéniosité, Krabinger, conservateur de la bibliothèque royale de Munich, aima, dans sa saison nouvelle, Synésius; cela eut d'abord les plus jolies suites du monde : il parut à Munich, en 1825, une grosse bonne édition du discours sur *la Royauté*, avec une traduction tudesque et un commentaire plantureux ; une autre à Stuttgard, en 1834, de l'*Éloge de la Calvitie;* une autre à Sulzbach, en 1835, des *Égyptiens* ou de *la Providence :* les trois, du fait de Krabinger. Que ce beau feu ne dura-t-il ? Mais, délaissant Synésius, l'inconstant érudit se met à courir le monde, c'est-à-dire les grecs et les latins, vole de fleur en fleur, de manuscrit en manuscrit, s'amuse à saint Basile, à saint Grégoire de Nysse, à saint Cyprien et à saint Bernard : tant que, las de sa docte odyssée, sur le soir il repense au matin, à son premier amour. Il revoit Synésius, l'aime plus que jamais, tente une nouvelle édition de ses œuvres complètes, collationne et fait collationner, met à contribution les amis et les connaissances, tout l'État des belles-lettres, et publie à Landshut, en 1850, un premier volume, qu'un second devait suivre, et n'a jamais suivi, que je sache. Quel texte j'ai manqué là, et quelle glose ! Krabinger connaissait Synésius par le menu : il m'eût débrouillé le chaos de ses lettres, m'eût déduit la date et l'occasion de chacune, m'eût donné l'adresse de ce vers, l'origine de ce proverbe, l'analyse de cet idiotisme, la généalogie de ce mot, m'eût appris à lire entre les lignes, ce qu'il dit, ce qu'il tait, et pourquoi : toutes choses inestimables, que je n'ai pas su deviner et

que personne n'a pu me dire. Et cependant, que j'ai évoqué de morts, et invoqué de vivants !

A défaut de Krabinger, de son texte et de son commentaire, qui m'eussent épargné tant de recherches, j'allais dire tant d'ignorances, un autre érudit allemand, ou plutôt danois, ce qui n'est tout un qu'en érudition, Clausen, m'a secouru de sa laborieuse critique. Son petit volume de deux cent trente-cinq pages sur Synésius, paru à Copenhague en 1831, n'est pas proprement un livre ; les doctes d'outre-Rhin n'en font guère : ils savent trop. Mais quelle merveilleuse élucubration ! Je vous défie de produire une seule ligne, écrite jusqu'en l'an de grâce 1831 sur Synésius et sur ses appartenances, qui ne soit citée ou indiquée dans l'opuscule de Clausen : il a tout lu sur son auteur, sinon tout éclairci dans sa vie et ses ouvrages. J'ai choisi.

Pétau n'a pas pris garde à une chose à quoi l'on songe d'abord, je veux dire à l'ordre : il a laissé les lettres de Synésius dans un pêle-mêle qui étonne, qui choque, qui fatigue. Bien entendu que Clausen n'a pu souffrir cela : que de pénétration perdue à la recherche de dates introuvables ! Après lui, et, ce semble, sans connaître son effort, M. Druon, dans ses *Études sur la Vie et les Œuvres de Synésius*, une thèse solidement écrite et brillamment soutenue devant la Faculté des lettres de Paris en 1859, s'est échauffé à son tour sur l'ordre chronologique ; il a la conjecture facile, ingénieuse, élégante, et cela sent l'esprit français : après ? L'ordre chronologique ! sans doute qu'il serait souhaitable : par lui, nous assisterions à l'homme successif, divers de saison en saison, de moment en moment, et du bout de la vie, de l'année ou du jour, contemplant l'autre bout, non sans surprise ou sans effroi ;

mais cet ordre, la meilleure clef d'une correspondance, l'on n'y arrivera jamais pour les lettres de Synésius : viennent cent érudits, vous aurez cent classifications. Je me suis borné à un arrangement presque matériel : j'ai mis de suite les lettres adressées ou se rapportant au même personnage, non sans tenir compte de leur nombre, de leur importance et de leur chronologie, quand elle m'a paru certaine : cela lie la lecture et l'intérêt ; quant à la date placée au bas de chaque lettre, elle ne vaut pas en général ce qu'elle me coûte : je l'abandonne.

Synésius cite à pleine mémoire ; l'on savait beaucoup, et l'on s'en cachait peu : l'érudition est la grâce des temps de décadence. Mais ce qui charmait alors embarrasse aujourd'hui : de qui cet hexamètre, cet ïambe, cette phrase, ce mot ? Synésius se disait comme Montaigne : Mes emprunts sont tous, ou fort peu s'en faut, de noms si fameux et anciens qu'ils me semblent se nommer assez sans moi (1).

Je me suis longtemps défendu de faire un commentaire : l'étrange besogne ! en est-il une de plus coûteuse et de moins prisée ? L'esprit y est déplacé, et l'âme n'y a point de place : nul agrément, partant peu ou point de lecteurs. Que ne me suis-je dit, et je succombe ! Des lettres d'il y a quinze cents ans ne peuvent s'en passer. Pour rattacher les petites choses aux grandes, le filet à lier ne saurait être toujours du plus fin lin : qu'il faut d'inutilités pour mettre en évidence un fait ou une idée utile ! Le commentateur doit s'interdire au besoin les charmes de la brièveté ; le superflu lui est chose nécessaire.

(1) Essais, l. 2, ch. x.

L. I et LXXX (51 et 41, éd. Pétau, 1633).

La plupart des lettres de Synésius sont fort courtes ; nos billets sont plus longs, plus causants. Traduit, cela semble dur et terne : la grâce et le coloris ne se transplantent guère. L'original est tout calcul ; au reste, peu ou point de gêne : style ramassé, ouvert et facile cependant, cherché sans doute, mais trouvé. L'Hellène subtilise, et ne babille point. Aux deux bouts de la langue, quand elle n'est pas encore assez faite ou qu'elle l'est déjà trop, les meilleurs écrivains, ceux-là pour échapper à la barbarie, et ceux-ci à la vulgarité, comptent et pèsent leurs mots : la postérité ne hait ni les Balzac ni les La Bruyère.

Phycus. — Le nom de cette petite ville revient souvent dans les lettres de Synésius : ὁ Φυκοῦς, l. 100 ; ἐκ Φυκοῦντος, l. 51 ; τοὺς Φυκοῦντας, l. 114 ; Φυκούντιος, l. 100 ; Φυκουντίων, l. 129, p. 263. Ce mot signifie proprement *lieu aux algues* (φῦκος, φυκόεις, φυκοῦς, s.-ent. χῶρος). Promontoire brumeux, dangereux à habiter à cause des eaux stagnantes, dit Pacho (1). Je me permets de renvoyer, pour la géographie de la Libye Pentapole à cette époque, au premier chapitre de mes *Derniers Hellènes.*

.... ἑῴας, δείλης ὀψίας. — *Crépuscule du matin, crépuscule du soir.* Locution réputée excellemment attique ; les friands d'idiotismes la prisaient fort. Synésius s'en sert encore ailleurs : πρὸ δείλης ἑῴας, l. 4 ; ἤδη δὲ δείλη τε ἦν ὀψία,

(1) Voyage dans la Marmarique et la Cyrénaïque, p. 113.

l. 104. On peut lire là-dessus l'excellent article de Ruhneken, dans son Timée : quel trésor d'érudition que ce petit livre ! Cet homme avait tout lu, tout retenu. L'idiotisme, ni trop suranné, ni trop prodigué, est une des plus naturelles et des plus piquantes parures du style : on le savoure dans La Fontaine, on le regrette dans Voltaire, on lui sourit dans Courier ; notre langue affairée ne s'y amuse plus. Il va sans dire qu'il perd la meilleure partie de son sel pour l'étranger, et l'helléniste est encore moins que cela, si c'est possible. Synésius le recherche, l'amène de partout ; ses lettres en sont pleines : il sied à merveille au genre épistolaire.

.....τῷ κατ' Ἐρυθρὰν κόλπῳ. — Je crois, sauf meilleur avis, qu'il faut lire, d'après la lettre 67, Ἐρυθρόν, au lieu de Ἐρυθράν.

Carpathiens. — La lettre 41, un spirituel petit billet, parle encore des Καρπάθιοι. Synésius les qualifie de nobles hommes, lisez marins sans pair : tel est leur art, que la fortune y perd ses droits. A propos d'art et de fortune, n'oubliez pas que vous lisez Synésius, et souvenez-vous de Platon, de ce qu'il dit de sensé là-dessus dans son quatrième livre des Lois, ch. IV. Ces Hellènes sont désespérants : Platon leur sort par tous les pores ; il faut être toujours à l'affût. Synésius, en train de badiner, dit que les vaisseaux des Carpathiens, leurs ὁλκάδες ou bâtiments de transport, passent pour avoir été autrefois doués de sens et de raison : telles étaient, au dire d'Alcinoüs le conteur (1), les nefs merveilleuses des Phéaciens, les pre-

(1) Od., θ, 556 sqq.

miers marins du monde homérique, avant que le courroux de Neptune eût éclaté sur leur île (1).

La gloire ou l'importance maritime des Carpathiens datait de loin ; Homère mentionne leurs vaisseaux creux dans son catalogue ou dénombrement (2) : tenez ce second chant de l'Iliade pour une sorte d'armorial de Grèce. Elle dura ou refleurit; la voici, au commencement du cinquième siècle, constatée par un document public, je veux parler du code théodosien : que de lumières sur l'économie politique d'alors enfouies dans ce bulletin du Bas-Empire, rebutant, mais sans prix ! L'antique effort de Godefroy l'a heureusement débrouillé pour notre moderne impatience.

Il n'y avait qu'une seule chose au monde que le gouvernement impérial redoutât plus que les barbares : c'était, à Rome et à Constantinople, la faim du peuple-roi. Les préfets de l'annone étaient, après ceux du prétoire, les premiers personnages de l'Empire : leurs innombrables agents courent les terres et les mers, sont partout, épient le blé germer et le chêne pousser; car, outre qu'il mange, le pensionnaire de l'Empereur, je veux dire le peuple, se baigne encore : les *balnea* et les *balneæ*, c'est-à-dire les bains particuliers et les bains publics, consomment une prodigieuse quantité de bois. L'Afrique était tout ensemble le grenier et la forêt de Rome ; les Romains la *déboisèrent*, la stérilisèrent pour des siècles : il semble que, pour moissonner du blé, il faille semer du gland, et notre Algérie ne redeviendra humide et féconde que par la forêt. Quand il y eut deux Romes, l'Égypte se vit naturellement chargée de la nouvelle. Le froment une fois emmagasiné à Alexandrie, il s'agissait de le transporter à Constantinople, et

(1) Od., ν, 160-183.
(2) Il., β, 680.

d'arriver à temps ; cela nous paraît facile, et ne l'était point : l'histoire mentionne plus d'un commencement de famine. L'Etat, n'ayant point de flotte permanente, eut recours à la corvée, et voici comment il s'y prit. L'Empire d'Orient, pour ne parler que de lui, fut partagé, ce semble, en trois grandes circonscriptions maritimes : les côtes orientales, la province, ou, comme disent les Turcs, l'eyalet des Iles, et le littoral de l'Égypte. On enrégimenta les armateurs de chacune de ces divisions ; ce qui fit trois corps de *navicularii* ou ναύκληροι, et comme trois flottes privées au service de l'État. Il est malaisé de déterminer le *modus vivendi* de ces compagnies ; les ordonnances impériales se répètent sans se compléter : plus d'un point essentiel nous échappe. Avaient-elles le monopole de la navigation? cela les eût dédommagées, et au-delà, quelque bornées que fussent alors les transactions commerciales. Voici les clauses les plus nettes du cahier des charges : les *navicularii* sont tenus de se rendre à toutes les réquisitions et de suffire à tous les besoins de l'État ; l'État, de son côté, les tient francs et quittes de tous impôts et de tous honneurs grevés d'impôts : privilége inestimable sans doute par ce temps de despotisme besoigneux, mais quelle corvée exorbitante! En vain le *navicularius* eût voulu s'y soustraire ; vingt lois tyranniques l'enchaînaient à sa condition : celui qui l'était une fois, par droit de naissance ou d'appel, l'était pour toujours, et mourait à la peine. La grande affaire des *navicularii* était l'approvisionnement de Constantinople, et la grande partie du blé venait d'Alexandrie. La compagnie orientale fut d'abord chargée du transport de ce blé ; elle n'y put tenir : les vaisseaux, le matériel, comme nous dirions, ne tardèrent pas à lui manquer. C'était en 409 ; Théodose le Jeune règne, et Anthémius, préfet du prétoire,

gouverne : sur le rapport du ministre, un décret de l'Empereur passe la corvée du blé d'Égypte aux deux autres compagnies d'Alexandrie et des Iles. Or, cette dernière est désignée sous le nom particulier de notables armateurs de Carpathos : ce qui montre qu'ils étaient alors les plus considérables de la province des Iles. Qui se douterait aujourd'hui que la petite île de Scarpanto, si inconnue, ait eu son moment de célébrité maritime, et qu'un jour l'on ait dit la flotte carpathienne (1) ?

L. II et III (54 et 135).

Deux lettres précieuses; l'on regrette leur extrême brièveté. Évidemment, ces gens-là n'entendaient pas la lettre comme nous.

Athènes la sainte, τὰς ἱερὰς Ἀθήνας, la ville des dieux pour Homère (2), la ville du génie littéraire pour les derniers Hellènes : l'épithète est la même, mais que les siècles en ont changé le sens !

Synésius donne deux raisons de son voyage à Athènes : l'une étonne, les songes de ses amis; l'autre, la seule bonne, nous amène encore parmi les ruines de la cité la plus artistique qui fut jamais.

Notre Hellène n'est pas si esprit fort qu'il en a l'air : il croyait aux songes comme les meilleurs et les plus apparents de ses contemporains; il finit par s'en vanter, et en écrivit ex professo dans son curieux traité περὶ Ἐνυπνίων. Il va sans dire que les ἱερεῖς dont il parle sont des prêtres chrétiens; le christianisme était la religion dominante de

(1) Godefroy, Cod. theod., t. 5, p. 94, éd. Ritter.
(2) Od., λ, 323.

la Cyrénaïque. Il y avait des évêques jusque dans les bourgs et les villages. Synésius pratiqua toujours les hommes d'Église : tous dogmes réservés, et chacun payant de courtoisie, l'on causait littérature et philosophie, l'on hellénisait à l'envi. L'Hellène ne se convertissait jamais d'aimer Homère et Platon. Quant aux maux dont ses amis les songeurs le menaçaient (δώσειν κακόν...... τῶν παρόντων κακῶν), il ne s'en explique pas autrement. Entendez παρόντων dans le sens d'*imminent;* tout le contexte va là : Pétau et moi, nous avons traduit trop littéralement, trop commodément.

Synésius pensait s'édifier à Athènes; sa piété littéraire fut déçue, scandalisée : du miel et du verbiage, c'est tout ce qu'il y découvrit. Non qu'il ne s'y rencontrât autre chose : les temps n'étaient pas si mauvais, qu'il n'y eût foison de beaux diseurs; mais Synésius se souvient trop d'Alexandrie à Athènes : il n'y veut admirer qu'Hypatie absente.

Voici deux obscurités :

1° Ὁ γὰρ ἀνθύπατος τὰς σανίδας ὑφείλετο. — Même phrase, l. 135 : est-ce une transposition de copiste? est-ce une répétition de l'auteur? à vrai dire, Synésius s'en garde peu. — Il semble que le fait fût récent, et le proconsul connu (ὁ γὰρ ἀνθύπατος). Sur le vol et le voleur, je suis allé aux renseignements : je tenais à savoir ce qu'était devenue l'œuvre de Polygnote. J'ai feuilleté les livres d'alors : rien. Je me suis adressé aux maîtres de l'érudition : rien non plus. Tillemont traduit, et passe, ce qui ne lui arrive guère (1); Le Beau s'arrête, et dit qu'il n'y sait rien (2). Ainsi, sur un fait intéressant, l'on en est réduit à une ligne.

(1) Mémoires, t. 12, p. 503.
(2) Histoire du Bas-Empire, t. 6, p, 47.

Vers 360, une quarantaine d'années avant le voyage de Synésius, le Pœcile était encore intact : Himérius, dans un discours de rentrée, invite ses nouveaux disciples d'Ionie à visiter d'abord cette merveille d'Athènes (1). On pourrait s'étonner que, parmi cette population lettrée, si jalouse de ses monuments, pas une voix ne se soit élevée pour crier au sacrilége; mais le proconsul était une puissance : les sophistes le flattent, et ne le dénoncent point. Remarquez le jeu de mots de Synésius sur le Pœcile (... Ποικίλην, νῦν οὐκέτ' οὖσαν ποικίλην); il en est si charmé, qu'il le sert encore à son frère dans la lettre 135 : en général, il ne fuit pas le calembour, et il serait aisé d'en relever plus d'un dans sa correspondance.

2°.... ἡ ξυνωρὶς τῶν σοφῶν Πλουταρχείων. — On a fait bien des conjectures sur ce couple de sages *plutarchiens*. Le suffixe ειος marque, non filiation comme le suffixe patronymique ίδης, mais relation et ressemblance; comme qui dirait: *deux façons de Plutarque.* Il s'agit sûrement de Plutarque de Chéronée, la grande gloire philosophique de la Grèce romaine. Himérius disait de lui devant l'Aréopage.... δι' οὗ πάντας ὑμεῖς παιδεύετε (2), ce qui rappelle le mot de Montaigne : C'est notre bréviaire (3). Les sophistes d'alors l'honoraient volontiers du titre de sophiste : témoin ce même Himérius (4). D'après cela, l'expression de Synésius voudrait dire à peu près : *deux manières de sophistes.* De préciser qui ils étaient, c'est impossible. Quels qu'ils fussent, c'étaient d'honnêtes gens : ils ne payent pas la

(1) *Oratio X,* p. 66, éd. Didot.
(2) Id., *Ecloga VII,* p. 21.
(3) Essais, l. 2, ch. 4.
(4) Ibid., p. 21.

jeunesse de belles paroles, mais en bons pots de miel d'Hymette (1).

L. IV (134).

Billet difficile. Clausen fait de Pœménius un préfet de la Pentapole (2), et M. Druon un magistrat (3). Ni ceci, ni cela, et vous le diminuez. Je tiens qu'il fut quelque chose de plus rare, je veux dire l'honnête intendant d'un grand seigneur.

> Un intendant! qu'est-ce que cette chose?
> Je définis cet être, un animal
> Qui, comme on dit, sait pêcher en eau trouble;
> Et plus le bien de son maître va mal,
> Plus le sien croît, plus son profit redouble (4).

La fortune que gérait Pœménius était si considérable, qu'il eût pu faire beaucoup de mal; il ne fit que beaucoup de bien : aussi toute la Pentapole le regrette, et Synésius le recommande. Mais qu'était-ce qu'Artabazacus? Un autre préfet, répond Clausen (5). Je l'avais cru; je me ravise. C'était, comme je l'ai dit, un grand seigneur, un grand terrien, un homme puissant dans la Cyrénaïque par sa richesse et son crédit, δυναστεύσαντος. *Potentes*, dit savamment Godefroy, id est, qui honoribus et dignitatibus pollebant, *etiam sine officio,* δυναστεύοντες hujus temporis stylo (6).

(1) V. M. Petit de Julleville, l'École d'Athènes au IVe siècle, p. 119.
(2) De Synesio, p. 201.
(3) Études, etc., p. 274.
(4) La Fontaine, Belphégor.
(5) De Syn., p. 201.
(6) Cod. theod., t. 1, p. 175.

Artabazacus quitte la Pentapole, sans que Synésius nous dise pourquoi; il envoie Pœménius administrer ses vastes domaines : quoi de plus simple? Ni Pétau ni Clausen n'y ont pensé, aussi peu le présent traducteur.

L. V (110).

Ces jolies choses se passaient sous Arcadius, au bon temps des Rufin et des Eutrope. Les drôles de la province avaient leurs patrons à la cour, et, pour leur argent, patente en poche. Chilas était parent de Jean, qui était l'ami d'Antiochus, qui l'était de l'Empereur. Chilas donc, étant sur son retour et vieux pour le métier, part pour Constantinople, va trouver Jean et Antiochus, obtient ce qu'il désire, et revient avec le titre de stratége ou commandant de la Pentapole. Qui est cet Antiochus, créature de Narsès le Persan, et cet autre Antiochus, créature de Gratien, et ce Gratien et ce Narsès? Tout cela n'est pas clair, n'a pas été éclairci, et ne le sera pas sans doute (1).

Le πορνοβοσκός des Grecs est le *leno* des Latins, mais plus cru, plus signifiant. Il existe deux constitutions très-intéressantes *de lenonibus*, l'une de Constance et l'autre de Théodose le Jeune; l'effort épiscopal contre cette sorte de mal humain y éclate, y triomphe : le droit de propriété, le *dominium* du *leno* ou de la *lena,* y est justement restreint (2). Remarquez cette magnifique expression d'une autre loi de Constance : *victimæ portentosæ utilitatis.* Ne diriez-vous pas comme un écho légal et contenu de l'éloquence chrétienne (3)?

(1) Clausen, p. 202.
(2) Cod., théod., t. 5, p. 430.
(3) Id., t. 2, p. 655.

Synésius parle plus d'une fois du στρατόπεδον ou de la cour : jusqu'en Libye, dans cet autre univers, comme l'on disait à Constantinople (1), les hommes ne laissaient pas d'être attentifs au pays des dieux (τὸ θεῖον στρατόπεδον, non sans une pointe d'ironie) ; on en colportait les bruits, les intrigues, les scandales; on en glosait. Mais quoi ! la distance était si grande ! avant, pendant et après la traversée, l'anecdote changeait, devenait méconnaissable; l'on ne s'y reconnaît plus. Que le στρατόπεδον, ou, comme dit ailleurs Synésius (2), la στρατεία, désignât la cour, cela est certain, et mille exemples le prouvent ; l'on sait moins certainement comment de l'idée de camp l'on en vint à celle de cour. Godefroy y cherche finesse; je l'entends peu : ceci serait-ce trop simple? Le στρατόπεδον ou *castra* tout court se dit d'abord du camp par excellence, *castra prætoriana;* or la garde prétorienne suivait l'empereur : son lieu était celui du prince, le château,comme nous dirions. La chose disparue, je veux dire la séditieuse milice, le nom resta, et voilà comment le mot στρατόπεδον, mot très-viril, très-martial, vint à désigner la cour ramollie de Byzance (3).

.... τὸ ἱερὸν ἀνθρώπιον. — Il est remarquable que la piété instinctive de l'époque homérique et la dévotion scolastique de celle de Synésius prodiguent également l'épithète d'ἱερός : l'enfance et la vieillesse des peuples rêvent de Dieu. En ce temps-là, les chrétiens et les Hellènes disaient un saint homme, aussi couramment que nous disons un hon-

(1) Ammien, l. 28, ch. 6.
(2) L. 75.
(3) Godefroy, Cod. théod., t. 2, p.226.

nête homme : c'était presque une formule de politesse, et qui ne tirait pas à conséquence.

L. VI (3).

Harmonius eut deux fils, Eschine et Hérode, et une fille, mère de notre fiancée, laquelle était par conséquent petite-fille d'Harmonius, et nièce d'Eschine et d'Hérode. Les deux oncles s'avisent, l'un de fiancer sa nièce à un homme de peu, et l'autre de mourir à la veille des noces : là-dessus colère du grand-père contre son fils Hérode qui mésallie sa petite-fille ; colère de la fiancée contre Eschine, qui, par sa mort malencontreuse, l'oblige au deuil et retarde son mariage ; colère enfin de Synésius contre la jeune fille, quelque peu sa parente, qui fait trop parler d'elle : somme toute, lettre charmante, à un peu de jeunesse près.

Voilà trois types fort piquants : Harmonius, Hérode et l'autre, la mère du prétendu.

Les préjugés passent, mais les abus et les vices demeurent. Le bonhomme Harmonius s'en va tous les jours ; la société moderne en aura raison : le seul travail paraîtra bientôt *noble comme le roi*. Mais il est probable qu'on mariera toujours comme le beau marieur Hérode.

> Plus d'une fois je me suis étonné
> Que ce qui fait la paix du mariage
> En est le point le moins considéré,
> Lorsque l'on met une fille en ménage.
> Ses père et mère ont pour objet le bien ;
> Tout le surplus, ils le comptent pour rien (1).

(1) La Fontaine.

Cela fleurit et fleurira : abus ! Et quant à la mère de notre fiancé, n'est-elle pas cousine germaine de la Chichona et de la Pebrada du *Diable boiteux* (1) ? Ce point encore est de tous les siècles et de toutes les civilisations.

La fiancée. — Νύμφη serait le mot ; νυμφεύτρια est rare. En Cyrénaïque, l'usage défendait aux fiancées d'assister aux funérailles : usage local, et que Synésius, en sa qualité de philosophe, c'est-à-dire d'homme fort peu au fait des petites convenances mondaines, ne connaît qu'à peine, à moins qu'il ne parle ironiquement, ce qui n'est pas impossible. Notre fiancée ne se rend au tombeau que trois jours après ; c'était un peu tard, paraît-il. Elle est en robe de pourpre (ἐν φοινικίδι): coquetterie suprême et déplacée. Le reste à l'avenant. Quant à déterminer la façon de sa tête, c'est délicat ; διαφανὴς ὁ κεκρύφαλος semble désigner proprement une sorte de coiffure transparente : cela m'a paru se rapprocher de la résille, noble longtemps, roturière aujourd'hui. Bien entendu que de l'or et des pierreries pendent à son cou en forme de collier (ἐξήρτητό τε καὶ περιέκειτο) : les belles choses sont toujours à la mode. Sa chaise à porteurs est à la fois riche et douillette : riche, les pieds en sont d'argent ; douillette, elle a deux oreillers superposés : du moins c'est ainsi que j'entends le mot ἀμφικεφάλου, sur lequel on peut consulter la note infinie de Pétau. Il semble que le grand deuil durât sept jours ; il se terminait par un banquet funèbre : solennité qu'on retrouve dans plusieurs de nos provinces, mais autrement placée. Notre fiancée y paraît. Libre enfin, elle fait atteler ses mules : attelage un peu lent, mais sûr dans la montueuse Pentapole.

(1) Ch. 6, p. 24, éd. Didot.

La voilà sur son char ; à ses côtés caquète et se prélasse sa vieille nourrice, l'éternelle et importante duègne : le nom est différent, mais l'office est le même. Elle choisit, pour quitter la ville (Cyrène peut-être), l'instant où tout le monde est sur la place : elle est si belle, si parée, qu'il ne lui déplaît pas d'être regardée. Elle s'avance en grande pompe vers Teuchire ; c'est là, ce semble, que le mariage a lieu. La semaine d'après, la nouvelle mariée allait et venait, promenant, émule de Cybèle, sa tête *porte-tour:* c'était notre voyage de noces.

Le fiancé. — Hérode le θυρωρός, comme dirait Sapho. Je ne sais où Sapho disait cela, dans quelque pièce perdue sans doute : il nous reste si peu de chose de la Muse de Lesbos ! Θυρωρός, mot du rituel nuptial, signifie proprement *portier :* c'était un garçon de la noce, chargé d'introduire les époux dans la chambre nuptiale. On peut l'entendre ici dans le sens plus général de *marieur.* L'oncle Hérode avait vendu sa noble nièce à une manière de parvenu (ἀπέδοτο). Ce parvenu est qualifié de ῥήτωρ, *homme qui fait métier et marchandise de parler;* cela ne nous avance guère : en ce temps-là comme au nôtre, tout le monde pérorait plus ou moins, et l'on naissait avec la démangeaison de la parole publique. Quelque chose qu'il fût, avocat ou sophiste, c'était un pauvre homme à coup sûr : il méconnaît sa mère, et se fonde sur je ne sais quelle loi ou distinction dénaturée, qu'il m'a été impossible de retrouver.

L. VII (4).

Longue lettre, et fort agréable, pleine de verve et de jeunesse, au propos leste et gaillard ; mots, curiosités,

esquisses : Amarante, le vieil ermite, les Libyennes, la soubrette du Pont. Synésius regrette la longueur de sa lettre : l'imprudent ! c'est sa plus jolie page, la plus vivante. Que n'avons-nous le journal de son voyage, ses éphémérides, comme il dit ? car il l'avait écrit ; ceci en fut extrait. Le publia-t-il ? s'est-il perdu ? l'on ne sait ; nul n'en dit rien. Ce serait assurément sa pièce la plus lue : pour ses contemporains, l'*Éloge de la Calvitie* et autres sophistiqueries ; le journal, pour la postérité.

Le Bendidée. — Βενδίδειον, le Temple de Bendis ou de Diane. Il est malaisé d'en déterminer la position ; je ne crois pas qu'il en soit question ailleurs. D'après le contexte, je le placerais sur la côte d'Égypte, non loin d'Alexandrie.

Le Pharios-Myrmex. — Ὁ Φάριος Μύρμηξ (le Rocher-Phare ?), à une demi-journée de mer du Bendidée. Il ne faut pas le confondre avec le Pharios-Myrmex de Ptolémée, non plus qu'avec le Myrmex de Pacho, tous les deux dans la Cyrénaïque.

.... οὔπως ἔτι εἶχεν κ. τ. λ. — Iliade, η, 217.

Τὸ μὲν μέλειν κ. τ. λ. — Iambe proverbe et jeu de mots ingénieux ; c'est l'élégante moralité de la légende d'Épiméthée.

L'armateur juif. — Physionomie réjouissante, et que le peintre éclaire à merveille. Il se nomme Amarante, et Synésius le surnomme Iapet, ce qui fait Amarante-Iapet ou Iapet-Amarante : sobriquet plaisant, comme qui dirait, ce semble, *le furieux*, *le désespéré*. Il est Syrien et ναύκληρος ;

cela suppose deux choses : d'abord, qu'en sa qualité de ναύκληρος, il a quelque bien ou beaucoup de dettes ; ensuite, qu'en son autre qualité de Syrien, il appartient à la compagnie des *navarchi orientales*, comme les appelle le code théodosien (1). Les juifs étaient suspects, détestés, et cela de tous, tant des Hellènes que des chrétiens; aussi haïssaient-ils tout le monde. Dans la législation impériale qui les concerne, l'on sent, derrière la loi qui les défend, le peuple qui les attaque (2). Il plut aux agents de l'annone de les requérir en masse ; il suffisait qu'on fût juif : ils les contraignaient, les pauvres comme les riches, à tenir galère. L'équité de Théodose le Grand corrigea cela; une loi intervint en 390 : l'indigence et le petit commerce furent exempts (*inopes vilibusque commerciis occupati*) (3). Il est aisé de voir, à travers l'euphémisme légal, que leur état n'était pas précisément prospère en ce temps-là, et que, parmi quelques banquiers, ils étaient beaucoup de brocanteurs. Amarante ne s'était pas enrichi au métier d'armateur ; il était ruiné, perdu de dettes : aussi tient-il peu à sa vie, e moins encore à celle de ses passagers, surtout quand ce sont des Grecs. Son πλήρωμα ou équipage se compose de douze hommes, dont plus de la moitié juifs, et tous estropiés ou difformes : on comprend que sa piété s'entourât de coreligionnaires, et sa bourse de gens à bon marché. Le vaisseau mal gréé publie la gêne du patron. Les bâtiments, alors comme aujourd'hui, avaient d'ordinaire trois ancres, dont l'une, plus forte, s'appelait l'ancre sacrée (4) : Amarante n'en possède qu'une,

(1) Godefroy, t. 5, p. 94.
(2) Id., t. 6, p. 234.
(3) Id., t. 5, p. 84.
(4) Gyraldi, Opera omnia, t. 1, p. 630, Lugduni Batavorum, 1696.

ayant fait argent de la seconde, et n'ayant jamais eu d'ancre de salut. Un autre se fût chargé de voilure de rechange; Amarante s'en allége: il engage le peu qu'il en a. Nul souci des commodités et aises du voyageur, nul confortable, et c'est au point que cela blesse les plus vulgaires convenances. La pudeur ou la bienséance antique voulait qu'à bord comme ailleurs, il y eut l'ἀνδρῶν et le γυναικῶν, l'appartement des hommes et celui des femmes; Amarante respecte ce point : un lambeau de vieille voile fait office de cloison, mur quelque peu équivoque. Le navire part du grand port d'Alexandrie. Une pointe en forme de coude s'avance dans le port : c'est le Posidion, ainsi appelé du temple de Neptune qui le domine (τὸν τοῦ Ποσειδῶνος νεών). Amarante double le Posidion, et force de voiles dans la direction de Taphosiris. Strabon écrit Taposiris, et distingue deux endroits de ce nom : point trop loin de la mer, Taposiris-la-Ville; et, baignée par le flot, Taposiris-les-Grèves : deux rendez-vous de plaisir et de fête (1). Quant à Plutarque, il s'amuse à l'étymologie du mot : Taphosiris, tombeau d'Osiris (2). Il y avait de ce côté un écueil fameux par maint naufrage et par mainte chanson ou complainte (car j'admets, en attendant mieux, l'ingénieuse conjecture de Pétau, ἐν ᾀσματίοις, qui a l'avantage d'avoir un sens). Amarante lui courait sus par fantaisie : les passagers éperdus l'arrêtent à temps. Contrarié, il cesse de ranger la côte, et prend le large, ce qui n'est guère moins dangereux. La tempête l'accueille. C'était le vendredi soir, la veille du sabbat ou παρασκευή. On sait que les juifs commencent leur sabbat la veille au coucher

(1) P. 679, éd. Didot.
(2) De Iside et Osiride.

du soleil. L'heure venue, au plus fort du péril, Amarante abandonne le gouvernail, et se met ventre à terre. Πατεῖν παρεῖχε τῷ θέλοντι ναυτίλων, dit Synésius. Je ne sais de qui est cet ïambe, assez commun d'ailleurs, et qui ne vaut que par son à-propos. Peut-être est-il de Synésius lui-même : je le croirais sujet, ainsi que Rabutin et Sévigné, à faire des vers sans y penser.

On prie Amarante; il est sourd à la prière : il fait le docteur de la loi, et lit *le livre* à ses juifs (τὸ βιβλίον ὑπανεγίνωσκε). Prenez garde à ce verbe, *lire sous*, comme ὑπαγορεύειν, *parler sous ;* nous disons *lire à*, *dicter à :* Pétau s'y est mépris. Il y avait à bord plusieurs cavaliers arabes; peut-être étaient-ils ainsi nommés du nom de leur corps en garnison en Arabie (1). L'un d'eux dégaine : Amarante demeure inébranlable, nouveau Maccabée, dit Synésius. Lequel ? Il semble que celà désigne en général l'un de l'héroïque famille. Quant au sabbat, ce fut l'avis de Mattathias, qu'en péril de mort il cessait d'obliger (2). Le pilote-rabbin s'y conforme. Lorsque la chose en fut là, sur le minuit, de lui-même il reprend sa barre, non sans déclarer pourquoi : jugez de la stupeur des passagers. Comme chacun s'apprêtait à la mort, le jour parut, et, en moins de quatre heures, l'on prend terre. La côte est tout à fait sauvage; ni ville, ni village, ni âme vivante : c'était sans doute quelque point du littoral désert de la Marmarique. On attend là les deux jours suivants, c'est-à-dire le dimanche et le lundi, que la mer se soit calmée. Le lendemain mardi, l'on se rembarque au petit jour. Ce jour-là et celui d'après, bon vent; mais le mercredi soir, bonace : c'était le 13 du *mois finissant* (style grec ou plutôt alexan-

(1) Clausen, p. 204.
(2) I Macc., c. 2, v. 41, *Vetus Test.*, t. 2, p. 670, éd. Didot.

16

drin), c'est-à-dire le 18, et il y eut nouvelle lune dans la nuit du mercredi au jeudi. C'est ici un des passages les plus glosés et les plus tracassés de Synésius. Il s'agissait d'obtenir de la nouvelle lune la date de la lettre; là-dessus mêlée d'érudits : Pétau est contredit par Tillemont, et l'un et l'autre par Clausen et par M. Druon, qui ne s'entendent point (1). Date à part, il reste, dans l'état actuel du texte, une phrase difficile. La voici dans son mouvement : Péril si grand nous menaçant, savoir la nouvelle lune d'une part, et de l'autre *les hasards* fameux que jamais, dit-on, marin n'osa braver, lorsqu'il nous eût fallu garder le port, à notre insu nous courions derechef en haute mer. — Il est un sens spécieux, et c'est celui du traducteur, qui met les dangers en question sur le compte de la nouvelle lune; mais le texte l'en décharge. Pétau soupçonne que le mot τύχαια, obscur ou altéré, recèle quelque chose comme une sorte de vent. Poursuivons. Donc la nuit du mercredi, par suite ou non de la nouvelle lune, autre tempête et mêmes périls; cela dure tout le jeudi et la nuit du jeudi. Cette nuit, sur le second chant du coq, le vaisseau touche : c'est un rocher énorme, une petite chersonèse ou presqu'île; l'on pensa périr. Le vendredi matin, voici venir, sur un esquif, une manière de paysan; il aborde au bâtiment, prend le gouvernail, et s'en va mouiller à cinquante stades de là, dans un joli petit port nommé Azarios, sur les côtes, ce semble, de la Libye Marmarique (2). Il paraît ici, perdu sur cette plage, un personnage peu commun, une espèce d'anti-Nauplius; cet ermite d'Occident, quelque vieux marin sans doute, faisant du sauvetage par religion,

(1) Tillemont, Mémoires, t. 12, p. 687; Clausen, p. 31; Druon, p. 274.

(2) Clausen, p. 32.

vaut qu'on l'admire : le moine *sauveteur* n'a pas été dit, que je sache, par les légendaires du monachisme. On sait qui fut Nauplius. Il y a dans l'Anthologie une fort jolie épigramme à son propos. Aristo (un poëte inconnu) l'avait chanté : sur quel ton, épique ou lyrique, l'histoire n'en dit rien ; mais, rallumés par sa muse industrieuse, les feux du Capharée jetèrent une dernière lueur, si brillante et si pure, que Crinagoras en fut charmé (1). A côté du moine la soubrette, cette guêpe du Pont, point du tout nice, et battant monnaie sans honte ni vergogne, Macette au petit pied.

> Se voir du bien, ma fille, il n'est rien de si doux,
> S'enrichir de bonne heure est une grand' sagesse,
> Tout chemin d'acquérir se ferme à la vieillesse
> A qui ne reste rien avec la pauvreté
> Qu'un regret espineux d'avoir jadis esté (2).

Cette légère esquisse des mœurs bizarres du pays d'Ammon, quelque peu brodée sans doute, était faite pour intéresser Evoptius ; cela sent son Hérodote, à la bonhomie près. L'épithète μηλοτρόφος, tombée là par hasard, rappelle les vers charmants de l'Odyssée et la verve rustique de Ménélas, le héros voyageur (3). Il y avait toute une longue semaine que Synésius s'ennuyait à Azarios, quand il écrivit à son frère ; il était là pêchant et écrivant, essayant de faire bon cœur contre mauvaise fortune. Ses salutations sont longues, et plus attristées qu'elles n'en ont l'air. Qui sait ? il n'est pas au bout de son voyage : reverra-t-il jamais ses amis ?

L'âme des naufragés. — C'était un article du *credo*

(1) Anthologie grecque, t. 1, p. 316, éd. Hachette.
(2) Régnier, Satire 13, p. 125, éd. Lemerre.
(3) Od., δ, 85-90. Cf. Hérodote, l. 4. ch. 155 et 157.

populaire, que qui mourait par l'eau, naufragé, noyé enfin, mourait de male mort ; Athénagore appelle ces malheureux-là δυσθάνατοι (1). Ce dogme tenait à cet autre : le lieu fatal des morts était le manoir d'Hadès (2) ; là seulement gisait leur paix : refusés, c'étaient des âmes en peine. Or, nul n'y était reçu, que muni des derniers honneurs ; le souci de la vie était la sépulture : qui la donnerait aux naufragés ? De là ces légendes pleines de larmes : l'Elpénor d'Homère, le Palinure de Virgile, l'Archytas d'Horace. Quant à la mort de l'âme qu'entraînerait la mort par l'eau, bien entendu qu'Homère n'en dit rien, ni personne, je crois : Synésius se joue, et glose, non sans sel, les vers de son poëte et la prose de ses soldats. Il n'y a guère d'autre différence entre ἐξαπολωλέναι et ἀποθνήσκειν, que celle qui existe entre *périr* et *mourir*. Il faut même remarquer que le vers d'Homère, sur lequel il se fonde, est tenu pour douteux, et que la leçon admise aujourd'hui ne favorise point du tout son raisonnement, puisqu'elle porte ἀπόλωλεν, au lieu d'ἐξαπόλωλεν, qui est plus fort (3). La locution λευγαλέος θάνατος signifie tout simplement *mort douloureuse*, *violente*, par opposition à *mort naturelle* (4). Que de belles choses l'on a fait dire à Moïse et à Homère, qu'ils n'avaient jamais pensées ! Il a été un temps où un mot d'Homère ou de la Bible consacrait une idée, et d'une imagination faisait une croyance, presque un dogme. — Croyez-vous en vostre foi qu'onques Homère escripvant l'Iliade et l'Odyssée, pensast és allégories lesquelles de lui ont calefreté Plutarche, Heraclides Ponticus, Eustathe,

(1) *De Resurrectione*, 4.
(2) Il., η, 330.
(3) Od., δ, 511. p. 330, éd. Didot.
(4) Il., φ, 281.

Phornute, et ce que d'iceulx Politian ha desrobé ? Si le croyez, vous n'approchez ne de pieds ne de mains à mon opinion ... — Ceci a son intérêt. Synésius parle de deux évocations dans Homère; l'on n'en y sait qu'une, celle du 11[e] chant de l'Odyssée : peut-être, avec Ulysse s'interrompant lui-même et reprenant à la prière d'Alcinoüs, coupe-t-il en deux scènes le drame fantastique : division artificielle, et qui sent son grammairien : l'évocation est une. L'expression πρὸς χῦμα χανόντας (béant après le flot, c'est-à-dire l'attendant bouche béante) est transcrite d'Homère, Od., μ. 350. C'est Euryloque qui parle; sa thèse contredit celle de Synésius, lequel s'en soucie peu, en train qu'il est de badiner : Euryloque préfère le flot qui expédie à la faim qui fait languir. Au reste, la pire des morts est toujours celle qui nous talonne de plus près.

L. X. (131).

. . . . . ὁ Πλάτων οἴεται. — Platon, les Lois, l. 7, ch. 17. Ce ne sont ni les mêmes mots ni les mêmes tours. Les anciens citaient de mémoire, et Mnémosyne était une déesse, partant chose légère, ayant ses coudées franches, prenant ceci, laissant cela, bref faisant dire aux autres, non à sa tête, mais à sa suite, à la façon de Montaigne (1): tant et si bien, que l'Hellène citant était encore lui, poëte et artiste encore ; l'écho avait de la voix. Quant à nous, notre citation est toute livresque, littérale, et même orthographique. Ah ! nous sommes trop exacts !

Les φρούρια *de la Pentapole.* — Synésius est assiégé

(1) Essais, l. 2, ch. 10.

trois jolies lettres en font foi, celle-ci, la 59e et la 109e, qu'il faut lire de suite : car, à coup sûr, elles content la même aventure. Un détail qu'elles taisent, c'est le lieu; quant à le deviner, il n'y a pas d'apparence. La Cyrénaïque était un pays ouvert : sur la côte, l'Hellène, faisant son devoir de commercer, philosopher et jouir ; au désert, le barbare, divers de nom, un de génie, vivant de fuite et de rapine, mauvais voisin. Toujours on le craignit : maints φρούρια ou forts, œuvre d'ancienne et de nouvelle peur, hérissaient la contrée. Le désert remue-t-il ; le paysan se jette, corps et biens, dans la forteresse prochaine. Céréalius commandait, lâche, et, qui pis est, rapace; chacun murmure. Les Macètes le surent, inondent le pays; la ruine fut soudaine, immense : à peine Céréalius a-t-il le temps d'embarquer ses vols et sa personne. Pour Synésius, il se réfugie dans le premier fort venu, y organise la défense. La place est bonne, imprenable : elle a des murs, une colline encore, qui la protégent à l'envi ; mais point d'eau dans l'enceinte : les puits et le fleuve (quel fleuve? Evoptius le savait) sont en dehors ; il faut les garder : surcroît de péril. La jeunesse est aux remparts, sur la colline ; quelques archers à pied, des Balagrites, sont à l'eau ; Synésius est partout : le gros de la population, des jardiniers pour la plupart, rompus au seul râteau, attend qu'on la défende, et cependant regarde faire. Synésius se multiplie, fatigue et ne dort plus, se bat et rit, fait des machines et des lettres, écrit à son frère assiégé, qui tremble dans Phycus, que c'est mal fait à lui d'être un poltron ; à Olympius, qu'il fera bien de lui envoyer beaucoup de flèches et peu d'arcs ; à Simplicius enfin, qui lui demande ses *Cynégétiques*, d'attendre, et qu'il a, quant à présent, bien autre chose en tête que la

muse. Au reste, prêt à mourir, et sans souci de sa guenille (τοῦ θυλακίου τῶν χρεϋλλίων), expression pittoresque et fort à la mode; philosophes et moines tenaient, mais sur d'autres principes, même propos que Philaminte :

> Le corps, cette guenille, est-il d'une importance,
> D'un prix à mériter seulement qu'on y pense?

L. XI (36).

Synonymie : μακαρίτης, μακάριος, μάκαρ. — Ce billet, dans le texte, ne ressemble pas peu à une énigme; le voici mot pour mot: *Le bienheureux Castricius est devenu cela même,* c'est-à-dire bienheureux (μακαρίτης); en bon français : Castricius est mort. Un scoliaste d'Aristophane, sur le vers 556 du Plutus, distingue utilement trois mots grecs confondus quelquefois : Τὸ μάκαρ ἐπὶ τῶν ἁγίων λέγεται μόνον· τὸ μακάριος καὶ μακαριστὸς ἐπὶ ζώντων καὶ ἀποθανόντων· μακαρίτης δὲ ἐπὶ τῶν ἀποθανόντων μόνον (1).

Les mois égyptiens. — Synésius tient d'Alexandrie bien plus que d'Athènes; il appelle les mois à l'égyptienne. Il y a dans l'Anthologie une description utile, sinon heureuse et poétique, des mois égyptiens; j'en extrais les trois suivants, les seuls qui se trouvent dans les lettres de Synésius : *Athyr* montre à la terre la brillante constellation des Pléiades; *Pharmuthi* est le messager des roses du prin-

(1) Éd. Ducasau, p. 56, Paris, 1837.

temps (l. 127) ; *Mésôri* voit les eaux du Nil se gonfler pour féconder les plaines (l. 45) (1).

Quant au défunt, une connaissance sans doute; Synésius n'en dit qu'un mot, et à mi-bouche encore, qu'il est mort.

L. XIII (127).

Jolie préface de l'*Histoire byzantine!* Ainsi sous Rufin, ainsi sous Eutrope, et de favori en favori, de femme en femme, d'eunuque en eunuque, jusqu'à la fin. Pauvre peuple! mais qu'importe la tourbe menue? Au reste, le mal change, mais ne meurt point; il se civilise et se raffine, voilà tout : il y a toujours honneur et profit au métier de faquin politique.

Κῆκ τούτω Δάφνις κ. τ. λ. — Théocrite, Id. 8, v. 92, p. 49, éd. Boissonade.

Proverbes et expressions proverbiales. — En ce temps-là, il vint peu de chefs-d'œuvre et beaucoup de traités; il y eut foison de rhétoriques, de poétiques, de lexiques : les genres les plus francs traînaient leur chaîne, leur code. En littérature, comme en politique, il est des moments où les meilleurs esprits donnent dans la manie du règlement.

Il y a dans le περὶ Ἑρμηνείας de Démétrius (un homme d'esprit dont on ne sait au juste que le nom) une page exquise sur le genre épistolaire; c'est la plus ancienne rhétorique de la lettre, et, je crois, la plus neuve qui se puisse lire. Semez la lettre de proverbes, dit Démétrius; le sel po-

(1) Éd. Hachette, t. 1, p. 307.

pulaire de la παροιμία est la seule sagesse qui lui convienne (1).

Vers 365, Nicobule, un grand jeune homme, épousait Alypiane, une miniature de jolie femme. Elle était nièce de Grégoire de Nazianze; l'oncle et le neveu s'écrivent, plaisantent du beau géant et de la belle naine, s'aiment à qui mieux mieux. Nicobule a du goût; il est charmé des lettres de Grégoire : tant d'esprit et de grâce, et leur sens dru et leur allure vive, ce style leste et retroussé, ces boutades, ces mots, tout cela le transporte. Mon oncle, vous écrivez comme personne; vous êtes un charmeur : de grâce, la recette. A ce juvénile propos, le vieillard d'Arianze sourit. Ah! mon fils, que me demandez-vous? Le froid des ans me gagne : plus de fleurs dans ma vie, plus d'éjouissance dans mon style. Louer mes lettres! que vous ont-elles fait? Passe encore de conseiller et de conter; j'y suffis : cela sied à la longue mémoire du vieillard. Eh! tenez! il me revient une histoire, une fable. Un jour la gent volatile fut convoquée; chacun fait son devoir de venir aux comices : aussi s'agissait-il d'élire un roi. Régner est une douce chose, et fort prisée, dans les airs comme sur la terre : les prétendants étaient nombreux; agencés, Dieu sait : ils savent que l'esprit de la foule est dans ses yeux. L'aigle paraît, enlève les suffrages, l'empire : sa beauté, c'est qu'il est beau sans y penser. Croyez-moi, Nicobule, la plus belle des lettres est la plus naturelle. Après cela, ou plus longue ou plus courte (consultez le besoin), claire toujours, gracieuse s'il se peut. La grâce de la lettre, son agrément, disais-je, son sens et son esprit, c'est le mot, le mot venu, point attendu, le mot tombé des nues, le mot

(1) *Demetrii rhetoris de Elocutione liber*, 223-235, p. 46, éd. F. Gœller, *Leipsig*, 1837.

qui saute aux yeux, à la mémoire, aux lèvres, le mot qu'on retient et qu'on répète, le mot aventurier, expansif, contagieux, le mot proverbe enfin. Aimez la παροιμία; créez-la, citez-la tout au moins : rehaussez-en honnêtement vos lettres (1).

Synésius prodigue le proverbe; peut-être n'y a-t-il pas d'ancienne correspondance qui en renferme davantage. Beaucoup traînent dans tous les livres; d'autres ne se rencontrent plus que dans ses lettres. Je citerai les moins communs et de suite; quelque amateur m'en saura gré peut-être.

Πλεῖν ἢ παλαιστῇ καὶ δακτύλῳ σοφώτερος, l. 135, éd. Pétau; — κορώνης ἐνιαυτοί, l. 110; — πυργοφόρος καθάπερ ἡ Κυβέλη, l. 3; — ὑπὲρ εὐγενείας ἀμφισβητῶν τῷ Κέκροπι, *ibid.*; — εἰς Σωσίας τε καὶ Τιβίους ἀπέδοτο, *ibid.*; — Τὸ μὲν μέλειν οὐκ ἦν, τὸ μεταμέλειν δ' ἐνῆν, l. 4 (mythe d'Épiméthée); — τὸ τεῖχος τὸ Σεμιράμιδος, *ibid.* (Hérodote, I, 184); — ἀπὸ λεπτοῦ μίτου τὸ ζῆν ἠρτῆσθαι, *ibid.*; — τὸ τῶν ὀρνίθων γάλα, *ibid.*; — ὥσπερ οἱ Κίκονες, *ibid.* (Od., ι, 47); — Ἀσπίδα, φρῦνον, ὄφιν, καὶ Λαδικέας περίφευγε, — Καὶ κύνα λυσσητὴν, καὶ πάλι Λαδικέας, l. 127; — τῶν ἵππων Εὐμήλου πολὺ μᾶλλον ἐοικότα, *ibid.* (Il., β, 763-767); — τῶν συνεδρευόντων ἐν τῷ προτεμενίσματι τοῦ βουλευτηρίου λαλίστερος, *ibid.*; — οὐδεὶς κομήτης, ὅστις οὐ ψηνίζεται, l. 104; — μηδενὶ μάντεως δεῖν, *ibid.* et l. 79; — Ἰλιὰς κακῶν, l. 94 (Vous conterez, s'il vous plaît, à la compagnie l'Iliade de mes malheurs. La Fontaine, lettre à l'abbé Verger, 4 juin 1688); — μέχρι τούτου Λασθένης ὠνομάζετο φίλος Φιλίππου, μέχρι προὔδωκεν Ὄλυνθον, *ibid.* (c'est mot pour mot la phrase de Démosthène devenue proverbe, περὶ τοῦ Στεφάνου, p. 233, éd. Tauchnitz); — τὸ κέρας τῆς Ἀμαλθείας, l. 153; — τὸν βοῦν τὸν ἐκεῖνον ἐπὶ τῆς γλώττης τίθεμαι, *ibid.*; — οἱ τελ-

(1) L. XII, LI, LII, LIII et LIV.

χῖνες, *ibid.*; — Πάλαι ποτ' ἦσαν ἄλκιμοι Μιλήσιοι, l. 80; — τὰ ἐπέκεινα Θούλης, l. 147; — ἐκδιηγεῖσθαι τὰς Ἀγχεμάχου (?), *ibid.*; — τὸ ἐκ δευτέρων πρωτεῖον, *ibid.*; — τὸν ἐπὶ Νῶε βίον ἐρεῖς, *ibid.*; — οἱ πάτταλοι παττάλοις ἐκκρούονται, l. 45; — κόσμει ἂν ἔλαχες Σπάρταν, l. 100; — Κωφὸς ἀνὴρ, ὃς Ἡρακλεῖ στόμα μὴ παραβάλλῃ, l. 148; — ἐν Καρὸς μοίρᾳ, l. 79; — τοῖς ἐξ ἁμάξης λοιδορησάμενος, *ibid.*; — μῦς ἀντὶ λέοντος, *ibid.*; — ἄστροις τὰ καθ' ὑμᾶς σημαίνεσθαι, l. 7; — ἵππον εἰς πεδίον προτρέπειν, l. 154.

L. XIV, CV, CVI, et CVII (18, 19, 21 et 20).

Synésius avait du bien, de l'esprit et du nom; Alexandrie le connaît, fait quelque cas de lui : c'est un personnage. Un sénateur va partir pour la Cyrénaïque : il porte de l'argent aux troupes du pays. Il s'agissait de le recommander. Le sénat songe à Synésius, va le trouver en corps, lui demande des lettres. Synésius écrit, tourne quatre billets : même fonds, et maigre assez; pourtant cela sent le moins possible sa circulaire : les lettres 14, 105, 106, et 107 se laissent lire, semblent diverses et jolies.

La Pentapole était la plus chétive des six provinces du diocèse d'Égypte, et l'Égypte était le plus considérable des cinq diocèses de la préfecture d'Orient : cela faisait que le préfet de Ptolémaïs était un fort mince personnage auprès du préfet d'Alexandrie, et que celui-ci comptait parmi les plus grands de l'Empire. Il n'est pas impossible de se faire une idée des choses d'alors par celles d'à présent : qu'on s'élève, par le dernier effort d'imagination, de l'humble sous-préfet au préfet important, et de celui-ci au tout-puissant ministre, et l'on sera tout près

d'avoir franchi l'abîme hiérarchique qui séparait le préfet de la Pentapole de celui d'Égypte, et le préfet d'Égypte de celui du prétoire.

Alexandrie était la métropole du diocèse d'Égypte. Elle avait peu changé depuis Hadrien, qui la vit et la peignit au vif, non sans une pointe d'ironie romaine, ville de science et de trafic, académie et entrepôt (1). Synésius l'appelle la grande Alexandrie (τῆς μεγάλης Ἀλεξανδρείας, l. 21); il y étudia, s'y maria, y devint père, s'y laissa faire évêque, s'y aima toute sa vie un peu plus que dans sa patrie.

Comme toutes les villes importantes de l'Empire, Alexandrie avait son sénat et son préfet : les sénateurs étaient les hommes de la cité, et le préfet celui de l'empereur.

Les Grecs disaient τὸ βουλευτήριον, *le sénat*, et ὁ βουλευτής, *le sénateur;* d'où les Latins hellénistes firent de bonne heure *buleuterium* et *buleuta* : deux mots affectés par la barbarie des derniers jours. Pour vous faire une idée des sénats municipaux du code théodosien, sur toutes choses détournez votre mémoire du sénat romain de Tite-Live, et vos regards de notre constitution. Ils représentaient les villes, mais dans ce sens terrible qu'ils répondaient de l'impôt envers le fisc : c'était proprement un corps taillable et corvéable à merci (2). Alexandrie n'eut pas d'abord de sénat; Auguste avait peur de sa remuante conquête : il lui refusa jusqu'à ce vain simulacre d'autonomie. Quand elle eut fait ses preuves d'obéissance, Sévère se montra moins timide ou plus politique. Il y avait les dignitaires du sénat, les *dix-premiers* (decemprimi) : ils étaient dispensés, par

(1) Vopiscus, *Saturnin*, 8.
(2) Guizot, Cours d'histoire moderne, 2e leçon.

grâce ou prudence spéciale, de quitter la ville pour une mission publique quelconque. Entre les dix-premiers, l'on distinguait les *cinq primats* (quinque primates) : ceux-ci, en cas de crime, étaient exempts de la torture. Enfin l'un des cinq primats avait le titre de *premier* (primus) : le premier d'Alexandrie sortait comte de la première classe. L'État prodiguait, avec les impôts, les honneurs : peu de fortunes sénatoriales y pouvaient tenir (1).

Il peut se faire qu'Ammonius fût un dix-premier ; car la loi de Théodose le Jeune, qui défend par privilége aux *decemprimi* d'Alexandrie d'aller en mission hors de la ville, est de 436, c'est-à-dire postérieure d'une trentaine d'années. Synésius le donne à ses amis pour un sénateur considérable. Il avait charge d'accompagner la solde destinée aux troupes de la Cyrénaïque. La paye s'appelait l'or tout court (ἐπὶ χρυσίου διακομιδῇ, l. 19) ; l'on disait encore, plus explicitement, l'or qui doit être distribué aux soldats (χρυσίον.... νομὴν στρατιώταις, l. 18). Il paraît par cet endroit que, dans le diocèse d'Égypte, elle partait de la métropole, c'est-à-dire d'Alexandrie, pour les six provinces, sous la conduite d'autant de sénateurs. Le sénat choisit Ammonius pour la Pentapole, non sans intention : il était parent, cousin germain de Théodore, personnage mort depuis quelque temps, mais dont le souvenir était encore très-vif dans la Cyrénaïque (συγγενεῖ, l. 18 ; ἀνεψιόν, l. 20 et 21). Il semble que, né en Pentapole, Théodore ait vécu à Alexandrie. Je m'imagine un grand seigneur, une manière de Mécène, faisant largesse de sa maison, de son influence et de sa causerie, à ses compatriotes nouveaux débarqués, gens de lettres ou d'affaires ;

(1) Godefroy, t. IV, p. 551.

car il parlait, et avec grâce, et avec sonorité encore (toujours l'*ore rotundo*) : mérite souverain par le temps de rhétorique qui courait. On disait : *il parle*, comme nou dirions : *il pense*. La forme primait le fond. Les parents de Synésius et de Diogène, leurs pères, dis-je (τοὺς ἡμετέρους γονέας, l. 20), s'étaient laissé charmer à sa parole, peut-être beaux parleurs eux-mêmes : alors lesdits cousins leurs fils eussent chassé de race. Il est encore question de Théodore dans la lettre 32, mais tout à fait incidemment cette fois, et comme d'un nom que l'oubli gagne. Synésius, s'amusant au portrait d'un garnement d'esclave, dit qu'il l'a acheté des héritiers de Théodore (παρὰ τῶν Θεοδώρου κληρονόμων), et c'est tout.

Le préfet d'Égypte ne s'appelait point comme tous les autres : on le qualifiait de préfet augustal ou d'augustal tout court (αὐγουσταλίῳ, l. 29; αὐγουσταλίου, l. 105), comme qui dirait l'homme d'Auguste. La politique d'Auguste institua et la chose et le nom. L'Égypte n'était pas une province comme une autre : d'une fécondité merveilleuse, d'un abord difficile et d'un génie inquiet, tant de qualités attirèrent sur elle la providence impériale. La remettre à la discrétion d'un personnage, d'un proconsul, était peu sage : qui sait? trop de puissance, un peuple turbulent, un pays inaccessible, mille facilités eussent pu lui tourner la tête, en faire un rebelle, un rival, un nouvel Antoine, et alors, que de malheurs! la guerre dans l'Empire, et la famine à Rome. Tout compté, tout rabattu, Auguste se l'adjuge, entend la soigner comme sa chose, gage un homme de peu, un simple chevalier, et le charge de la faire profiter en honnête intendant : l'humble titre d'augustal sonne tout cela. A la vérité le nom ne changea point; mais la personne, c'est autre chose : l'on croira

malaisément qu'on en fût encore au chevalier d'Auguste, et qu'un si haut emploi ait mis un si long temps à se tirer de la chevalerie. Au reste, nulle preuve, et l'on sait que de tous les gouvernements, le moins routinier n'est pas précisément le despotique : volontiers l'on fait le mort sur l'oreiller du despotisme. La question n'est pas si oiseuse qu'elle en a l'air. Un chevalier préfet d'Alexandrie fermait aux consulaires les préfectures diocésaines; car il était contre les bienséances administratives qu'un consulaire obéît à un chevalier : ainsi les six provinces d'Égypte eussent été en proie aux aventuriers de la pire espèce, je veux dire les aventuriers politiques.

Synésius nous fait connaître deux *augustaux*, Pentadius et Euthale; comme les jours, ils se suivirent, mais ne se ressemblèrent pas.

Pentadius, nature ingénieuse et humaine, avait de la grâce dans l'esprit et de la suavité dans l'âme (τὸν ἡμερώτατον καὶ φιλοσοφώτατον Πεντάδιον, l. 127); il se lit au vif dans deux billets de Synésius du tour le plus délicat et du mode le plus tendre : l'on y voit qu'il faisait de la philosophie à ses moments perdus, du bien quand il le pouvait, et du plaisir à toute heure (l. 29 et 30). Synésius s'intitule agréablement son fournisseur de bien à faire; Dieu sait le zèle dont il s'y porte : ce ne sont que suppliques. Pentadius allait frapper un innocent; son ami veille, jette le cri d'alarme. Vous croyez en Platon, lui dit-il; eh bien! souvenez-vous de sa parole, que de l'oppresseur et de l'opprimé, le plus à plaindre n'est pas celui qu'on pense. Admirable doctrine du Gorgias (1).

Mais voici un tout autre homme. Euthale est trop jeune,

(1) Ch. xxiv, p. 31, éd. Tauchnitz.

est parti de trop bas, est arrivé trop haut, pour que son cas soit net; aussi ne l'est-il pas. Il était de Laodicée, nom sonore auquel répondaient quatre villes grecques; celle de Phrygie surpassait de loin les trois autres. Ceux de Laodicée avaient mauvais bruit; ils étaient si habiles qu'on s'en gardait : témoin le proverbe cité par Synésius. Il courait par le monde grec maints proverbes ethniques, enfants malicieux de la muse populaire. Ceux qui sont au fait de notre chose provinciale savent que nos bonnes villes de France se décochaient volontiers de semblables joyeusetés, souvent équivoques, quelquefois pittoresques. Euthale fit ses débuts administratifs en Lydie, petite province du diocèse d'Asie. Il était capable, léger d'années et de conscience, en belle passe, mais il fut impatient; il brusqua la fortune, et pensa la manquer : l'on risque beaucoup à montrer plus d'esprit que l'on n'a de pouvoir. N'étant qu'un petit personnage, il se mit sur le pied des plus grands : il battit monnaie, rançonna la Lydie comme Rufin faisait l'Empire. Rufin l'apprend, Rufin se fâche : il condamne l'imprudent préfet à l'amende, et charge l'élite de ses gardes (στρατιώτας), les plus braves et les plus fidèles, de lui faire rendre gorge, c'est-à-dire quinze livres d'or, et de les porter à la banque publique, ou plutôt à celle de Rufin (εἰς τὴν τράπεζαν τὴν αὐτοῦ), ce qui était tout un, paraît-il, l'État et le ministre ne faisant qu'une bourse. Bien en prit à Euthale d'en savoir plus d'une; il tenait de Sisyphe, dit Synésius : Sisyphe, fourbe et cupide (le κέρδιστος d'Homère signifie l'un et l'autre, Il., ζ, 153), type légendaire du roué (l. 50 et 121). Euthale donc se procure deux bourses entièrement semblables, met des oboles de cuivre dans l'une (ὀβολοὺς ἐκ χαλκοῦ) et des statères d'or dans l'autre (στατῆρας χρυσίου),

montre celle-ci, et cache celle-là. Les agents de Rufin comptent et pèsent, apposent le sceau de l'État sur ce qu'ils croient l'or et ne l'est point : Euthale avait, par un tour de passe-passe, substitué les oboles aux statères. La chose plut, amusa et la cour et la ville et la province. L'on mande l'adroit jeune homme à Constantinople : Euthale s'y rend en triomphe comme un bienfaiteur de l'Empire ; sa fortune était faite. Synésius dit à son frère : Apparemment que vous avez ouï parler du jouvenceau (οἶσθα τὸν νεανίσκον), qui, je m'assure, était à la cour au même temps que *nous* (ὑπὸ τοὺς αὐτοὺς ἡμῖν χρόνους). Style de chancellerie, voilà tout ; car il ne semble pas qu'Évoptius ait été de sa vie à la cour (ἐπὶ στρατοπέδου). Au reste, Synésius use et abuse du *nous;* le *moi* ne suffisait plus : l'emphase byzantine avait gagné jusqu'aux particuliers. Venons au mot de la fin, une façon de proverbe, et qu veut être expliqué. Pour moi, dit Synésius, je sais mon bout d'homme sur le bout de mon doigt (τἀνθρώπιον οἶδα), et le tiens *plus bavard que ceux qui siégent dans le vestibule du sénat.* Entendrait-il par là les pathétiques nouvellistes de la salle des pas perdus? Quoi qu'il en soit, bavarder n'est pas un si grand crime, et l'on se fût attendu à un autre trait ; évidemment Euthale, dit la Bourse, était plus qu'un bavard.

Il y avait des phrases faites, des circonlocutions reçues, pour désigner l'augustal. Synésius dit par exemple, *celui qui est investi de la préfecture d'Égypte* (τῷ νῦν ἔχοντι τὴν Αἰγυπτίων ἀρχήν, l. 117), et encore, plus obscurément, *le titulaire des plateaux* (τὰς πινακίδας, ἃς ἡ πολιτεία σύνθημα ποιεῖται τῆς Αἰγυπτίας ἀρχῆς,... ἔχει λαβών, l. 127). Ceci doit être éclairci. Songez que nous sommes à Byzance, c'est-à-dire en pleine emphase orientale. L'habit fait l'homme, la chamarrure le mérite. Les plus ternes

fonctionnaires ont les plus voyants insignes. La grandeur est sous les armes, armes parlantes, j'allais dire bavardes : la vanité caquète. Gui Panciroli, assisté de beaucoup de textes et d'un peu d'imagination, a heureusement rafraîchi les merveilleux hochets de l'armorial administratif d'alors. Je ne dis pas que tout soit de la dernière exactitude dans cette ingénieuse restauration : çà et là perce la fantaisie ; mais c'est une broderie savante, lumineuse en quelque sorte, et qu'on sent n'être là que pour éclairer l'histoire : s'il n'y a pas que la vérité, il y a toute la vérité. Les armoiries de l'augustal sont fort belles et tout à fait dignes de la symbolique Égypte.

Au fond d'une tribune s'élève une colonne d'or, qui est la maîtresse pièce et comme le point de repère du monument. Du haut de cette colonne se détachent deux têtes souveraines : ce sont les deux augustes, c'est-à-dire les empereurs d'Orient et d'Occident, qui semblent présider et comme autoriser la scène. Au pied de la colonne se dresse une sorte de crédence (ἄϐαξ), que couvre et décore un tapis blanc : là-dessus repose le *liber* ou la patente d'augustal, et brille l'argent de sa reliure. Des deux côtés de la colonne (la Libye supérieure, la Libye inférieure et la Thébaïde à gauche, et à droite l'Égypte, l'Arcadie et l'Augustamnique), les six provinces du diocèse, princesses à leur diadème et collier d'or, regardent la crédence : chacune tient son plateau d'*aurei* ou pièces d'or, symbole du tribut. Tout cela est ingénieux, et l'œil s'amuse au luxe, à la pédanterie alexandrine du détail (1).

L'augustal était le roi de l'Égypte ; les grandes affaires lui revenaient de droit, et les petites quand il le

(1) Grævius, *Thesaurus antiq. roman.*, t. VII, col. 1637 sqq.

voulait : les préfets diocésains n'osaient remuer sans lui, étaient à sa merci. Est-il honnête homme et de quelque littérature ; Synésius brigue son amitié, l'emporte d'assaut et l'esprit à la main, est tout-puissant : il en fait en quelque sorte sa machine à bien.

L. XV (107).

Lorsque l'Empire fut sur ses fins, il n'y eut pas de si faible ennemi qui ne fît son devoir de l'attaquer ; les provinces frontières furent en un moment ou occupées ou pillées : l'on eût dit une ligue du monde barbare contre le monde romain. Dans cette sorte d'invasion universelle, l'humeur diverse des hordes se montra : celles du nord, seules formidables, paraissent surtout en quête de beaux établissements ; quant à celles du midi, heureuses de leurs sables paternels, la razzia leur suffit. Une bonne partie de la correspondance de Synésius consiste en lettres de détresse : il se tue pour ainsi dire à crier aux barbares. Si l'on est attentif aux petits traits, épars çà et là, tant sur l'attaque que sur la défense, il n'est pas difficile de restituer la physionomie et comme les attitudes du nomade africain et du provincial de la Cyrénaïque aux prises l'un avec l'autre.

Entre les tribus qui, par courses réglées, rançonnent la Pentapole, deux seules ont un nom, les Macètes et les Ausuriens ; ils tiennent, ce semble, des Maces et des Auses d'Hérodote, et les siècles ont épargné leur air de famille (1) : comme les hommes cultivés, ainsi n'y a-t-il que les peuples civilisés qui changent à vue d'œil. Il n'est pas douteux que

(1) Hérodote, l. IV, ch. 175 et 180, t. II, p. 84 et 86, éd. Tauchnitz. Cf. Clausen, p. 212.

leurs déprédations n'aient été presque continuelles : l'aventure est leur fait, et la Pentapole les tente par sa croissante débilité. Mais les contemporains ne font mémoire que de trois grandes incursions; elles furent si terribles, qu'on en oublia toutes les autres. L'on voit par Philostorge que, vers 395, les Macètes et les Ausuriens inondèrent l'Afrique romaine (1) ; la Cyrénaïque désolée envoie Synésius à Constantinople implorer une audience qu'il obtint et un secours qu'on lui refusa. Les deux tribus, réunies d'abord, se séparèrent ensuite : les Macètes reparaissent en 404 (l. 129), et les Ausuriens en 409 (l. 78). C'étaient des nomades, s'ébattant dans le désert immense (l. 108) ; ils sont chétifs et déguenillés, ont l'air d'avoir faim (l. 104); pillards par nature et cruels par habitude, ils égorgent le paysan, et emmènent sa femme, ses enfants et ses bêtes (l. 125 et 129); la fureur dévastatrice du sauvage les possède, et ils détruisent pour détruire : ils brûlent les moissons, sans songer qu'ils s'affament eux-mêmes; nulle tactique, nulle discipline : apparaître et disparaître à propos, la surprise et la fuite, c'est leur art, et ils y excellent; ils ont une coutume étrange : ils ne descendent de cheval que pour combattre (l. 104) ; la terreur populaire les prend pour des êtres surhumains, pour des démons irrésistibles de la suite de Rhéa (l. 122), et ils ne sont pas même braves comme des hommes : quarante soldats tiennent tête à plus de mille, et deux cents eussent suffi pour les exterminer (l. 78). Ce ne sont pas des ennemis, mais des brigands, dit Synésius (l. 131).

La Pentapole n'a point de contenance devant les barbares ; plus de patriotisme, plus de courage : la débilitante habitude de se laisser faire, d'être administrée et défendue,

(1) Philostorge, l. xi, ch. 8, p. 154, éd. Godefroy, Genève, 1642.

l'avait engourdie, l'avait désintéressée et comme désespérée d'elle-même. Envahie, elle perd la tête, elle invoque l'État; elle est trop romaine : la centralisation impériale avait paralysé les énergies locales. A la ville comme aux champs, tout tremble : si le pâtre abandonne son troupeau (l. 104), Évoptius s'abandonne lui-même, et succombe à une peur indécente (l. 131). Citoyens et soldats se blottissent. Cela indigne Synésius. Philosophe et évêque équivoque, il fut un grand patriote; c'est le plus net de sa vie. Il secoue l'apathie des habitants, suscite des volontaires, paye de sa personne et de sa plume, se bat et complimente ceux qui se battent, tant paysans que soldats, tant prêtres que généraux.

Prenez garde à ce trait de mœurs; il est piquant, et plus familier qu'on ne pense. Les bonnes gens sont sujets à des scrupules, à des retours sur eux-mêmes et sur les autres, à des timidités qui étonnent, qui impatientent; l'on sait que le courage est leur moindre vertu. Synésius supplée les honnêtes poltrons d'alors; il ose et se remue pour eux : il s'évertue pour la patrie. Vous croyez que c'est le moins qu'ils puissent faire que de le porter aux nues; un instant : ils épluchent son patriotisme. Il défend leurs biens et leurs personnes : à la bonne heure, mais en a-t-il le droit ? est-ce légal ? Là-dessus ils font les juristes, le déclarent en contravention, et, de par l'empereur, la loi et la justice, le somment de désarmer. Vous devinez pourquoi; c'est fort simple : il n'a pas le port d'armes. Un jour qu'il était à Altino en Vénétie (une grande ville alors, un petit village aujourd'hui), Valentinien I sut que les choses n'allaient pas tout au mieux dans sa bonne province de Campanie : ceux du pays vont et viennent en armes, sans congé de personne et comme si c'était de droit commun, sous couleur de voyage : usage commode aux mal vivants, voleurs et dé-

trousseurs de gens, qui, toujours prêts, armés qu'ils sont de pied en cap, fondent sur les passants et les rançonnent à leur aise. Ayant ouï cela, l'Empereur s'en émut, et, sans tarder autrement, il expédie au préfet de ladite province le petit mot suivant : *Nulli prorsus, nobis insciis atque inconsultis, quorumlibet armorum movendorum copia tribuatur*, ce qui signifie à peu près : Voulons et nous plaît que le port de toutes armes soit interdit à tous individus. C'était bref, c'était sage; la Campanie ne pouvait se passer de cette note : elle tournait au brigandage. Cela fit loi, et ce fut tout profit pour l'Empire (1). Il ne faut pas que les armes soient abandonnées aux gens; les méchants en mésuseront sans faute, et les bons peuvent en mésuser : le meilleur des hommes a ses colères, son premier mouvement. La sécurité de tous commande le désarmement de chacun. L'ordonnance de Valentinien est de 364. Quarante ans après, la poltronnerie d'Évoptius l'interprète à sa guise. Ah! le galant homme! C'est niais, c'est monstrueux, et Synésius se fâche justement. — Et vous direz après cela, s'écrie-t-il, qu'il n'est pas permis aux particuliers de porter les armes (ὁπλοφορεῖν), et qu'ils n'ont que le droit de mourir, attendu que le gouvernement sévit contre quiconque essaie de se sauver! Mais, ne m'en revînt-il autre chose, c'est assez que les lois règnent au lieu de ces bandits. Ah! comprenez-vous ma joie de voir la paix derechef, et le tribunal dans sa pompe, et le héraut commandant le silence? Que je meure, le jour où ma patrie aura recouvré sa première forme!

Relevons quelques délicatesses de langage. Synésius est un curieux de style; je lui appliquerais volontiers le joli

(1) Godefroy, t. 5, p. 475. Cf. *Dictionnaire général des lois pénales*, par de Chabrol-Chaméane, t. I, p. 51.

propos de Montaigne sur Térence : Les perfections et beautés de sa façon de dire nous font perdre l'appétit de son sujet ; sa gentillesse et sa mignardise nous retiennent partout (1).

Ἡδὺς εἶ (Vraiment vous êtes plaisant). Cela rappelle l'*homo suavis* du Phormion (2) ; la Vénus africaine n'aimait rien tant que la Minerve athénienne. Autres mots et même sens : γλυκύς, εὐήθης et χρηστός ; cela se voit à toutes les pages de Platon. Les langues causeuses, le grec et le français par exemple, abondent en euphémismes pareils ; converser, c'est sous-entendre : l'on médit à mi-bouche. Je viens de lire le petit volume de M. Boutmy : *Philosophie de l'architecture en Grèce.* Glissez sur le titre peut-être un peu allemand, et aussi, mais çà et là seulement, sur le style, plus fort que délicat, trop aventurier, trop sujet aux métaphores exotiques. Mais que de choses neuves ! que de conjectures ingénieuses ! que de vues larges et profondes ! J'ose dire que ce livre, s'il n'apprend rien aux habiles, au moins peut-il éclairer leur savoir. Voyez ce petit trait sur l'instinct causeur de l'Hellène : Assis dans son palais, devant une table abondante, l'Ionien parle ou écoute parler (3).

Le grec a mille petits mots, euphoniques ou signifiants, qui sonnent ou disent mille petites choses. Jugez de l'écrivain sur sa dextérité à manier cette menue monnaie : médiocre, il la néglige ; excellent, il la recherche : avec quel bonheur l'art divin de Platon utilise ces riens, les anime et les emplit des délicatesses de sa pensée ! Synésius les prise fort, nourri qu'il est à l'atticisme. Voyez comme il use d'εἶτα, ici et ailleurs, l. 113 et 114 par exemple. Cette vive et alerte particule sied à merveille, s'étonne ou s'indigne

(1) *Essais,* l. 2, ch. 10.
(2) *Phormion,* II, 2, 64.
(3) P. 22.

à souhait au début d'une phrase ironique ; elle raisonne et conclut comme d'un tour de main : notre *et* la traduit mieux qu'il ne lui ressemble. Les pères de notre langue égayaient leur style naïf et familier de ces superfluités piquantes ; nous sommes plus sévères ou plus roides : nous aimons à couper par le plus court. Il y a dans la langue française, dit Joubert, de petits mots dont presque personne ne sait rien faire (1).

L. XVII (113).

Synésius, natif de Cyrène (τὴν μητέρα Κυρήνην, l. 4), dit qu'il est originaire de Laconie (Λάκων γὰρ ἄνωθέν εἰμι, l. 113). L'était-il ? et sa bonne ville maternelle doit-elle être reconnue pour la fille légitime de Sparte ? C'est délicat. Qu'en ce temps-là l'on tînt la chose vraie, incontestable, il y a grande apparence ; l'amour-propre national est ingénieux à s'aveugler : les Romains d'Auguste descendaient d'Énée, et nos pères de Francus. Les pièces revisées, il y a beaucoup à dire ; j'y dirai quelque chose.

L'on connaît Hérodote, le père de l'histoire et l'ami de la fable ; l'on sait qu'il dit vrai quelquefois, qu'il se trompe souvent, et qu'il charme toujours. Pensant et repensant à mon Synésius, j'ai lu et relu sa Melpomène, j'entends le dernier tiers, à partir du chapitre 145 jusqu'à la fin : c'est là par excellence le livre des origines et antiquités de Cyrènė, et je gage que, faible qu'il était pour le bon vieux temps, Synésius ne consultait volontiers que ce naïf état civil de sa patrie. Tenons-nous-y ; mais il y faut de l'attention : notre conteur, comme un secrétaire de la tradition, prête l'oreille à tous les bruits, la plume à tous les dires,

(1) Pensées, p. 276.

et l'on s'égare aisément parmi les tours et les détours de son pré légendaire.

Chassés de l'Attique, les Pélasges chassent les Minyens de Lemnos. Ceux-ci, n'ayant plus ni feu ni lieu, s'en vont demander, les armes à la main, un asile à Lacédémone; leurs droits, les voici : Minyens et Spartiates ont les mêmes auteurs, c'est-à-dire les héroïques aventuriers du navire Argo. Là-dessus, accueillis en frères, ils parlent et agissent en maîtres. Il y avait alors à Sparte un homme d'origine phénicienne et du nom de Théras. Oncle maternel d'Eurysthène et de Proclès, il régenta leur enfance, leur héritage encore, qui était la royauté. Le malheureux prit goût au métier de roi. Le jour où, après avoir été tout, il ne fut plus que lui-même, il s'ennuie, il se déplaît à Sparte où il s'était tant plu : il avait la maladie de la royauté, et dit qu'il a celle du pays, parle de s'en aller, s'en va, emmenant avec lui plus de Spartiates et moins de Minyens. Il prend terre à Calliste, la perle des Cyclades, lui impose et ses gens et son nom, fait de Calliste Théra : colonie phénicienne, l'île fleurit par les nouveaux débarqués, Spartiates et Minyens. Faisons court, retroussons Hérodote et son conte ondoyant, secouons sa poétique poussière. Les Théréens se poussent dans le monde, vont et viennent, naviguent et commercent. L'un d'eux, plus hardi ou plus heureux que les autres, ayant pris son essor, trouve un coin de l'Afrique, s'y aime et y bâtit : il s'appelait Battus, fut père de Cyrène et des Battiades. Cela s'enregistre sous l'année 631. D'abord la ville s'accrut peu : ainsi fait toute chose naissante. Mais sous Battus II, dit l'Heureux, les colons affluèrent : la petite Grèce se répandit dans la grande Libye. Il fallut se constituer. Mantinée passait pour le modèle des cités ; les sages la prônaient, l'alléguaient pour patron (1) : l'on en

(1) Élien, *Variæ Hist.*, p. 316, éd. Didot.

implora un législateur. Démonax vient, s'enquiert, et divise la population cyrénéenne en trois tribus (τριφύλους ἐποίησέ σφεας) : 1° les Théréens et leurs voisins ; 2° les Péloponnésiens et les Crétois ; 3° tous les insulaires. Cela dura, et l'on n'y toucha plus. Que conclure de là ? Ce qu'en concluait le vulgaire, je l'ai dit. Le pourquoi saute aux yeux : ceux de Théra sont gens de peu, et ceux des îles gens de rien ; mais qui est noble comme Sparte ? Aussitôt dit, aussitôt cru : les voilà Spartiates sans faute. Mais ce n'est pas le dire de l'expert mantinéen : un tiers de Péloponnésiens au plus ; le demeurant, colons de terre grecque en général. Joint que le génie de Cyrène ne rappelle point du tout celui de Sparte. Voyez le peu qu'on sait de son histoire intime, de ses mœurs, de ses goûts et penchants : jeux et fêtes y fleurissent, le luxe et les plaisirs, les lettres et les arts ; tout y rit : l'on se croirait en pleine cité ionienne. Somme, que Cyrène était spartiate en tiers, et Synésius en entier.

Venons à sa généalogie et antiquité. Sans être plus vain qu'un autre de ses parchemins, Synésius les déroule à deux reprises, sollicité et comme entraîné par son sujet : une fois, parlant à tous et du haut de la chaire, dans sa vive harangue contre Andronic (l. 57) ; l'autre, dans une lettre, mais si pathétique qu'on l'a prise à tort pour un discours (1). Il déclare donc, et cela sans sourire et le plus naturellement du monde, qu'il est de sang héroïque, et qu'il descend en droite ligne d'Eurysthène et d'Hercule. Vous y croyez, n'est-ce pas ? comme à l'arbre généalogique de Pantagruel, *et demandez comment est-il possible qu'ainsi soit*. Allez donc aux registres publics (αἱ δημόσιαι κύρβεις), et vous y trouverez, couchée tout au long, la liste infinie de ses ancêtres depuis Hercule jusqu'à lui Synésius ; il y renvoie ses

(1) Κατάστασις, p. 387, éd. Krabinger.

compatriotes en homme sûr de son fait : généalogie authentiquement fabuleuse, et que, sans y croire, il nous faut expliquer. Supposez d'abord que, parmi les Spartiates qui suivirent Théras, il y eût un Héraclide, et qu'il fît souche ; supposez ensuite que, parmi les Théréens qui suivirent Battus, il y eût un Héraclide encore, et qu'encore il fît souche ; supposez enfin... mais c'est assez : il suit nécessairement de là que Synésius est Spartiate ; mieux que cela : Eurysthénide, voire même Héraclide. Jeu à part, Synésius était un Cyrénéen de vieille roche, et l'on comprend que, dans ses patriotiques pleurs, il mêle à sa patrie ses pères, et à ses ruines leurs tombeaux doriens (1).

On voudrait savoir au juste ce qu'entend Synésius par les δημόσιαι κύρβεις de Cyrène. Quant aux κύρβεις de Solon, grâce à Dieu, l'on n'en est point en peine ; on les connaît autant qu'il est besoin : c'étaient proprement des ais carrés ou triangulaires, car il y a deux dires là-dessus, sur lesquels l'on grava ses lois. On écrivait peu du temps de Solon, dit M. Egger, parce qu'on manquait d'une matière commode pour écrire (2). A propos de Solon et de M. Egger, lisez donc le *Polémon* de ce dernier : l'utile et agréable érudition ! L'on admire qu'un homme qui sait tant sache dire si bien. J'ignore si la constitution de Démonax fut, comme celle de Solon, couchée sur des tablettes ; ce qu'il y a de certain, c'est que, pour être plus jeune, le législateur de Cyrène n'est pas moins ancien que celui d'Athènes, et que la mode des κύρβεις ne se passa pas de sitôt : longtemps le bois coûta moins cher que le papier (3). Mais si les κύρβεις de Démonax existèrent jamais,

(1) L. 124 ; Κατ., p. 387, éd. Krabinger. Cf. *Voyage d'Anacharsis*, ch. 6, *in fine*.

(2) *Mémoires d'histoire ancienne et de philosophie*, p. 48.

(3) Ibid., p. 135.

assurément elles n'existaient plus ; de pareilles reliques eussent fait plus de bruit : on fût allé les voir par rareté. Mettons que dix siècles les avaient abolies, et n'en parlons plus. Une conjecture m'apparaît et m'attire; la voici. Somme toute, les mots, comme l'écho moqueur, se jouent des choses ; ils signifient autrement qu'ils ne sonnent : ils parlent en dessous. Peu ne vieillissent pas, et ce sont les politiques ; aussi n'ont-ils point de front, c'est-à-dire de sens : ils ne meurent jamais, parce qu'ils changent toujours. Entre le κύρϐεις de Solon et celui de Synésius, il s'écoule un millier d'années, compte rond ; ce sont bien des printemps, même pour un mot. Sans déranger ou perdre une seule de ses lettres, il fait trois significations principales : lois de Solon, lois en général, actes publics (1). La première blanchit vite ; la seconde fleurit davantage ; la troisième s'éternise : la cité morte, la loi devient paperasse. Plus j'y regarde, plus il me semble que le solennel δημόσιαι κύρϐεις de Synésius n'est bonnement que le synonyme archaïque de l'humble κοινὰ γραμματεῖα, les actes ou registres de l'état civil, comme nous disons.

Ceux d'à présent qui savent, s'inquiètent-ils, comme il convient, de l'état civil dans les républiques grecques ? Il est un livre sur la Grèce, que son auteur, après y avoir employé plus de trente ans, regretta de n'avoir pas commencé dix ans plus tôt et fini dix ans plus tard (2) ; un livre d'érudition et d'esprit, que les habiles approuvèrent et que la foule lut : c'est le *Voyage du jeune Anacharsis.* Il est tombé en défaveur, j'allais dire en oubli; ceux qui l'ont étudié savent pourquoi. Mais à quoi pensent les doctes de lui tenir rigueur ? Ils le chicanent sur ceci et sur cela, petitement. Ce point est important, essentiel : Barthélemy s'en

(1) Thesaurus græcæ linguæ, *Henri Estienne,* éd. Didot.

(2) *Mémoires sur la vie de J.-J. Barthélemy,* 3e Mémoire.

est-il douté seulement? L'abbé sommeille plus qu'il n'est permis, à les entendre. Qu'il n'ait pas tout dit, à la bonne heure : qui donc a le courage de tout dire? Complétez, approfondissez, multipliez les mémoires; mais avouez que ce livre demeure encore le plus solide et le plus brillant manuel de l'helléniste : toutes les œuvres nouvelles n'ont fait que blanchir devant ce chef-d'œuvre. Allez au vingt-sixième chapitre : *De l'éducation des Athéniens ;* vous en serez content : il y a là un savoir et un esprit qui n'ont pas vieilli. C'est un peu long que ce qu'on y lit sur l'état civil; sans quoi, je m'en fusse enrichi. Cela faisait le citoyen, c'est-à-dire l'homme libre, le maître, le roi. Aussi quel appareil! c'était moins une fête qu'une suite de fêtes; l'allégresse durait trois jours, un véritable *triduum*, comme nons dirions : nos pompes religieuses ne sont rien auprès de celles-là. Ah! la dévote démocratie que celle d'Athènes! L'on ne s'en doute point; nombre de gens crieraient à la stupidité : il est vrai qu'il s'agit d'Athènes, et qu'il y faut de la révérence. Savez-vous qui a défini ce peuple? C'est saint Paul, oui lui-même : ἄνδρες ἀθηναῖοι, κατὰ πάντα ὡς δεισιδαιμονεστέρους ὑμᾶς θεωρῶ (1). Prenez-y garde; ils y sont : cela les peint et pince, dirait Montaigne. Mais n'est-ce pas curieux de voir un juif, un pharisien encore, lié et garrotté par les mille pratiques du rituel mosaïque et rabbinique, s'étonner, et le dire en manière de compliment, que les Athéniens soient gens si pieux et si dévots, religieux à l'excès? Je tiens qu'il nous faut remonter aux neiges d'antan pour nous faire une idée de la ferveur athénienne. Les hommes ne remuaient ni pieds ni mains sans les dieux; la religion est partout, préside au gros et au détail de la vie : l'inscription de l'enfant dans le registre de

(1) Act., 17, 22, t. 2, p. 93, éd. Griesbach.

la curie est une cérémonie plus religieuse que civile. Il n'entra jamais dans la pensée des gouvernements antiques de se dire athées, et cela s'explique : la superstition, ondoyante et diverse qu'elle était, nullement dogmatique, s'accommodait de tout, les servait sans les gêner. Lorsque l'Europe avait la même foi, on naissait à l'Église en même temps qu'à l'État : le chrétien faisait le citoyen, et il paraissait naturel qu'il n'y eût d'état civil que l'état religieux. Il est aussi puéril de maudire que de regretter le passé ; le sage cherche à le comprendre : autres temps, autres mœurs.

Connaissez-vous la plaque d'Apollophane de M. Egger ? Avez-vous lu son mémoire : *Des formalités de l'état civil chez les Athéniens ?* N'avez-vous pas été plus que content? Quelle richesse de témoignages et de conjectures ! J'adore celles-ci, quant à moi ; c'est l'horizon, c'est le ciel dans la critique : sans elles on y étouffe. Et quant aux textes, le spirituel helléniste sait si bien la carte du pays, que vous diriez qu'ils naissent sous sa main : l'ingénieux allégateur que M. Egger !

La *Grèce* est un pays plein de terres désertes;
Tous les jours nos auteurs y font des découvertes.

Bref, un si brillant travail sur une obscure plaque est quelque chose d'étonnant, et il n'y avait pas deux hommes en France qui pussent le faire ; prenez et lisez : c'est un lumineux commentaire de la substantielle page de Barthélemy.

Pour en revenir à Synésius, me voilà bien empêché, et son mot de la fin est introuvable. Vous souvient-il d'avoir rencontré quelque part, comme l'on pourrait dire dans Hérodote, Diodore ou Plutarque, une lettre des éphores à Léonidas, le héros des Thermopyles (τὴν πρὸς Λεωνίδαν ἐπι-

στολὴν τῶν τελῶν) ? Pour moi, je l'ai cherchée partout, et n'ai su la découvrir nulle part. L'on y lisait dans ce style bref, pourpensé et en quelque sorte rentré, que La Fontaine nomme précieusement *les grâces lacédémoniennes ;* l'on y lisait, dis-je, le mot héroïque que voici : Qu'ils combattent comme s'ils allaient mourir, et ils ne mourront point. Vrai ou faux, cela est beau assurément, mais n'est plus frais : prosateurs et poëtes de la Grèce et de Rome l'ont dit sur tous les tons, et Tyrtée, et Platon, et Horace, et cent autres que chacun connaît. Synésius est encore plus ancien par le cœur que par l'esprit ; il est de la famille, sinon de la taille, des hommes de Plutarque : il parle patrie, c'est-à-dire autels, tombeaux et ancêtres, comme on n'en parlait plus, avec une plénitude et, si j'ose le dire, une magnificence de tendresse tout à fait surannée. Quand je regarde autour de lui, je vois qu'il ne ressemble à personne, et je m'imagine qu'il n'était pas très-éloigné de paraître étrange. Son patriotisme n'est pas moins classique que son goût.

L. XIX (108).

Le courage fait beaucoup, est l'âme de la guerre ; mais il ne suffit pas : il faut des armes pour se battre. On en manquait en Pentapole : le diacre Fauste tombe sur les barbares à coups de pierres et de poing, les terrasse, s'arme de leurs dépouilles (l. 107) ; mais il vient peu d'Hercules.

Synésius émeut le patriotisme ou l'intérêt, ébranle, déracine à grand'peine le paysan. L'a-t-il lancé, mis en haleine ; autre soin : il s'agit de l'armer tant bien que mal. Synésius travaille à se procurer des armes : il en fait fabri-

quer le plus qu'il peut en Cyrénaïque, et il en implore de ses amis de Syrie.

Disons la majestueuse industrie des armes en ce temps-là : c'est une porte, une fenêtre, si l'on veut, qui ouvre sur les côtés moins regardés de l'administration impériale (1).

Nous sommes d'une complexion si libérale que nous avons beaucoup de peine à comprendre l'universelle servitude qui fleurit aux derniers jours de Rome : il y faut je ne sais quel effort douloureux, comme pour interpréter un rêve malsain, antisocial, et tel qu'il s'en produisait tout à l'heure, il y a quelque vingt ans. Le spectacle ne vous rebute point d'abord. Vous apercevez, non sans plaisir, sur la froide et languissante surface du monde romain, mille apparences animées, actives et industrieuses, qui imitent la vie ; l'on dirait les membres survivants du géant paralysé : ce sont les colléges ou corporations des arts et métiers. Cette vue vous attire ; vous croyez à une décentralisation heureuse, à la variété dans l'unité, à des corps libres dans l'État souverain : vous souriez au beau idéal. Voici le laid réel. Le fruit du despotisme impérial a été l'avilissement de cette majesté plus que royale, qui était le citoyen romain ; la meilleure voie pour dominer est de corrompre. Tout sert à cette heure, et il est malaisé de distinguer l'homme libre de l'esclave. L'agriculture et l'industrie traînent leur chaîne : l'agriculteur appartient à sa curie, et l'industriel à son collége. L'individu s'évanouit dans la communauté, et celle-ci dans l'État, qui engloutit tout. Êtes-vous né d'un père charcutier ; vous êtes charcutier : le collége de la bouche vous revendique comme son héritage. Vous vivrez et mourrez charcutier, et la loi s'en explique très-élégamment :... *immoriantur cum subole*

(1) Godefroy, t. III, p. 551. Cf. *Histoire des classes ouvrières en France*, par Levasseur.

professioni cui nati sunt (1). » Quant au collége, l'État le couvre ou l'étreint de sa protection : il ne lui permet ni de vivre ni de mourir, le comble de priviléges et de corvées, c'est-à-dire du plus servile de tous les impôts.

Il est naturel que les métiers moins nécessaires soient plus laissés à eux-mêmes : plus libres, ils respiraient. Ceux qui touchent à la subsistance publique méritent qu'on les surveille ; l'État les sacrifiait : ils étaient affligés d'une corvée perpétuelle. Mais l'ouvrier malheureux était celui de l'État ; rien ne ressemble mieux à l'esclave public.

Dans cette diminution du citoyen, il n'y eut plus de droit civil. Comme l'État est tout, et qu'il tient toutes choses dans sa main, le droit administratif crut démesurément ; la grande affaire du prince était de réglementer : le laborieux écheveau du code théodosien fut l'œuvre de peu de règnes. Si vous ôtez les lois qui regardent les curies et les colléges, que vous restera-t-il ?

Il n'y avait pas moins de quinze manufactures d'armes dans l'Empire d'Orient. Ce nombre peut surprendre ; nous n'en avons que quatre à l'heure qu'il est. Mais il pleuvait des barbares, et l'on vivait sur le pied de guerre (2).

Le terme administratif pour désigner la fabrique d'armes était *fabrica* tout court ; les ouvriers s'appelaient *fabricenses*, mot nouveau, inutile et mal fait : les administrations ne sacrifient point aux Grâces.

Il y avait deux sortes d'ouvriers : les *fabricenses* proprement dits, qui fabriquaient, et les *barbaricarii*, qui ornaient.

Passons sur la monstruosité du mot. Mais s'il sent son

(1) Godefroy, Cod. theod., *Nov. XIII*, t. 7, p. 45, éd. Ritter.
(2) Grævius, Thes. antiq. roman., t. 7, col. 1507.

temps, j'allais dire son échoppe, il témoigne, ce semble, de l'origine barbare ou étrangère de l'art; il y a apparence que les Grecs et les Romains l'avaient appris : le tenaient-ils, ceux-là des Phrygiens, et ceux-ci des Étrusques? Ce point importe davantage : quel était au juste l'art des *barbaricarii ?* Est-ce au code que vous le demandez? Il se tient dans le vague comme il sied à la loi ; brève sans doute, mais générale, elle s'enclôt dans le mot large, extensible, ouvert et facile au cas particulier : elle fuit le détail, la spécification. Tournée et retournée, voici à peu près ce qu'on en peut tirer. L'arme est de fer (entendez le bouclier, le casque, la cuirasse, etc.); le *barbaricarius* la reçoit du *fabricensis*, la finit, c'est-à-dire la couvre de bronze, d'argent ou d'or : ne diriez-vous pas un bronzeur, un argenteur, un doreur? Cela contente peu, ne nous met point dans le secret du travail : le mot *tegere* est si spacieux qu'il peut loger toutes les conjectures, toutes les imaginations. Quittons le code pour Donat; vous savez, le grammairien, le commentateur qui s'entendit en Virgile et en Térence : il a du bon quelquefois et du curieux toujours. Il glose je ne sais plus quel vers de l'Énéide, et, à propos de jambières, s'arrête, se recueille, et définit les *barbaricarii.* Les merveilleux ouvriers, à l'entendre ! ils savent, avec du fil d'or bruni, représenter au vif les formes les plus variées (*ex auro coloratis filis exprimunt hominum formas, animalium et aliarum specierum*). Je me trompe peut-être, mais ne décrirait-il point là le travail exquis du filigraniste antique? Les anciens excellaient à broder en filigrane; voyez les admirables bijoux du Louvre : quel art divin a suffi à ces chefs-d'œuvre ! J'ai ouï dire qu'en plus d'un point le filigraniste d'aujourd'hui en doit à celui d'autrefois. Je m'imagine donc, parmi les *barbaricarii* de

la fabrique impériale, une élite moins d'ouvriers que d'artistes : ils brodent d'or, et le fil industrieux se joue en fantaisies charmantes sur les armes des chefs.

Les manufactures d'armes étaient ordinairement situées à la vue de l'ennemi, c'est-à-dire dans les places frontières: cela épargnait des transports coûteux et des retards funestes. Mais il y en avait dans les grandes villes de l'intérieur ; l'on en voit à Constantinople et à Antioche : il est probable qu'on regardait aux commodités de main-d'œuvre et de matière.

La province fournissait la fabrique de fer et de bronze ; cela se faisait par prestations. La contribution en nature, entre autres inconvénients, a celui de paraître vexatoire. Il y eut des pays où l'on offrit de l'argent ; les *fabricenses* s'en arrangèrent : il ne leur était pas dommageable d'acheter du mauvais fer à bon marché. L'État finit par y aviser.

Le *fabricensis* avait un chez soi, sa maison ou son taudis ; il allait à la fabrique. Il était à la tâche, et, comme il travaillait au mois, peut-être se reposait-il quelques jours. Le *barbaricarius* d'Antioche et celui de Constantinople bronzaient chacun six casques et six mentonnières par mois ; mais celui de Constantinople n'en argentait ou dorait que trois, tandis que celui d'Antioche en faisait huit : Valens, égalant leur travail, décréta qu'ils argenteraient ou doreraient, tant l'un que l'autre, six casques et six mentonnières par trente jours.

Les *fabricenses* n'étaient pas heureux ; l'eussent-ils été, qu'ils n'auraient pu s'en croire, enchaînés qu'ils étaient à leur métier : point de liberté, point de bonheur. Ils fuyaient la fabrique ; l'État, sans autrement y regarder, les stigmatise au bras : le stigmate trahira le déserteur. Au reste,

qui oserait le recéler? La fabrique a droit au recéleur et à ses enfants.

Une classe d'hommes se trouvait si infortunée qu'elle enviait les *fabricenses ;* c'étaient les curiales : ils tâchent de se faufiler dans la fabrique. L'État prit des mesures : tout postulant dut produire un certificat du préfet de la province, ou, à son défaut, du défenseur de la cité, témoignant qu'il n'est ni curiale ni issu de curiale, c'est-à-dire qu'il est franc et quitte de toutes charges municipales.

La maxime de l'État était que chacun fît son métier, et s'y tînt. Il est interdit au *fabricensis* de se faire colon à un titre quelconque; lui confier sa terre, c'est la donner à l'État, qui s'en empare : outre qu'il se fût détourné de son travail, le *fabricensis* eût pu détourner du fer pour la culture.

Une seule voie de délivrance et d'honneur s'ouvrait au *fabricensis*. Devient-il directeur de la fabrique ; deux ans de direction, et le voilà libre et honoré : il a rang de protecteur ou garde du corps, c'est-à-dire, en style de chancellerie byzantine, qu'en de certaines cérémonies, il sera admis à adorer l'éternité impériale (lisez qu'il pourra rendre ses hommages à l'empereur).

Peu de *fabricenses* faisaient une si belle fin ; la plupart mouraient comme ils avaient vécu, c'est-à-dire esclaves. Ressentaient-ils leur destinée? L'habitude est une grande puissance; l'âme se rend à sa monotonie. L'État, qui ne leur devait rien, leur accordait quelque chose, une exemption : il les quittait du logement des gens de guerre, et c'était tout.

Les fabriques relevaient du maître des offices et du comte des sacrées largesses, un peu de celui-ci et beaucoup de celui-là. Mille fonctionnaires vivaient du despotisme

impérial ; l'histoire se perd dans leurs attributions. Il y avait du ministre des travaux publics dans le maître des offices, et du ministre des beaux-arts dans le comte des sacrées largesses : les *fabricenses* proprement dits dépendaient, ce semble, du premier, et les *barbaricarii* du second.

L'État souffrait que d'autres que lui fabricassent des armes, et, à côté de la manufacture publique, subsistait la fabrique privée ; il y avait le *fabricensis* libre, c'est-à-dire autorisé.

Il semble qu'il y eût peu de fer ou de forges en Cyrénaïque ; Synésius, qui aime à dire les richesses naturelles de sa patrie, n'eût point tu celle-là, et il paraît, au mal qu'il se donne pour ramasser des armes, qu'il n'en naissait guère. Quelques lances, cimeterres, épées et haches, c'est tout ce qu'on sait faire ; point d'armes défensives, boucliers ou autres : cela passe l'ouvrier local. En cette extrémité, l'on s'avisa d'une dernière ressource ; l'olivier au bois dur venait dans la contrée : Synésius pensa que ses soldats, laboureurs ou pasteurs, pourraient au besoin s'en tailler des massues, arme surannée, mais assortie à leur rustique adresse. La flèche est de peu de fer et de façon : du moins la Pentapole se suffit-elle en flèches? Aussi peu ; elle en demande à l'Égypte et à la Syrie. Jusqu'aux brides de cheval manquent en Pentapole.

L'industrie subsiste de longs espoirs de paix ; la sécurité est la muse du travail. La Cyrénaïque, toujours en alarme, négligea jusqu'aux métiers nécessaires ; elle se contentait du rebut des autres pays : Constantinople la fournit de modes (l. 48 et 70), Athènes de chaussures (l. 52), Séleucie et Alexandrie de flèches (l. 132).

L. XX (104).

Je gagerais que Synésius venait d'écrire sa *Calvitie*, un très-joli livre que nous ne saurions plus faire fort heureusement; son esprit rêve encore chevelure, et tant s'en faut que sa plume s'en soit tout à fait dépêtrée. Ah! l'auteur! dut penser son frère, lisant et souriant, pour peu qu'il fût dans le secret, et il y était beaucoup, sans faute, homme d'esprit et s'en piquant. Notez, en effet, que cet ïambe-proverbe du frontispice de la lettre, qui en veut aux chevelus, Adonis et Narcisses, si grec, si cru, disais-je, qu'il est intraduisible, hors en gaulois peut-être, clôt et termine, à quelques lignes près, ledit traité des chauves. Joint qu'épars çà et là, maints traits en cette lettre déposent d'un écrivain tout frais de sa composition.

Ἀρνῶν ἠδ' ἐρίφων κ. τ. λ. — *Iliade*, ω, 262.

L'intérieur de la Cyrénaïque. — C'est à peine si nous connaissons le littoral de la Pentapole; l'on voyageait moins et autrement que nous : les historiens et les géographes aimaient la côte, avaient plus d'oreilles que d'yeux, et s'interdisaient les périlleuses curiosités du désert. Synésius battit le pays, chassant au barbare par nécessité et à l'autruche par plaisir : que de lieux que lui seul nomme! Mais il décrit peu, à la hâte, au galop de son cheval : que sert-il? il vient d'ici, et il va là; il le dit, chacun l'entend, chacun le suit : que la postérité s'oriente!

Je me laisse aller à l'envie d'être complet, de placer quelques villages, enfin de faire la carte de l'intérieur de la Pentapole.

Au sud donc, loin, bien loin de Cyrène, court de l'ouest à l'est une bande de terre vague et indécise, effleurée plutôt que pénétrée par le génie grec ; là s'échelonnent, à une grande distance les uns des autres, maints villages ou dèmes ruraux, comme disent les Hellènes dans leur style archaïque : ce sont les derniers postes de la civilisation. Cette bourgade à deux ou trois journées de Ptolémaïs, si ardente à cette heure, ce sont les *Olbiates;* ils tiennent leurs comices sacrés : leur curé-évêque étant mort l'autre jour, ils procèdent à l'élection de son successeur (l. 76). Dirigeons-nous vers l'est : voici *Battia* que les barbares saccagèrent hier, et *Aprosylis* qu'ils menaçent aujourd'hui. Une de leurs hordes s'abat sur le territoire des *Auxumites*, y fait le dégât, et s'engage à l'aveugle dans la *Myrsinitis* ou le Val-aux-Myrtes : les prêtres des Auxumites la chargent à la tête de leurs paysans, et le diacre Fauste s'y porte en héros (l. 122). Ce succès ranime les courages ; les barbares ne sont donc que des hommes : la peur s'en faisait des démons. Chacun veut leur donner la chasse : il se forme un corps de volontaires à *Asusamas*, et les *Soestes* se rassemblent à *Cléopatra* (l. 125). Poursuivons notre marche, mais en tournant au nord ; seulement soyons prudents : l'on risque à côtoyer la Libye déserte, et ces quartiers sont infestés de brigands. Vous voyez cette montagne ; c'est *Bombée*, un fort, une merveille. La nature en a creusé les flancs, l'art en a fait un labyrinthe : de tous les φρούρια de la Pentapole, il est à la fois le plus imprenable et le plus pittoresque. Saluons, chemin faisant, *Palœbisque* et *Hydrax*, deux villages frontières : Hydrax, c'est-à-dire la source, nom charmant au seuil de la Libye altérée (l. 67). Au nord et sur la côte, deux villes voisines, *Erythre* et *Dardanis*, longtemps en débat, ont fini par

s'entendre; il s'agissait de limites (l. 67, p. 211). Il n'est pas sûr que la Dardanis de Synésius soit l'Ardanis de Strabon. Quant à Érythre, par son port, par son eau, par son site, elle règne sur ce sauvage littoral ; à une journée de Phycus et à quatre d'Alexandrie, les vaisseaux y font escale : retard trop court aux passagers, que ravit son air de fête.

L. XXI, XXII et LX (91, 114 et 147).

Notre Hellène soupire pour les champs et pour la solitude; je voudrais dire pourquoi il l'aime et comment il les peint.

Il y a du frais et du vert dans les lettres de Synésius; il était trop bien né et trop Grec, il avait trop de goût et de lecture, pour négliger le beau naturel : aussi le cueille-t-il aux occasions. La source et son cristal, la fleur et son parfum, l'oiseau et sa chanson, tout cela l'attire; ses sens s'ouvrent, sa fantaisie s'échauffe, son style se colore : il jouit, et, s'il ne chante point, il fredonne. Mais n'allez pas croire qu'il s'oublie et s'attarde, qu'il décrive par le menu; loin de là, il glisse sur le sommet des choses, et cela par instinct, par calcul d'artiste bien appris.

Avez-vous pratiqué la Grèce; il vous en reste comme une saveur de printemps : les cigales du Phèdre et les rossignols de l'Œdipe à Colone ne se taisent plus dans votre mémoire. Que si vous analysez le charme, deux vertus le composent : sobriété et sérénité, c'est en deux mots toute la description grecque. Le monde d'Homère tient et rit sur le bouclier d'Achille; du génie grec abonde le sourire idéal : riche de calme et d'harmonie, il rassérène la nature, répare le désordre du flot, de la terre et du ciel.

La raison de cette brièveté pleine d'abondance et de fête, la voici. L'art grec, je veux dire celui du bon temps, est foncièrement humain ; l'homme lui est tout, et, s'il regarde les alentours, il ne vise que lui, son héros, roi ou berger, guerrier ou laboureur : il dispose la nature comme une niche pour recevoir le dieu, c'est-à-dire l'homme.

Je me persuade que Synésius désertait aux champs avec armes et bagages, je veux dire avec sa bibliothèque rustique. Théocrite l'y suit; il est de ses parties, de ses promenades et de ses chasses : il l'aide à jouir et à décrire, il coopère à ses plaisirs et à ses lettres. Peut-être cela paraît-il trop; plus d'originalité ne lui messiérait point : l'on est si près de n'être rien quand on n'est plus soi-même! Ah! la mémoire! Synésius s'en défend mal. Il avait le désavantage des derniers venus, et, lorsque tout est dit, il n'y a plus que le génie qui puisse ajouter quelque chose : tel qu'il est, moins grand que petit, plus fleuri que pittoresque, l'on reconnaît le Grec, et l'on admire que le coucher de la Grèce soit si près de son lever.

Je ne sais, mais il me semble que, par la manière, les chrétiens du quatrième siècle ne diffèrent pas tant des Hellènes leurs contemporains, qu'ils ne leur sont ni supérieurs ni inférieurs par la mélancolie, et qu'ils n'ont ni attendri ni attristé la nature. Je quitte la Cyrénaïque pour la Cappadoce et le Pont, la solitude de l'Hellène pour celle du chrétien, et j'y surprends encore, parmi les durs travaux de l'Évangile, l'heureux sourire de la Grèce : si saint Grégoire et saint Basile croient autrement que Synésius, ils peignent comme lui : Athènes demeure le lieu des esprits; elle les inspire et les teint : c'est la muse commune.

Nous tenons de Rome par la langue et d'Athènes par la

littérature; nous sommes, parmi les peuples qui l'apprennent, celui qui, peut-être, sait le moins le grec, et qui sans contredit approche le plus des Grecs; nous leur ressemblons encore quand nous ne les imitons plus. Entre les grands génies du grand siècle, La Fontaine nous charme, le plus français et le plus grec de tous. Il a deux manières d'exprimer la nature : la grecque, qui est l'exquise, est celle de ses fables; l'autre, ni grecque ni française, et qui sacrifie à la mode, est celle, par exemple, de ses *Amours de Psyché*. Racine et Fénelon, qui adorèrent la Grèce, qui l'imitent et en vivent, sont moins grecs : leur grâce a quelque chose de trop gracieux, j'allais dire de languissant, qui flatte et ne pique point. Le siècle suivant décrivit pour décrire; l'art se rue sur la nature, et la déflore; le brillant, qui n'est que brillant, gâta tout. Le génie de Chénier retrouva la Grèce, et nous la rendit plus harmonieuse et plus pure que nous ne l'avions jamais eue. Nous croyions qu'en dehors d'Athènes il n'y avait point de beauté. Une nouvelle poésie éclate, grandiose comme l'Orient, profonde comme l'Inde. Blessée du doute et de l'amour, chancelante d'angoisses et d'ivresses, elle s'appuie sur l'âme du monde, explore le ciel et la lande, interroge l'étoile et la bruyère; elle nous est apparue inondée de lumière et de rosée, et nous, malades de son mal, nous l'avons aimée : c'est la muse du cœur et de la nature.

Il y a des hommes dont une influence mystérieuse affole la vie et la détourne de son lit naturel : les esprits courts crient à l'ironie du sort; une vue plus longue croit à une bonté et à une justice qui échappent, à une sagesse supérieure : les prudents l'adorent sous le nom de Providence.

Deux choses, ce semble, devaient jeter Synésius dans la

solitude : sa nature et son temps, la vocation et la mode; mais il ne lui fut pas donné de leur sacrifier, et ce repos qu'il désira toujours, il n'en jouit jamais.

Ceux que l'action enivre ne peuvent comprendre ceux que la contemplation enchante; ils condamnent les inutiles de la philosophie et de la prière. Mais le commun mépris ne tarit point les contemplatifs : leur race est immortelle, et des sages ont cru que les générations ne mûrissent et ne viennent à bien que par leur secrète vertu. Voici l'abus. Il fut un temps étrange, malade d'héroïsme et de sainteté; le vulgaire brigua la part de l'élite, et les faibles tentèrent l'oisiveté des forts : l'épidémie du désert décima la société. Les hommes mirent à se fuir la perfection : le chrétien aima les antres, et l'Hellène les champs.

Il y avait du moine dans Synésius; chrétien et illettré comme Antoine, peut-être eût-il fait comme lui. Il fuit les affaires par tempérament et par raison : la philosophie l'attire, et la chose publique, lourde de soins et d'honneurs, emporte l'étude et la fortune. Mais quoi ! la patrie est en danger, est en proie aux barbares, aux soldats, aux gouvernants; tant de calamités rompent le charme, la rêverie : Synésius se jette dans l'action, y vit, y meurt, citoyen, guerrier, évêque. Au reste, âme déplacée, âme en peine : avec quelle abondance de cœur il soupire son *O rus, quando ego te adspiciam !* Horace et Boileau, ouvriers sans pair dans l'art des Muses, ont dit les champs et leurs heures oisives; coquetterie de poëte de ville : passe encore de les chanter, mais y vivre! Synésius y eût vécu, y fût mort; il avait la maladie de la solitude, sinon de l'isolement.

Enfin, moyennant Dieu et Synésius, la Cyrénaïque respire. Notre Hellène s'envole, revoit son nid, sa cam-

pagne; le voilà de loisir, à lui et chez lui, charmé et charmant. Mais que fait-il aux champs? Eh! ce que nous y faisons : philosopher, chasser, s'ébattre encore.

On y fait plus, on n'y fait nulle chose.

Expliquons ses plaisirs; Synésius est si docte, qu'on l'entend à grand'peine : que d'allusions rares, lointaines, parées de vétusté!

Sa campagne était située au bout du monde, c'est-à-dire au sud de la Pentapole et comme à vue de désert. Délicieuse d'ailleurs, bonnes gens et bons fruits, une oasis. Que n'avait-elle un nom, un nom grec, sonore et beau, ami du souvenir! les Muses l'eussent dit, et les hommes redit. Socrate et l'Ilissus, Horace et Bandusie, paysages immortels; cela ne s'oublie point. La postérité a la mémoire superbe, nonchalante du détail vague et fugitif; il faut qu'un nom heureux la tente et la séduise. Un nom! mais n'y en a-t-il pas un? Synésius ne parle-t-il pas d'Anchémachos et d'Anchémachètes? Il n'en parle que trop : quel mot! quelle énigme! et que j'y ai consumé de temps! Me préserve le dieu des traducteurs de pareilles rencontres! Montaigne ne s'y fût point opiniâtré, rongé les ongles (1); j'ai eu tort de le faire. Je crois à une allusion; mais de dire quelle elle est, je ne saurais : que les habiles nous l'apprennent! Fuyons.

Rêver de Dieu, de l'homme et de la nature à la suite de Plotin, cultiver les astres et les figures sur les traces d'Hypatie, prier dans un hymne ou dans un théorème, c'était philosopher; Synésius s'adonne à la divinité dans

(1) Essais, l. I, ch. 25.

le désert immense et recueilli : les contemplatifs disaient que le silence était l'ami et le collaborateur de la pensée.

Trêve d'étude ; voici les arcs, les chevaux et les chiens : tout étant prêt, l'on entre en chasse. Comme un Hellène qu'il est, Synésius l'aime avec passion ; l'on sait qu'elle faisait les délices des Grecs et des Romains du meilleur temps, que les plus grands en écrivirent, et que Platon appelle le chasseur un être sacré (1). Jeune encore, fou de chasse et de poésie, Synésius chanta ses déduits cynégétiques ; cela parut futile à ses envieux, divin à la jeunesse : les beaux vers ! qu'ils sont grecs ! qu'ils sont antiques ! Louange suprême. Ses amis, Pylémène et Simplicius, par exemple, les demandent à cor et à cri, veulent les lire, les admirer, les admirent par provision (l. 100 et 129). Et l'auteur ? Modeste et s'excusant comme un poëte heureux (l. 153). Tout a péri de l'œuvre favorite. Les vers, je les regrette peu ; je m'imagine qu'ils n'étaient que beaux : Synésius servait froid, à ce qu'il semble. Mais l'on courait l'hyène, le loup, l'autruche : que d'épisodes curieux, uniques, sentant le terroir ! tout cela m'eût charmé comme les aventures de nos tueurs de lions.

A propos de chasse, Synésius chicane Homère. Il lui reproche de ne l'avoir pas louée comme il convient : que ne la couronnait-il d'une fleur de son génie, c'est-à-dire d'une de ces épithètes merveilleuses et comme lui seul en sait trouver ? Par exemple, ce qu'il dit de l'agora, qu'elle glorifie les hommes (κυδιάνειρα, Il., α, 490), c'est de la chasse qu'il devait le dire. Querelle d'Alexandrin. Homère chante l'agora, et fait bien ; l'agora, c'était la cité grecque : là triomphe la parole, la reine du monde, comme l'appelle

(1) Lois, l. VII, ch. 23, p. 258, éd. Tauchnitz.

l'Ulysse de Sophocle (1). Rien de plus grand que l'agora de Périclès; rien de plus petit que la place publique de Synésius, encombrée d'oisifs et de parleurs : la patrie n'est plus là, ni l'éloquence, ni la gloire.

Après la plume et l'arc, la bêche; Synésius jardinait, faisait mieux ou pis encore : vous diriez un bel esprit à la charrue. Tout venait en Pentapole, le blé, la vigne et l'olivier; l'on y vivait. Synésius a pour les produits de sa terre l'enthousiasme du propriétaire; rien n'est fin que son gros vin, et sa grosse huile, et son gros miel : ses amis souriaient, trouvaient que ses lettres valaient mieux que ses présents, et que son goût avait passé tout entier dans la littérature. Cela blesse son patriotisme ; il prouve aux délicats qu'ils n'y entendent rien, et que la Cyrénaïque est le premier terroir du monde, attendu qu'il est le second en toutes choses. Une locution proverbiale servait à désigner cette sorte de primauté secondaire; l'on disait τὸ ἐκ δευτέρων πρωτεῖον. Éclaircissons cela par un exemple. Après Salamine, les Grecs songèrent à décerner le prix de la valeur. Les généraux devaient choisir entre eux tous le premier et le second; chacun se mit premier, et la plupart mirent Thémistocle second : de compte fait, les seconds points valurent le premier prix à Thémistocle (2).

Synésius nous décrit ses rustiques voisins; mieux que cela, il se décrit lui-même, lui, dis-je, et ses contemporains : génération tout entière au passé, et qui ne vit que de mémoire. Homère, Platon et Moïse obsèdent son pinceau. Veut-il nous dire que ses villageois ignorent le monde de la mer? ils ressemblent à l'homme d'Ulysse, et prendraient une rame pour un van (Od.. λ, 119 sqq.). Ils

(1) Philoctète, v. 99, p. 183, éd. Didot.
(2) Hérodote, l. VIII, ch. 123.

déjeunent d'un brouet, et vous diriez celui que la jeune Hécamède servait au vieux Nestor (Il., λ, 624 sqq.). Au reste, si naïfs, qu'ils content comme une histoire d'hier l'aventure d'Ulysse chez Polyphème (Od., ι, 105 sqq.). Quant à leur lyre, elle est justement telle que la prescrit Platon dans sa République, simple, sonore et mâle (l. III, ch. 10). L'heureuse et innoncente vie! l'on se croirait encore à l'âge d'or, au bon temps de Noé, avant que la servitude eût puni et dégradé les hommes. Noé ou Cronos, il n'importe, et l'Hellène n'y regarde pas autrement; toute antiquité lui est chose divine.

L'on sait que Synésius adorait de Dion bouche d'or et le sens et le style, qu'il le lisait sans cesse. Se souvient-il de sa Nouvelle eubéenne, frais et rustique morceau (1)? tente-t-il une paysannerie rivale, une Nouvelle libyenne? L'homme de ville, et qui est homme de prose ou de vers, s'il s'égare dans les champs, résiste mal à l'envie d'en peindre les habitants; Dieu sait s'il les voit étranges : il n'est pas besoin d'une longue mémoire pour se rappeler le temps où, à cinquante lieues de Paris, le Parisien croyait découvrir des naturels. Synésius crée ses Libyens à l'image de ses souvenirs. Le plus ingénieux des peuples ne comprit jamais que son propre génie; l'Hellène se voit et s'admire partout : artiste incomparable, et médiocre historien.

L. XXIII, XXIV, XXV, XXVI et XXVII (39, 109, 52, 106 et 65).

Quand Synésius n'était pas à sa campagne, il était dans sa ville, c'est-à-dire à Cyrène.

(1) Dion Chrysostome, t. I, p. 108, éd. Teubner.

Entre les cinq villes de la Pentapole, Cyrène paraissait la plus déchue et comme la plus gisante, sans doute parce qu'elle avait été la plus glorieuse ; ayant cessé d'être tout, elle ne fut plus rien : l'égalité l'anéantit, et les autres villes, hors de tutelle, prospérèrent pour leur compte : elle resta la cité du passé, des souvenirs et des tombeaux, et comme le Saint-Denys des anciennes familles, qui, si elles n'aimaient plus à y vivre, aimaient encore à y reposer.

Quant à Évoptius, il habitait Phycus, qui était à peu près à vingt kilomètres de Cyrène.

Le peu de commerce de la Cyrénaïque se faisait par Phycus, petite ville à fleur de mer, enlacée d'algues et de marais, fiévreuse s'il en fut, qui, sans compter parmi les cinq, vivait plus qu'elles, et les faisait vivre ; c'était le principal ἐπίνειον ou entrepôt de la Pentapole. De rares vaisseaux y apportaient, avec les nouveautés d'Alexandrie, de Constantinople et d'Athènes, les nouvelles de dehors ; la galère signalée, toute la côte se le dit, s'émeut, afflue au port : les lettres sont enlevées, et le meilleur des marchandises.

Les deux frères voisinaient, se passaient les primeurs et les livres.

Il y eut un temps où une plante faisait à elle seule la fortune et la gloire de la Pentapole ; c'était le silphium : la médecine le regardait comme le meilleur des remèdes, et la cuisine comme la meilleure des épices. Il se vendait au poids de l'or, et l'on disait en manière de proverbe : précieux comme le silphium de Battus (1). Il cessa de venir, aboli par les barbares. Évoptius, qui s'occupait à jardiner, l'élevait heureusement; il en envoie à Synésius, qui l'offre

(1) Aristophane, Plutus, v. 925, p. 434, éd. Didot.

à ses amis de Constantinople, et qui en triomphe. C'est du silphium, dit-il, mais du véritable; vous entendez : du silphium de Battus (l. 133). Il y a dans les mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres une demi-douzaine de pages de bonne main sur le silphium; je ne sais que cela de français, je veux dire d'instructif et d'agréable : doctrine et style honnêtes, et cela s'enlève à la lecture (1). Préférez-vous des textes, toute l'antiquité citée et déposant; passez le Rhin : Thrige a de quoi vous contenter dans son histoire de Cyrène (2).

Un jour Synésius adresse à son frère deux livres et le billet suivant : Voici les deux Denys ; je vous envoie l'un, et vous renvoie l'autre. — De quels Denys veut-il parler? La littérature grecque en fourmille. Meursius, un docte de la première classe, a fait un traité *de Dionysiis;* il oublie les nôtres. Les deux Denys! cela ne semble-t-il pas indiquer une communauté de famille ou de patrie? Nous disons : les deux Corneille, les deux Racine. L'on connaît Denys d'Halicarnasse; il prime tous ses homonymes : appelons-le Denys le Grand. Quant à Denys le Petit, le voici, ou je me trompe fort : c'est Ælius Denys d'Halicarnasse, qui vécut sous Adrien, tomba dans la maladie des gens d'esprit et fit des livres. Je croirais volontiers que nos Halicarnassiens sont les Denys de Synésius. Mais qu'avaient-ils écrit, tant l'un que l'autre, qui pût l'intéresser? Était-ce l'histoire de Rome du grand? Était-ce l'histoire de la musique du petit? Je ne le pense pas; Synésius n'avait point, que je sache, de goût pour la ville de Romulus, et je m'imagine que, s'il aimait les sons, il se souciait peu de leurs annales. Mais il adorait les génies littéraires de la Grèce et l'atti-

(1) Mém. de l'Acad. des inscript. et belles-lettres, t. XXXVI, p. 18.
(2) *Res Cyrenensium,* p. 304, Copenhague, 1828.

cisme; or Denys le Grand juge les uns, et Denys le Petit avait traité de l'autre, avait fait un dictionnaire attique : voilà sans doute ce que lisait Synésius. Goûtait-il le lexique du grammairien et la critique du rhéteur. ? Je ne sais ; il ne s'en explique point. Le lexique est perdu ; je le regrette : Photius en faisait compte (1). Mais nous avons l'œuvre de Denys le Grand, son *lycée* comme l'on pourrait dire. Je le relisais tout à l'heure ; je suis tout frais de ma lecture : je sais bien ce que j'en pense. Oserai-je le publier ? Louerai-je peu ce qu'ont tant loué nos pères, ceux d'hier et d'avant-hier, tous les Batteux, tous les Arnaud? Si le goût est immuable, que les goûts sont changeants ! Nous sourions des trois genres, le sublime, le tempéré et le simple : claquemurer le beau ! allons donc ! La subtilité grecque imagina cela, la grossièreté latine suivit, et l'engouement français adora. C'est fini, et nous n'en voulons plus : moins raisonneuse et plus raisonnable, notre critique admire le beau sans s'inquiéter s'il est selon les règles. Denys dit des choses fort doctes, fort curieuses ; beaucoup de littérature et peu de goût : l'helléniste doit l'étudier, mais qui n'est qu'homme d'esprit ne lui doit qu'un coup d'œil. Eh ! que voulez-vous qu'on pense d'un critique qui fait et parfait le procès à Thucydide et à Platon, qui condamne, par exemple, ce chef-d'œuvre de fraîcheur et de grâce qui s'appelle le Phèdre ? Cela est d'un esprit paradoxal ou d'un welche. Il y a dans Joubert six pages sur les écrivains de l'antiquité : quel sentiment de la Grèce ! Je les préfère, quant à moi, à la critique infinie de Denys. Savourez ce mot exquis : Platon se perd dans le vide ; mais on voit le jeu de ses ailes ; on en entend le bruit (2).

(1) *Bibliotheca*, cod. 152.
(2) Pensées, p. 344.

L. XXVIII et XLVIII (32 et 144).

Diogène s'en allait de Corinthe à Athènes; allant tout devant lui, il avise un passant, une figure de connaissance, entre en propos.

— Où vas-tu ?

— Je vais au dieu de Delphes, ou plutôt j'y allais; car, comme j'étais en voie, mon esclave me plante là, gagne au pied : je me rabats sur Corinthe où je le crois. Lui suis-je un maître dur? Nullement; sa grande affaire était de ne rien faire : il musait tout son soûl. Le misérable!

Sot homme! fait le chien. Vois donc ce que tu fais; tu vas te mettre sur les dents, toi, tes amis, tes connaissances : Allez, mes hôtes de partout, et remuez-vous ; donnez sur mon esclave. Le tout, pour un vaurien. Prenons que la battue soit bonne : après? Le fugitif repris, tout frais et tout saignant de ta colère, rêvera de représailles ; tu loges un ennemi : te voilà traqué dans ta maison, te voilà dans les transes. Mais s'il s'amende? Tant mieux pour lui, tant pis pour toi; le meilleur des esclaves n'est que le meilleur des corrupteurs : il dresse ses maîtres, mari, femme et enfants, à la mollesse. Malheur au riche trop servi! Sois pauvre, ami; sers-toi toi-même, et fuis l'esclave qui te fuit. Vois la fleur et l'oiseau, enfants abandonnés : sont-ils , elle moins fraîche, et lui moins gai (1)?

Ainsi moralisait par voie et par chemin, prêchant les Grecs et les barbares, Dion bouche d'or, philosophe-missionnaire. Volontiers, dans ses brillants sermons écrits ou dits, il dialogue à la Platon, et Diogène est son Socrate,

(1) Dion Chrysostome, *Oratio X*, t. I, p. 157, éd. Teubner.

Socrate de la halle : l'enfant terrible de la philosophie, par ses haillons et ses mots débraillés, charmait le peuple.

Synésius hérita de beaucoup d'esclaves, et en légua peu ; il remercie les incorrigibles, laisse courir les fugitifs, et affranchit les autres, secrétaires et copistes : aux yeux de l'écrivain, la plume anoblissait (1).

Les hommes libres, et qui pensaient, pensèrent diversement de l'esclavage. Il y eut deux opinions : l'une tient l'esclave un homme, et l'autre moins qu'un homme. Tout s'explique : ceux-là ne regardaient que les parties libérales de l'esclave, c'est-à-dire ses vertus; ceux-ci n'étaient frappés que de ses parties serviles, c'est-à-dire de ses vices : l'esclave était un homme diminué par la servitude.

Hermès et Hercule étaient les patrons de la palestre. Hercule était bien là ; quant à Hermès, cela peut étonner. L'Hermès grec (comme l'on pourrait dire l'entremetteur), moins négociant et plus négociateur que le Mercure latin, était le dieu du biais et de la feinte, l'Ulysse de l'Olympe; dieu à tout faire, il avait cent emplois et cent noms : comme ἀγώνιος ἑρμῆς, il présidait à la palestre, était assesseur d'Hercule. Force a besoin d'adresse (2).

Il était naturel que la lie de l'esclavage adorât la lie de l'Olympe.

Cotys ou Cotytto était la Vénus thrace, la Vénus du Nord, plus primitive et grossière que l'attique : elle fleurit partout, devint la patronne de cent villes : le plaisir appelle la débauche. Les Athéniens, à la religion avenante, aux autels hospitaliers, accueillirent Cotys : Athènes eut ses Cotyties, et Rome ne tarda guère (3).

(1) Synésius, *Dion*, p. 302, éd. Krabinger.
(2) Gyraldi, t. I, col. 304.
(3) Strabon, p. 404, éd. Didot; Horace, Épod., 17.

Quant à Priape, c'était un dieu récent, un parvenu de l'Olympe; né en Troade, il remplit l'Asie-Mineure, la Grèce et le monde. A Athènes, Orthané, Conisalos, Tychon et autres, étaient la monnaie de Priape. Synésius appelle tous ces dieux-là des Conisales athéniens (ἀττικοῖς κονισάλοις (1).

L. XXX, CXIII, CXIV, CXV et CXVI (81, 82, 83, 84 et 85).

Les lettres de Synésius sont toutes pleines de ses parents; l'on risque fort de n'y voir goutte si l'on n'est au courant de ses neveux et nièces, de ses cousines et cousins. Au reste, ils étaient gens d'esprit pour la plupart, et les plus gros du pays : cela seul vaudrait qu'on en fît mémoire.

Il ne parle, qu'il m'en souvienne, ni de son père ni de sa mère; ce silence donne à entendre qu'il les perdit de bonne heure. Son père avait des terres et des livres; Synésius les traita différemment, accrut ceux-ci et diminua celles-là : le lettré empiéta sur le terrien (2).

Il n'eut qu'un frère, Évoptius; mais il qualifiait volontiers ses meilleurs amis de frères, Anastase et Diogène par exemple (l. 79 et 119) : ce nom sonnait à son cœur plus tendrement qu'aucun autre. Il semble qu'Évoptius fût son aîné; l'endroit me paraît clair, mais ce n'est pas l'avis des érudits, qui l'ont glosé et obscurci d'autant (l. 94). Évoptius avait de la littérature et du goût, s'entendait en livres et en styles; Synésius n'eut point tout le sel de la famille. Les deux frères s'aimaient passionnément; aussi

(1) Strabon, p. 503, éd. Didot.
(2) Synésius, *Dion*, p. 302, éd. Krabinger.

se grondaient-ils au besoin. Leur avint-il de se brouiller? Je ne le pense pas. Véritablement il y a telle lettre de Synésius trop vive, trop lamentable (l. 8) ; mais l'on n'est pas tous les jours en belle humeur. Joint que les chagrins et les ans lui aigrirent le caractère, le rendirent susceptible. Ses amis tardent-ils à lui écrire; il se désole, il se croit abandonné, il rudoie Hypatie elle-même (l. 10) : il aimait trop. Évoptius se maria, eut un fils nommé Dioscore. Synésius salue la mère et l'enfant, et sa formule est pleine d'âme (l. 4). Il va même jusqu'à tirer de la presse la nourrice de Dioscore; cela est remarquable : il y a apparence qu'elle était esclave, mais les maîtres s'humanisaient. A peine son neveu fut d'âge, il l'obtient, le donne à ses deux fils pour condisciple, préside à leur éducation. Hésychius gouverne les trois cousins, un esclave à coup sûr, mais des meilleurs qu'on sut trouver; l'esclave était en possession d'élever l'enfant libre : usage grec et romain. Synésius est trop discret; il devait dire les nouvelles de l'école : cela nous eût amusés, instruits peut-être. Dioscore aimait les livres, il avait de qui tenir. L'on cultivait sa mémoire; il récitait chaque jour, et cela courant le grand galop, cinquante lignes ou vers. Vers ou lignes, ai-je dit; car στίχος veut dire l'un et l'autre, toutefois plus souvent vers que ligne. Je penche pour les vers ; la muse est amie de l'enfance. Que devint Dioscore? vécut-il âge d'homme? Synésius n'y revient plus (l. 53 et 111).

Joignez au frère aimé la sœur adorée, à Évoptius Stratonice. Elle était belle, riche et noble, un des meilleurs partis de la Cyrénaïque. Elle épousa Théodose, de la maison de l'Empereur. L'éblouissante chose que les gardes du corps! tous grands et beaux, aux cheveux d'or, aux boucliers d'or, aux lances d'or, l'élite de la jeunesse et de

l'armée; cela sautait aux yeux (1). Le mal était qu'on ne s'y avançait que par la protection; les hommes de faveur infestaient la carrière. Grâce à maint passe-droit, Théodose vieillissait garde tout court. Si l'ancienneté et l'assiduité étaient entendues, dit Synésius, il y a longtemps qu'il commanderait (ἂν ἐπροστάτησε πάλαι). Comprenons ces mots. A la tête de la maison impériale était le primicier, ou, comme nous dirions, le commandant en chef; après lui venaient les dix-premiers : ces onze dignitaires étaient francs de toutes charges municipales, immunité souveraine. C'est le primicériat que Synésius demande pour son beau-frère (2). Il l'aimait de tout son cœur (l. 7 et 75): avec quelle opiniâtreté il poursuit son avancement! avec quelle tendresse il s'alarme de son ophthalmie! Pour Stratonice, la plus chérie des sœurs, comme il l'appelle, il avait mis son âme au bas de son portrait, une gracieuse épigraphe, et que goûtèrent les Hellènes de Constantinople. Théodose et Stratonice eurent une fille: aimable, je n'en sais rien; mais aimée de ses oncles au point qu'ils en raffolent. Est-elle chez Synésius, Évoptius la réclame : ils se la disputent (l. 56).

L'on vient à bout, sans trop solliciter les textes, de déterminer quelques circonstances du mariage de Synésius: il est probable qu'il eut lieu en 404 et à Alexandrie, que Synésius n'était pas chrétien, mais que sa femme l'était. Là-dessus je dis bonnement ce que je pense; je me sens peu de goût pour le métier d'écho. La difficulté gît en cette phrase. Dieu, la loi et la main sacrée de Théophile m'ont donné une femme, dit Synésius (l. 105). J'avoue

(1) Synésius, περὶ Βασιλείας, p. 43, éd. Krabinger.
(2) Godefroy, t. II, p. 138.

qu'il n'y a rien qui paraisse plus simple à la première vue : la loi (ὁ νόμος), cela marque à coup sûr le mariage civil ; la main sacrée de Théophile, voilà le sacrement : tout y est donc, et Synésius était chrétien sans faute. Chrétien! oui certes, comme Platon ; c'est trop dire peut-être : mettons comme un Alexandrin, prenant son bien où il le trouve, aux croyances mêlées, cosmopolites. Lisez la suite. Qu'en dites-vous? Est-ce là le *credo* apostolique? Rien n'y ressemble moins : c'est du Timée, si l'on veut ; mais ce n'est point du tout de l'Évangile. Qu'allait donc faire en ce mariage le prêtre, le patriarche? car chacun sait que l'Église n'aimait pas les mariages entre chrétiens et infidèles, qu'elle les déconseillait, les défendait même ; à plus forte raison ne les bénissait-elle point. L'on connaît Théophile, un évêque à l'ancienne mode, homme d'Église façon homme du monde, peu chrétien pour lui-même, mais ne dédaignant pas la gloire de convertisseur : cela donne du lustre, surtout quand il s'agit d'âmes de haut parage ; au demeurant, homme d'esprit, souriant aux doctes, à leurs livres et propos. Il voyait donc les gens de lettres, vit Synésius, le fascina, et ce fut pour jamais. Un jour, par manière d'entretien, en apparence, il lui aura dit : Que tardez-vous? il faut vous marier ; j'ai votre affaire ; la jeune fille est de bonne maison, a de la beauté, de l'esprit et du bien, une perfection. Il va sans dire qu'elle est des nôtres, vous entendez, chrétienne ; mais vous-même, on le sait, l'êtes plus qu'à moitié : aussi je vous la donne, et point à un autre ; elle vous achèvera. — Ce fut ainsi que, sans rituel, Théophile maria Synésius. Le mariage fut heureux : l'on s'aima, et tout alla le mieux du monde. La veille d'une bataille, il écrit à son frère qu'il lui coûterait peu de quitter la vie, mais que de quitter sa femme et son

enfant, c'est autre chose, et qu'il se sent assez peu philosophe pour pleurer comme le premier venu (l. 131). Ailleurs, dans un hymne intime, il chante, sur le mode antique, la pure compagne de ses nuits (1). Elle lui donna trois fils. Le premier n'est pas encore venu, qu'il le voue aux Muses, s'occupe d'en faire un homme, un philosophe, et lui dédie son *Dion*. Le naïf et piquant livre! c'est de beaucoup le meilleur qu'il ait fait, le plus original, le plus lisible; l'amour paternel l'inspire et le porte. Laissez là le titre de *Dion*, qui ne dit rien ou presque rien; lisez : *A travers ma vie, mes conditions et humeurs.* Voilà le livre. Son fils ne put le lire; à peine atteignit-il son sixième printemps. Synésius s'en revenait d'Alexandrie, inquiet de sa nouvelle vie, c'est-à-dire évêque; tous les maux l'assaillent à la fois : l'épiscopat, la haine d'Andronic et la mort de son enfant. Ce dernier coup l'atterre; il pense à finir; il fait pitié (l. 79). Encore, si les deux autres lui restaient! Ils suivent leur aîné, l'un dans l'été (l. 88), et l'autre dans l'hiver de 410 (l. 70 et 126) : la même année emporta ses trois fils, toute sa joie, toute son espérance. Sa vie n'est plus qu'une douleur, une mort (l. 10, 16 et 80).

Parmi ses cousins, Synésius distinguait Diogène. Il le cousine, voilà qui est clair; quant au degré, sa mémoire se brouille, ou la plume des copistes : il dit donc, sans y penser autrement, tantôt ceci, tantôt cela, cousin, cousin germain, cousin issu de germain (ἀνεψιός, l. 133; ἀυτανέψιον, l. 119; ἐξανέψιος, l. 118). Diogène était natif de Cyrène. Son père Maximin, un grand homme de bien, fit, en son temps, figure à la cour; son souvenir y dura. Synésius l'appelle étrangement le héros Maximin (τὸν ἥρωα Μαξιμῖ-

(1) H. 8, p. 155, éd. Boissonade.

νον); style d'oraison funèbre : cela veut dire, en langue commune, que le bonhomme était parti pour l'autre monde. Diogène sentait son enfant de bonne maison, simple et grand, doux et fier; vous eussiez dit le jeune homme idéal de Platon (1). Il se jeta dans les armes, et y brilla. Mais pressons le texte; il est si vague qu'il échappe. Diogène servait, qu'il n'était qu'un enfant (ἐστράτευται... μειράκιον, l. 130). A vingt ans (ἄρτι δὲ ἐξ ἐφήβων), il commande, pousse aux barbares, en débarrasse le pays. Était-il stratége, c'est-à-dire commandant de la Cyrénaïque? Nullement; Synésius en eût parlé d'une façon moins humble, moins détaillée : on l'eût connu à Constantinople où il écrit; car on y nommait le stratége de la Pentapole. Il faut croire que Diogène n'était qu'un brillant lieutenant, qu'il avait un commandement important (οὐκ ἀφιλότιμον ἀρχήν, l. 118), mais subordonné. Quoi qu'il en soit, Diogène était trop jeune, trop heureux, trop parfait, pour ne pas faire envie; il en fit. La délation s'en mêla; les délateurs infestaient la Pentapole : la petite cour du préfet en eût fourni la grande cour de l'empereur. Grâce à Dieu, nous ne connaissons point ce mal romain; mais nous avons vu quelque chose d'approchant, et ce moment fut horrible. Un misérable donc, court d'argent, en demande au jeune homme, la menace à la bouche; on l'éconduit. Il s'entête, fait procès sur procès, au civil d'abord, au criminel ensuite. Diogène part pour Constantinople : se défiait-il de la justice locale? le crime ou sa charge échappaient-ils aux tribunaux ordinaires? en appelait-il à l'empereur? Synésius l'accompagne de ses lettres, de son crédit : il requiert ses amis, les somme de *revêtir leur force* (2) et de sauver

(1) République, l. 2, ch. 15, p. 63, éd. Tauchnitz.
(2) Il., ι, 231.

Diogène. L'on ignore la suite ; il y a apparence que Diogène triompha, et que tout fut sauf, son honneur et son bien. Il voyagea ; on le voit à Alexandrie avec Olympius (l. 98), et en Syrie avec sa femme et ses enfants (l. 23). Il tournait joliment la lettre : Synésius lui fait compliment là-dessus ; mais il écrivait peu, se faisait tirer l'oreille. A propos, c'étaient des Voitures que tous ces Hellènes ; ils avaient de l'esprit et du style, de la manière, dis-je : la meilleure des choses après le naturel, la plus piquante et la moins fade, est encore le précieux, et la lettre le souffre. Que ne se tenaient-ils au genre épistolaire ? Mais quoi ! ils se travaillent, ils écrivent à la grande, ils accouchent de rapsodies vieillottes ; l'ambition du livre les perdit.

Voici, par exemple, cinq petits billets au sujet de Géronce, pas plus longs que cela : ce sont des riens coquets, affétés, musqués, mais qui amusent. Qui était Géronce ? un tout jeune homme, tout frais de ses études, de ses classiques, de ses maîtres, et qui sent son collége ; au reste, sérieux et bien pensant, en belle passe. Il s'en va faire son tour de Cyrénaïque : quel plaisir de voir les grands hommes du pays ! Synésius l'avait remarqué, l'aimait pour son amour des lettres ; au départ, il le conseille, revoit son itinéraire, le munit de recommandations, le présente à son frère, à Chrysès, à trois autres amis. Il dit à Chrysès : Voici le parent de mes enfants (τῶν παιδίων συγγενής). Chrysès comprit ; moi, je ne comprends plus : il y a là une nuance qui m'échappe.

J'avoue que je n'entends pas davantage l'affaire du jeune Hérode, autre parent de Synésius (συγγενὴς... ἐμός, l. 38) ; Godefroy y revient à plusieurs reprises, y perd son latin (1).

(1) Cod. theod., t. II, p. 15 ; t. IV, p. 508, etc.

Hérode était clarissime du chef de ses aïeux, c'est-à-dire de famille sénatorienne (ἐκ προγόνων λαμπρότατος ὢν). Il hérita de la glèbe paternelle soumise à l'impôt du sénat ; en d'autres termes, de la terre sénatoriale : la contribution foncière faisait le sénateur (τὴν πατρῴαν βῶλον ὑποτελῆ τῇ συγκλήτῳ διαδεξάμενος). Il devient ἡγεμών. Qu'est-ce à dire ? Commandant, répond Pétau. Commandant ! Pétau s'abuse, réplique Godefroy ; la chose saute aux yeux : c'est préfet qu'il faut entendre. Ni l'un ni l'autre, selon mon compte, et voici mes raisons : d'abord Synésius ne se sert jamais, que je sache, du mot ἡγεμών pour désigner le commandant ; ensuite, Hérode était de Cyrénaïque, et la loi défendait qu'on fût préfet de sa province : Andronic le devint, mais Dieu sait si cela fit crier. Je crois donc que ἡγεμών, qui d'ordinaire veut dire préfet, dans Synésius, s'entend, doit se prendre ici pour magistrat ; j'ai de ce sens un exemple à peu près certain : il y a, dans la lettre 44, un κράτιστε τῶν ἡγεμόνων, censé dans la bouche d'un accusé, qui ne peut se traduire naturellement que par le meilleur des juges. Hérode sort de charge ; je suppose qu'on lui décerne, pour récompense de ses services, le titre honorifique de νεόβουλος, c'est-à-dire de nouveau sénateur. Qu'étaient-ce que les νεόβουλοι ? Voilà le point. Je croirais volontiers à un *ordre impérial du sénat ;* il eût été particulièrement destiné à ceux qui auraient passé par tous les degrés des fonctions municipales : une fiche de consolation jetée aux pauvres diables de sénateurs locaux. Les νεόβουλοι étaient-ils tenus de munificence à leur joyeux avénement ? Rien d'étonnant à cela : en ce temps-là, point d'argent, point d'honneurs. Voici, en effet, les prétentions du sénat de Cyrène à l'endroit d'Hérode ; il veut le soumettre à un double impôt (γενέσθαι διπλοῦς λειτουργός) : l'un tout à fait juste, et qui est

l'impôt foncier, sénatorial (διὰ τὴν οὐσίαν); l'autre, abusif, étrange, une sorte d'impôt honoraire, à titre d'ancien magistrat et de nouveau sénateur (συντελεῖν ὥσπερ οἱ νεόβουλοι... δι' ἣν ἦρξεν ἀρχήν). Hérode se récrie, trouve qu'il y a raison partout. Synésius prend le fait de son jeune parent, écrit au préfet du prétoire, qui, en 402, était son ami Aurélien, et le supplie de faire droit à la requête d'Hérode.

Ceci est plus clair, plus attrayant. Ce temps vit des merveilles, des curiosités tout au moins. Laissons là les moines; les philosophes suffisent. La philosophie eut ses preux, ses chevaliers errants; ils couraient le monde, le classique manteau sur leurs épaules et sur leurs lèvres la classique vertu, prêchant les gens, sifflés ici, applaudis là, semant la parole et recueillant le bruit. D'ordinaire ils s'en vont un à un, quelquefois deux à deux; l'on disait plaisamment : c'est Hercule et Iolas, comme nous dirions : c'est don Quichotte et Sancho. La philosophie ne fleurissait plus en Cyrénaïque; mais il y venait encore quelques philosophes : l'on en rencontre deux dans la parenté de Synésius, Alexandre et son fils. Alexandre voyagea, vit l'Égypte et l'Orient, s'acquit quelque renom. A Alexandrie, il prie Synésius de le présenter à la merveille de l'endroit, à Hypatie; Synésius se met en frais, écrit un mot charmant, et, sans qu'il y paraisse, célèbre les louanges de son ami (l. 33). Quelque dix ans après, les lauriers paternels l'empêchant de dormir, le fils entre en danse, part pour Constantinople. Synésius reprend sa bonne plume, loue le fils comme il a fait le père, et adresse son cousin à son meilleur ami (ἐμὸς ἀνεψιός, l. 149).

Ce n'étaient qu'injustices; les procès pullulaient. Synésius se voit mêlé à tout : on le croit si puissant, on le savait si bon, que chacun l'implore. Nicée était de Cyrène,

était parent de Synésius : une excellente pâte de jeune homme, un précis de toutes les vertus, hors ce point toutefois, qu'il fuyait toutes sortes de soins, laissant son bien aller comme il pourrait. Sans être un petit-maître, il eût dit volontiers comme le Rodriguez de Lesage : Laissez-moi me ruiner sans que je m'en aperçoive (1). Ampélius le démêle, trouve que c'est son fait, s'offre à le soulager de l'héritage de sa mère : procès. Nicée part pour Alexandrie : pour solliciter ? à Dieu ne plaise ! cela l'amuse. Il voit Théophile, ne lui parle de son affaire que par manière de conversation. Le patriarche, homme de sens, trouve que Nicée en manque, le lui dit doucement, le renvoie au plus tôt avec une lettre pour son ami l'évêque de Ptolémaïs. Nicée se laisse faire, arrive, remet la lettre à la première figure de connaissance, avec prière de la faire passer, et... se rembarque, s'en va prendre le frais dans sa campagne de Cyrène ; quant à son procès, au petit bonheur (l. 79). Cependant, sans qu'on sache pourquoi, l'affaire aboutit aux tribunaux d'Alexandrie. Synésius, plus inquiet que Nicée, le recommande à Hypatie, lui et Philolaüs, un autre jeune homme, un autre parent, une autre victime (συγγενεῖς, l. 80). La belle lettre ! l'exquise tristesse ! car Synésius se fait vieux, se fait triste ; il pleure ses fils comme Priam (2) : toujours un peu d'érudition entre parmi ses pleurs ; il n'a plus de crédit, plus d'amis : Hypatie est son dernier asile.

Ainsi chante-t-il son abandon ; mais le monde y croit peu : les suppliants vont leur train, font queue à sa porte. L'on annonce Asphalius, un parent (συγγενὴς ἐμός, l. 42). Je

(1) Œuvres de Lesage, p. 159, éd. Didot.

(2) Il., χ, 44.

suis volé, dit-il; j'ai de beaux vases, ou plutôt je les avais; je les possédais bien et dûment : voilà mes titres, le testament de mon père. Pierre les voit, dit qu'ils sont à lui puisqu'ils lui plaisent, s'en empare sans plus de façon que cela; vous savez, Pierre, le brigand attitré, le fléau de la Pentapole (ὀργὴν Πενταπόλεως, l. 47). A ce nom trop fameux, Synésius pâlit. Entre quelles mains êtes-vous tombé! s'écrie-t-il; vous ne pouvez que succomber : l'empereur n'aurait pas raison de cet homme. Enfin, comptez sur moi; le peu que je puis, je vais le faire : j'écrirai tout à l'heure à Clédonius, votre juge et mon ami; je me plaindrai à Constantinople : il faut qu'Anthémius sache comme on nous traite. Après cela, je ne réponds de rien.

Suis-je au bout de ma *gens Synesia?* Encore ces trois-ci. Elle était parente de Synésius, la jeune fille *insensée* de la lettre 3 (ἀναισθήτους... συγγενεῖς); insensée est trop fort : tant d'humeur pour un peu de coquetterie, ô philosophe! Le voici plus galant. Il s'agit de sa nièce, la fille d'Amélius (τῆς ἀδελφιδῆς μου, l. 144) : une nièce à la mode de Cyrène apparemment; sans quoi, je n'y entends rien. Elle avait un esclave mal appris; elle n'imagine rien de mieux que de le mettre chez Synésius un peu comme dans une maison de correction. L'esclave lève le pied. Sa maîtresse se fâche, veut qu'on coure après lui; cela choquait tous les principes de Synésius : n'importe, il s'exécute en oncle débonnaire. Mais quelle n'est pas sa tendresse pour cette autre parente, une veuve, une mère, il est vrai, et qu'un barbare persécute (συγγενίδα... ἐμήν, l. 154)! Que sa recommandation est donc pressante! Il la connaît d'enfance, elle est de Cyrène (παρ' ἡμῖν), il l'a vue naître et grandir sous l'aile de la plus vertueuse des mères : elle lui est chère de tout point. L'avocat eut bientôt fait sa péroraison;

je m'imagine qu'il lut cette lettre passionnée, qu'on pleura, et que tout fut dit.

Le chaud parent que Synésius !

L. XXXIV, LXVI, XCI et CXXVIII (94, 99, 34 et 92).

La cité, ou, comme nous dirions aujourd'hui, la commune, avait son conseil municipal. Apollonie, Ptolémaïs, Teuchire et Bérénice eurent les leurs : parlements sans nom et sans histoire, aux luttes, aux passions évanouies, perdues pour la postérité. Le conseil municipal de Cyrène eut du bonheur ; un de ses membres, maître passé dans les deux maîtres arts de parler et d'écrire, après l'avoir charmé, le crayonnait, le léguait, non sans s'en douter, aux générations érudites : Synésius sema dans sa correspondance les plus qualifiés de ses collègues, épars sans doute, mais entiers, ou peu s'en faut, à qui s'amuse à recueillir leurs traits.

Dénonçons notre Hellène ; c'est une affectation, un parti pris : il ne veut point se connaître en administration romaine, et, s'il s'oublie, s'il lui arrive d'appeler par leur nom les hommes et les choses de l'État, le voilà qui s'en mord les doigts. Ah ! fait-il aussitôt, l'on n'est pas plus barbare que cela ! Il hait le mot technique, joue à la périphrase, aux termes généraux ; j'allais dire qu'il sentait son Buffon. Dites-lui donc qu'il vient tout droit d'Athènes, qu'il sort d'une leçon d'Isocrate, d'une conversation de Platon, d'un discours de Démosthène, qu'il est tout frais de leur parler divin, qu'il paraît être de leur temps... arrêtez, il mourrait d'aise. Coquetterie d'artiste ! qu'elle nous coûte, qu'elle nous désoriente à cette heure, à quinze

siècles de distance! Il s'agit de ressaisir les petites choses dans les grands mots, et comme les ombres du présent dans les réalités du passé : que d'efforts et de périls pour la critique!

Nous disons communément la *curie :* c'est le mot propre, le mot administratif. Il n'a qu'un tort, mais fort grand, selon moi : c'est que d'une étymologie latine tout à fait effacée, il ne sonne rien de distinct à notre oreille française; cherchons mieux. Synésius dit le *conseil*, l'*assemblée* (ἀπὸ βουλῆς, l. 66; τῇ συγκλήτῳ, l. 38); cela s'entend d'abord. A Dieu ne plaise que je traduise par *sénat :* quel malheur si l'on allait confondre le petit sénat de Cyrène avec les grands sénats de Rome et de Constantinople! Tout bien compté et rabattu, je me résous à dire, en style moderne et signifiant, le *conseil de ville,* le *conseil municipal.*

Avez-vous dix-huit ans d'âge et vingt-cinq journaux de terre; la loi le veut : bon gré, mal gré, vous êtes conseiller municipal. Ne vous dérangez pas, c'est inutile; point de tournée électorale : vos électeurs vous apprécient, vous viennent relancer, vous traînent aux honneurs. Que si vous êtes fils de conseiller, la chose va de suite : vous êtes proprement conseiller-né.

N'appuyons point sur vos charges; le chapitre est délicat. D'abord, qui dit conseiller, dit contribuable; mieux que cela, vous répondez pour votre part de l'impôt municipal : car, aux yeux du fisc, le conseil de ville, c'est la ville. Cela, sans préjudice des profits du préfet et du commandant. A propos de gouvernants, écrivez ceci sur vos tablettes; attention, s'il vous plaît : c'est un conseil d'or que je vous donne là. N'oubliez jamais qu'ils sont les pasteurs, vous la brebis : laissez-vous tondre à discrétion. Après cela, fournissez votre carrière municipale : vous

êtes clarissime, et serez sénateur; vous entendez, décoré de l'ordre du sénat. Seulement prenez garde de vous ruiner; les sots ont ce talent: Magnus était très-riche, et n'est plus que très-pauvre (l. 72). Ce point n'effraye que les bonnes gens; le vulgaire impertinent voudrait les honneurs sans les charges: le croiriez-vous? l'on fuit comme la mort les fonctions municipales (τῆς λειτουργίας... τῆς καταράτου, l. 99). Alexandre s'est fait moine par amour de Dieu et par haine du conseil municipal (l. 66); l'on émigre au désert. Vous conterai-je la déconvenue d'Évoptius? C'était le premier mars, jour solennel: les conseillers revoient le rôle municipal, ôtent ceux-ci, mettent ceux-là, suivant les jeux annuels de la fortune. Évoptius était conseiller, et ne voulait plus l'être; il se met en campagne, pratique ses collègues, dit que ses affaires vont de mal en pis, cite un précédent, et que l'ayant rayé autrefois, ils doivent le rayer aujourd'hui: on l'écoute, on verra; il espère. La séance ouverte, un membre ouvre un avis. La révision du rôle est chose délicate, dit-il; elle nous retarde, nous divise: chargeons-en l'un de nous, Hésychius, par exemple. C'était inouï, mais commode; l'on se rend à l'avis, au nom surtout: Évoptius triomphe, Hésychius étant de ses amis. Hésychius est la vertu en propre original; quant au surplus, homme d'esprit, ayant de la littérature assez et de la géométrie beaucoup: depuis que Platon a dit que Dieu est le premier géomètre, chacun veut être le second (1). Hésychius se met à l'œuvre, retranche peu, ajoute beaucoup, affiche son travail. Qui fut déçu, mécontent, exaspéré? Ce fut Évoptius, se retrouvant au net sur la liste funeste (ἀπὸ τοῦ πονηροῦ βιβλίου, l. 92). Synésius prend fait et cause pour son frère, tance son ami Hésychius. Ah! s'é-

(1) Plutarque, *Moralia*, t. II, p. 875, éd. Didot.

crie-t-il, ce n'est pas ressembler à Thémistocle, cela ! — Thémistocles respondit à un qui lui disait : Tu feras le devoir de bon magistrat, si tu te monstres esgal à tous : J'à Dieu ne plaise que je seie jamais en siége présidial, où mes amis n'ayent point plus d'avantage que ceux qui ne seront point mes amis (1) ! — Quel exemple, ô philosophe ! l'amour fraternel vous aveugle à coup sûr. Évoptius s'enfuit, va cacher son dépit à Alexandrie. Quant à Hésychius, il tint bon, et fit bien : il frappe la belle-mère d'une amende, en attendant le gendre réfractaire.

Pour Synésius, si chaud sur les intérêts de son frère, il est froid sur les siens ; cet homme ne connaît que sa patrie. Nommé député de la Cyrénaïque, il aborde l'inabordable Arcadius, le prêche en philosophe ; quant à le convertir, c'est autre chose : la faiblesse est un mal incurable. L'on n'approche point les dieux impunément : il faut qu'on les ressente. Synésius se voit octroyer des lettres de rémission ; c'était la rubrique : le voilà libre des charges municipales. Se prévaut-il de la faveur? Nullement. Jeune, il voit tout en beau ; vertueux, il veut le bien ; fort de sa naissance, de sa richesse et de son talent, il le croit possible : s'il allait ranimer la mourante Pentapole ! Là-dessus il s'expose aux honneurs, paye de sa personne et de sa bourse comme le premier venu : il espère, il fleurit d'illusions. Mais quoi ! l'expérience eut bientôt fait de le désenchanter. Il se ravise ; c'était trop tard : les lettres impériales, n'étant que temporaires, ne valaient plus. Il charge ses amis de Constantinople de lui en faire délivrer d'autres. Parlez, leur écrit-il, et l'on croira m'entendre encore ; Pythagore l'a dit : Nos amis sont d'autres nous-mêmes (2).

(1) Plutarque, *Moralia*, t. II, p. 985, éd. Didot, trad. d'Amyot.
(2) Porphyre, *de Vita Pythagoræ*, p. 94, éd. Didot.

C'était en 401 ; Aurélien venait de manquer la préfecture du prétoire : Synésius lui écrit, et, parmi ses compliments de condoléance, lui glisse sa demande. Les amis firent si mal, la cour si bien, qu'on mit néant à la requête. L'épiscopat tomba sur lui un peu comme la foudre. Surcroît de soins; mais la charge d'évêque dispense de celle de conseiller. Profitera-t-il du bénéfice de la loi? Pas davantage. Il lui prend des scrupules; il sera plus à même de servir ses amis, sa patrie : bref, l'évêque demeure conseiller.

Allons à l'hôtel de ville; les plus graves questions y sont à l'ordre du jour : Synésius y sera sans faute, y parlera peut-être. Le voilà! il est fort mal en point, pâle comme un enfant des Muses et recru comme un évêque (un évêque d'alors); un corps qui ne bat que d'une aile. Son médecin Théodore, l'aimant beaucoup, le médecine d'autant; à cheval sur Hippocrate, il le tient au régime, disant que le maître l'a dit, et que la diète nourrit la santé : cela ne le tue point (l. 115) (1). Vous voyez près de lui une jeune génération de parents et d'amis, Diogène, Hérode, Philolaüs, Nicée, Asphalius, Martyrius, Clédonius, Auxence, tous de bon lieu, tous gens de cœur, d'esprit et de lettres. A propos, eussiez-vous cru qu'on pût se brouiller avec Synésius? Auxence y tâcha. Ils s'aimaient d'amour tendre : même patrie, Cyrène; même éducation et même âge : peu d'années séparent leurs berceaux; mêmes goûts, philosophes tous deux. La politique s'en mêle, une grande brouillonne. Qui étaient Phaos et Sabbatios, il n'importe : Évoptius se déclare pour le premier, Auxence pour le se-

(1) L'aphorisme ne se trouve plus parmi ceux d'Hippocrate; volontiers l'on prête aux riches. Isidore de Péluse le cite deux fois, sans citer son auteur, l. I, *epist.* 277, p. 7 ; l. III, *epist.* 192, p. 332, éd. Schott, Paris, 1638.

cond ; quant à Synésius, aussi peu pour l'un que pour l'autre. Mais il est frère d'Évoptius : Auxence ne le connaît plus. Cela durait. Synésius n'y tint pas, fit des avances. Heureux Auxence ! quelles lettres vous reçûtes (l. 116 et 60) ! Il lui allègue leur ancienne amitié, et Homère (1), et Phérécyde (2), et l'Évangile (ἱεροὶ... νόμοι) : que d'esprit au service du cœur ! Bref, après de si belles choses, l'on ne pouvait manquer de se rapatrier ; l'on se rapatria. Revenons. Tous ces honnêtes gens, sans compter ceux que j'oublie, composent le petit parti des patriotes, l'opposition : Synésius les commande. Jean et Jules mènent le troupeau, je veux dire les préfectoraux. Parlons de Jules ; les autres n'en valent pas la peine. C'est un ambitieux, courant après les honneurs, l'argent et le plaisir, mais qui a des formes ; il est de bon lieu, tranche sur la roture qui l'entoure. Il se soucie bien du préfet ; Andronic lui est autant que la Pentapole, c'est-à-dire rien : sa grande affaire, c'est lui-même. Il déteste Synésius ; mais, le sachant aimé autant qu'il se sent haï, il joue au fin : il en dit tout bien en public et tout mal en particulier. Par bonheur, Synésius connaît le pèlerin, et ne prend pas le change. Dirai-je leur inimitié ? Elle est si ancienne que l'on se perd dans son origine, et si constante, si unie, qu'on n'y voit pas de joints. Jules fut d'avis qu'on ouvrît toutes grandes les portes du conseil municipal et de l'armée, et qu'y ayant faute de gens de bien, l'on y poussât les gens de rien : Synésius se récrie, dit que ce serait prostituer l'un et l'autre, toute la Pentapole ; voilà un commencement. On parle d'envoyer une ambassade à Constantinople ; il pleut des candidats : qui ne veut voir la cour et ses merveilles ? Jules bat la

(1) Il., ζ, 347 ; φ, 439.
(2) Diogène Laërce, l. I, ch. 11, p. 31, éd. Didot.

province, affiche ses mérites, perd son temps et sa peine : les pères conscrits de la Cyrénaïque n'ont d'yeux que pour le jeune, et riche, et brillant Synésius.

Jules est hors de lui ; plus de mesure : il s'en va décriant son vainqueur, son ennemi. L'affaire de Dioscoride n'était pas pour l'apaiser, un ami, un compère, et que Synésius entreprit de démasquer : il y réussit, c'est-à-dire qu'il perdit sa cause, et Dioscoride le demeurant de son honneur. Quant au présent, il est gros d'orages. Synésius propose deux choses très-salutaires, très-patriotiques. D'abord, qu'on quitte l'étranger du service (ἀστρατείαν εἶναι τοῖς ξένοις) ; car, qui dit étranger, dit marchand : il débauche le soldat en lui communiquant l'esprit mercantile. Par malheur, Helladios et Théodore, deux étrangers, deux marchands, sont les amis de Jules ; ils servent, ils commandent, ils font leurs affaires : Jules, qui se ressent de leurs profits, combattra Synésius à outrance. L'autre projet de loi est plus important, plus radical, ferait une révolution souhaitée par tous les gens de bien : il ne s'agit de rien moins que d'abolir le commandement militaire de la Pentapole. Notez qu'il ne date que d'hier, que tout à l'heure la Cyrénaïque relevait du commandant d'Égypte, qu'elle était défendue alors, et qu'elle n'est plus que rançonnée ; rien ne ressemble mieux à des chefs de brigands que les stratéges qu'on lui donne : ils ne s'entendent qu'à piller, et Jules s'y surpasse. Il commande, se trouve bien, et c'est assez : l'on a tort de crier, et les choses vont le mieux du monde. Synésius en sera pour son éloquence.

Êtes-vous conseiller municipal ; que le sort aveugle ou le choix clairvoyant de vos collègues vous désigne, vous serez juge : car le conseil de ville est un tribunal (δικαστήριον, l. 62), c'est-à-dire qu'il est en possession de nom-

mer une manière de juge de paix pour appointer les petits différends. A la vérité, le préfet est le juge ordinaire de la province (1) : toutes les affaires sont de sa compétence; mais le fardeau serait trop lourd : il l'allége, il délègue, et le conseil municipal le fournit d'assesseurs. Pierre s'étant approprié les vases d'Asphalius, ce fut le conseiller Clédonius qui jugea le procès (δικάζειν ἔλαχες, l. 42.)

On appelait, ce semble, du conseil municipal au préfet de la province, de celui-ci au préfet du diocèse, et du préfet du diocèse à celui du prétoire : cela faisait une hiérarchie de quatre tribunaux. Les appels affluaient à la cour diocésaine : Synésius parle d'une demi-douzaine d'affaires qui prennent le chemin d'Alexandrie, et quand il habite cette ville, sa plus agréable occupation n'est pas de solliciter pour les plaideurs que son frère lui adresse (l. 50). Quant aux plaignants de la volée de Diogène, d'Hérode ou de Martyrius, ils sautent le préfet du diocèse, et vont droit à celui du prétoire (l. 130, 38 et 90).

Parmi tant de procès, savez-vous ce qui surprend, ce qui fait comme une suite d'étonnements? C'est qu'il ne se rencontre qu'une seule action de lèse-majesté, qu'elle se poursuive en Pentapole, qu'elle soit intentée précisément contre Jules, et que ce soit précisément Synésius qui le tire du mauvais pas. L'accusation de lèse-majesté avait passé dans les mœurs; les meilleures lois n'améliorèrent rien. Celle de Théodose le Grand est admirable, est d'une beauté intraduisible : ... *si id ex levitate processerit, contemnendum est; si ex insania, miseratione dignissimum; si ab injuria, remittendum* (2). Quoi de plus humain, de plus philosophique, de plus chrétien, j'ajouterai de plus

(1) Cod. theod., t. I, p. 42.
(2) *Ibid.*, t. III, p. 46.

politique ! A peine imaginerions-nous aujourd'hui quelque chose au delà, et qu'on ne pouvait pas imaginer alors : c'est qu'il n'y ait point de loi là-dessus, qu'on n'admette point ce genre de délits, et qu'on laisse chacun penser tout haut du prince comme de Dieu. La loi de Théodose est de 393 ; elle réserve à l'empereur le crime de lèse-majesté : les juges ordinaires n'en connaîtront plus. Ils en connurent comme par le passé ; la délation alla son train. Le puissant Jules parlait haut ; sa langue ne connaissait personne, pas plus son ami Andronic que son ennemi Synésius (l. 79), aussi peu l'empereur, paraît-il. Un délateur le remarqua, osa se prendre à lui ; il l'accuse d'impiété, pour être injuste envers la maison impériale (... ἀσεβείας, ὡς ἀδικοῦντα τὴν βασιλέως ἑστίαν). Cela était grave, était capable d'ahurir les plus audacieux. Jules l'échappa belle ; Synésius le sauva. Il se fût sauvé lui-même : comment? Synésius n'en dit rien. Un triomphe douloureux à coup sûr ; il y eût laissé des plumes : plutôt mourir que vaincre de la sorte. Cependant que faisait Andronic, son ami politique? car il était préfet ; c'est lui le puissant du jour (τὸν ἐπὶ καιροῦ δυνάστην). Il n'agit point, il n'appelle point l'accusé à sa barre, il se dérobe à dessein ou par hasard : craignait-il de se compromettre ? Jules le domine : serait-il bien aise qu'on l'en débarrassât ? Qui donc résolut le cas ? Le préfet mis à part, je ne vois plus en Pentapole d'autre tribunal que le conseil de ville ; mettons que ce furent les juges municipaux : jusqu'aux crimes de lèse-majesté eussent donc été de leur ressort.

C'est assez discouru ; concluons. Synésius a beau parler motions et votes ; illusion que cela : c'est la langue de la liberté au service du despotisme. Faites état que la commune impériale était la chose du monde la mieux garrottée ; elle est à la merci des gouvernants. L'État ne voulait avoir

affaire qu'avec les conseils municipaux; c'était plus expéditif. Il me faut tant d'argent et tant d'hommes, leur disait-il; arrangez-vous, mais faites-moi mon compte. Ajoutez tant pour moi, chuchotait le préfet, et tant pour moi, le commandant. Les impôts d'abord, les exactions ensuite, l'État et ses agents ne savaient pas finir. Ainsi l'on traite une conquête; à vrai dire, la province romaine ne fut jamais que cela.

Les malheureux provinciaux avaient une dernière ressource, mais si onéreuse, si lente et si incertaine, qu'ils appréhendaient d'y recourir : c'était d'envoyer des ambassadeurs à Constantinople. Synésius y dit des merveilles, mais n'en fit point : l'État des belles-lettres compta une brillante harangue de plus; quant à la Cyrénaïque, elle n'en paya pas un impôt de moins. Il semble toutefois qu'elle ait récidivé : poussée à bout par la bande d'Andronic, elle hasarda de dépêcher Anastase à l'empereur. Anastase était l'ami de Synésius (l. 99); mais, n'ayant point son talent, il parut peu : il s'en revint comme il était venu, sans qu'on eût daigné l'apercevoir. Zénas, dont il avait charge de médire à la cour, s'avisa d'une revanche tout à fait plaisante : il lui fait un crime de sa mésaventure, et dit à tous venants qu'il lui fera le procès sans faute pour avoir prévariqué dans sa mission (παραπρεσβείας, l. 79).

Pauvres provinces ! pauvres conseils municipaux !

Ὑπ' ἐχθρῶν ὡς ἔστιν ὠφελεῖσθαι. — Qui donc a dit cela ? Eh! le bon sens, chose assez rare, mais fort ancienne dans le monde. Pareille phrase se lit dans Xénophon (1); Synésius la visait, ou je me trompe fort. Non qu'elle saute aux yeux; rien de plus simple, de plus commun : vous n'y prendriez

(1) *Œconomicus*, I, 15, p. 11, éd. Breitenbach.

pas garde. Mais la pensée est juste ; venue de si bon lieu, elle s'accrédita, et fit proverbe. Plutarque la tourne et la retourne, la commente, elle si claire, à l'usage du seigneur Cornélius Pulcher : cela fait une sorte de sermon politique, point du tout triste, égayé qu'il est de similitudes et d'exemples. En voici la traduction de la façon d'Amyot : Il me semble qu'un homme d'estat et de gouvernement, entre autres choses qu'il doit bien avoir estudiées, doit aussi sçavoir que c'est que des ennemis, et diligemment escouter ce que dit Xénophon, Que l'homme prudent et sage sçait tirer profit et utilité de ses ennemis.

Λήθουσα δὲ κτλ. — De qui ces trois vers lyriques ? Je ne sais ; je n'ai pu les retrouver ailleurs : peut-être un couplet populaire, connu de chacun et reconnu de personne. Le premier rappelle le proverbe : Νέμεσις δέ γε πὰρ πόδα βαίνει (1).

Synésius parle de Némésis-Adrastée-Dicé, la déesse amie de la mesure et ennemie de l'excès, comme en parlait la Grèce en ses meilleurs jours (l. 4 et 50). S'entendait-il lui-même ? Avait-il une idée nette, précise et raisonnée de cette divinité, de sa nature et de ses attributs ? Je ne le pense pas : en matière de dieux et de déesses, il suivait les traditions littéraires, moins soigneux du fond que de la forme. Je ne doute pas qu'il n'eût beaucoup appris dans le travail de M. Tournier : *Némésis et la jalousie des dieux*. Voilà un bon livre, ingénieux et docte ; à vrai dire, il sent un peu sa thèse : aussi est-ce une thèse. Un nouveau Pétau, armé d'une nouvelle critique, nous donnera-t-il les dogmes théologiques de l'Hellade ? Cela est long, cela est difficile ; beaucoup l'ont essayé : en connaissez-vous qui aient réussi ?

(1) Suidas, t. II, p. 606, éd. Kuster.

L. XXXV, LXII, CXXVI et CXXVII (105, 95, 11 et 13).

La passe est périlleuse; orientons-nous. C'était en 409 : Théodosius junior en est à la seconde année de son règne, Andronicus à la première de sa préfecture, et Synésius à la trente-quatrième de son âge. Cette année donc, il se passe en Pentapole une scène tout à fait curieuse et bizarre, littéralement unique dans l'histoire ecclésiastique ; cela pourrait s'intituler : l'évêque malgré lui, pièce historique à trois personnages, Synésius, citoyen de Cyrène, Théophile, patriarche d'Alexandrie, et le peuple de Ptolémaïs.

Le sujet n'est pas neuf; cent érudits l'ont manié, y ont perdu leur sang-froid : ne profanons point leurs cendres, leurs dissertations. Après la passion ou la légèreté, je voudrais qu'on entendît les faits : ils s'expliquent sans scandale. Sur toutes choses écartons l'Église ; son honneur n'est point du tout en cause : autant dire qu'elle a permis les mille fantaisies locales qu'elle n'a point condamnées. L'Église avait ses lois, les Églises leurs coutumes, et les évêques leurs volontés ; rien ne ressemblait moins à la centralisation, à l'uniformité présente : à Constantinople, à Antioche, à Alexandrie, volontiers, un jour ou l'autre, on en fit à sa tête, sans conséquence. Ç'a été longtemps à qui prêterait plus de perfection, d'unité et d'héroïsme, aux premiers siècles chrétiens ; cela pouvait partir d'un très-bon naturel, mais assurément d'une très-mauvaise critique: à tout prendre, un siècle vaut bien l'autre, et, avec un riche fonds de diversité, l'on souffrit alors des conduites épiscopales dont nous ne voudrions plus aujourd'hui.

Synésius vécut au pas de charge : auteur à dix-huit ou

vingt ans, ambassadeur à vingt-deux, mari à vingt-neuf, évêque à trente-quatre, Hellène toujours. Quant à chrétien, il l'était beaucoup moins qu'il ne croyait lui-même aux jours où il crut l'être le plus, c'est-à-dire qu'il ne le fut jamais à fond. Dix hymmes, quatre traités, six discours ou fragments de discours, et cent cinquante-cinq lettres, c'est, je crois, tout son bagage littéraire. Je connais tout cela pour l'avoir lu cent fois, pour m'y être plu souvent et déplu quelquefois. Eh bien! tout cela, jeux poétiques, philosophiques, oratoires ou épistolaires, porte la marque de l'ouvrier, je veux dire de l'Hellène; tout cela ne se comprend plus d'un chrétien. Aristote et Platon, l'hellénisme éclectique popularisé par Plotin, voilà l'Évangile de Synésius; après comme avant son épiscopat, il ne sut parfaitement que celui-là. Non qu'il ne parle trinité, et Père, et Fils, et Saint-Esprit; aussi était-il de son temps. Mais, sans vous laisser prendre aux mots, regardez aux choses: termes chrétiens, idées alexandrines. Voyez ce qui se passe à cette heure : que deviennent nos mots sacrés sur les lèvres ou sous les plumes profanes, chrétiennes de naissance, il est vrai, mais déchues de leur baptême? ils se vident de leur sens originel, s'emplissent d'idées bâtardes, étrangères, nébuleuses, et, s'ils disent quelque chose, disent précisément le contraire de ce qu'ils sonnent. Le Beau force son naturel, luit tout à coup, rencontre heureureusement au sujet de Synésius. Il ne put se défaire, dit-il, de ce tour de pensées et d'expressions qui lui était devenu familier dans sa jeunesse; et, dans le langage chrétien, il conserva, pour ainsi parler, l'accent du paganisme (1). C'est charmant, cela! et, pour peu que vous y

(1) Histoire du Bas-Empire, l. XXVI, ch. 39.

ajoutiez ; si, par exemple, de la forme vous vous laissez aller jusqu'au fond, vous serez en pleine vérité.

Synésius avait été à peu près tout ce qu'il pouvait être, ce semble ; la première ambition était tombée, le premier dégoût venu : il ne prétendait plus qu'à n'être rien, c'est-à-dire philosophe. Lui, évêque ! il n'y pensait point ; nous n'y eussions point pensé : les Ptoléméens y pensèrent.

Ptolémaïs, avant d'être une grande ville, commença par être un petit port de Barcé. D'abord rivale et ensuite sujette de Cyrène, toujours plus libyenne que grecque, Barcé était à 100 stades de la mer, ou, comme nous dirions, à 18500 mètres ; c'était trop de distance, trop d'incommodité pour le commerce : cela devait la ruiner sans faute. Sous les Ptolémées, Ptolémaïs naquit, grandit et fleurit seule ; Barcé tourne à la bicoque, au désert : l'on n'en parla plus (1). Synésius dit encore *la plaine des Barcéens* (τοῦ τῶν Βαρκαίων πεδίου) (2) ; mais de la ville, point de nouvelles : il n'y avait plus là que des tombeaux. De préciser le temps où Ptolémaïs devint la métropole de la Cyrénaïque, c'est impossible. Cela ne tarda guère ; il semble qu'elle le fut avant d'être romaine, et il est à peu près sûr qu'elle l'était quand le christianisme vint dans le pays : l'Église suivait l'État, et elle s'installa d'abord à Ptolémaïs. Elle était donc, au temps de Synésius, la métropole civile et ecclésiastique de la Pentapole (ἀπὸ τοῦ στρατηγίου, l. 109 ; τὰ μητρῷα τῆς πόλεως, l. 66 ; τὴν μητροπολῖτιν ἐκκλησίαν, l. 67, p. 210) : cela lui assurait les autorités, chose vivace, et qui défleurit la dernière. Elle possédait l'archevêque, le préfet et le commandant ; la présence de ces trois petites cours, le mouvement des affaires et des plaisirs, animait Ptolémaïs, et lui don-

(1) Thrige, *Res Cyrenensium*, p. 132 sqq.
(2) Κατάστασις β, p. 385, éd. Krabinger.

nait cet air de vie administrative, toute de surface et d'étiquette, platement solennelle, d'une de nos préfectures du second ordre ; une façon de garde municipale, la légion ptolémécnne, ajoutait aux pompes officielles. Je traduis par *légion ptolémécnne;* il y a dans le texte τοῦ Δαλματῶν τάγματος ; mauvaise prononciation, voilà tout (Tolemeta, Dalmata). Synésius dit en toutes lettres que ces gens-là sont de sa bonne ville épiscopale, et qu'il les tient ses fils (δῆμος γάρ εἰσι λαχούσης με πόλεως, l. 86) ; là-dessus il recommande chaudement leur questeur à son frère Évoptius.

Le peuple lit peu et mal, en aveugle, occupé qu'il est, et neuf aux choses de l'esprit. Les Ptolémécns se souciaient bien des opinions philosophiques de Synésius : chrétien ou païen, ni l'un ni l'autre, ou tous les deux, était-ce leur affaire, et peuvent-ils en juger? Synésius est un personnage, a du bien et du crédit autant et plus qu'homme de Cyrénaïque, peut beaucoup en haut lieu, à Alexandrie, à Constantinople : quel évêque ils auront là ! quel puissant défenseur de la province ! Le préfet Andronic tranche du tyranneau ; Synésius saura le mettre à la raison. Au reste, il fréquente les prêtres et l'église, accompagne sa femme les dimanches et les fêtes ; il est chrétien, ou en train de le devenir : qu'il soit évêque.

En Cyrénaïque, le peuple était encore en possession d'élire ses évêques ; cela ne laisse pas que de surprendre en plein cinquième siècle : jetons un dernier regard sur les derniers vestiges de l'antique licence. Il y a dans les lettres de Synésius jusqu'à trois exemples de ces élections populaires, à Ptolémaïs, à Olbia et à Palæbisca-Hydrax ; trois petits drames fort piquants : cela est chaud comme le peuple.

Ces façons d'Églises populaires avaient leur vocabulaire

administratif, genre bâtard, c'est-à-dire moitié politique, moitié ecclésiastique; bref, point facile pour nous. Les doctes l'ont mis en ordre alphabétique ; j'essaierai de le mettre en action.

L'évêque trépassé, sa veuve (son Église, s'entend) fait la déchevelée, l'ensevelit bien et dûment, et, sans tarder autrement, s'apprête à lui donner un successeur (διάδοχον, l. 67). Le clergé local, le conseil des prêtres, comme on disait (ἐν συνεδρίῳ παρὰ τῶν πρεσβυτέρων, l. 67), prie le métropolitain de l'élection (αἱρέσεως, l. 76). Il accourt, il convoque le peuple, il préside l'assemblée (ἐκκλησιάσας... ἔλυσα τὴν ἐκκλησίαν, l. 67) ; se produit-il du trouble, du désordre : il commande aux huissiers ou hérauts sacrés de chasser les perturbateurs (ὑπηρετῶν... ἱεροκηρύκων... ἐκκυλισθῆναι τῆς ἐκκλησίας, l. 67). C'étaient de véritables comices (εἰς ἀρχαιρεσίαν, l. 67) ; mise au ban de l'Empire, la liberté se réfugie dans l'Église : cela ne fut pas long. Lorsqu'il se rencontrait dans la ville ou dans la province un homme sans pair, tous les suffrages se portaient sur lui (ἐπὶ... τοῦτον ἡ πάνδημος ψῆφος ἠνέχθη, l. 76) ; l'on procédait par acclamation : ainsi l'on nomma Synésius à Ptolémaïs, Antoine à Olbia, et Paul à Palæbisca-Hydrax. Mais en ce temps-là comme au nôtre, on pensait généralement avec saint Paul que celui qui désire l'épiscopat désire une bonne et belle chose (1) ; il y avait grand'presse à prendre charge d'âmes ou de diocèse. Les candidats épiaient l'occasion, c'est-à-dire la mort du titulaire, travaillaient le peuple et le clergé, sans plaindre l'argent et les promesses (ὠνίους... εἴ τις ἐμμίσθως, εἴ τις κατὰ χρείαν ἢ χάριν, l. 67). En vérité, nous n'imaginons plus rien de nouveau: les candidatures officielles fleurissaient. Sur un

(1) Tim. α, 3, 1, t. II, p. 426, éd. Griesbach.

ordre du patriarche, le métropolitain se met en campagne, propose un homme bien pensant, un ami, une créature, harangue le peuple, la prière ou la menace à la bouche (εἰς τὸ καὶ πεῖσαι, καὶ, εἰ προχωροίη, βιάσασθαι, l. 67). Il n'était pas toujours heureux : les gens de Palæbisca-Hydrax tinrent ferme, et Synésius en fut pour son éloquence. L'élection faite, tant s'en faut que tout fût fait : le peuple expédiait au patriarche un exprès et son vote (ψήφισμα... καὶ πρεσβευτήν, l. 67); il priait le métropolitain, qui avait présidé à l'acclamation ou au scrutin, d'appuyer son suffrage, d'être son avocat (ποιήσασθαι συνηγορίαν, l. 67). Le patriarche était le maître de l'ordination ou du sacre (τὸν κύριον τῆς χειροτονίας, l. 105). Ce mot vaut qu'on l'approfondisse. On connaît son sens étymologique, primitif, parlementaire; la χειροτονία consistait à opiner en levant la main. Les chrétiens l'entendirent autrement, et de fort bonne heure : l'auteur des Actes des apôtres l'emploie sûrement dans le sens d'*ordonner*, comme quand nous disons *ordonner prêtre* (1). Synésius s'y conforme : les quatre endroits de sa correspondance, où il s'en sert, vont tous là (τῷ χειροτονήσαντι, l. 66 ; τὸ σύνθημα τῆς χειροτονίας, l. 67 ; ἥρπασα τὴν χειροτονίαν, l. 105). La χειροτονία était donc le contrôle et la consécration du vote populaire; les suffrages du peuple s'étaient-ils égarés sur un sujet indigne : l'autorité ecclésiastique, c'est-à-dire patriarcale, le renvoyait au scrutin. Cela n'arrivait guère; l'on tenait communément la voix du peuple pour la voix de Dieu. L'ordination se faisait à Alexandrie par le patriarche, ou en Cyrénaïque par trois évêques délégués par le patriarche; cela s'appelait encore : *être établi*, *proclamé*, *intronisé* (κατέστη, l. 67; ἀνεδείχθη, l. 66; ἀποδεῖξαι τε

(1) Act., 14, 23, t. II, p. 76, éd. Griesbach.

καὶ ἐπὶ τοῦ θρόνου καθίσαι, l. 67) : les consacrants se nommaient les *intronisateurs* (τοὺς δὲ θρονιστάς, l. 67). Il semble que le sacre du métropolitain eût lieu à Alexandrie, et celui des suffragants en Pentapole. Enfin, au bout de toutes ces formalités, on était évêque dans les formes. Évêque était le terme propre, administratif, chrétien. Sans rejeter ἐπίσκοπος, Synésius lui préfère de beaucoup ἱερεὺς et sa famille, ἱερωσύνη, ἱερῶμαι (παρ' οἷς ἱεράσομαι, l. 95; ἱερᾶσθαι, l. 105), le *sacerdos* par excellence ; faiblesse d'Hellène, je crois : il trouvait cela plus grec, plus antique. Il désigne encore l'évêque par ses principaux attributs de *président* et de *patron :* comme πρόεδρος, il préside le peuple (πρόεδρον δήμου, l. 12), et comme προστάτης, il le défend (προστάτου, l. 67), à moins de prendre ce dernier mot pour un synonyme de l'autre : à quoi, je le confesse, je ne sais rien de mal. Quant aux prêtres proprement dits, il les appelle tout bonnement du nom des prêtres ; cela paraît surtout par l'adresse des lettres 5 et 11 : τοῖς πρεσβυτέροις, aux prêtres de mon diocèse. Notons, pour en finir avec la langue ecclésiastique de Synésius, cette minutie qui a bien son petit cachet. On disait diaconat tout court ; c'était le terme consacré : tout chrétien l'entendait. Synésius craint qu'on ne s'y méprenne ; il use de circonlocution, et dit assez bizarrement : *le diaconat ecclésiastique* (ἐκκλησιαστικῆς διακονίας, l. 66). Notre Hellène fut toujours un peu neuf aux choses de l'Église.

Ce n'est pas médire, je crois, des patriarches d'Alexandrie, que de les soupçonner d'un peu de politique dans la liberté tardive, qu'ils laissèrent aux villes de la Cyrénaïque, d'élire leurs évêques : c'était une manière adroite et populaire de tenir le métropolitain de Ptolémaïs, d'être maître chez lui. Que s'il eût pu disposer à son gré des siéges de

son ressort, tant de puissance l'eût tenté : moins influent, il était plus maniable, était à la dévotion du patriarche.

Synésius élu tout d'une voix, tout d'une voix encore Paul et Denys furent élus pour en porter la nouvelle à Alexandrie : ils étaient ses amis, l'avaient peut-être proposé au peuple, et devaient prendre à cœur le succès d'une affaire qu'ils avaient engagée. Synésius prit ce moment pour écrire à son frère, qui était à Alexandrie, la fameuse lettre 105, tant commentée, tant tracassée. Il l'adresse à Évoptius en particulier et à tout le monde en général ; il en appelle, comme nous dirions, à l'opinion publique. Mais c'est au patriarche, à Théophile, qu'il en veut surtout ; il charge son frère de voir les *scolastiques*, qui le voient. On disait l'ordre des scolastiques comme nous disons l'ordre des avocats (τοὺς σχολαστικούς, l. 105 ; Δομετιανῷ σχολαστικῷ, l. 154). Il parut messéant que les clercs poursuivissent devant les tribunaux les affaires des Églises ; une loi intervint en 407, qui autorisa les évêques à recourir aux avocats séculiers : chaque Église eut ses scolastiques ou avocats, qui eurent leurs entrées au conseil de l'évêque (1).

Voilà donc une pièce solennelle, une véritable profession de foi : que faut-il en penser? On a cru que Synésius augmentait à dessein ; je crois qu'il diminue à son insu. Une hypothèse : il entre en conférence avec un habile d'entre les chrétiens, un professeur du διδασκαλεῖον, la Sorbonne d'Alexandrie. Docteur, lui dit-il, je voudrais que vous m'instruisiez à fond de votre créance ; on m'assure que je suis des vôtres, et peut-être le suis-je en effet : je vous écoute.—Vous allez en juger vous-même, répond le docteur ; nous avons un sommaire de notre foi en douze articles : cela

(1) Godefroy, t. VI, p. 84.

s'appelle le symbole des apôtres. Là-dessus il lit et commente le premier : Je crois en Dieu le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre. — Croyez-vous cela, et dans le sens que je viens de dire? — Je ne sais : le texte, peut-être ; quant à la glose, il y a bien à dire, selon mon compte. — Et, entrant en propos, il dit en poëte plutôt qu'en philosophe, c'est-à-dire en un style magnifique et vague ; il dit son dieu ou celui de Plotin, le dieu-univers, le dieu-nature, bref le panthéisme. Quoi ! Synésius panthéiste ! vous feignez ! Nullement ; voyez plutôt tel endroit de cette même lettre 105 : Plotin pousse au bout de sa plume, et cela le plus innocemment du monde, sans qu'il y prenne garde. Cette parcelle divine gisante dans l'âme humaine, savez-vous comment il entend cela ? Ce n'est pas là une phrase poétique, mais une formule à prétention philosophique ; il y tient, il y revient sans cesse, jusqu'au seuil de l'épiscopat et plus loin, si je ne m'abuse, dans ses aparté, dans ses causeries à huis clos avec ses amis les philosophes. Passez à la lettre 138 ; vous y trouverez la clef de sa pensée, de sa théorie alexandrine. La dernière phrase explique tout, est péremptoire, panthéiste au premier chef. Philosophez, dit-il à Herculien, c'est-à-dire efforcez-vous de rendre le divin qui est en vous au divin premier-né ou primitif. — Reconnaissez-vous le jargon alexandrin? Voilà mot pour mot les célèbres adieux de Plotin recueillis par Porphyre (1) ; chacun sait ce que signifiaient sur de telles lèvres de telles paroles : Synésius n'en démordit jamais. Que si notre docteur eût poursuivi sa lecture et sa glose, pas un dogme chrétien sur lequel notre Hellène ne se fût récrié, n'eût fait ses protestations

(1) *De Vita Plotini*, p. 103, éd. Didot.

ou ses réserves; son esprit était équipé de tout point à l'alexandrine, à l'antichrétienne. Au reste, religieux comme nous ne le sommes plus, et se tenant naturellement en la présence de Dieu; cela paraît dans ses plus païens écrits.

Comment donc, mécroyant en général, ne rejette-t-il que trois croyances en particulier? et pourquoi ces trois-là plutôt que d'autres, c'est-à-dire la préexistence du corps, la fin du monde et la résurrection, toutes trois n'en faisant qu'une au fond dans le système grec, et se rapportant à l'eschatologie, commme on parle en Allemagne? La raison en est simple. Les prédicateurs, alors comme aujourd'hui, moralisaient le peuple avec cela, l'effrayaient salutairement; les fins dernières sont à sa portée. Citer ces trois points-là, c'était être entendu de tous, et les mécroire, c'était être païen jusqu'aux dents. Je m'imagine que Synésius avait entendu plus d'une fois tonner là-dessus du haut de la chaire. La métempsycose orientale avait pris dans l'esprit grec; les Hellènes ne capitulaient point : que d'efforts, que d'écrits et de discours durant les premiers siècles pour leur faire agréer la résurrection chrétienne!

Hellène entêté et mari amoureux, rien ne lui manque; le voilà tout à fait en passe d'être évêque. Synésius objecte donc sa femme : il y tient, il ne veut ni la quitter ni la voir en secret, au contraire : il désire en avoir de nombreux et beaux enfants; il s'en explique hautement, et l'on voit bien qu'il n'entendra jamais raison sur ce chapitre. Philosophe et mari d'abord; après cela, évêque, si l'on veut : tel est son dernier mot.

Qu'arriva-t-il? Théophile lit la lettre, ne s'en émeut aucunement, et mande son ami. Synésius accourt, voit le patriarche, pratique le monde ecclésiastique et monacal

d'Alexandrie. Il était là en pays de connaissance. Jeune encore, étudiant, il s'était lié avec un diacre, un moine sans doute; car il en parle comme d'un archer à cheval qui lutte contre le cavalier ennemi (τὸν ἱπποτοξότην, l. 139 ; γυμναζέσθω πρὸς ἀνταγωνιστὴν ἱππέα, l. 143) : style ascétique, ou qui veut l'être, platonique surtout (1). Qui était cet ami? Isidore de Péluse peut-être, diacre alors, prêtre aujourd'hui, moine toujours. Quoi qu'il en soit, il le vit assurément; même âge, même tour d'esprit, doctes tous deux, tous deux excellant en bien dire : évêque, il le consulte. Dieu sait le zèle des convertisseurs; peine perdue : Synésius tient bon. Sept mois se passent (ἕβδομον ἤδη μῆνα, l. 95); il est plus philosophe, plus irrésolu que jamais : témoin sa lettre désespérée à son ami Olympius. Il fallait en finir; l'on en finit, c'est-à-dire que Théophile se rendit. J'ai Synésius pour moi, contre moi les canons. Les canons! Théophile s'en souciait bien; il n'en usait que contre ses ennemis. Vous m'alléguez la règle, je vous allègue une exception : à cela l'on n'a répondu encore rien qui vaille. Le patriarche dit à l'élu de Ptolémaïs : Soyez évêque; et quant au reste, soyez prudent : prêchez le peuple, moralisez, mais ne philosophez point. — Qui connaît Théophile m'entend bien; je ne lui prête point.

Le pas sauté, Synésius en écrit la nouvelle au clergé de Ptolémaïs; c'est sa lettre de faire part, sa première lettre pastorale (l. 11). Elle est tout à fait curieuse, cette lettre. Vous croyez qu'il a changé? Détrompez-vous. Il pleure le repos, son repos philosophe, et redoute le tracas épiscopal. S'il est évêque, c'est qu'on lui a dit que Dieu le veut, que Dieu peut tout, et qu'évêque, il pourra philosopher

(1) Platon, *Phèdre*, ch. 37, t. VIII, p. 40, éd. Tauchnitz.

comme devant. A ces causes, il ordonne des prières. Ah ! le vieil homme !

Le porteur des lettres pascales va partir. On sait que le patriarche d'Alexandrie était en possession d'indiquer au monde chrétien le jour où tombait la fête de pâques ; cela lui revenait, parce que l'école de sa ville, très-forte sur l'astronomie, avait charge de calculer le quatorzième jour de la lune de mars. Le patriarche en prenait occasion pour adresser aux Églises une manière d'épître oratoire ; c'était notre mandement de carême : ces lettres-là s'appelaient *lettres panégyriques*, comme qui dirait, ce semble, relatives à la grande fête (τῶν πανηγυρικῶν γραμμάτων, l. 8 et 13 ; τῶν πανηγυρικῶν βιβλίων, l. 9). Théophile travaillait fort cette pièce, en léchait le style ; Synésius, qui connaissait son faible, ne manquait pas de lui faire compliment. Le nouvel évêque voulut profiter du courrier pascal ; il écrit au prêtre Pierre, et, dans sa personne, à son Église : ce Pierre était sans doute le premier du clergé de Ptolémaïs, une sorte de vicaire général, qui administrait le diocèse par intérim. Cette lettre a quelque air épiscopal ; elle débute gravement : Que Dieu soit le commencement de toute action et discours ! Au reste, une vieillerie classique. Nul texte saint ; Synésius ne sait rien aux Écritures, l'avoue, et s'en excuse comme il peut. Il s'essayera plus tard à la citation biblique, mais sans succès : les textes sacrés semblent jurer sous sa plume profane. Que s'il tarde à revenir, c'est qu'il se tient un synode à Alexandrie, et qu'il y doit assister. Ce mot de synode lui est nouveau ; il se croit obligé à l'expliquer : *synode*, assemblée d'évêques (πλῆθος δὲ συχνῶν ἱερέων, l. 13).

Enfin, en 410, il s'en retourne, entre en fonction. Dieu sait si les Ptoléméens lui firent fête. Je confesse, quant à

moi, que, prêtre ou laïque, j'eusse cent fois préféré pour évêque le très-païen Synésius au très-orthodoxe et fort peu chrétien Théophile. L'Église n'y perdit rien, et la Cyrénaïque y gagna beaucoup. Mais avouez que tout cela se passa d'une façon fort étrange.

L. XXXIX, etc. (136, etc.).

L'hellénisme s'en allait ; les Hellènes serrent leurs rangs, plus unis que jamais, plus tolérants encore, accueillant l'ennemi, le chrétien bel esprit, philosophant et bien disant, raffolant d'Homère et de Platon : tout lettré leur est un frère. En cette fin du quatrième siècle et ce commencement du cinquième, qui dit Hellène dit honnête homme ; je m'entends bien : gens de bonne compagnie, excellant en doctrine, et en prose et en vers, s'amusant à l'envi aux saints propos, aux philosophiques et littéraires commerces (ἄνδρας χαρίεντας, l. 136). Ils sont piquants à voir de près ; suivons-les dans leurs ruelles, salons, cercles ou cénacles, dans leurs πανελλήνια (l. 100). Il y avait donc à Cyrène, à Alexandrie, à Constantinople, dans toute ville grecque, le πανελλήνιον : là fréquentait le *tout Athènes* de l'endroit, la fine fleur de l'esprit et du goût. On cause. Comment causer ? en Hellènes qu'ils sont, se regardant et s'écoutant parler, ayant l'œil et l'oreille à leurs mots. La littérature, et elle seule, est à l'ordre du jour ; quant à la politique, elle est chose sacrée, et l'on n'a garde d'y toucher. Les temps étaient mauvais ; mais le monde n'a rien à y voir : c'est l'affaire de l'empereur et du ministre, comme qui dirait d'Arcadius et d'Eutrope. Une loi, loi sage s'il en fut, commençait par ces mots : *Si quis, modestiæ nescius et*

pudoris ignarus... obtrectator temporum fuerit...(1). Vous devinez le reste. Jugez si nos Hellènes, gens posés et bien pensants, fussent allés contre la loi; l'allusion, cette arme favorite du frondeur spirituel, n'y perdait rien sans doute. L'on se tenait donc aux lettres innocentes; c'était le plus sûr de beaucoup. Mais là-dessus l'on se donnait carrière : les vieux et les nouveaux, tous y venaient, et l'on n'en passait point.

La nouveauté d'abord, s'il y en avait, s'entend; or, en cette arrière-saison, il n'y en avait guère : génération malheureuse, aux flancs inertes, épuisés. La lettre végétait, avait la vogue : non la lettre à la Sévigné, naturelle et vive, écrite à toute bride; mais la lettre à la Balzac, à la Voiture, léchée au point de nous paraître sèche et exsangue : le billet coûtait des heures, et la lettre des jours. Maint causeur à la mode discourait de sa commodité, bâtissait sur ce sujet trivial mainte oraison galante; il disait, par exemple, qu'elle était la consolation des amants malheureux, c'est-à-dire séparés; qu'un homme n'avait pu l'inventer, qu'elle venait tout droit du ciel, et qu'elle était un présent de la divinité (τοῦ Θεοῦ χάριτος, l. 137). Sur le bruit qu'il en était venu et qu'on allait en lire (car ces lettres-là étaient pour être lues; l'ami faisait fonction d'éditeur), il y avait grand' presse au πανελλήνιον; les Hellènes accouraient à la fête, au spectacle (θέατρον... ἑλληνικόν, l. 100). L'heureux correspondant est prié de lire, s'en excuse d'abord, et triomphe de céder; chacun admire, se récrie sur ce mot, sur ce tour, sur cette pensée : *Ah! de l'esprit partout!* Bref, l'on applaudit à l'envi l'auteur, le démiurge de la divine lettre (ὁ δημιουργὸς τῆς

(1) Godefroy, t. III, p. 46.

θεσπεσίας ἐπιστολῆς, l. 100). Sa réputation est faite; le voilà sacré grand homme. Les Hellènes ne plaignent point leurs louanges, aussi peu leurs tendresses; les amis s'expriment en amants. Voyez les lettres à Herculien et à Pylémène, dans le texte; cela va sans dire; car notre langue se refuse à ces choses-là (l. 139 et 151). Les plus chaudes teintes du Banquet de Platon s'y rencontrent; l'on disait παιδικὰ ἐμά aussi couramment que nous disons *mon ami* : les mœurs valaient mieux que le mot.

Manque de neuf, l'on revenait au vieux, au beau, au divin. Les Hellènes ne pouvaient s'en taire; ils glosaient, glosaient, glosaient : la critique aussi est une *recommenceuse.*

Le πανελλήνιον d'Alexandrie sentait le terroir, était plus savant que littéraire. Le génie grec perdit d'abord dans cette ville de sa grâce, de son cristal; il se brouille, contracte je ne sais quoi de lourd et de vulgaire : le jeune et brillant Apollon prend du corps et des rides, tourne au gros Apis. Alexandrie était le pays du savoir laborieux et patient, l'université allemande du temps; les doctes y peuplaient (εὐτυχούσης ἐνθάδε πολυανδρίαν παιδείας, l. 138). Disons et la chaire et le salon d'Hypatie; elle fut pendant vingt ans l'âme du πανελλήνιον alexandrin : tout ce qui sait se renomme de sa science.

Quelle idée se faire de cette femme, professeuse de philosophie, ou, pour parler la langue mystique de l'époque, grande prêtresse des mystères philosophiques (τῆς γνησίας καθηγεμόνος τῶν φιλοσοφίας ὀργίων, l. 136)? Femme, la fille de Théon le fut le moins possible. Il est vrai qu'elle prit homme; mais ce ne fut que pour la forme, et pour que son mari Isidore lui donnât le bras : en réalité, elle n'épousa que la philosophie, paraît-il. Tant pis; la postérité,

moins complaisante que son bonhomme de mari, la voudrait plus femme et moins philosophe : elle l'admirerait jeune, belle et spirituelle, femme d'abord, savante ensuite. C'est un préjugé français peut-être ; mais si nous adorons la Sévigné, la Dacier nous répugne. J'avoue que j'ai beaucoup de peine à m'imaginer un Alexandrin sans un peu de pédantisme; Synésius lui-même n'en est point exempt. Quant à une Alexandrine, elle en était pétrie sans faute. Hypatie pédantisa beaucoup, ou je me trompe fort. Quoi qu'il en soit, il parut merveilleux en ces derniers moments de l'hellénisme qu'une tête de femme pût loger tout le fatras alexandrin, s'y orienter et en faire leçon; l'on y vint voir de tous côtés : ce fut une manière de renouveau pour l'école d'Alexandrie. Non qu'Hypatie dit des choses nouvelles; femme n'en produit guère : la plus savante ne sait qu'être un écho. En connaissez-vous qui aient été mères de systèmes ou de découvertes scientifiques? Je n'en vois point; cette maternité-là n'est pas leur fait. Nous ne faisons que nous entre-gloser, dit Montaigne; tout fourmille de commentaires : d'auteurs, il en est grand' cherté (1). Au quatrième et au cinquième siècle, comme au seizième, l'épidémie du commentaire fleurissait, surchargeait l'État des belles-lettres : tout le monde commentait, et Hypatie fit comme tout le monde; femme, elle suivit la mode.

Qu'enseignait-elle donc? Toutes les sciences philosophiques, dit Socrate (2). C'était beaucoup ; cela ressemble fort au savoir universel du docteur Pancrace. On parlait philosophie comme nous parlons politique, pluie et beau temps; chaque génération prend son plaisir où elle le trouve. Les chrétiens appelaient philosophie les sommets de leur doc-

(1) Essais, l. III, ch. 13.
(2) *Historia eccl.*, l. VII, ch. 15, col. 768, éd. Migne.

trine ; les Hellènes, à peu près ce que nous allons dire. Nous n'avons plus une seule ligne d'Hypatie ; mais nous avons encore la moitié d'un in-folio de Synésius : le disciple, qui ne se piquait que de philosophie, était trop peu philosophe pour toucher à ce que lui apprenait sa maîtresse.

La philosophie consiste à déterrer l'œil enseveli en nous (διατέλει τὸ ἐν ἡμῖν ἀναχεχωσμένον ὄμμα ἀνορύττων, l. 136) ; c'est là le grand œuvre du philosophe. Il va sans dire que cet œil intérieur est l'âme humaine ; vous entendez, une portioncule divine détachée du tout divin, et qui n'aspire qu'à s'y rattacher, jusque-là lutin en peine : l'évanouissement de l'homme en Dieu, telle est notre fin dernière, d'après Plotin, Hypatie et Synésius. Mais par deçà l'idéal posthume, il y a la réalité présente. Êtes-vous sage ; vous vous acheminez vers votre but : arranger sa vie conformément à sa destinée, voilà la sagesse (τὸ φρονεῖν, l. 136). Cela est plus aisé qu'on ne pense ; une seule chose y suffit : contempler. Mais quoi donc? Eh ! le beau essentiel, intelligible (τοῖς νοῦ κάλλεσιν, l. 11 ; θεωρὸν τῶν ὄντων καὶ τῆς τῶν θνητῶν ἀρχῆς, l. 139 ; θεωροὶ τοῦ νοητοῦ, l. 153). La vie contemplative est la plus humaine, je veux dire la plus divine des vies ; la pensée de Dieu divinise l'homme : contempler, c'est se purifier. Conclusion, que l'homme a deux fins, qui se tiennent et s'entre-poussent : l'une prochaine et de ce monde, qui est de s'abîmer dans la contemplation ; l'autre éloignée et d'outre-tombe, qui est de s'abîmer en Dieu : le philosophe ne connaît que cela. Conclusion encore, que, pour philosopher, c'est-à-dire pour vaquer au divin (θεῖα φρονεῖν, l. 136), il faut dire adieu à l'humain, aux affaires et aux plaisirs, vivre aux champs ou au désert, être né riche comme Synésius ou devenu

pauvre comme Antoine. Que tout cela sent donc son temps! Mysticisme, monachisme, éclectisme, rien n'y manque : la souveraine vertu est le souverain mépris des choses d'ici-bas (πάντων τῶν τῇδε ἐν δίκῃ καταφρονεῖν, l. 139); le repos, le bien par excellence (σχολὴ δὲ μέγιστον ἀγαθόν, l. 99); la sagesse, un glanage (τὸ φρονεῖν ἁπανταχόθεν συλλέγοντες, l. 136) : le tout, une Babel aux sommets nuageux, impénétrables. Çà et là, sur la plage scolastique, de pauvres fleurs dépaysées : une allégorie d'Homère (ils l'allégorisent, les barbares!), un mot méconnaissable de Platon, un vers meurtri et mis à pied de Théognis (l. 137) (1); cela fait peine à voir. Voilà la philosophie, la religion alexandrine. Encore une fois, la merveille était que le génie d'une femme suffît à débrouiller le chaos des *Ennéades.*

Les disciples de choix, les initiés, passaient des bancs de l'école aux fauteuils du salon. Salon est trop mondain; parlons mieux, plus religieusement : chapelle, sanctuaire, et tous tels mots. Le profane était proscrit, hommes ou choses; le sacré, seul admis : vous eussiez dit un entretien spirituel. Hypatie commence par l'homélie, et finit par le dithyrambe, l'épithalame; transformée en hiérophante, elle perd terre, vogue en pleine mysticité, et touche aux extatiques bords où l'âme purifiée, affranchie de l'humain, embrasse le divin, et consomme l'amoureux mystère : là, radieuse et tendre, la prêtresse entonne le chant d'hyménée, le *Cantique des cantiques* de Porphyre (2). L'heureux chœur des disciples jouit de sa divine voix (τὸν εὐδαίμονα χορὸν τὸν ἀπολαύοντα τῆς θεσπεσίας αὐδῆς, l. 4). Amusons-nous aux plus notables. Il y en a qui sont d'Alexandrie, Théotecne, Athanase, Gaïus et Théodose,

(1) V. 18, p. 6, éd. Boissonade.
(2) Porphyre, *de Vita Plotini*, p. 110, éd. Didot.

par exemple; on ne les voit que là. Théotecne est sur l'âge : on lui dit *mon père* (τὸν ἱερώτατον πατέρα Θεότεκνον, l. 4; τοῦ πατρὸς Θεοτέκνου, l. 16); au reste, vénérable comme les cheveux blancs, et aimable comme la saison nouvelle. Athanase est beaucoup plus jeune et non moins sage; un camarade, un ami qu'on traite de frère (τὸν ἑταῖρον ἡμῶν Ἀθανάσιον, l. 4); τοῦ ἀδελφοῦ Ἀθανασίου, l. 16). Gaïus triomphe par je ne sais quel luxe de tendresse originale, sachant se faire tout à tous et n'être que lui-même (ὁμοψυχότατον ἡμῖν Γάϊον, l. 4). Quant à Théodose, il est vrai qu'il met l'enseigne de grammairien ou philologue, c'est-à-dire de littérateur (ὁ θαυμάσιος γραμματικὸς Θεοδόσιος, l. 4); mais il s'adonne aux lettres à la façon de Longin, en philosophe(1) : sous peine de n'être rien du tout, la critique littéraire doit être la plus philosophique des choses. A tous ces frères en Hypatie, Synésius absent mande ses baisemains; à d'autres il écrit, à Herculianus et à Olympius notamment. Herculianus, Olympius, Évoptius et Synésius s'étaient liés d'amitié particulière; l'on disait *les quatre amis* (τετρακτὺν ἱερᾶς φιλίας, l. 142). Les deux frères, j'entends Évoptius et Synésius, je les ai dits et redits; passons. Herculianus et Olympius réclament leur article.

Herculianus était de je ne sais où; pas d'Alexandrie au moins : la renommée d'Hypatie avait été le relancer jusqu'au fond de sa province (σὴν ἀποδημίαν, l. 136). Un jour, à la leçon de la philosophe ou ailleurs, Synésius le rencontre, le voit et l'aime; cela fit une paire d'inséparables. Jeunes tous deux, au premier réveil du cœur et de l'esprit, fous de philosophie, pensez s'ils firent de beaux rêves. De se jurer une amitié, une amour éternelle, c'était

(1) Porphyre, *de Vita Plotini*, p. 109, éd. Didot.

banal : ils ne se quitteront plus, ils vivront à deux, ils philosopheront de compagnie ; voilà qui est dit : va pour un ermitage. Là-dessus, sans plus y regarder, Synésius, lui si discret, dit le secret, la recette philosophique, et part, réclamé par sa patrie. De retour et à distance, redevenu de sens rassis, il s'émerveille de cette amitié improvisée, de ces confidences au pied levé : qu'a-t-il fait? quelle imprudence ! Il ne se reconnaît plus lui-même, il n'y sait rien : ah! un coup du ciel sans doute! sans quoi, se fût-il à ce point oublié? Qu'au moins Herculianus soit prudent ! Il le fut le moins possible : il ébruite les mystères, le profanateur! Synésius se fâche tout de bon. C'est un crime, cela! lui crie-t-il, et il le renvoie à la lettre de Lysis à Hipparque (l. 142), lettre fabriquée, que nous avons encore (1). Prêtres d'Égypte et philosophes de Grèce, tout cela cultive le mystère, tait et dérobe les saintes orgies (τῶν φιλοσοφίας ὀργίων, l. 136) : loin, bien loin les profanes! Les chrétiens n'imaginèrent rien de nouveau en imaginant la discipline du secret : les Hellènes l'observaient de mémoire théologique et philosophique. Ils s'y tinrent plus que jamais en leurs derniers jours; la correspondance de Synésius avec Herculianus est tout à fait curieuse sur ce chapitre-là. Synésius à la langue dorée excellait au silence; nul ne sait parler et se taire comme lui : bref, il joue à merveille l'homme du monde et l'initié. Les frères et amis le connaissent, le plaisantent, le comparent à Protée; un jour, en veine de badinage, Herculianus pousse le parallèle. Protée! vous savez, le dieu fantasque, aux formes ondoyantes, insaisissables : de main en main, d'érudit en érudit, l'allégorie aidant, le voilà

(1) Thomas Gale, *Opuscula mythologica*, p. 736.

devenu le symbole du secret, le parangon de l'initié. Moi, Protée! vous savez bien que non, mon cher Ménélas, fait spirituellement Synésius. Laissons-le dire : il en tient, et beaucoup, malgré qu'il en ait. Plus tard, poussé à l'Église, au baptême et à l'épiscopat, quand Théophile lui recommande de se taire et de prêcher bonnement le peuple, cela fut loin de le surprendre : philosophe, il fuyait la multitude, il désespérait d'elle, il pensait qu'elle était née pour l'erreur, et que la vérité ne pouvait que blesser le vulgaire grossier, malade, incurable : doctrine monstrueuse, mais reçue, avouée des plus sages et des meilleurs! Pour en revenir à Herculianus, l'ermitage évanoui et son ami parti, il pleure sa solitude, son veuvage, se console le mieux qu'il peut en lui écrivant le plus tendrement du monde, en le lisant encore, ses lettres et ses livres, s'évertuant à ses hymnes aux nuages magnifiques. Bien entendu que Synésius lui avait laissé un exemplaire de ses œuvres, jusqu'à l'original de son troisième hymne, sans en prendre copie, pressé qu'il était de s'en retourner, apparemment (l. 140); Herculianus, à sa prière, fait transcrire la pièce, et la lui envoie. A propos, il courait de ses poésies une édition renfermant six distiques extraits du *Discours à Péonius;* le copiste, l'éditeur, comme nous dirions, les avait rangés de suite comme si c'eût été même morceau, même épigramme, et de la même main ; or les quatre premiers (les derniers dans le *Discours*) étaient seuls de Synésius, et les deux autres *d'un ancien* qu'il ne nomme pas (qu'il le connût ou non), et qu'on croit être Claude Ptolémée l'astronome. Notre poëte, soigneux qu'il est de ses enfants, avise Herculianus, et lui recommande de mettre un *erratum* à son exemplaire, s'il y a lieu. Les années survenant et l'expérience, nos deux amis s'aper-

çurent que la philosophie et la poésie, si hautes qu'elles fussent, n'étaient pas le dernier mot de la vie, et que peut-être, sans les délaisser entièrement, y avait-il quelque autre chose à faire. Herculianus, s'en étant d'abord avisé, ce semble, en fait part à Synésius, lui propose de devenir quelque chose, administrativement parlant, et de se laisser pousser aux honneurs; il s'offre à agir et à faire agir, à mettre les amis en campagne, Hypatie et les autres, à écrire de tous côtés. Synésius y consent; mais l'affaire n'allant pas à son gré, un peu par la faute d'Herculianus, il se dédit, et lui déclare net qu'il veut vivre et mourir philosophe, sans plus : il comptait sans les Ptoléméens qui, eux, y mirent plus de chaleur, et l'emportèrent. Les lettres à Herculianus sont de la première jeunesse et des premières ardeurs philosophiques de Synésius, très-intéressantes et presque uniques à ce point de vue; car je ne vois rien aux alentours qui nous mette davantage sur la piste de cette génération mêlée, pétrie de grandeurs et de petitesses, au reste tout à fait attirante. Quant à Herculianus, il disparaît, et nulle trace de lui dans nos dernières lettres.

Olympius était de Séleucie en Syrie; cela est quasi sûr, et les textes se pressent (l. 132 et 147). Joint qu'il n'est pas malaisé de relever dans sa vie, conditions et humeurs, maints traits de couleur locale. Les Syriens étaient réputés pour bons compagnons et bons vivants, point tristes du tout, curieux de délicatesses et sensualités, et comme l'on pourrait dire maîtres passés en l'art de jouir (ἡ Σύρων τρυφή, l. 23). Olympius me paraît assorti de qualités pareilles. Il est de bon lieu, riche à faire étrenne aux amis, de temps à autre, d'un superbe cheval (l. 132); suffisamment spirituel, amateur sans doute, mais point fanatique,

des choses de l'esprit : un gentilhomme, comme dirait Montaigne (1). Le désir d'entendre Hypatie, de la voir surtout, l'emporte à Alexandrie. Il s'y lie avec les étudiants de sa volée, ceux-là Syriens comme lui, Pierre et Syrus, par exemple (l. 132); ceux-ci Pentapolitains, Évoptius, Synésius, Hésychius, Auxence : il semble qu'en ce moment les *nations syrienne et cyrénéenne* dominassent aux écoles d'Alexandrie. Il va sans dire qu'un jeune homme de sa sorte, de sa naissance et de sa fortune, au reste tout à fait avenant, fut accueilli, fêté, et que la bonne compagnie se le disputa; il fut couru des gens d'esprit plus encore qu'il ne les courait : pour lui, les portes du salon d'Hypatie, si bien gardées, s'ouvrirent toutes grandes. Il vivait à l'orientale, à la syrienne, se montrant aux leçons et s'étalant aux promenades, s'aimant sur les quais, au spectacle de la mer, des vaisseaux et du commerce : toutes choses qui lui rappelaient ses belles côtes de Syrie. Traitait-il ses amis; cela sentait son grand seigneur, son satrape, au point de scandaliser la tempérance de Synésius (τὴν τρυφὴν... τῶν καταλυμάτων τοῦ συσσιτίου, l. 132). Ne doutez pas cependant qu'à tant de mondanité, d'épicurisme, ne s'alliât beaucoup de dévotion hellénique ou chrétienne; la mysticité était à la mode, était dans l'air et dans les mœurs : l'on allait de plain-pied du monde au désert, comme, en notre vieille société, de la cour au cloître. Olympius ne poussa que jusqu'au sanctuaire. Je m'imagine que Synésius devenu évêque et métropolitain, lui chrétien ou prêtre tout court, en un jour de zèle et de désir de bien faire dans l'Église de Dieu, il lui aura demandé un évêché en Cyrénaïque, et que c'est notre Olympius en

(1) Essais, l. I, ch. 25.

propre personne, l'ami qui s'attira l'exquise réponse retrouvée par le P. Poussines au Vatican, et par lui publiée dans les notes de son *Pachymère*. Synésius ne put sur l'heure contenter son ami : point de siége vacant; mais avec quelle grâce il s'en excuse, et quel précieux à-compte que cette lettre! Bien entendu qu'à la première vacance Olympius fut évêque. Point de lettres du métropolitain au suffragant, j'entends de lettres helléniques, où fleurisse et s'éjouisse un regain de Platon et de bien dire; car il existe un petit billet, rien qu'un mot, et tout épiscopal, où Synésius recommande à son ami de tenir ferme contre l'hérésie renaissante (l. 45).

Voilà pour les intimes, pour les philosophes et les dévots : les initiés présents, et eux seuls, ces jours-là étaient proprement jours de confrérie chez Hypatie. Les profanes avaient leur heure, les personnages politiques, officiels, administratifs, comme qui dirait le préfet, le commandant, les conseillers municipaux, sans compter les curieux de marque, de séjour ou de passage, qui voulaient voir uniquement pour pouvoir dire qu'ils avaient vu; c'était la rareté du moment que la philosophe : vingt ans elle tint le haut du pavé dans le monde grec. Les autorités pratiquaient les personnes de doctrine de l'endroit, par goût les uns, et tous par position; cela les faisait bien juger du peuple. L'augustal cultive Hypatie, la consulte et l'écoute sur la chose publique, avisée qu'elle est et entendue aux affaires; elle est de son conseil privé, c'est-à-dire toute-puissante (l. 80). J'ai parlé de Pentadius : préfet et philosophe, pensez s'il se plaignait le plaisir de la voir. Quant à Héliodore, qu'il fût l'homme de l'augustal ou l'homme de la ville, secrétaire de l'un ou conseiller de l'autre, il n'importe : ami de Synésius, et du bien penser, et du bien

dire, je tiens qu'il l'était d'Hypatie, et qu'affairé, prétendait-il, au point de ne pouvoir écrire au philosophe, il avait du temps de reste pour causer avec la philosophe (l. 17, 25 et 117).

Courue des grands et des doctes, reine en son temps de l'hellénisme, et, si on l'ose dire, la coqueluche des Hellènes, rien n'y eût fait, je m'assure, et Hypatie eût passé, eût péri tout entière, péri comme Asclépigénie, sa contemporaine, ou peu s'en faut. Qui connaît Asclépigénie, la grande prêtresse et philosophe, la maîtresse de Proclus ès sciences divines et théurgiques, l'Hypatie d'Athènes? Un nom confus, effacé et quasi aboli, que l'érudit lui-même n'évoque qu'à grand'peine des derniers recoins et enfoncements de sa mémoire (1). Pauvre fille de Théon! Voilà qu'un siècle après seulement, Damascius, oui Damascius en propre personne, lequel ferma les yeux de l'hellénisme et devait, ce semble, en soigner les moindres gloires, ne fait commémoration d'elle que pour lui jeter la pierre, l'abaisser et humilier devant le bonhomme Isidore, sous prétexte qu'elle n'était que femme et géomètre, lui homme et philosophe (2)! C'est que ce savoir mêlé, universel, qui émerveille les contemporains, qui les ravit sur des lèvres féminines, les y fixe et suspend, ne vaut rien du tout pour pousser un nom dans la postérité; il lui manque d'ordinaire l'éternelle et incorruptible grâce de la vie, je veux dire l'âme, le souffle, l'originalité : le dieu Génie ne loge point dans cette forêt de choses, ne s'y joue point, n'y chante point pour l'immortalité. Du génie! Synésius me pardonne, sa maîtresse et amie en était courte; eussions-

(1) Marini *Proclus*, p. 165, éd. Didot.
(2) Damascii *Vita Isidori*, p. 135, éd. Didot.

nous toutes ses œuvres, tout son cours, comme nous dirions, nous n'y regarderions pas : le meilleur des échos ne vaut point la pire des voix. Le nom d'Hypatie ne tient plus qu'au malheur, au drame de sa fin, à son martyre : le jour de sa mort fut proprement son *dies natalis*, comme dit notre Église en son beau style funéraire, tout frémissant de vie et d'espérance.

Il y a là une page de fanatisme tout à fait instructive, et qu'il faut bien se donner de garde de sauter ; car elle nous introduit jusqu'au cœur de la place, je veux dire dans la domesticité orageuse et sanglante de la grande ville orientale en général et d'Alexandrie en particulier. Comme Antioche, comme Constantinople, comme toute populeuse cité en ces générations mal jointes et qui tiennent à peine, Alexandrie était faite de toutes gens et de toutes pièces ; trois peuples, assortis de religions, croyances et pratiques ennemies, dominaient dans le pêle-mêle et pot pourri humain : c'étaient les chrétiens, les juifs et les hellènes, ces deux espèces-ci moins nombreuses, ce semble, mais non moins chaudes et fumeuses. Il va sans dire que la grande Alexandrie leur était trop petite ; ils y sont à l'étroit, s'y froissent, s'y insultent, s'y égorgent : le plus clair de leur temps se passe à faire le coup de pierre. Sur les humeurs diverses tranche et ressort une commune humeur, qui est la rage du théâtre : en cela plus de dissidents, et les uns ne doivent rien aux autres. Il nous reste là-dessus un document oratoire tiré sur le naturel, une façon d'homélie hellénique d'une brusquerie pittoresque et qui sent son Bridaine : elle est de Dion Chrysostome, fort sujet, ainsi que je l'ai dit, à cette sorte de duretés édifiantes. Je ne doute pas un moment qu'il ne convertit personne (en réalité, le genre dit moral et convertisseur amende mal le

monde) ; mais à coup sûr il amusa extrêmement les écoutants, autant et plus que n'aurait su le faire l'espèce baladine qu'il foudroie ; à vrai dire, plus près d'elle qu'il ne pense, l'excellent homme : beau diseur ou beau jongleur, c'était tout un pour les Alexandrins, et l'important était qu'ils fussent divertis, et se sentissent rire, peuple rieur par excellence. L'orateur de Pruse au parler austèrement plaisant les servit à souhait. Voyez un peu le piquant début : Gens d'Alexandrie, je vous demande le dernier des efforts, un quart d'heure de sérieux et d'attention. — Le reste à l'avenant. Dion les semonce à pleine bouche sur leur passion effrénée pour les spectacles, tant en son propre et privé nom qu'en celui des plus hauts et olympiens génies de la Grèce, les adjurant par Homère et par Aristophane (sa loi et ses prophètes à lui), non sans les tourner et retourner, et les accommoder à l'heure présente, ou, comme on pourrait dire, aux besoins de sa cause, les traitant selon toutes les libertés, règles et exceptions du sens dit *accommodatif*, c'est-à-dire commode. La belle occasion d'étudier les procédés et, pour ainsi parler, le faire de l'homélie hellénique en ses traits les plus essentiels et uniformes, et d'indiquer précisément en quoi elle se rapproche ou s'éloigne de celle d'alentour ! Mais ce serait tirer de long outre mesure. Ne retenons de la curieuse oraison de Dion Chrysostome que ce qui en est la curiosité la plus apparente, j'entends nos Alexandrins ; qui veut lier habitude avec eux doit aller là (1). Du philosophe Dion à l'historien Socrate, en ce long intervalle de quatre siècles, s'ils ont changé, ce n'a guère été que de mal en pis, un peu comme toutes choses d'ailleurs : gens aimant le bruit et le

(1) Dion Chrysostome, t. I, p. 400, éd. Teubner.

théâtre, dit Socrate au portrait qu'il fait d'eux. Le temps était à l'émeute sainte; l'on *manifestait* religieusement comme nous *manifestons* politiquement : tous moments, tous fanatismes. Les haines amoncelées crevaient au spectacle; l'on s'y tuait à plaisir. La jalousie innée entre les deux autorités civile et ecclésiastique aggravait le mal; l'évêque veut faire le préfet, et le préfet l'évêque : l'augustal et le patriarche s'épient, se contrôlent, se détestent, et les passions populaires exploitent leur naturelle inimitié ou sourde ou déclarée. L'archevêque Théophile, d'entreprenante et impérieuse mémoire, était mort le 15 octobre 412, après un règne infini de vingt-sept ans quatre-vingt-sept jours : époque d'obscurcissement et presque de ténèbres pour le préfet, qui parut peu, effacé qu'il était par son brillant rival. Sa succession alluma les désirs, ambitions et convoitises, fut disputée à outrance, avec une exquise âpreté de zèle, demeura trois jours ouverte par l'extraordinaire émulation des candidats. Le peuple s'émeut, et Abundantius se trouble : comme commandant de la force armée, il répondait de la tranquillité publique. A ce titre, plus pressé que personne et prenant les devants, il se déclare, pousse l'archidiacre Timothée. Mais le feu patriarche avait si bien pris ses mesures, si bien pratiqué le peuple et le clergé, si bien établi et mis en vue son neveu Cyrille, fils de sa sœur, que tous les suffrages, étonnés et confus d'un premier moment d'hésitation, se rallient et donnent sur ce nom dès longtemps à la montre et comme en vedette.

A Dieu ne plaise que je médise de Cyrille, lequel, en sa vie comme en sa mort, ne fut ni plus ni moins qu'un saint. Je tiens donc qu'il avait les meilleures intentions du monde, que le zèle de la maison de Dieu le dévorait, et que Socrate

n'était pas précisément payé pour en dire du bien. L'enragé *novatien* (bon homme, à cela près) voudrait nous faire accroire qu'il entra dans sa charge comme un renard, et s'y porta comme un lion; mais il ne sait pas ce qu'il dit, et sa passion l'emporte : à d'autres! Seulement Cyrille était le neveu de son oncle, nourri à son école, à sa politique, à son génie ecclésiastiquement remuant et dominateur. Au reste, l'eût-il voulu, qu'il lui eût été malaisé peut-être de reculer et, pour ainsi parler, de dégénérer des précédentes et à cette heure traditionnelles ambitions : le clergé, réduit et amoindri, eût crié sans doute. Grâce à sa nature et à son éducation, il n'eut pas de peine à se laisser aller au passé, à le continuer et pousser : Cyrille renchérit sur Théophile, et les préfets furent plus soulagés, plus diminués et restreints que jamais. En ce moment-là, Oreste était augustal, homme à caractère, ce semble, et qui souffrait des empiétements épiscopaux, résolu à se montrer en ces commencements et tâtonnements d'un nouveau patriarcat. Il ne réussit qu'à se brouiller d'emblée avec le tenace Cyrille. Or, en sa brouille et haut essai d'indépendance administrative, il eut pour alliés naturels les juifs et les hellènes, les juifs surtout, qui, forts encore et se sentant, ne se relâchaient point de leurs haines héréditaires contre les chrétiens. Il est vrai qu'Oreste lui-même était chrétien, mais d'un christianisme politique, discret et voilé plus d'à demi, faisant accueil à toute créance et les protégeant toutes, véritable christianisme de gouvernant; aussi, par sa tolérance d'homme d'État, ne revenait-il point du tout aux fanatiques d'entre les chrétiens, moines et autres. Il y avait un jour de la semaine orageux sur tous les autres : c'était celui du sabbat. Les juifs d'Alexandrie, quelque peu tièdes et relâchés, juifs à gros grain dans la

pratique, chômaient leur sabbat sans doute, mais comme nous faisons notre dimanche, expédiant et bâclant leurs dévotions pour courir à leurs plaisirs, promenades et spectacles, s'aimant surtout au théâtre et n'y laissant passer nulle occasion de train. L'on avait crié et affiché un danseur à la mode ; joint que le préfet devait publier ce jour-là quelques règlements de police théâtrale : il y eut grand' presse, de juifs d'abord, et de chrétiens ensuite. Parmi ceux-ci, un pauvre diable de maître d'école nommé Hiérax, grand admirateur du talent oratoire de Cyrille, et qui, à tort ou à raison, passait pour son chef de claque ; car les Grecs avaient l'admiration expansive et bruyante, applaudissaient partout, à l'église comme au théâtre, sans acception de personnes, leur enthousiasme confus et mal appris ne distinguant point le prédicateur du pantomime. Les juifs donc, voyant Hiérax, font du bruit aussitôt, crient au mouchard, à l'âme damnée de Cyrille, et qu'il n'est venu là que pour espionner le préfet. Oreste fit une faute, se conduisit en homme hors de soi, en enfant : séance tenante, il fait mettre le pauvre magister à la torture, heureux de faire une niche à son rival. Cyrille, de son côté, ressentit l'injure plus vivement qu'il ne seyait à un évêque et à un saint : il mande les notables du *ghetto,* les menace, et qu'il leur en mésarrivera, s'ils ne cessent de persécuter les chrétiens. L'ultimatum patriarcal s'étant ébruité, la populace juive prend feu, complote et prépare une espèce de Saint-Barthélemy. La nuit venue, l'on entend crier par toute la ville que l'*église d'Alexandre* brûle. Les chrétiens d'accourir, et les juifs d'égorger, se reconnaissant les uns les autres en cette aveugle boucherie au port d'un anneau de jeune écorce de palmier, c'est-à-dire à une poignée de main, ce semble. Au lever du jour, le nocturne forfait

éclatant aux regards, jugez de la stupeur, indignation et cris de vengeance des chrétiens. Que fait Cyrille? Étranges mœurs épiscopales! vous diriez un brillant précurseur de nos prélats batailleurs du moye âge. Il se rue sur la juiverie à la tête de la multitude chrétienne, désole le quartier, synagogues et maisons, et chasse les juifs d'Alexandrie; ils s'acheminent vers l'exil, portant en des cités plus clémentes, à Antioche et à Constantinople, leur misère et comme une recrudescence de haine pour le nom chrétien. Au spectacle de leur ville émue de la fuite douloureuse de tant de milliers d'habitants, l'augustal et le patriarche s'empressent d'expédier à l'empereur leurs rapports contradictoires, s'accusant pour s'excuser, cela va sans dire, et rejetant l'un sur l'autre la lourde responsabilité de la collision, du dégât et du sang. L'émeute tombée, et dans ce morne moment de sang-froid et de remords qui lui succède, il semble que l'opinion publique se soit prononcée contre Cyrille : c'est lui qu'elle condamne aux avances et presque à l'amende honorable. Oreste refuse, se sentant trop coupable pour pardonner. L'évêque lui envoie les Évangiles et l'adjure par les divines pages; le préfet fut sans merci. Une haine implacable suivit cette réconciliation avortée.

Le drame se noue; de nouveaux personnages paraissent sur la scène. Les patriarches, émancipés qu'ils se furent et faisant les dictateurs, s'arrangèrent quasi militairement : la populace chrétienne d'Alexandrie formait comme le gros de leur armée; quant aux moines de Nitrie, au fanatisme inflammable, irrésistible, ils ne donnaient qu'aux plus chaudes occasions : ils composaient la réserve et, si je le puis dire, les bandes prétoriennes de l'évêque. Après avoir fait leurs premières armes et en quelque manière l'appren-

tissage de l'émeute sous Théophile, ils s'illustrèrent sous Cyrille. Sur le bruit que les hostilités avaient repris ou plutôt ne cessaient point entre l'augustal et le patriarche, ils se précipitent de leur montagne au nombre de cinq cents, résolus à procurer le triomphe de la sainte Église et à s'y faire mourir. La horde monacale parcourt la ville, rencontre le préfet, crie au sacrificateur et à l'hellène, c'est-à-dire au païen. Oreste décline son titre de chrétien, dit qu'il est baptisé, et du fait d'Atticus, patriarche de Constantinople; mais, au lieu de l'écouter, les moines l'assaillent d'une grêle de pierres, et Ammonius l'atteint à la tête et l'ensanglante. La garde préfectorale se disperse; mais le peuple s'attroupe, charge les moines, et se saisit d'Ammonius qu'il abandonne au préfet : Oreste le condamne à la torture, c'est-à-dire à la mort. Là-dessus, nouveaux rapports ou nouvelles dénonciations de l'augustal et du patriarche, et nouveau silence de l'empereur. Sans perdre de temps, Cyrille préconise Ammonius, change son nom en celui de Thaumasius ou *Admirable*, mieux sonnant, et du haut de sa colère fort peu évangélique, le déclare martyr, rien que cela : le tout, au grand scandale de ses ouailles, mal édifiées du fanatisme d'Ammonius. C'était un pas de clerc : il le sentit, et mit aux oubliettes son martyr d'occasion.

Troisième et dernier acte ; nous voici à la catastrophe, au meurtre d'Hypatie. Les moines refoulés dans leur désert, les *parabolani* les remplacent, prennent fait et cause pour Cyrille. Il semble que ce nom ait d'abord désigné une élite de bestiaires qui donnaient en désespérés; cela paraît singulièrement par un endroit de Socrate (1).

(1) Socrate, *Historia eccl.*, l. 7, ch. 22, col. 785, éd. Migne.

Alexandrie était sujette à la contagion ; la charité chrétienne y brilla de bonne heure : il y eut les *parabolani* du dévouement, comme l'on pourrait dire l'*ordre des aventuriers et risque-tout,* affrontant les pestiférés, et ne leur plaignant ni leurs soins ni leur vie. Ils étaient clercs, et, à ce titre, aux ordres et à la dévotion de l'Église, c'est-à-dire du patriarche ; ils ne connaissent que lui, tournant au vent de ses petites passions : le doux évêque avait cent fois raison, et cent fois tort l'opiniâtre préfet, qui ne voulait point entendre à un accommodement. Là-dessus ils s'ingénient, cherchent anguille sous roche : qui peut pousser Oreste? M'y voilà ! fait Pierre, un lecteur; c'est elle, Hypatie, la païenne enragée : elle le voit, le pratique, l'excite contre notre archevêque ; finissons-en ! Ce jour-là, Hypatie fut perdue. L'opinion s'émeut, la haine gagne. Un jour qu'elle rentrait chez elle, tranquille, et ne se doutant de rien, les parabolains l'entourent, l'arrachent de sa chaise, et la traînent à l'*église de Césarion* : là, l'ayant dépouillée de ses habits, ils l'assomment à coups de tessons, et s'en vont brûler les débris de son corps en place de Cinaron. Cela se passa au mois de mars 415, en plein carême, ajoute Socrate, non sans intention, ce semble. Synésius était mort l'année précédente, c'est-à-dire en 414, selon toute apparence, homme jeune et jeune évêque, n'ayant au plus que quarante ans d'âge et quatre ans d'épiscopat. Le ciel l'aima, puisqu'il ne vit point la mort de celle qui avait été le tout de sa vie : qu'eût-il pensé du fanatisme qui l'emporta ? Ce qu'en pensa Théodose, nous le savons à peu près : il donna gain de cause au préfet, sécularisa les parabolains, et, dix-sept mois durant, fit froid à l'évêque ; après quoi, Hypatie entrant en oubli, Cyrille rentre en faveur. Au reste, était-il si coupable ? Ces atro-

cités-là sont des malheurs encore plus que des crimes. La faute en est au temps, à tous et à personne (1).

L. LXIV, etc. (61, etc.).

Enfin, les apprêts faits et parfaits, chargé de viatique, argent et chauds habits (car il a peur de l'éternel hiver de Thrace, le frileux Africain !), Synésius s'achemine, quitte la petite Phycus et vogue à pleines voiles vers la grande Constantinople. Vingt-deux ans, et s'en allant en ambassade à la cour, en ce pays des dieux dont les hommes contaient tant de merveilles, heureux adolescent ! Comme, en cette triomphante traversée, la Méditerranée au dos d'azur lui sembla plus belle que jamais ! Et l'Égée donc ? l'Égée, la mer domestique et privée des Hellènes, jonchée d'îles et de souvenirs ! A la vue de tant de bords charmants et frais encore du génie d'Homère, sa mémoire harmonieuse s'éveille et vibre : à pleine souvenance, il jette aux choses d'à présent les vers et épithètes d'autrefois, naïves et immortelles fleurs d'antan. Mais le voici arrivé à Constantinople, en la cité impériale, comme il affecte de dire (τὴν ἔχουσαν τὸν βασιλέα πόλιν, l. 48 et 102). Pascal, perdant patience à l'éloquence continue de l'école balzacienne, disait : Il y a des lieux où il faut appeler Paris Paris, et d'autres où il le faut appeler capitale du royaume (2). Nos Hellènes, nourris qu'ils étaient à la rhétorique, eussent cru déroger en disant autrement que capitale. Ce que fit Synésius au débarquer, ce fut sans doute, pour s'orienter et prendre langue, de courir chez Proclus, lequel était, ce semble, l'hôte

(1) Godefroy, t. IV, p. 635; t. VI, p. 91.

(2) *Pensées*, p. 128, éd. Havet.

de sa famille à Constantinople, comme Théodore à Alexandrie (τοῦ ξένου, l. 4). Il lui dit *père* et *ami :* l'un par révérence pour son âge, maturité plutôt que vieillesse, et, comme on pourrait dire, pour sa cinquantaine ; l'autre, autant que j'en puis juger, moins par intimité de cœur que de toit et de lien hospitalier (ὁ πατὴρ Πρόκλος, l. 133 ; τῷ δὲ ἑταίρῳ Πρόκλῳ, l. 129). Et puisque nous sommes venus de plain-pied à Proclus, ne le lâchons pas de sitôt ; il y a là un trait de mœurs tout à fait insigne. Les députés des villes, à l'aller et au revenir (au séjour, je ne le pense pas), vivaient sur l'État, par lui voiturés et nourris : une libérale loi de Valentinien le jeune leur octroya cette grâce en 382 (1) ; quant à Synésius, c'est autre chose : il voyage à ses frais, soit de son gré, accommodé qu'il est et le voulant paraître, soit qu'ayant préféré la voie de mer, la faveur ne s'appliquât qu'à l'autre. Tant y a qu'ayant fait à Constantinople plus longue demeure qu'il n'avait prévu, à cause de ceci ou de cela, il se trouva court de finance pour s'en retourner. Force lui est d'emprunter 60 *aurei* à Proclus (comme nous dirions 1326 fr. à peu près), lequel les lui prête aussitôt, cela va sans dire, mais écrivant 70 et n'en comptant que 60, là-dessus serrant son usuraire billet (χρυσοῦ νομίσματα... χρυσίνους, l. 129). Notez que ce sont deux galants hommes, deux amis qui plus est, qui en usent de la sorte, et qu'ils demeurent contents l'un de l'autre comme devant : ces jolis procédés-là étaient dans les mœurs, paraît-il. Non que les honnêtes gens ne criassent contre l'usure : les philosophes n'y faisaient faute, Plutarque, par exemple, dont je viens de relire le jeune sermon sur ce sujet, pièce fort vive, mais un peu exiguë, vu la contagion (2). Je m'ima-

(1) Godefroy, t. IV, p. 627.
(2) *Moralia*, t. II, p. 1009, éd. Didot.

gine qu'au sortir de ces chaudes pages, l'usurier devait dire comme le seigneur Sanguisuela du *Diable boiteux :* C'est un savant homme : il a fort bien fait son métier ; allons-nous-en faire le nôtre (1). Synésius n'était pas coutumier d'emprunter : cela se voit à ses scrupules et remords, et en la tempête qui l'accueille au retour, il ne songe qu'au malheur et gros péché qu'il y aurait à s'en aller dans l'autre monde sans s'être acquitté. Aussi, à peine est-il débarqué, qu'il s'empresse à satisfaire son créancier : il le fait, et par delà, payant à la grande et lui expédiant 80 *aurei* au lieu de 70, c'est-à-dire le tiers de plus de la somme touchée ; joint que, de temps à autre, il lui envoie en pur don du meilleur de son vin. Le tout, dit-il, selon le conseil du divin Hésiode (κατὰ τὸν θεσπέσιον Ἡσίοδον, l. 129). Nos gens sont toujours en adoration devant ces noms-là. Hésiode donc, en ses *OEuvres et jours*, dit en homme avisé : As-tu reçu bonne mesure du voisin ; rends-la-lui bonne, meilleure même, si tu peux : ainsi, besoigneux derechef, derechef le trouveras-tu secourable (2). — On voit que notre philosophe outre-passe son poëte. Cela dit, prenons congé du bonhomme Proclus (sans lui en vouloir autrement, bien entendu), le laissant tout entier à son nouveau débarqué de Libye ; hospitalité oblige : pensez donc qu'il doit lui faire les honneurs de Constantinople, le mettre au courant des hommes et des choses, tirer au clair et ceci et cela, causer beaucoup et médire d'autant.

La mort de Théodose le Grand fut proprement le *finis imperii romani ;* après lui, le sérail, les eunuques et les femmes, les vilenies et le sang : plus d'empereur. La honteuse lignée de Théodose ne se déniaisa jamais, race fai-

(1) *Œuvres de Lesage*, p. 33, éd. Didot.

(2) Hésiode, *Opera et dies*, v. 349 sqq., p. 37, éd. Didot.

néante et ramollie, impuissante à vouloir, à agir, à commander. L'Occident, plus ébranlé et battu, eut hâte de s'écrouler. Moins en butte aux barbares, l'Orient lui survit, empire tous les jours, a toute honte bue. Rufin périt le 27 novembre 395 du fait d'Eutrope, qui lui succède, l'égale ou le surpasse en ambition, cupidité et avilissement. L'étrange fortune de l'eunuque ne laisse pas que de scandaliser l'asiatique Constantinople, qui, en ce point extrême de l'Europe et ce voisinage du plein Orient, devait être plus faite, ce semble, au bonheur de cette sorte de gens; quant à l'Occident, plus empreint de la majesté romaine, il se tient dégradé et crie à l'infamie : sa meilleure muse, qui était alors Claudien, se répand en emphatiques pamphlets, où, parmi les vieilleries indignées du vers, éclatent les derniers accents de l'antique grandeur. Mais Eutrope laisse dire et gouverne, tient l'empereur et l'empire dans sa main, et cela pendant près de cinq ans ; ce long viziriat en cette cour ondoyante suppose un rare génie d'intrigue, et le premier venu n'eût pas tant duré au pouvoir : l'habitude de servir lui avait révélé, pour ainsi parler, les voies et moyens de dominer. Le secret de sa politique fut de garder les avenues du palais, comme il faisait tout à l'heure celles du gynécée : il séquestre le stupide Arcadius, lequel règne à l'orientale, s'amuse et s'abrutit, content de faire parade de sa pourpre. La superbe Eudoxie se souvint d'abord qu'elle n'était impératrice que par la grâce d'Eutrope : assortie d'un sot mari, d'esprit et de beauté, elle s'acquitte de jouir et de faire parler d'elle, ne se réveille et révolte qu'à une grossièreté de l'eunuque. Et les honnêtes gens ? Eh bien, ils se gardaient de mal : ils vivent sans bruit et comme à la dérobée, se morfondent dans des postes subalternes, et espèrent. Bref, l'eunuque était dans son plein,

faisait la pluie et le beau temps à Constantinople, quand le député de la Cyrénaïque y vint sur la fin de 397 ou au commencement de 398.

Il y a apparence qu'entre tous les personnages officiels, Synésius vit d'abord le préfet du prétoire, qui, ces années-là, était Eutychianus, médiocrement connu d'ailleurs (1). Dans les temps ordinaires, lorsqu'il n'y avait pas de favori, de maire du palais ou de grand vizir, la préfecture du prétoire était la première place de l'empire. Eunape dit heureusement que c'était l'empire hors la pourpre (ἡ δὲ ἀρχὴ βασιλεία ἐστὶν ἀπόρφυρος) (2). Quelles qu'aient été les variations de la législation impériale sur ce point, on peut dire en général que les députations provinciales ressortissaient au préfet du prétoire : elles ne s'acheminaient qu'avec son autorisation et sur le vu de leurs cahiers de doléances, qu'il modifiait à son gré (3). Mais que pouvait Eutychianus sans le tout-puissant Eutrope? Je me persuade qu'il se montra d'autant plus avenant qu'il se sentait plus faible : il ne manqua pas de l'assurer qu'il était le bienvenu et qu'on l'attendait, qu'il allait informer l'empereur de son arrivée, qu'il obtiendrait audience au premier jour, et que la Cyrénaïque demandait des choses trop justes pour qu'on la refusât; il ajouta maint propos flatteur sur les mérites et perfections du brillant député, sur son talent oratoire et poétique, et que la cour sera ravie d'entendre l'Isocrate libyen : tous compliments qui allèrent au cœur du jeune homme, et le firent pleurer de tendresse. L'aimable préfet! dut-il se dire, ignorant qu'il était, en sa jeunesse novice, de l'eau bénite de ministère. Lui fut-il

(1) Godefroy, t. VII, p. 8 et 52.
(2) Eunape, p. 490, éd. Didot.
(3) Godefroy, t. IV, p. 630.

assigné de logement d'honneur? Je le croirais, et suis loin de prendre en mauvaise part les deux endroits où il dit, ici qu'il lui fallut, trois ans durant, séjourner *près la demeure qui commande à la terre* (παρ' ἀνακτόριον γαίας μέλαθρον) (1), et là, plus simplement, dormir vis-à-vis le palais (πρὸ τῶν μεγάλων ἀρχείων ἔδει καθεύδειν, l. 61). Non, il n'y a rien dans ces deux passages, à ne les point tirer par les cheveux, qui indique qu'il couche à la belle étoile et garde le mulet, au contraire : tenez-vous pour dit qu'en face du *château,* se trouve l'hôtel des ambassadeurs, et qu'il y loge par grâce spéciale.

Cette faveur fut à peu près la seule qu'il obtint ; aussi ne coûtait-elle guère. Quant à l'audience impériale, tant désirée, et dont tout à l'heure le préfet du prétoire lui faisait fête, bien entendu qu'Eutrope n'en voulut point entendre parler. Qu'avait-il affaire de la Pentapole et de son ambassadeur? Que si elle est malheureuse, cela la regarde, et c'est sa faute : quoi! se plaindre sous l'âge d'or d'Eutrope! les fâcheux provinciaux! Ouvrons ici ce triennat d'ennuis, rebuts et déboires de toute sorte qu'essuya Synésius en l'accomplissement de sa mission, qui furent longtemps le seul point noir en la sérénité de sa vie, et dont le douloureux souvenir ne céda qu'à grand'peine aux calamités des derniers jours (...συνόντι μὲν ὑμῖν, εὐτυχεῖν, l. 70). Il y revient plus d'une fois, et peut-être entre-t-il dans l'amertume de sa plainte fréquente un peu de cette douceur et arrière-goût d'infortune ou de vanité dont parle Virgile (*et hæc olim meminisse juvabit*). Ici, tandis que sa fantaisie subtile furète les songes et s'échauffe sur la voie, tout à coup il s'arrête et s'écrie comme en sursaut : Plût à

(1) H., III, p. 123, éd. Boissonade.

Dieu que je n'eusse point vécu ces trois années de ma vie (1) ! Ailleurs, en un hymne en quelque sorte séjourné et dont les mystiques vapeurs semblent s'élever d'un secret vallon de Libye, il s'amuse au détail de ses misères de Constantinople : il parle et de la terre trempée de ses sueurs et de sa couche trempée de ses larmes, un peu par manière de poésie, ou je suis bien trompé. Ce qu'il ajoute est plus sérieux et peint au vif sa dévotion confuse et mêlée : dans son désespoir, dépourvu qu'il se voit de patrons humains, il tourne ses regards vers le ciel, et se voue pêle-mêle à tous les dieux et génies, à tous les saints et héros du paradis et de l'Olympe, courant d'un rivage à l'autre, de Constantinople à Chalcédoine, sans oublier, pèlerin studieux, les plus oubliés sanctuaires, et y jetant sa prière à tout hasard. Il alla même, à bout de voie, jusqu'à engager sa muse et promettre un hymne, si le ciel lui souriait : vœu téméraire, et dont les poëtes mondains se tirent d'ordinaire fort mal, s'acquittant au grand regret et préjudice de la postérité. Synésius ne compta point avec le ciel ; mais, comme il était de complexion excellemment religieuse, son infini troisième hymne (un ex-voto de 735 versiculets anapestiques) se laisse lire et vaut les autres, à la métaphysique près : il y a çà et là, quand il descend des nues et redevient humain, des endroits et comme des recoins frais et gracieux.

En ses allées et venues à la préfecture du prétoire, solliciteur rebuté, mais ne se rebutant point, Synésius se rendit familières les physionomies et humeurs du personnel ; il ne lui parut pas inutile de cultiver les bonnes grâces et en quelque sorte l'influence sourde et montante de la bu-

(1) Περὶ ἐνυπνίων, p. 353, éd. Krabinger.

reaucratie. Chaque administration avait son monde d'employés; il se divisait en *écoles* ou classes, c'est-à-dire en bureaux. Synésius fréquentait chez les *tachygraphes ;* pourquoi, je ne sais: ils sont trop peu connus; ils tenaient le greffe, ce semble: ils écrivaient et transcrivaient, bref ils paperassaient (1). Marc était primicier ou chef du bureau, un personnage (τῆς συμμορίας ἄρχων, l. 61); Astère, troisième ou quatrième commis, un numéro. Ce dernier seul nous touche : il est Syrien, plus noir que blanc, et plus maigre que gras ; Synésius s'amuse à son signalement. Il demeure près le palais impérial; mais ne confondez point : il y a deux palais impériaux. Gardons-nous de négliger cette minutie archéologique: grâce au long temps et à la rareté des faits, les plus minces détails vous attirent et attachent. Il va sans dire que le palais impérial proprement dit était celui où résidait l'empereur; il appartenait à l'État, était, pour ainsi parler, *les Tuileries* de Constantinople. Derrière ce palais, il s'en trouvait un autre, dit impérial encore, mais improprement: car c'était un hôtel particulier, et qui appartenait à Placidie, la fille de Théodose le Grand et par conséquent la sœur d'Arcade et d'Honorius. Placidie s'aimait dans la vieille Rome (aussi y était-elle souveraine maîtresse sous son bonhomme de frère); mais elle avait son pied-à-terre dans la nouvelle, un superbe palais bâti par Ablavius en son temps de fastueuse toute-puissance. Cet Ablavius, homme de peu, mais de talent ou d'expédient sans doute, parvint à tout sous Constantin, fut consul en 331, et préfet du prétoire en 330, 331 et 333 (2); après quoi, Constantin ayant fait sa fortune, Constance la défit, le fit assassiner en sa somptueuse retraite

(1) Godefroy, t. II, p. 472.
(2) *Id.*, t. VII, p. 7 et 35.

de Bithynie, sans qu'on sache trop pourquoi, mais tout à fait à l'orientale, je veux dire avec un luxe inouï de trahison et guet-apens. Ah! par exemple, ne croyez pas un mot des jolies choses que le bon Eunape nous débite sur son compte : il l'habille de toutes pièces, et jamais chronique monacale n'a tant dit de mal de l'ennemi du moutier; mais aussi qu'avait affaire Ablavius de détruire les Hellènes dans l'esprit de Constantin (1)? Pour en revenir à notre Astère, c'était près du *Palais-Impérial* de Placidie, c'est-à-dire à deux pas de la cour et de Synésius, qu'il habitait. Il est probable qu'en sa petite charge et de son petit coin, il eut occasion de rendre quelque petit service au député libyen; cela le fit distinguer d'abord et accueillir ensuite : il fréquenta donc chez Synésius, s'enhardit à l'user, et se rendit fort privé avec lui, à ce qu'il semble. Voici le fait. Synésius (je l'ai dit), s'en allant au froid pays de Thrace, s'était muni de chaudes hardes; il avait emporté entre autres nippes, en manière d'en cas et sans tant s'arrêter à ce qu'il en pourrait faire, un gros tapis d'Égypte, mais si épais qu'il pouvait servir de matelas ou lit de camp à qui ne ferait point le délicat: matelas, couverture ou chose telle, il servait à Synésius. Un jour, en train qu'il était de visiter familièrement les curiosités africaines de céans, Astère remarqua ledit tapis, s'enquit de son origine, qualités et usages, et sur ce qu'il entend, le trouve de plus en plus commode et merveilleux, s'extasie, et, sans plus de façon que cela, le demande. Sa naïve indiscrétion embarrasse Synésius. Mon cher Astère, fait-il, regardez ; le temps est à la neige : votre ciel est si inclément! laissez-moi mon tapis ; vous l'aurez à mon départ sans faute. Or il arriva

(1) Eunape, p. 463, éd. Didot.

que son départ ne ressembla que trop à une fuite : le voilà qui s'embarque au pied levé, sa personne et ses effets, et pêle-mêle le tapis. De retour en Cyrénaïque, Synésius eut hâte de se souvenir d'Astère, et cela pour plus d'une raison : il faut qu'il tienne sa promesse, il veut agréer à cet excellent employé, et puis (voici la bonne enfin !), la jolie matière à lettre que l'anecdote du tapis !

Ainsi, la cour lui étant fermée par l'ombrageux eunuque, Synésius songea, si je l'ose dire, à s'ouvrir la ville, à voir le plus de monde qu'il pourrait et le meilleur, personnages politiques et littéraires plus ou moins brouillés avec le présent, c'est-à-dire avec Eutrope, tous les soupirants de l'avenir. Il va sans dire qu'on fit accueil à sa jeune gloire, à son esprit, à sa déconvenue encore : il lui eût suffi de son titre de mécontent pour être le bienvenu. Ah ! que je n'aime pas la brièveté prudente de ses lettres en ce sommet de sa vie ! Il était placé comme personne pour tout voir et entendre, pour enfoncer jusqu'au cœur de cette société confuse, moitié chrétienne et moitié païenne, moitié romaine et moitié grecque, moitié européenne et moitié asiatique : que n'en profitait-il, et ne pensait-il un peu moins à lui et un peu plus à nous ? que ne donnait-il dans l'historiette et en quelque manière dans le *Tallemant des Réaux ?* Il raconte sans doute, mais ou oratoirement ou mystérieusement, s'enveloppant de symboles dans ses *Égyptiens,* et de phrases dans sa grande oraison à Arcadius et dans sa petite à Péonius. Ces trois pièces-là, toutes trois de son séjour à Constantinople et actuelles dans leurs généralités ou leurs fables surannées, sont encore plus d'un rhéteur que d'un témoin homme du monde et d'esprit, qui sait tout voir et dire sans qu'il y paraisse. Tels qu'ils sont, vagues et se dérobant jusqu'à donner de l'humeur,

ses traités et lettres d'alors jettent encore, questionnés et pressés, plus d'une lueur précieuse; j'essayerai d'en tirer toute une petite galerie d'hommes d'État, de prose ou de vers, peu ou point connus, et qui, pour ainsi parler, ne figurent dans l'histoire qu'à l'état de noms et de dates.

Voici d'abord Aurélianus ; un homme nouveau, ce semble : l'on ne lui connaît point d'ancêtres au moins; d'antécédents publics ou privés, pas davantage : il entre brusquement en scène, et nous apparaît d'abord préfet de la Ville en 393, c'est-à-dire sur la fin de Théodose le Grand, dignité considérable et la seconde après les premières. Préfet de la Ville, c'est-à-dire de Rome ou de Constantinople, sonnait quelque chose comme préfet de la Seine : il présidait le sénat ou conseil municipal, était tout à fait maître chez lui, c'est-à-dire dans la ville impériale. La préfecture urbaine menait de plain-pied aux trois grands honneurs civils de l'État, la préfecture du prétoire d'Orient, le consulat et le patriciat : c'étaient là les *tergemini honores* du Bas-Empire. Le préfet du prétoire d'Orient était une sorte de ministre d'État ou de vice-empereur, méritait seul le titre de haut fonctionnaire ; tout l'empire était de sa juridiction. Consul et patrice n'étaient que des mots : le droit des consuls se réduisait alors à servir de date, dit spirituellement Le Beau (1); quant à patrice ou père du prince, un honneur d'institution constantinienne, cela ressemblait fort à un ordre de chevalerie et, comme l'on pourrait dire, à nos grands'croix (2). Je croirais qu'Aurélianus tint deux ans de suite la préfecture de Constantinople, c'est-à-dire en 393 et 394 (3). Ce qu'il devint au sortir de

(1) *Histoire du Bas-Empire*, l. XXVI, ch. VII.
(2) Godefroy, t. II, p. 72 sqq.
(3) *Id.*, t. VII, p. 15.

charge, je ne sais : l'on perd sa trace, mais l'on devine son sort. Théodose mort, Rufin et Eutrope se succèdent au pouvoir, deux scélérats, et qui ne peuvent souffrir les honnêtes gens ; Aurélianus l'était : témoin l'amitié de Synésius et la haine de Gaïnas. Disgracié, il garda la maison, comme dit Synésius (οἰκουρήσουσιν, l. 34). Il la gardait encore à l'arrivée de celui-ci, lequel se lia d'abord avec lui, en reçut de grands services et lui en rendit d'immortels, c'est-à-dire que, sans compter ses *Egyptiens* où il le chante (j'eusse mieux aimé qu'il l'eût conté), il lui écrivit trois jolis petits billets courts de faits et longs de louanges. — Il ignorait ou ne voulait pas savoir qu'*amas d'épithètes, mauvaises louanges ; ce sont les faits qui louent, et la manière de les raconter*. — Notre député pressent et cultive dans Aurélianus le futur ministre : il lui dit par le menu, à ses heures de retraite forcée, l'objet de sa mission, les malheurs et les besoins de la Cyrénaïque, les lui inculquant d'avance et comme par provision. Heureuse prévoyance ! car, Eutrope venant à baisser, Aurélianus monte aussitôt, devient préfet du prétoire en 399. De ce poste quasi souverain, il tend la main à son ami, et lui ménage, à la catastrophe de l'eunuque et dans la débâcle qui la suit, la solennelle audience où, devant l'empereur et le sénat, il put se donner au cœur joie de conseils et de phrases. Synésius quitte Constantinople en 400, c'est-à-dire en pleine faveur et consulat d'Aurélianus (Αὐρηλιανὸν φίλον ἄνδρα καὶ ὕπατον, l. 61). Il emportait son amitié, ses offres et assurances de service ; il en usa. Venons au détail, aux petites lettres problématiques qu'il lui écrivit tout de suite, le lendemain de son retour et comme en sa fraîcheur d'intimité. Consul sortant, Aurélianus comptait sur le prétoire ; un autre l'obtint cette année-là, c'est-à-dire en 401. Là-dessus Syné-

sius lui adresse six lignes (il en use sobrement avec lui, affairé qu'il le sait), mais si pleines et touffues qu'on n'y voit rien d'abord. Eh bien! lui dit-il, la Providence ne s'occupe donc pas encore des Romains? — Notez ce début et ce mot : *la Providence* (τῇ προνοίᾳ, l. 34). Il le reporte d'emblée au livre en son honneur, une manière d'*Aurélianide*, en effet, discrète et voilée de mythes (Αἰγύπτιοι ἢ περὶ προνοίας) : livre et ami ne font plus qu'un en sa tendresse d'auteur. Voyez la suite, et quel regain de vanité pousse dans ces deux mots : *l'orateur votre ami et familier* (ῥήτορι τῷ συντρόφῳ). L'orateur! il s'admire encore en audience impériale, triomphant de la cour et du sénat émerveillés (ἐπευφήμησαν Ἀχαιοί). Cette petite pièce aux obscurités, réserves et réticences calculées, est encore moins un billet de condoléance qu'une supplique; ce qu'il veut au fond, le voici : il désire que son ami s'emploie pour lui faire réitérer ses franchises municipales. L'ami Anastase était chargé de remettre cette lettre à l'ami Pylémène, lequel la devait passer et commenter à Aurélianus; tout ce petit manége se devine par la lettre 99, qui est la meilleure glose de celle-ci. Enfin, en 402, voici Aurélianus redevenu préfet du prétoire. Seconde lettre de Synésius, la plus louangeuse possible : il lui dit, ne se sentant plus d'aise, qu'il a bien mérité de l'univers, qu'il marche sur les pas de la divinité (rien que cela!), qu'il réalise seul le titre de *magnifique* qui se donne aux préfets (ὦ μεγαλοπρεπέστατε μόνος, l. 31), et que Taurus, son jeune homme de fils, est l'espérance de l'empire. Il y en avait, comme on voit, pour le fonctionnaire et pour le père. Il va sans dire qu'après de si chauds compliments, il demandait beaucoup et souvent; il s'intitule son pourvoyeur et maître ès occasions de bien. Remarquez qu'il dit cela mot pour mot à l'augus-

tal Pentadius (l. 29) : l'esprit aussi a ses formules, hélas! Il lui recommande donc, dans sa troisième et dernière lettre, son jeune parent Hérode, pressuré par le conseil municipal de Cyrène (l. 38). Après quoi, au bout de cette année 402, Aurélianus s'évanouit de nouveau jusqu'en 414 et 415, où il reparaît préfet du prétoire pour la troisième fois. En cette seconde éclipse et ce dernier éclat, plus de lettres de Synésius : le long temps, comme il arrive, avait glacé sans doute leurs premières ardeurs. Résumons-nous sur ce personnage politique : que valait-il donc, à le priser en bloc? Cet homme eut une idée, ce qui est quelque chose, et des meilleures, ce qui est beaucoup : il se voua à l'amélioration (je n'ose dire à la réformation) des conseils municipaux. Je ne sais jusqu'où il allait en spéculation; poussé à bout, cela touchait aux points les plus délicats de l'organisation impériale : je n'entends pas lui faire honneur d'avoir tout vu et osé même en pensée, persuadé qu'il en eût transpiré quelque chose dans l'histoire. Je croirais que n'ayant vu du mal que ce qui en sautait aux yeux, il y remédia sans profondeur. Il fit si peu, en effet, qu'à grand' peine nous démêlons ce qu'il a fait (1); mais ce peu parut beaucoup aux contemporains, et les conseillers municipaux le tinrent pour leur grand bienfaiteur : les éloges et les requêtes de Synésius se rapportent à ce titre. Cela lui mérita une belle statue d'or au sénat de Constantinople, et une jolie fleur dans l'Anthologie; la voici dans son éclat modeste et en quelque sorte énumératif : C'est ici Aurélianus qui honora la chaise curule du consulat, qui fut trois fois préfet du prétoire, et que nos augustes empereurs appelèrent leur père; sa statue d'or

(1) Godefroy, t. II, p. 14.

est un hommage du sénat *dont spontanément il calma les angoisses.* — Cette épigramme quasi officielle n'est pas signée ; je l'attribuerais volontiers à l'une de ces muses de cour écloses à l'école de Troïle, à cet Eusèbe, par exemple, qui se signala par sa *Gaïnade* et dont je parlerai tout à l'heure. Quant au trait de la fin, peut-être veut-il consacrer l'héroïsme d'Aurélianus, qui, sur le sacrifice de sa personne que Gaïnas exigeait d'Arcadius, courut se mettre à sa merci ; cela sentait son vieux Romain, et peut passer à juste droit pour la plus belle action de sa vie (1).

En définitive, Aurélianus parut peu : il va et vient au pouvoir sans qu'il puisse ou sache s'y fixer, plus homme de bien que de caractère, à ce qu'il semble. Anthémius fit plus de figure, tint dix ans de suite le prétoire (un fort beau règne que cela !), régenta la fin d'Arcadius et les commencements de Théodose ; les honnêtes gens purent respirer et se donner carrière de 405 à 415, que dura son gouvernement. Dieu sait si les contemporains lui furent prodigues de louanges ; chacun fit son devoir de l'exalter : l'austère Chrysostome lui sert, à son double avénement au consulat et à la préfecture du prétoire, la lettre la plus flatteuse du monde (2), et l'admiratif Synésius dit couramment le *grand Anthémius.* Grand, cela paraît fort ; honnête, tant que voudra notre Hellène : il est vrai qu'en ces temps abaissés, après les Rufin et les Eutrope, honnêteté valait mieux que grandeur. Il était de race administrative, naquit dans les honneurs comme l'empereur dans la pourpre ; il descendait de ce Philippe, préfet du prétoire sous Constance, et son terrible ministre au département des affaires théologiques : le petit-fils s'accommoda aux gens

(1) Socrate, *Historia eccl.*, col. 677, éd. Migne.
(2) Chrysostome, t. III, p. 826, éd. Gaume.

d'Église que le grand-père avait charge de pousser par l'exil au *credo* impérial (1). Je ne crois pas qu'Anthémius fût à Constantinople aux jours de Synésius (peut-être faisait-il ses débuts en province); sans quoi, le député libyen l'eût vu à coup sûr, et à coup sûr il ne le vit point : il n'eût pas manqué de lui écrire à lui-même en propre personne, et il ne lui écrivit jamais qu'à travers ses lettres à leurs communs amis. Ces amis étaient les Troïle et les Anastase, les Théotime et les Nicandre, tout le πανελλήνιον de Constantinople. Voilà des noms tout à fait oubliés et comme perdus dans ces derniers enfoncements de l'histoire où l'érudition elle-même fréquente peu : qui s'occupe à leur obscurité? J'avoue que cet abandon m'attire; je veux, s'il se peut encore, lier commerce avec eux, les visiter dans leurs ténèbres, jeter quelques fleurs ou quelques lignes sur leur gloire évanouie. Songez donc que ce furent des gens d'esprit, qu'ils brillèrent en leur temps, et que Constantinople se soucia de leur prose ou de leurs vers. Anthémius fut leur Mécène, Synésius leur ami, et toute une génération vécut de leur parole.

J'ai dit le πανελλήνιον d'Alexandrie; celui de Constantinople ne lui ressemble guère. Ces Hellènes-ci sont gens pratiques et positifs, hommes du monde et de ce monde; la rêverie n'est point du tout leur fait : ils cultivent l'éloquence (lisez la rhétorique) qui mène à tout, nonchalants de la philosophie qui ne mène à rien. A Alexandrie, l'on se garde des affaires (elles souillent!), l'on contemple à plaisir, l'on se plonge dans la mysticité; cela sent le désert, la Thébaïde. Au contraire, l'Hellène de Constantinople, amoureux du lustre ou du bien-être administratif, se

(1) Socrate, l. II, ch. XI, col. 213, éd. Migne.

pousse par la parole ou par la plume, vise à la préfecture : il est sophiste ou scolastique, comme qui dirait journaliste ou avocat. Fait-il des vers ; il chante le ministre ou l'empereur : il est poëte de cour. Que nous sommes loin de l'hymne mystique de Synésius ! Ce soin des choses d'ici-bas scandalise notre Libyen. Il entreprend, et cela très-sérieusement, très-héroïquement, la conversion de ses chers Constantinopolitains ; il leur prouve par raison démonstrative qu'ils se mécomptent, qu'ils ont été créés et mis au monde pour philosopher, et qu'ils sont dans la voie de perdition ; vous diriez un apôtre de la philosophie. Pylémène s'opiniâtre au barreau, malgré Thémis, ce semble, n'arrivant à rien et gueux comme devant ; entendez Synésius : Dieu vous aime, mon cher ; votre déconvenue, c'est son appel : il vous veut philosophe. Troïle se qualifie sophiste ; ce nom-là sonnait bien à Constantinople : l'admiration contemporaine ne sut pas lui trouver de plus beau titre. Sophiste ! Dieu, quelle injure ! Troïle, lui dit-il, vous êtes philosophe, en dépit que vous en ayez, vous et le monde (l. 36). Prenez garde à ceci : Synésius n'a presque pas d'amis, à Constantinople ou ailleurs, qui ne soient philosophes. Il les suppose tels qu'il les voudrait, notre naïf Hellène.

Qu'était-ce que Troïle ? Un gros bonnet de la littérature, un maître applaudi à l'école et un causeur écouté au πανελλήνιον. Mais encore ? Eh bien, je m'imagine un homme de talent, d'esprit et de rhétorique (car il eut de tout cela, et beaucoup, n'en doutez point) ; mais habile, Dieu sait : bref, plein de savoir-faire et d'entre-gent. De bonne heure il se trouve trop grand pour son petit nid, pour sa petite ville de Sida en Pamphylie, prend son essor, court le pays et les écoles, s'apprête à bien parler en parlant beaucoup.

Un jour, son tour d'Orient fait, il s'en va, sans plus de façon que cela, dresser sa tente en plein Constantinople, ouvre une école, fait l'Isocrate ou le Libanius, et plaît d'emblée; sa fortune était faite. A peine est-il au-dessus du vent, que, sans perdre de temps et se sentant en haleine, il voit les gens en situation, politiques du jour ou du lendemain, leur montre qu'il est de leur famille, qu'il s'entend en affaires comme en livres, et qu'en lui le bien faire ne doit rien au bien dire. Cependant l'école va grand train; les étudiants affluent. Il explique Hermogène, le manuel de rhétorique d'alors, sait habiller de neuf le classique rabâchage; bien entendu qu'il publia son cours (mode ancienne et nouvelle), ses prolégomènes d'Hermogène, lesquels gisent encore en manuscrit, paraît-il (1) : nonchalante postérité! Comme modèles d'éloquence, il sert entre autres à son jeune auditoire le parler élégant et facile d'un Nicostrate disparu (2); joint qu'il entrelarde le tout, exemples et préceptes, de substantielles et résistantes pages d'Alexandre d'Aphrodisie d'aristotélicienne mémoire (l. 129). Ce ne sont point propos en l'air que ce que je dis de Troïle; je tiens toutes ces menues particularités de bon endroit et, si je ne m'abuse, de la première main, je veux dire de Socrate, l'utile relateur des faits et gestes ecclésiastiques de l'époque. Je ne sais, mais je le vois si épris de l'école troïlienne, si sujet à y revenir et à la louer encore, tant le maître que les disciples, que je le soupçonne fort d'en avoir fait partie. Si bien qu'en train que je suis d'en discourir et d'étudier curieusement les hommes de marque qui en sortirent, j'entends commencer par dire un mot de lui : un mot, pas davantage, suffisamment pratiqué qu'il

(1) Schœll, *Histoire de la littérature grecque*, t. VI, p. 210.
(2) Philostrate, *Vitæ sophist.*, p. 263, éd. Didot.

est et connu par lopins, sans qu'on sache au juste qu'en penser en bloc. Style nu et dépouillé, sans grâce, fleur ni verdure d'aucune sorte, pauvre écrivain, mais exact historien : il sut lire et observer, il connut son temps, à quelques inadvertances près. Ah! par exemple, pas plus novatien que vous et moi, malgré qu'on en ait dit. Son histoire a vécu, immortelle par raison d'Église. Tous les autres disciples de Troïle ont péri, et cela, je m'assure, moins par le malheur des temps que de leur génie. J'ai nommé Eusèbe et sa *Gaïnade*. Eusèbe avocassait par métier et poétisait par goût. *Il est vrai, s'il m'eût cru, qu'il n'eût point fait de vers.* Il tenta, lui petit, un grand sujet, la révolte du goth Gaïnas, qui pensa être l'Alaric de Constantinople; il la versifia en quatre livres épiques. Vous souvient-il de la *Guerre contre Gildon*, de Claudien? Je me figure quelque chose de semblable, au souffle près, s'entend : poëme d'école et de cour, fastidieusement déclamatoire et louangeur. Arcadius se le laissa lire pour l'encens, et Socrate y renvoie par camaraderie (1). Mais qu'avait affaire la postérité d'une pareille œuvre? J'eusse mieux aimé une simple chronique façon monacale; elle eût duré peut-être, et nous y eussions trouvé à glaner sans faute : cette intrigue gothique demeure si confuse et embrouillée! Eusèbe et Socrate furent scolastiques, c'est-à-dire qu'ayant pratiqué le barreau, ils s'y portèrent comme à l'école de Troïle, déclamant à souhait. Qui dit scolastique, en effet, dit homme d'école ou de rhétorique, un titre à cette époque rhétoricienne : ces gens-là exerçaient la profession d'avocat. Mais voici deux évêques. Ce qu'était Troïle religieusement parlant, païen ou chrétien, je ne sais : hybride peut-être, hellène d'esprit et

(1) *Historia eccl.*, l. VI, ch. VI, col. 681, éd. Migne.

chrétien de cœur, à la manière de Synésius. Tant y a que novatiens et catholiques se fournissaient d'évêques à son école. Les novatiens eurent en ces temps une suite de prélats tout à fait remarquables, personnages pétris de doctrine et de piété. Chrysanthe siégeait en l'Église novatienne de Constantinople, acceptant peu et donnant beaucoup, au goût de tous; la secte florissait, prenait faveur. Le saint homme entreprit la conquête d'Ablavius, tout à l'heure disciple de Troïle et présentement le mieux disant des maîtres; il le travaille, le persuade, le fait prêtre. Ablavius prêcha, et fut couru. Sa brève homélie ciselée supporta la lecture, vécut un temps. Le voilà évêque novatien de Nicée; là (notez cette jolie particularité), regorgeant de discours, il tint école en même temps qu'église, fut évêque et sophiste (1). Venons au quatrième et dernier. Socrate, notre guide, prend le plus long en cet endroit, non sans plaisir pour nous : grâce à son marcher lent, digressions et merveilles, nous reconnaissons le pays et les gens et les mœurs. Silvanus donc était tout frais de l'école troïlienne : il s'en allait parler, plaider ou professer, comme chacun croyait. Mais chacun s'abusait; car Silvanus ne parla point, ni ne plaida, aussi peu professa. Que fit-il donc? Jetant bas son manteau, il se met dans la dévotion, et devient moine. Que ce manteau que jeta Silvanus ne vous étonne pas; les personnes de condition libérale étaient emmantelées, avaient leurs couleurs, leur livrée : le philosophe portait blanc, le moine brun (l. 146 et 153); quant au beau parleur, sophiste, rhéteur ou scolastique, rouge peut-être, mais plutôt blanc, bien que la chose n'ait pas été tirée au clair. Si bien que, devenant de

(1) Socrate, *Historia eccl.*, l. VII, ch. XII, col. 760, éd. Migne.

rhéteur moine, Silvanus passa proprement du blanc au noir. Sa piété s'ébruita ; Atticus, patriarche de Constantinople, prit les devants, et le fit, moitié peine et plaisir, évêque de Philippopolis en Thrace. Le froid était trop fort, notre évêque trop faible : il y dura trois ans à peine; après quoi, à bout de santé, il prie qu'on le remplace, et s'en retourne vivre en sa douce ville de Constantinople. Au reste, plus moine que jamais et forçant de pénitence. Entre-temps, ceux de Troas en Phrygie, ayant perdu leur évêque, viennent en demander un autre à Atticus. Comme il les recevait, Silvanus lui fait visite : Soyez le bienvenu, lui dit le patriarche; voici Troas et son beau ciel : soyez évêque. Il s'achemine donc, et d'arrivée se signale par un miracle. Les gens de Troas étaient en train de lancer un vaisseau à la mer; force bras tiraient force cordages : rien n'avançait. Ils s'imaginent que le diable s'en mêle, et que leur navire est ensorcelé ; là-dessus ils pressent l'évêque, et le supplient d'avoir raison du malin. Silvanus s'en défend, alléguant ses péchés; les autres d'insister : il prie donc, et, la prière faite, il commande la manœuvre. Il va sans dire que le vaisseau céda d'abord; le voilà dans la mer, et Silvanus aux nues. Croyez que cette petite mesure-ci ne le fit pas déchoir. En ces temps bénis, l'évêque était toutes choses, grand protecteur, grand justicier, était l'homme public par excellence ; volontiers l'on recourait à lui à propos de rien. S'élevait-il un différend; les parties se mettaient aussitôt en arbitrage épiscopal. Bien entendu que l'évêque n'y suffisait point, qu'il instituait des conciliateurs, et que ces conciliateurs étaient des clercs. Or il advint que nos saints appointeurs, prisant haut leurs sacrés arrêts, profitaient à vue d'œil; les plaideurs crièrent, et l'évêque entendit : Silvanus substitua les laïques aux ecclé-

siastiques (1). Qu'en dites-vous? Pour moi, j'estime ce trait plus héroïque que celui de tout à l'heure : vaincre l'esprit de corps, c'est encore se vaincre soi-même. Et voilà les hommes qui sortaient de l'école troïlienne, gens bien disants sans doute, mais gens de bien sur toutes choses. Suivons Troïle dans le monde; il avait de l'esprit et du tact : assurez-vous qu'il y faisait merveille. Chez lui fréquentait donc la meilleure société de Constantinople, lettrés et politiques, lettrés surtout : le πανελλήνιον se réunissait chez lui, ou je suis bien trompé (... τοῦ συνεδρίου, τοῦ διὰ σὲ μακαρίου, l. 123). Il était de beaucoup l'aîné de Synésius, qui ne l'en aimait pas moins et l'en révérait davantage (πάτερ ἀληθῶς γνησιώτατε). Troïle lui rendait la pareille, pensait et disait tout bien de lui. Un jour qu'il l'avait ouï ou lu, il le loua fort. Là-dessus, confus et charmé, n'ayant su d'abord que lui répondre, Synésius se revancha par un délicat petit billet, qui, dans son tour énigmatique, semble dire à peu près ceci : *L'esprit est toujours la dupe du cœur* (l. 112). En sa longue et fâcheuse attente à Constantinople, le député libyen charma ses ennuis par son commerce avec Troïle et les habitués de la maison. Il connut là une demi-douzaine d'honnêtes gens, qui, pour la plupart, restèrent ses amis, et dont il esquisse dans ses lettres la physionomie encore intéressante; tâchons de les rattraper et de les remettre dans leur jour.

J'allais entreprendre Anastase; mais je me souviens qu'il n'y a pas moins de trois Anastases dans la correspondance synésienne, et qu'il faut distinguer: je distinguerai donc. Deux sont de Cyrène ou de Cyrénaïque. J'ai parlé de l'un : c'était un intime de Synésius, qui le présente à Pylémène dans sa lettre 99, non sans le couvrir de fleurs,

(1) Socrate, *Historia eccl.*, l. VII, ch. XII, col. 821, éd. Migne.

comme il sied de parler d'un ami. Il y revient encore dans sa lettre 79, l'appelant son frère cette fois et nous le montrant en butte à la haine de Zénas, un scélérat de la suite d'Andronic. Il semble par cet endroit que la Pentapole l'ait député à Constantinople, comme elle avait fait Synésius, et qu'il n'aboutit à rien. Passons à l'autre, un très-curieux personnage celui-ci, et fait pour tenter la critique. Il a un titre : ὑδροχωμήτης ou ὑδρομύστης (car il y a deux leçons, et qui se valent : à votre appétit donc), mot barbare ou nouveau ; il va sans dire que les doctes ont donné dessus, et que la chose est un peu moins claire que devant. La cause instruite, j'entends le texte épluché et les commentateurs ouïs, je crois que notre Anastase présidait au bénitier (χέρνιβον), ou, pour parler plus simplement, était donneur d'eau bénite, partant homme d'Église et clerc à un degré quelconque, selon la rubrique du temps. Il lui arriva de trébucher et de tomber en faute, sans que Synésius nous dise quel crime fut le sien : on l'enferma, voilà qui est sûr. Au fond de sa prison, repentant et suppliant, il se souvient qu'il est ecclésiastique et qu'il ressortit à l'évêque, se hasarde à écrire à Synésius, lui criant merci plutôt que justice. Je penserais qu'homme de quelques lettres et sachant son Homère, connaissant d'ailleurs le faible de notre Hellène, il glissa dans sa requête, pour plus sûrement l'apitoyer, un ou deux vers du vieux Phénix aux vieux contes touchants, dans ses *Prières :* car, dans sa dure réponse, lui rendant citation pour citation, Synésius s'autorise d'un dire quelque peu détourné du gouverneur d'Achille pour rejeter sa demande.

Je sais les bons vieux jours et leurs bons vieux usages,

lui dit-il (Il., ι, 524). Et se donnant carrière, fort de Moïse

qu'il sait d'hier et d'Hérodote qu'il connaît d'enfance, il dit à tire-d'aile le sacerdoce et l'empire unis chez les Hébreux et les Égyptiens, mais depuis séparés heureusement en la maturité du monde : aux rois le glaive, aux prêtres la prière; l'Église a horreur du sang. Grande et belle théorie, très-chère à notre évêque, et qu'il professe en maint endroit (l. 68). Quant à Anastase, il n'a que ce qu'il mérite : il le sait si criminel, que n'étant pas en son pouvoir de le punir, il veut le maudire. Mais la beauté de cette remarquable lettre est ailleurs : elle est tout entière dans la merveilleuse fraîcheur du début, dans la nouveauté si piquante et si originale de cet assaut diplomatique entre Ulysse et Polyphème; Synésius n'a rien écrit de plus antique. Feu le comte de Marcellus, à l'érudition si sûre en sa brillante mondanité, s'extasiait là-dessus. Où donc, s'écrie-t-il, l'évêque de Ptolémaïs, le noble Synèse, a-t-il pris cette singulière conversation d'Ulysse et du cyclope, qu'Homère et Euripide ne connaissaient pas, et qu'il nous donne dans un style si pur et si élégant (1)? Cela dit, et nos deux Pentapolitains mis à part, abordons, sans plus tarder, l'Anastase de Constantinople. Synésius le vit chez Troïle, et ne l'eut pas plus tôt vu, qu'il le traita de frère, ni plus ni moins que son compatriote de tout à l'heure (ἀδελφὲ 'Αναστάσιε, l. 79). Notre Hellène n'y allait pas par quatre chemins, avait le cœur prime-sautier, imprudent; voyez ses lettres : trop d'amis, et pas assez de simples connaissances. Il aima beaucoup, jouit et souffrit d'autant. Anastase était l'ami intime du maître de céans, ne faisait qu'un avec lui : nommer l'un, c'était sous-entendre l'autre, et Synésius ne les invoque jamais séparément. On ne

(1) Nonnos, *Notes du Chant XXVIII*, p. 125.

sait rien de ses commencements; mais il est probable que lui aussi parvint par les bonnes lettres : toutefois, parmi tant de langues dorées, son bien dire brilla moins, et notre Hellène, si enclin à crier miracle en matière oratoire, ne le complimente point là-dessus, qu'il m'en souvienne. D'autres parties chez lui récompensaient ce point, cette médiocrité d'éloquence et de *boute-hors*, comme parle Montaigne (1) : beaucoup de doctrine, de savoir-vivre et de savoir-faire, à ce qu'il semble, et cette âpreté et ténacité de désir qui, plus que le talent, achemine son homme. Anthémius, soigneux au point que nous savons de la société ou coterie troïlienne, eut hâte d'avancer Anastase, lequel, en 407, fut nommé par décret impérial gouverneur des enfants d'Arcadius. C'est Synésius, et lui seul, je crois, qui nous fait connaître ce détail; sa petite lettre de félicitation dit cela ou ne dit rien du tout (l. 22). Je profiterai de l'ouverture pour dire un mot de la lignée arcadienne : la charge, ou, si vous aimez mieux, la sinécure d'Anastase n'en paraîtra que davantage. Eudoxie eut cinq enfants. L'aînée, Flaccille, naquit le 19 juin 397, et mourut tôt, sans qu'on sache quand; Sozomène ne la compte point parmi la géniture impériale (2). Pulchérie suivit, le 19 janvier 399 : je l'appellerais volontiers le grand homme de la race théodosienne, n'était le point que vous savez, non trop sainte, à Dieu ne plaise, mais trop nonne peut-être, ce qui est bien différent. Encore une fille, Arcadie, en avril 400. Enfin, Théodose paraît en janvier 401, césar à sa naissance, auguste à un an et consul à deux, homme jamais. Une quatrième et dernière fille, Marine, clôt, en février 403, les travaux d'Eudoxie. En 407, qui est la date pro-

(1) *Essais*, l. I, ch. 10.

(2) *Historia eccl.*, l. IX, ch. I, col. 1593, éd. Migne.

bable de la nomination d'Anastase, Flaccille n'étant plus et Marine n'étant que d'hier puisqu'elle n'avait encore que quatre ans, il n'y avait donc que trois enfants qui fussent pour ainsi dire en âge de maître : Pulchérie âgée de huit ans, Arcadie de sept, et Théodose de six. Jugez si l'on se disputa l'honneur de leur enseigner l'abécédaire; l'on intrigua, Dieu sait. Aussi, quelle fortune! c'était tout que cela, et argent et honneur. Anastase l'emporta aisément par la grâce d'Anthémius. Une chose étonne : c'est qu'on ait nommé un gouverneur au lieu d'une gouvernante. Mais tant pis pour nous si nous n'y savons rien; car Synésius est exprès : il range tout cela, tant princesses que prince, sous la férule d'Anastase (τὰ χρυσᾶ παιδία). Comment le magister impérial mena sa petite école mixte, s'il y dura et réussit, et ce qu'on fit de lui l'éducation terminée, Synésius n'en dit rien, ni l'histoire. Je croirais qu'il n'eut pas de sa vie d'autre place officielle; mais il en remplit une de confiance et en quelque sorte d'intimité, qu'il préférait sans doute, habile qu'il était : Troïle et lui, secourus de Théotime et de Nicandre, composaient le conseil privé d'Anthémius, inspiraient sa bonne volonté, gouvernaient sous main et comme des coulisses. Quant à Synésius, il quitta Constantinople, enchanté d'Anastase et se promettant bien de mettre à contribution une si puissante amitié. Tout alla bien d'abord, c'est-à-dire durant les dix premières années et jusqu'à son épiscopat; l'on s'écrit, l'on s'embrasse à l'envi. En 403, délicieux billet de notre Hellène, et dont Anastase ne manqua pas sans doute de se faire honneur dans le πανελλήνιον. Il lui adressait un jeune Pentapolitain nommé Sosenas, lettré, mais ruiné, et qui s'en allait chercher fortune à Constantinople : ruiné, disais-je, non

par sa faute et le jeune âge, mais bien par une de ces criantes injustices fort communes dans l'infortunée Pentapole, où, du jour au lendemain, du fait d'un préfet avide ou d'un juge corrompu, l'enfant de famille se voyait évincé de son patrimoine et jeté sur le carreau. Sosenas était fils de Nonnos; vous entendez, Nonnos : quant à vous donner d'autres nouvelles de ce personnage, je ne saurais, ni personne, je crois. Toutefois, écoutez de Marcellus, le vaillant traducteur des *Dionysiaques*, grand fureteur sans qu'il s'en pique, galant homme qu'il est. En quête donc de son auteur, de son Nonnos à lui, il passe en revue tous les Nonnos qui furent onques, avise le nôtre dans la presse; car il fréquentait chez Synésius, amoureux de son grec encore qu'un peu précieux. Nonnos, se demande-t-il, était-il le père de ce jeune Sosenas que Synèse, Africain aussi, recommande à ses amis, et représente comme nourri et élevé dans l'art de bien dire? On peut le supposer, sans donner à ce témoignage une autorité exagérée (1). — A la bonne heure; voilà un homme d'esprit, et qui ne se coiffe point de ses conjectures : aussi me ferais-je un cas de conscience de le contredire (l. 43 et 102). Mais nous voici en 410 : le temps se gâte, et nos deux amis sont en train de se brouiller. Synésius est évêque; les Pentapolitains (je l'ai dit) firent ce coup du ciel pour se mettre à couvert, autant qu'il était en eux, des vexations, pilleries et cruautés de leur terrible préfet Andronic. L'évêque le sent, se jette dans la lutte à corps perdu, met en réquisition tous ses amis et connaissances. Anastase lui avait recommandé, ce semble, je ne sais quelle affaire de je ne sais quel prêtre Évagre, le-

1) Nonnos, *Introduction*, p. VIII.

quel avait maille à partir avec le préfet. Synésius lui répond qu'il n'a rien pu pour son protégé, et part de là pour lui retracer la désolation de la Cyrénaïque sous la préfecture d'Andronic (l. 79). Le tableau est affreux. Sa plume engagée exagère-t-elle à son insu? Il n'y aurait rien d'étonnant à cela : il y a de certaines iniquités qui mettent les plus gens de bien hors des gonds. Quoi qu'il en soit, un mot sur la fin de la lettre nous met sur la piste des menées d'Andronic à Constantinople et peut-être des faiblesses d'Anastase. Le préfet ne s'endormait pas : il avait, comme l'évêque, ses patrons à la cour; il y criait par leur entremise contre les empiétements épiscopaux; il en appelait comme d'abus : bref, tant s'en faut qu'il y parût si perdu de crimes que cela. Anastase l'écoutait, ne trouvait pas qu'il eût absolument tort. Le bruit de ce premier froid courut en Pentapole : jugez si le préfet le releva, et le grossit, et l'exploita. Bien entendu que Synésius fait semblant de n'y pas croire. Le misérable! s'écrie-t-il : diriez-vous qu'il se réclame de vous?—Mais il a beau faire le rassuré; l'on voit bien qu'il est plus inquiet qu'il n'en a l'air : il se doute de quelque chose, il n'est pas si sûr d'Anastase que cela, il le soupçonne plus d'à demi. La rupture se précipite. Il survient des gens du pays de Thrace, c'est-à-dire de Constantinople, la bouche toute pleine de nouvelles aussi certaines que fâcheuses. Anastase a tourné du côté du préfet, et dessert l'évêque au lieu de le servir. Synésius est au désespoir : passe encore de perdre un protecteur; mais un ami de dix ans! Sa lettre est désolée (l. 46). Il se souvient d'Hérodote, du trop avisé, mais honnête Amasis dénonçant son alliance au trop heureux Polycrate (1); Anastase, lui, le détruit sans

(1) Hérodote, l. 1, ch. XXXIX., t. I, p. 254, éd. Tauchnitz.

l'avoir averti ! Notre Hellène, si facile à s'éprendre, ne se déprend qu'à grand'peine; rien de plus touchant que son mot de la fin : Eh bien ! soyez heureux; ma disgrâce m'est douce, si elle vous est utile. — A qui en vouloir en tout cela? Accuserai-je Synésius d'importunité ou Anastase d'intérêt? J'entends les plaintes de l'un; mais j'ignore celles de l'autre : peut-être, comme il arrive, les torts étaient-ils des deux côtés.

Moins politique qu'Anastase, sans se soucier autrement de sa fortune et se laissant vivre comme un homme de vers qu'il était, Théotime passait pour la plus agréable muse du πανελλήνιον, était l'ami de Troïle et le chantre d'Anthémius. Il plut au député libyen par l'exquise douceur de son caractère, facile et ne voulant qu'agréer, tout à fait ignorant du mal parler et de l'offense. Synésius goûtait singulièrement cette qualité-là : il la relève et préconise en ses amis (τὴν πραοτάτην καὶ θεοφιλῆ κεφαλήν). Je vous laisse à penser si dans leurs tête-à-tête abandonnés et oublieux de l'heure présente, nos deux poëtes causaient poésie et poëtes, idéal et réel, nature et art : tous immortels propos à qui s'occupe aux muses, toujours anciens, toujours nouveaux, toujours divins. Le Libyen, charmé de son pays, vantait ses beautés étranges, ses contrastes grandioses, et le désert et l'oasis. Venez en cet autre monde, disait-il au Constantinopolitain; cela portera profit à votre muse : hommes et choses, tout vous y paraîtra nouveau, je veux dire antique et primitif, et, depuis Hérodote, rien n'a changé, rien n'a vieilli chez nous. — Deux ans après, c'est-à-dire vers 402, Théotime s'aventurait, débarquait à Phycus, et s'en allait surprendre Synésius à Cyrène. L'on battit du pays, chassant et rêvant, courant l'autruche et le pittoresque : tout alla pour le mieux, et

notre poëte s'en revint chargé de poétiques curiosités. Bien entendu que Synésius lui persuada de s'en retourner par Alexandrie : pouvait-il se dispenser de voir la grande ville scientifique, la mère de la philosophie et de la philosophe? Il lui donna une lettre pour ses amis Olympius et Diogène : une petite merveille que cette lettre où, à propos du poétereau Théotime, il joue de bonheur dans l'éloge du poëte. Anthémius arrive au pouvoir : Théotime se met en frais, fait son panégyrique. Un panégyrique de ministre! cela est mort-né d'ordinaire, tant la louange officielle est sujette au froid, à la glace. Synésius le lut, en fut ravi, cela va sans dire; nos Hellènes professaient l'admiration mutuelle. Vous y fussiez-vous attendu? Théotime est tout bonnement un nouveau Simonide. O enthousiasme de contemporain et d'ami! quelle intempérance de courtoisie, et qu'il fait bon marché des plus grands noms! Synésius promettait l'immortalité à Théotime; vaine promesse : Théotime a péri tout entier, et son nom n'a vécu que par les fleurs exubérantes dont l'amitié l'a recouvert (l. 47, 49 et 98).

Mais était-ce un homme de prose ou de vers que cet autre Hellène de Constantinople, qui répondait au nom sonore de Nicandre? Je parierais que ni l'un ni l'autre; car, n'eût-il tiré de sa minerve qu'une illisible pauvreté, une harangue, une épopée, moins que rien, je ne fais point de doute que Synésius, de l'humeur dont je le sais, n'eût fait son devoir de le louer à outrance : il se borne à lui donner du *grand Nicandre* long comme le bras, sans spécifier son haut mérite. Je le tiens donc homme de lettres du dehors, aimant à causer livres, mais se gardant d'en faire; quant au surplus, ami d'Anthémius et de Troïle, et fort assidu au πανελλήνιον. Il y a deux lettres à ce person-

nage. La première est fort piquante, est une manière de dédicace aux Hellènes de Constantinople; cela mérite une courte halte. Synésius venait d'écrire son *Éloge de la calvitie*, œuvre de sophiste s'il en fut, et qui n'en plut que davantage, un gros péché pour la postérité; il l'adresse tout frais fait à Nicandre, à Pylémène (l. 74), et, dans leurs personnes, au public constantinopolitain, mendiant des critiques, c'est-à-dire des louanges, que lui-même a soin d'insinuer et provoquer sous main. A ce propos, il se tâte et s'examine, lui et ses ouvrages, tant philosophiques et poétiques que rhétoriciens, les juge le plus tendrement du monde, et comme un père qu'il est, entre tous ses enfants, ne manque pas de préférer le nouveau-né, philosophe encore en son humeur enjouée, prétend-il. Prenez garde à la métaphore, à cette paternité spirituelle : image très-naturelle, très-orientale, très-grecque; cela se voit partout dans Platon. Lisez la jolie leçon de Diotime à Socrate dans le *Banquet*, et singulièrement le XVII[e] chapitre. Synésius y met du sien, pousse sa pointe, comme fait notre Balzac : la philosophie, la poésie et la rhétorique, comme qui dirait ses femmes : un harem. Il n'y put suffire : nul en philosophie, poëte à grand'peine, rhéteur pour tout potage. Mais voyez donc comme il se méconnaît! La philosophie et la poésie, deux matrones olympiennes, deux sœurs et même autel (συννάου ταύτῃ) : exemple, ses hymnes. Quant à la rhétorique, c'est une fille banale (πανδήμου) : voyez sur ce mot Platon en son Banquet et l'Hellade en ses amours. Bref, traitez-le de philosophe : il vous tient quitte. Philosophe! mais c'est son dernier titre! J'y reviendrai tout à l'heure (l. 1 et 75).

Poursuivons notre aride revue du πανελλήνιον : aride, j'en conviens, et toutefois engageante; car l'on éprouve

je ne sais quel plaisir érudit à regratter les poudreuses physionomies de tant de petits grands hommes. Sur la fin d'Arcadius et, je n'en doute point, sur les commencements de Théodose, Simplicius occupa le poste suprême de maître de la milice (1); la maîtrise était la plus grande dignité militaire, et comptait au nombre des quatre grandes de l'État : le maître tenait toutes les forces de l'empire dans sa main, était une manière de maréchal-ministre. Bon homme, bon soldat et mauvais poëte, voilà Simplicius. Il *rimait* donc à ses heures, et pratiquait volontiers les gens du métier. Peut-être Synésius souriait-il à part soi de ses prétentions et essais poétiques; mais il révérait sûrement le haut fonctionnaire, et n'avait garde de le négliger : il admira le versificateur pour se concilier les bonnes grâces du maître de la milice, et cela pour le plus grand bien de la Cyrénaïque. Souvenez-vous, en effet, que le Pentapole n'était plus une annexe militaire de l'Égypte, qu'elle avait, pour ses péchés, son stratége à elle, qu'il ressortissait au maître de la milice, et que cela paraît par cent endroits de notre correspondance : c'est à Constantinople, par exemple, que Chilas emporte de haute intrigue le titre de général (l. 110); à Constantinople encore, que Marcellinus, accusé au sortir de son généralat, va se défendre (l. 62); à Constantinople, enfin, que Synésius se plaint des déprédations des généraux : il lui importait donc infiniment d'avoir l'oreille du ministre de la guerre. Vers 405, l'honnête Simplicius, fort peu entendu en hommes, paraît-il, envoie Céréalis commander en Pentapole, et l'adresse à notre Pentapolitain comme un sujet de choix. Le nouveau stratége trouva le moyen de

(1) Godefroy, t. VII, p. 16 et 86.

faire pis que ses prédécesseurs, d'être plus pillard, plus lâche et plus inepte encore. Synésius dénonce ses faits et gestes à son ami : poëte et parlant à un poëte, il émaille son patriotique rapport de poétiques citations, cite de verve et Homère (1) et Archiloque (2). Si sa lettre déplut, je n'en sais rien ; en vérité, il n'y avait pas de quoi blesser le plus chatouilleux des hommes. Quoi qu'il en soit, plus influent que jamais sous la régence d'Anthémius, le maître de la milice contenta mal notre patriote, lequel, n'obtenant point satisfaction pour son pays, se crut tout à fait oublié, et s'en plaignit dans un billet d'une amère brièveté. Simplicius vint-il à résipiscence? Un dernier mot de Synésius, à la vérité plus obscur qu'il ne convient, semble lui dire : Je vous pardonne (l. 24, 28, 129 et 133).

Tryphon remplit en son temps une place en Pentapole : laquelle, petite ou grande, préfet, stratége ou tel emploi, Synésius n'en dit rien, aussi peu l'année, ni s'il le vit d'abord en Cyrénaïque ou à Constantinople. Ce qui est certain, ce qui suffit et l'honore, c'est qu'il s'acquitta de sa charge à bien mériter de la Cyrénaïque en général et de Cyrène en particulier. Ayant fait retraite, il s'établit à Constantinople : soit que ce fût sa patrie ; soit que, sensible aux plaisirs de l'esprit et au commerce des doctes, il crût à bon droit que la ville impériale plus qu'aucune autre lui en offrirait la commodité. Il semble qu'il ait aimé les lettres à tort et à travers, sans s'adonner à telle ou telle étude, et tout à fait en amateur : un peu de chaque chose, et rien du tout, comme dit Montaigne (3). Syné-

(1) Od., ι, 51.

(2) *Poet. lyr. græc.*, éd. Bergk, p. 467.

(3) *Essais*, l. I, ch. xxv.

sius lui écrit, lui adresse ses amis et les plus rares productions de sa terre, c'est-à dire du silphium et du safran. J'ai fait connaître le silphium; quant au safran, il est connu autant qu'il est besoin : celui de la Cyrénaïque était surtout estimé (1). Notre Hellène s'amuse à qualifier son ami de *Tryphon d'or*, comme qui dirait le beau ou le divin Tryphon : fleurette homérique qu'il prodigue à tous venants (l. 119, 129 et 133).

Tryphon était particulièrement lié avec un ancien préfet de Paphlagonie nommé Marcianus, philosophe et agréable parleur. Marcianus était le doyen d'âge et, pour ainsi parler, le Nestor du πανελλήνιον, avait beaucoup vu et contait d'autant, était toujours sur son bien dire. De sa riche mémoire l'anecdote abondait, histoires d'hier et d'autrefois : vieillard, il ne se répétait pas, et c'était merveille de l'entendre. Aristide se fût écrié sans faute que c'était Mercure en tournée sur la terre. Synésius sert ce même compliment à son ami Olympius, mais cette fois mettant le mot sur le compte de Démosthène; ce n'est pas le cas de dire que l'un vaut l'autre (l. 100).

Synésius nous dit trop peu de chose d'un de ses autres amis de Constantinople, qui avait nom Asclépiodote. Non qu'il lui plaigne les titres magnifiques, au contraire : il épuise à son endroit les sonores et sentimentales formules de la politesse du temps; il l'appelle, par exemple, le *grand Asclépiodote :* indice d'influence plutôt que de mérite, et qui semble dire qu'il était sur un bon pied à la cour, c'est-à-dire auprès d'Anthémius. En revanche, notre Hellène parle beaucoup de lui-même dans la lettre unique qu'il écrit à ce personnage (l. 126); j'avoue que je pré-

(1) Thrige, *Res Cyrenensium,* p. 317.

fère cela : il achève de se déclarer, et son dernier mot nous met sur la trace de ses derniers soins. Nous sommes en 410 : il est évêque de l'année, perd son troisième et dernier fils, et en apprend la nouvelle à son ami. Sa vie se couvre et s'assombrit à vue d'œil : il est triste, en quête de consolation. A qui va-t-il en demander? Au Dieu de l'Évangile sans doute, chrétien et prêtre qu'il est ; au reste, pourrait-il s'adresser mieux qu'à lui, le grand consolateur des âmes? Eh bien ! il ne s'en doute pas : sa douleur paternelle va tout droit au stoïcisme, se réfugie et s'établit dans l'implacable sérénité de ses maximes. Rien de bien, rien de mal, dans les choses qui ne dépendent point de notre volonté, répète-t-il stoïquement. Épictète ne dit pas mieux. Et voilà le christianisme de Synésius ! Mais ne saute-t-il pas aux yeux par cette même lettre qu'il est plus chrétien que cela, puisqu'il favorise le monachisme, qu'il voit le moine Ménélas, et qu'il s'occupe à fonder un monastère? Il a paru en novembre dernier une jolie petite brochure intitulée *le Moine :* un chapitre pour les amis, ce semble, et comme un avant-goût de volume ; au reste, œuvre de main d'ouvrier, bien pensée et bien écrite, coupable en ce seul point qu'elle ne dit pas tout. Il y a là une page qui m'appartient, car elle parle de Synésius, et excellemment encore ; je n'entends pas du tout en frustrer mon sujet. La voici donc : — Parmi les Hellènes dont l'admiration tolérante accueillait toutes les vertus, sans distinction de race ni de culte, il faut compter Synésius, le Pline grec du cinquième siècle, une de ces natures moyennes dont le grand mérite aux yeux de la postérité est de réfléchir dans leur physionomie tout artificielle l'image d'une époque. D'une vocation indécise, comme il arrive d'ordinaire dans les siècles de décadence, orateur,

philosophe, poëte, mathématicien, jouant enfin aux sciences et aux lettres, il adore la beauté d'Hypatie, le génie de Platon, et, dans la profondeur des cieux, l'essence intelligible du dieu de Plotin. Alexandrie lui offrit, entre autres curiosités philosophiques, le spectacle de caravanes monastiques allant et venant du désert à la ville et de la ville au désert. Il s'enquit de ces philosophes barbares, et il en parle avec la bienveillance mal informée d'un honnête homme qui juge à l'œil et sur des bruits. Pour Synésius, le monachisme n'est qu'une secte nouvelle et rajeunie, un sauvageon de l'espèce pythagoricienne : il loue les formes monastiques, la retraite, la vie commune, le chant, la prière, la contemplation, l'impétueux et tenace héroïsme des barbares ; mais il préfère l'Hellène poli au moine inculte : lorsque tous deux, sachant qu'ils sont des hommes et non des dieux, se reposent du travail divin de la contemplation, l'Hellène se divertit avec les muses, le moine avec l'osier. Encore Hellène, Synésius ne comprend rien au monachisme : il n'en voit que l'écorce, et il s'imagine que le moine n'est qu'un Hellène barbare. — Je n'y veux reprendre qu'un mot, un seul ; mais j'y tiens. Encore Hellène ! dites-vous. Mais Synésius le fut toujours, à qui l'approfondit et le suit pas à pas à travers son temps et sa vie et ses livres ; et quant au monachisme, il n'y vit jamais goutte : il faut être chrétien pour s'entendre en perfection chrétienne. Qu'est-ce donc qui pensa le faire moine ? car je ne doute point qu'en sa précoce et irrémédiable lassitude de l'épiscopat, des autres et de lui-même, plus d'une fois il n'ait songé à faire retraite et à se jeter dans un couvent. Tout l'attrait du monachisme était pour lui dans ce mot décevant : loisir et, comme on pourrait dire, paix et aise ; il n'en aima jamais que cela. Croyez que s'il se

fût égaré dans ce monastère qui l'occupe si fort en ce moment, il s'y fût glissé avec armes et bagages, je veux dire avec tous ses goûts et prédilections d'Hellène incorrigible, et qu'en ses heures profondes de lecture méditée, vous l'eussiez surpris à lire plus souvent Platon que l'Évangile.

Vous ai-je encore produit tous nos amis de Constantinople? Non ; j'en réservais un, le dernier et le plus piquant de tous. Enfin, voici Pylémène. Synésius le distingua, l'aima sur tous les autres ; il l'a mis hors de pair dans sa correspondance comme dans son cœur : il lui écrit seize lettres ou billets. Pylémène fut comme son Herculianus de Constantinople. Commençons par sa vie, une petite odyssée. Il naît à Héraclée du Pont, étudie son droit l'on ne sait où, à Béryte peut-être, la grande école de jurisprudence et comme la Bologne du temps, et s'en va débuter à Constantinople. Il y plaida, y végéta longtemps. La fortune semble lui sourire du côté de l'Isaurie, et l'y attire par l'appât d'une cause fructueuse ; il y vole, et s'y morfond. Le voilà qui reprend le chemin de la ville impériale: il s'y fixe, y vit à grand' peine, s'y amuse aux lettres et aux gens de lettres, attendant toujours *la déesse bizarre* qui ne vint jamais. Sur le tard, pris du mal du pays, comme il arrive, il s'en alla planter ses choux, vieillir et mourir dans sa chère Héraclée, pauvre comme devant. Que penser de sa chance? Synésius l'explique en ami, en consolateur ; il pratiquait la maxime de Joubert : Quand mes amis sont borgnes, je les regarde de profil (1). Vous n'y entendez rien, lui disait-il ; vous êtes trop honnête : tant de conscience ne vaut rien à qui veut réussir. Pardon ;

(1) *Pensées*, p. 2.

le monde n'est pas si méchant, j'allais dire si sot, que cela : il est bon connaisseur, quoi qu'on en dise. Quand l'honnêteté n'est pas en bonheur, dites-vous à vous-même que la faute en est sans doute à l'honnête homme. Honnête, Pylémène l'était, dites-vous : je le crois donc; homme d'esprit et de goût, au parler d'or, à la plume d'or : je le veux encore, puisque vous le voulez. Mais n'était-il pas quelque autre chose? Si fait vraiment : vous oubliez qu'il naquit inconstant, et voilà pourquoi il vécut et mourut pauvre diable. Il y a des gens comme cela, les plus heureusement doués du monde, pourvus d'amis, qui plus est, et qui n'arrivent à rien ; *faites état qu'il ne leur manquait rien*, sauf ce point toutefois : le caractère, c'est-à-dire tout. Les tout-puissants amis de Pylémène, les Anthémius et les Troïle, ne purent en rien faire ; ils furent réduits à l'aimer, le plaindre et l'assister : trois choses dont sur tout autre s'acquitta Synésius. Il l'assista, dis-je, et comme on ne se permet d'assister qu'un autre soi-même, c'est-à-dire en lui faisant agréer un jour 10 *aurei* (en bon français 221 fr. environ), sans compter les cadeaux d'agrément ou d'utilité, autruches, huile et vin. Attendez, il fit plus : il lui offre le vivre et le couvert à perpétuité, à condition qu'il consentira à philosopher avec lui. En tout cela, Synésius se comporta non-seulement en ami, mais encore en convertisseur, en père des âmes, si l'on veut : il s'agit de sauver Pylémène en l'arrachant au barreau. A propos du barreau, l'on a vu à peu près ceci : les honnêtes gens y tiennent, et les saints fuient. Synésius, en sa qualité de philosophe ou de saint de l'hellénisme, ne manque pas de le regarder comme un lieu de perdition ; il veut à tout prix en retirer son ami : cela est tout à fait curieux de voir comme il le travaille, le pousse et le charge.

Il y a là un parallèle unique de la philosophie avec la rhétorique, c'est-à-dire le barreau : la rhétorique, c'est le monde, ses pompes et ses œuvres ; hors de la philosophie, point de salut : vous diriez un moine prêchant pour son couvent. Pylémène n'était pas entièrement de cet avis : outre que le barreau ne lui paraissait pas une profession si maudite, il lui trouvait encore un avantage point méprisable du tout, qui était de mener à tout, à la richesse et aux honneurs. Il resta donc avocat : avocat sans cause, à la vérité, mais non sans espérance. Et savez-vous pourquoi tant d'ambition? C'est qu'étant avocat, c'est-à-dire en passe d'être riche et puissant, il pourra un jour ou l'autre, en un moment de veine, venir en aide à Héraclée, la relever et repeupler. Le culte patriotique de la petite ville natale éclate partout à cette époque ; Synésius n'aime que Cyrène, et Pylémène qu'Héraclée : l'empire romain ne fut jamais une patrie.

Ces gens-là, gens en place ou en faveur, en possession de la médiocrité dorée (Pylémène excepté, lequel ne releva jamais de gueuserie), charmèrent l'éternelle attente de Synésius ; voilà comment il aimait les hommes de lettres : aisés et influents, ayant l'oreille de la fortune et d'Anthémius. Ingénieux Hellène ! comme s'il dépendait de nous de naître pachas littéraires comme vous ! Troïle, ses disciples et ses amis, formaient en quelque manière la grande rhétorique de Constantinople. Bien entendu qu'il y avait la petite, besoigneuse et vivant de la grâce de Dieu, et, pour ainsi parler, la *bohême* du temps. Nul doute qu'elle n'eût ses gens d'esprit et comme ses Mürger au petit pied, ses jeunes et ses vieux, aux conduites dégingandées, à la mise et à la parole voyantes et bizarres, mendiant les regards et leur place au soleil ; item il faut

vivre. Synésius eût bien fait d'épauler les plus dignes et de plaindre les autres ; mais du haut de sa vie et de sa langue rangées, il les méprisait tous, et il ne cessa de les poursuivre : vous diriez, dans ses lettres comme dans ses livres, une chasse à ce qu'il appelle l'engeance sophistique. Constantinople regorgeait de petite rhétorique ; tout provincial à qui la langue démangeait s'en allait là trafiquer en discours et chercher son aventure : la parole publique, j'allais dire foraine, conférences et lectures en plein vent, avait la vogue, entrait dans les plaisirs, dans les besoins de la ville impériale. Jugez de la sainte colère de notre philosophe au spectacle de ce charlatanisme de l'esprit. Il éclate d'abord, il crie au scandale, que ces misérables sont l'opprobre du manteau, qu'il leur faut fermer la bouche et qu'il y va du salut de la philosophie. Mal lui prit de ce beau zèle ; la petite rhétorique (comme nous dirions la petite presse) s'ameute contre lui, le harcèle et désole. Mieux que tout cela. Nos rhéteurs donc, outre le beau langage, cultivaient la sorcellerie. Quoi ! sorciers ! Oui vraiment ; le monde en était là : la moitié en faisait, et l'autre moitié y croyait. Enfin vous devinez : nos gens opèrent, lui donnent un sort, un sort en bonne et due forme, et qui ne pouvait manquer. C'était fait de Synésius ; par bonheur, le ciel l'avertit en songe : il conjura le sort. Mais qu'il l'échappa belle ! Au reste, beaucoup d'ennuis inséparables d'un peu de honte (1). Il crut utile de répondre, c'est-à-dire d'insulter sur nouveaux frais, et voici l'occasion qu'il saisit ou fit naître. Il y avait à la cour, ou plutôt dans les bureaux du maître de la milice, un officier d'un rang et d'un mérite supérieurs ; il s'appelait Péonius,

(1) Synésius, περὶ Ἐνυπνίων, p. 353, éd. Krabinger.

ou, si vous aimez mieux, Pæonius (Παιόνιος), menait de front la guerre et la paix, philosophait à ses heures et fesait, entre autres choses, de l'astronomie. Or, entre autres talents aussi, Synésius était astronome. Comment astronome! inventeur d'un nouvel astrolabe, s'il vous plaît. D'amis puissants, l'on n'en pouvait trop avoir en un temps où tout allait par compère et par commère. *Ce temps, hélas! embrasse tous les temps.* Notre député recherche les bonnes grâces de Péonius, et, pour lier amitié, lui fait hommage de son planisphère, avec une lettre d'envoi, un discours (1). Cette pièce, très-travaillée, se divise en trois parties : 1° satire des sophistes; 2° éloge de Péonius; 3° description de l'instrument. Cette dernière, ami lecteur (ai-je besoin de te le dire?), n'est pas de ma juridiction; aussi te renverrai-je aux maîtres du métier, je veux dire à Bailly, en son *Histoire de l'astronomie ancienne.* Quant à Péonius, guerrier et philosophe, Synésius lui dit, entre autres douceurs, qu'il est un nouveau Xénophon. Peut-être serez-vous curieux de savoir ce que devint ce personnage. Eh bien! l'on voit par notre correspondance qu'il fut nommé comte d'Égypte. Le commandement de l'Égypte, ou, comme on disait encore, de la marche égyptienne, était le premier de l'empire d'Orient; celui qui en était investi prenait le titre de comte. Dans la hiérarchie militaire de Constantinople, le comte avait le pas sur le duc : il n'y avait pas moins de treize ducs en Orient, tandis qu'il n'y avait que deux comtes, celui d'Égypte et celui du Pont; ces provinces étaient les clefs de l'empire au sud et au nord (2). Synésius mentionne au galop de la plume un autre comte d'Égypte nommé Héraclianus

(1) Synésius, πρὸς Παιόνιον, p. 78, éd. Krabinger.
(2) Godefroy, t. II, p. 97.

(l. 144). Celui-ci commandait sûrement en 395 : un décret d'Arcadius à lui adressé le prouve autant qu'il est besoin (1). Péonius ne parut que plus tard, vers 402, ou je suis bien trompé. Je ne sais si notre Libyen tira jamais un grand parti de lui pour sa patrie. Que l'officier astronome ait fait cas de son astronomique présent et l'en ait servi d'autant à Constantinople, cela est tout à fait certain : Synésius lui-même nous l'assure, sans rien particulariser d'ailleurs (l. 153). Mais il ne paraît pas s'être poussé dans l'amitié du comte. Il n'ose lui écrire, il craint de faire un pas de clerc ; le comte est son aîné : c'est à lui de faire les avances de par l'étiquette philosophique. Ah ! par exemple, il s'en donne de le louer dans ses lettres aux amis d'Alexandrie. Il serait fort aise, à ce qu'il semble, que ses louanges s'ébruitassent et parvinssent à leur adresse (l. 141). Même, si je l'entends, il écrivit enfin, toutefois faisant Olympius l'arbitre de sa lettre, s'il convient ou non de la remettre (l. 98). Tout cela montre qu'il en demeura avec lui dans les termes d'une politesse prévenante et en quelque sorte agaçante. Mais venons aux sophistes. Que leur reproche-t-il ? Ah ! c'est très-grave. D'arrivée donc il les déclare impies, impies envers la philosophie, s'entend, et cela parce que, sans être philosophes, ils veulent le paraître. Voilà leur crime, crime de lèse-philosophie au premier chef : tous ces gens-là payent de mine, ceux-ci de rhétorique et de verve populaire, de silence ceux-là, de roideur et de barbe. Synésius juge ces poses, ces hypocrisies-là tout à fait damnables et irrémissibles. Comme vous le voyez, c'est l'éternelle guerre entre l'*être* et le *paraître*, entre le baron de Fæneste et celui

(1) Godefroy, t. IV, p. 183.

d'Énay : c'est la thèse sinon le talent de d'Aubigné. Mais, pour Dieu, à quoi bon se fâcher, en venir aux gros mots? Ah! que j'aime mieux l'humain sourire de Socrate et ce je ne sais quoi du satyre, du satyre athénien, spirituel et de bonne compagnie, qu'en un jour de gaîté plénière son beau disciple s'amusait à relever en sa laide figure! Et cependant, qu'étaient-ce, auprès des sophistes géants de Socrate, que les sophistes nains de Synésius? Pourquoi leur en vouloir? étaient-ils si coupables? Vous allez en juger. En ce temps-là plus qu'au nôtre, il y avait foison d'honnêtes gens ruinés, tombés en gueuserie, qui par la faute du sort, qui par celle du fisc (tant d'infortunés curiales ou conseillers municipaux, par exemple) : que vouliez-vous qu'ils fissent? Il ne leur restait qu'à se jeter dans la rhétorique ou dans le monachisme : ils faisaient de la sophistique comme nous ferions de la copie. Les uns, rhéteurs improvisés, courts de savoir comme d'argent, hantaient les foires, péroraient à tort et à travers, juraient par ceci, par cela, à la Platon, croyaient-ils; cela plaisait aux Grecs, grands jureurs de leur nature, ainsi qu'on le voit par la défense de leurs sages : *ne jure point*, leur criaient et Périandre et Solon (ὅρκῳ μὴ χρῶ) (1). Quant aux moines (moines sans autre vocation que leur misère), ils n'allaient point, comme bien vous pensez, se perdre dans la solitude, jeûner et prier à crédit sous l'œil de Dieu et loin des hommes; pas si simples : ils entendent mieux leur fait. Sous couleur d'édification, ils inondent les villes, attirant les badauds par leur costume étrange et leur gosier bruyant, infatigable. Fi de la rhétorique et du bien dire! ils la méprisent, et pour cause. Leur fort, c'est l'ar-

(1) *Fragmenta philosophorum græcorum*, p. 215 et 216, éd. Didot.

gumentation, le syllogisme : ils sont théologiens, là-dessus terrés à glace, et parlant de Dieu, de sa nature et de ses attributs, comme s'ils lui avaient parlé. Toutefois, quelque abîmés qu'ils soient dans l'essence divine, ils ne perdent point de vue les choses sublunaires : ils se mêlent de tout, et de l'État et de l'Église, sans oublier la justice. Heureux le criminel qui les a su toucher! forts de leur nombre et de leur influence, ils l'innocenteront sans faute : ils en appellent au peuple, et l'émeute est leur recours en grâce. Tant fut fait, tant fut exploité par nos moines, qu'en 390, Théodose, le religieux Théodose, leur interdit les villes comme à des perturbateurs du repos public, et les relègue au désert. Mais cela dura peu : en 392, un second décret, abrogeant le premier, leur rouvre les cités, la bouche et la fortune (1). Ils se remirent donc à argumenter de plus belle, à s'enrichir ; car, en ces jours bénis, le syllogisme était la corne d'abondance, dit Synésius (l. 153). A propos de moines, relevons une particularité dont l'érudition se doute à peine. Il n'y avait pas que des moines chrétiens, aux livrées de Nitrie ou de Tabenne; il y avait encore des moines hellènes ou païens : Synésius distingue expressément, appelle ces derniers *nos moines*. Tout cet endroit de son *Dion* est du plus grand intérêt. Quel pouvait être leur genre de vie, leur règle? Je croirais volontiers, en cette pleine floraison du monachisme, à un rajeunissement rival de l'ordre d'Antisthène ou des cyniques (une façon de *moines mendiants* de l'hellénisme); cela était tout à fait dans le goût du temps. Un œil prévenu comme celui de Synésius les pouvait aisément rapprocher des nôtres : mêmes vices réels sous mêmes vertus apparentes, je

(1) Godefroy, t. VI, p. 106.

veux dire même obéissance en faisant à sa tête, même chasteté et même pauvreté courant après le plaisir et la richesse; car tant s'en faut que tout fût pur dans notre monde monacal : témoin les scabreuses peintures de saint Jérôme. Le moine idéal de Rabelais, le moine de Thélème, n'y aurait fait œuvre. En tous ces sophistes, tant moines que rhéteurs, savez-vous ce qui déplaît à Synésius? C'est l'enseigne, la criée, et, comme nous dirions, l'affiche; voilà ce qu'il ne saurait leur pardonner. Au reste, prenez-y garde : de lui à eux, il y a tout juste la différence du grand seigneur aux pauvres diables; quant à sophiste, il l'était comme personne.

J'ai conté longuement, en érudit qui s'aime en son sujet, le monde littéraire et en quelque sorte *synésien* de Constantinople; j'eusse pu l'abréger en trois mots : beaucoup de rhétorique, suffisamment d'esprit et point de génie. J'ai tant parlé de Synésius qu'apparemment on le sait sur le bout du doigt à cette heure : eh bien! tous nos Constantinopolitains n'étaient que des Synésius en miniature. Au-dessus de leur disert et hellénique ramage, une voix éloquente et chrétienne régnait, voix royale en effet, voix de génie et tout à fait hors de pair : j'ai nommé Jean Chrysostome. A la mort de Nectaire, la cour (Eutrope et Eudoxie, s'il vous plaît), le clergé et le peuple, émerveillés du bruit lointain de sa parole, conspirèrent ensemble pour l'enlever d'Antioche et le faire, à son corps défendant, évêque de Constantinople. Son intronisation eut lieu le 26 février 398. Synésius venait d'arriver : jugez s'il se fit de fête, s'il accourut aux débuts, au premier discours de Jean, s'il fut touché, ravi. Ah! par exemple, celui qui ne devait pas être content en son rôle d'évêque consacrant, c'était son ami Théophile, patriarche d'Alexan-

drie. Il avait intrigué, remué ciel et terre, pour faire passer son candidat Isidore, un de ses prêtres, une de ses créatures, qu'il poussait pour cent bonnes raisons : d'abord, pour tenir l'évêque de la ville impériale dans sa main; et ensuite pour récompenser l'agent malheureux, mais fidèle, d'une de ses plus insignes fourberies (1). Qui sait? peut-être, faisant jouer jusqu'aux moindres ressorts, recourut-il, à bout de voie, au crédit du député libyen, le prévenant pour Isidore et contre Jean, et là-dessus lui persuadant de se mettre en campagne. Quoi qu'il en soit, il ne paraît pas que Synésius ait épousé sa haine contre le brillant et saint évêque de Constantinople. Plus tard, dans une de ses lettres métropolitaines au terrible patriarche, il ne se gêna point pour lui faire en passant l'éloge de Jean d'heureuse mémoire (Ἰωάννῃ τῷ μακαρίτῃ, l. 66). Je me figure qu'en ses loisirs expectants, notre Hellène s'en allait en Chrysostome, comme Sévigné en Bourdaloue. Que cette éloquence dut lui sembler nouvelle, singulière et unique! Rien d'approchant en Pentapole ou à Alexandrie, aussi peu dans ses classiques souvenirs. Le voilà en plein faste oriental : au triomphant défilé de toutes ces images et similitudes prises et comme amoncelées de la nature entière, reproduisant tour à tour, avec je ne sais quelle merveilleuse verve de grandeur et d'ostentation, les plus majestueuses scènes du ciel et de la terre, peut-être eut-il l'idée de quelque chose comme d'un Démosthène asiatique. Son admiration se communiqua de l'orateur à l'évêque. La fière et provoquante attitude épiscopale de Jean envers le pouvoir frappa notre député libyen, impatient d'une attente infinie et mécontent plus d'à demi; il s'en souvint

(1) Socrate, *Historia eccl.*, l. VI, ch. II, col. 661, éd. Migne.

plus tard, à ce qu'il semble, et voulut oser à l'égal de Chrysostome : j'avoue qu'il eût pu mieux choisir son modèle. Jean était un orateur incomparable, mais n'était que cela : un dieu en chaire, ailleurs un homme difficile à vivre, un saint intolérant et intolérable. Quel admirable *frère prêcheur* il eût fait ! et quel détestable évêque il fit ! Il eût été malaisé de tomber sur un personnage moins accommodant, moins mesuré, moins fait pour un siége tel que celui de Constantinople : cet homme-là était tout d'une pièce, tout zèle et tout feu, tout le contraire enfin de ce qu'il eût fallu. Qu'arriva-t-il? c'est que chacun souffrit, lui d'abord, et les autres ensuite. Il commença par s'aliéner le clergé. Qu'il y eût là des abus et des vices, des conduites ecclésiastiques en quelque sorte révoltées et révoltantes, quoi d'étonnant? il y aura toujours dans tout clergé plus ou moins de tout cela : l'évêque qui sait son métier, j'allais dire son humanité, sans éclater d'abord et tant faire de bruit, ménage les mal vivants, reprenant peu, au bon moment et à l'oreille, les change et améliore à leur insu ; cela est paternel, cela est politique. Jean en usa en grand homme qui méconnaît les petits hommes, c'est-à-dire les hommes. Saintement violent et absolu, il brusqua, brutalisa ses prêtres : comme si les vices s'emportaient d'assaut! comme si les vertus s'imposaient à coups d'autorité! Frappez! lui disait un diacre favori; vous ne sauriez autrement avoir raison de ces gens-là. — Il en crut son humeur et son diacre : il frappa, il mena son clergé comme un *régiment :* théorie odieuse, renouvelée tout à l'heure par un de nos prélats qui, par bonheur pour lui, fait mieux qu'il ne dit. L'Église de Constantinople se divise en deux camps : la coterie épiscopale d'une part, et de l'autre le gros des ecclésiastiques : quel bien, je vous

prie, pouvait naître de ce scandale? Brouillé avec ses prêtres, Jean se brouille avec les grands. Ses allusions hardies, indiscrètes, exaspèrent Eudoxie et Eutrope. Ce monde-là, non moins chatouilleux et plus puissant que le monde clérical, ne lui pardonna point : Jean fut la victime, le martyr de la cour, mais aussi, avouons-le, le martyr de son caractère, de ses fautes : quel gouvernement eût toléré ce frondeur épiscopal d'autant plus dangereux qu'il était plus éloquent ? Ce fut au sujet du droit d'asile ecclésiastique que Jean éclata contre Eutrope. L'Église hérita du polythéisme officiel beaucoup de rites, de temples et de priviléges : entre ceux-ci, le droit d'asile. Cette haute prérogative pouvait aisément se tourner en abus. Déjà, sous Tibère, trop de sanctuaires helléniques se disaient inviolables : couvert par l'inviolabilité des dieux, le crime narguait la justice des hommes. Il fallut aviser; l'on ouvrit une sorte d'enquête universelle : peu de lieux saints purent produire des titres authentiques. Il y a là-dessus une admirable page de Tacite; les menus paragraphes de l'*Esprit des lois* la rappellent sans l'égaler. Comme l'hellénisme, l'Église donna dans la prodigalité du droit d'asile. Eutrope entreprit de remédier au mal. Dans quelle vue, par vengeance personnelle ou par intérêt général, l'on ne sait; mais nous avons les lois qu'il dicta à Arcadius : rien de plus sage (1). Jean aurait dû applaudir; il ne sut que blâmer : il n'y vit qu'un attentat contre l'Église. Synésius eut son Eutrope au petit pied, Andronicus; tout l'effort de son épiscopat fut dirigé contre cet homme. Que lui reproche-t-il? Son principal grief, le voici : c'est qu'Andronicus a porté atteinte au droit d'asile, l'a restreint ou aboli.

(1) Godefroy, t. III, p. 387.

De dire qui des deux avait raison, de l'évêque ou du préfet, c'est délicat; les documents nous manquent. Peut-être Andronicus exagéra-t-il les lois d'Eutrope; peut-être Synésius imita-t-il l'aveugle susceptibilité de Chrysostome (l. 58).

Il n'y avait pas moins d'un an et demi que notre député libyen se morfondait à Constantinople. Que dites-vous de cette jolie attente? En vérité, c'est à n'y pas croire : voilà de ces petites brutalités qui ne recommandent pas précisément le despotisme ou le favoritisme; car les deux n'en font qu'un : deux inséparables. Il fallut à Synésius une bonne dose de patriotisme pour lui faire surmonter tant de dégoûts; ajoutons, s'il vous plaît, l'amitié des Hellènes, leurs belles et bonnes paroles, promesses et encouragements de tous les jours; puis encore, un sentiment très-naturel, très-légitime assurément, sa vanité blessée, piquée au vif, et le dépit de s'en aller comme il était venu : tout cela n'était pas de trop pour entretenir sa patience. Enfin le ciel parut lui sourire. C'était en 399; Eutrope triomphe, touche au faîte : il est consul, il sera empereur sans faute; il tressaille d'aise et d'ambition heureuse :

La chose allait à bien par son soin diligent.

Mais quoi! compter sur la fidélité de la fortune, quelle naïveté! Donc, un beau matin, la chance tourne : rien qu'un mot, une menace indiscrète, le précipite. Eudoxie outrée le chasse du palais; l'indignation publique fit le reste. Il est flétri, jugé, condamné. Ah! quel plaisant procès, et qu'il en dit long sur les mœurs de Byzance! En ses cinq années de toute-puissance éhontée, Eutrope s'était permis tous les crimes, toutes les iniquités imaginables.

Or, savez-vous pour quel forfait on l'envoie au supplice? C'est qu'en un jour de gala, pour fêter son avénement au consulat, l'eunuque s'était servi de chevaux cappadociens, race auguste et réservée aux seuls augustes. Tant de petitesse fait peur; mais comme cela sent le terroir! L'orgueilleux eunuque trébuché de si haut, tout fut ébranlé : l'on se cherche, l'on se retrouve, l'on s'assure. Parmi la confusion de tous, les amis de Synésius se démêlent, ne perdent ni l'esprit ni le temps; chacun fait son devoir, et Aurélianus fait merveille : bref, ils enlèvent l'audience impériale. Elle suivit la chute d'Eutrope, eut lieu, ce semble, au commencement de l'automne et en la salle du sénat. Arcadius prit sa plus belle pourpre, et Synésius sa plus belle langue; tous deux s'embellirent à l'envi : aussi allaient-ils se montrer chacun à sa manière. Le prince avait vingt-deux ans, l'orateur vingt-quatre; mais celui-ci était déjà un homme, presque un grand homme, et l'autre ne fut de sa vie qu'un grand enfant. Synésius sent cela, parle en quelque sorte du haut de la quarantaine. Cela étonne à la lecture, mais ne surprit point les écoutants; l'imbécillité d'Arcadius était patente. La Cyrénaïque n'étant qu'un point dans l'empire, notre député n'eut garde d'en remplir son discours; il la réserva pour le cabinet du préfet du prétoire, persuadé que ses malheurs ne toucheraient personne : l'on se souciait bien à Constantinople de ce misérable coin de terre. Il s'élève donc, plane sur l'empire et l'empereur, fait la satire d'Arcadius en faisant le portrait d'un grand prince : il moralise, il philosophe, il rêve. Il rêve, dis-je, mais en homme éveillé : il voit à merveille l'empereur inaccessible, les places vénales, les Goths accueillis, l'empire enfin corrompu et *barbarisé* (le mot est de Socrate, un contemporain). Tout cela est bien

vu, un peu banal peut-être ; le mal sautait aux yeux. Mais voici où il se perd, où l'homme d'État disparaît et où le déclamateur se montre. Synésius n'est pas assez de son temps ; il ne voit et ne prêche que le passé : vous diriez un Spartiate des meilleurs jours. Pourquoi ces souvenirs lointains et presque mythologiques, ces exemples surannés, cette érudition livresque ? Qu'avaient affaire ici les vertus de la Grèce héroïque et triomphante ? Ses auditeurs auraient pu lui dire : Pour Dieu ! prenez-nous tels que nous sommes ; vous voyez nos vices, nos faiblesses ; guérissez-nous, si vous pouvez. La Sparte de Lycurgue n'est plus possible, aussi peu la Rome de Numa ; parlez-nous d'hier, des Théodose et des Constantin : ces noms-là nous toucheront à coup sûr, et nous réveilleront peut-être. — Synésius en parle sans doute, mais si peu que rien. Il a beau faire le Nestor ; ses vingt ans éclatent à chaque phrase : non, ce n'est pas là le langage d'un homme qui a vécu. Somme, harangue jeune et déclamatoire, et, comme on pourrait dire, œuvre d'un rhétoricien de belle venue ; rien de plus brillamment superficiel : beaucoup de belles phrases, pas une bonne idée, j'entends une idée féconde, pratique, et qui se pût sur l'heure appliquer. Il se vante quelque part, en ses *Songes,* je crois, d'avoir parlé plus courageusement qu'Hellène ne fit onc. Quoi ! un brave discours, cela ! Je n'en sais point de plus inoffensif : il passa sûrement par-dessus la tête de l'auditoire sans effleurer personne. Synésius n'était pas plus un homme politique qu'un philosophe.

Enfin Synésius avait parlé : l'orateur était content ; mais le député, le patriote, n'en était pas plus avancé : les affaires de la Cyrénaïque allaient comme devant. Et quel moment pour s'en occuper ! l'on avait bien d'autres soins.

L'Orient était à la merci des Goths : Gaïnas se joue de l'empereur, exile Aurélianus, veut en finir avec l'empire. Nouvelle attente, presque aussi longue et beaucoup plus douloureuse. Que faire? il reprend la plume, raconte ce qu'il voit, ce qui l'afflige et désole : le voilà historien. Quel beau livre il eût pu faire! il ne fit que son *de Providentia*, un élégant grimoire. Les Goths chassés, exterminés, il obtint quelque chose; quoi, l'on ne sait trop : une diminution d'impôts pour son pays, ce semble, et pour lui-même, l'exemption des charges municipales. Il quitte Constantinople en l'été de 400; un tremblement de terre précipite son départ. Content, je ne sais : c'était si peu que la grâce octroyée! Mais que pouvait-on faire davantage? Il eût fallu tout changer, hommes et choses, guérir l'empire inguérissable. Synésius vit du pays; voilà, je crois, le plus beau profit qu'il tira de ses trois ans d'exil.

Je clos plutôt que je ne finis; un commentateur ne sait pas finir. L'avouerai-je? je rougis à cette heure d'avoir commencé. Commenter est chose si peu française! Notre esprit prime-sautier et notre langue légère se refusent à la glose au pas lent et menu. Vice ou vertu, nous tenons d'Athènes, et nous ne savons faire de la littérature qu'en nous jouant. Sachant cela, Dieu nous assortit de laborieux voisins : usons de la commodité de leurs commentaires, mais gardons-nous d'en faire. Nos pères disaient : *Germani magno labore, Galli ingenio ;* ne changeons point cela : chacun son naturel. Non qu'ils aient toujours fait comme ils ont dit, au contraire : s'ils glosèrent un temps, Dieu le sait. Par exemple, ce gros in-douze que voilà, vous

douteriez-vous de ce que c'est? Lisez un peu : *La Poétique d'Aristote, contenant*.... (assez, je vous fais grâce de tout ce qu'elle contient).... *traduite en français, avec des remarques critiques sur tout l'ouvrage, par M. Dacier.* Tout cela fait plus de cinq cents pages, dont cinquante d'Aristote et le surplus du bonhomme Dacier. Et dire que moi, qui souris de ses faits et gestes de commentateur, je n'ai fait ni mieux ni pis que lui! Que voulez-vous? c'est le mal du genre, paraît-il. Je n'y sais qu'un remède : ayez, comme le triomphateur antique, un avertisseur qui vous rappelle sans cesse ce que vous êtes : Souviens-toi que tu commentes. — Et encore!

Mais l'appétit vient toujours en mangeant :
Le plus sûr est ne se point mettre à table.

CONCORDANCE.

Traduction.	Texte (éd. Pétau, 1633).	Traduction.	Texte (éd. Pétau, 1633).
1	51	26	106
2	54	27	65
3	135	28	32
4	134	29	35
5	110	30	81
6	3	31	53
7	4	32	111
8	55	33	120
9	56	34	94
10	131	35	105
11	36	36	86
12	50	37	8
13	127	38	88
14	18	39	136
15	107	40	137
16	122	41	138
17	113	42	139
18	125	43	140
19	108	44	141
20	104	45	142
21	91	46	143
22	114	47	145
23	39	48	144
24	109	49	33
25	52	50	15

Traduction.	Texte (éd. Pétau, 1633).	Traduction.	Texte (éd. Pétau, 1633).
51	124	85	112
52	153	86	123
53	80	87	26
54	10	88	118
55	16	89	73
56	96	90	90
57	97	91	34
58	98	92	31
59	132	93	38
60	147	94	43
61	148	95	22
62	95	96	79
63	45	97	46
64	61	98	1
65	129	99	75
66	99	100	7
67	100	101	29
68	103	102	30
69	48	103	49
70	71	104	47
71	87	105	19
72	151	106	21
73	102	107	20
74	74	108	23
75	130	109	129 *bis.*
76	133	110	24
77	152	111	28
78	149	112	119
79	150	113	82
80	41	114	83
81	115	115	84
82	17	116	85
83	25	117	40
84	117	118	154

Traduction.	Texte (éd. Pétau, 1633).	Traduction.	Texte. (éd. Pétau, 1633).
119	42	138	77
120	2	139	78
121	63	140	59
122	64	141	66
123	44	142	67
124	146	143	89
125	27	144	69
126	11	145	9
127	13	146	68
128	92	147	76
129	58	148	79
130	72	149	12
131	116	150	5
132	60	151	128
133	121	152	(Publiée par Poussines dans son *Pachymère*, p. 447, d'après un manuscrit du Vatican.)
134	6		
135	14	153	126
136	37	154	70
137	93	155	62

TABLE DES MATIÈRES.

LETTRES.

NOTES.

---

17 Boulevard de la Madeleine

